

*R. Fabreville*

# La Revue 15c Populaire

MAGAZINE MENSUEL  
ILLUSTRE

Vol. 17, No 9

Septembre 1924



Roman complet : La Châtelaine de Shenstone, par F.-L. Barclay

Suivi du CHATEAU DE BEAUMANOIR, par Edmond Rousseau



"L'AIR EST REMPLI DE CHOSES QUE VOUS NE  
DEVRIEZ PAS MANQUER"

Batterie  
"C"  
No 771



### Cette Batterie "C" est une merveille

La batterie Eveready "C" No 771 est grandement avantageuse pour amplifier les circuits où le voltage des plaques dépasse 45 volts. Insérez une Eveready "C" dans le circuit de grille de vos lampes d'amplification et constatez combien vite la déformation se corrige. Cette Eveready "C" prolonge aussi la durée de votre batterie "B". Trois raccords à attaches à ressort Fahnestock pour varier le voltage de 1½ à 4½ volts. Cette batterie Eveready "C" No 771 peut être employée comme une batterie "A" pour le modèle de lampes 199 dans les postes portatifs. Procurez-vous-les chez votre marchand.

Si vous avez quelque problème à résoudre en matière de batterie — écrivez à la division du radio de la Canadian National Carbon Company, Limited, Toronto.

CANADIAN NATIONAL CARBON COMPANY,  
LIMITED

Quartiers généraux pour renseignements sur batteries de radio

Montréal

TORONTO

Winnipeg

# EVEREADY

## Radio Batteries

— elles durent plus longtemps





# Les CHANSONS DE PARIS

## *Le Samedi*

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX  
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE  
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine *Le Samedi* procure cette aubaine extraordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

**Surveillez nos prochains Numéros**

**EN VENTE PARTOUT  
AU PRIX ORDINAIRE : 10 SOUS**



# TOUS LES MAGAZINES EN UN SEUL

---

---

Par l'abondance et la diversité de sa matière à lire, le magazine par excellence des familles canadiennes-françaises,

## *Le Samedi*

renferme dans ses 40 pages le contenu de tous les autres magazines du pays réunis.

### SOMMAIRE :

Carnet éditorial, nouvelles sensationnelle et sentimentale, partie humoristique, feuilleton captivant, deux pages de musique et chanson, une page de modes, courrier du Petit Jardinier, curiosités et inventions, disques-phonie (paroles de tous les disques de grammophone, anciens et nouveaux), notes encyclopédiques, etc., etc.

**EN VENTE PARTOUT**

**10 SOUS**



**ABONNEMENT**

Canada et  
Etats-Unis:  
Un An . . \$1.50  
Six Mois. . 75c

Montréal et ban-  
lieue exceptés

**PARAIT TOUS  
LES MOIS**

# La Revue Populaire

Vol. 17, No 9

Montréal, septembre 1924

LA REVUE PO-  
PULAIRE est ex-  
pédiée par la pos-  
te entre le 1er et  
le 5 de chaque  
mois.

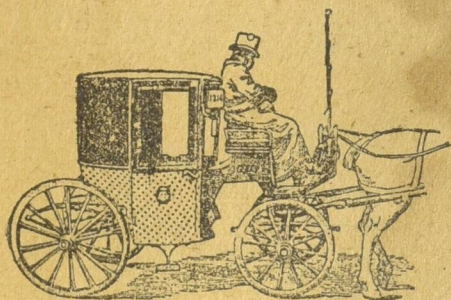
**POIRIER,  
BESSETTE  
& CIE,**

Edits.-Prop.,  
131, rue Cadieux,  
Montréal.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-  
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

## LES FIACRES S'EN VONT...



Ultimes fantaisies d'un âge d'or bourgeois, les fiacres et les dansantes calèches s'en vont. Le cocher bedonnant, sorte de Sancho Pança ayant assujetti au joug de l'attelage la noble Rossinante, indifférente à tout comme une vache depuis sa déchéance, ne sera plus bientôt qu'un souvenir. D'ores et déjà le fiacre, forme suprême d'une civilisation mourante, est élevé à la hauteur d'un symbole ! L'automobile de maître et le taxi sont rois.

Dans ce siècle de mécanique et de vitesse, où les tendres lettres d'amour s'écrivent sur le clavier sonore d'un dactylographe, les fiacres romantiques sont un anachronisme. Qu'ils s'en aillent, tous ! Qu'en verres de voyantes couleurs, figé sur le siège de sa voiture, en quelque pose hiératique, on dresse le dernier cocher dans un vi-

trail d'hôtel de ville, et puis bonsoir, Poésie !

Depuis sept ans, à Montréal, le nombre des cochers de fiacre a baissé de 660 à 140. Cent quarante voitures de place ! Avis aux collectionneurs.

Compte-t-on encore dix calèches à Québec ? Difficilement.

Méditons cette leçon que nous donne le "New-York Post" : "Tandis que la plupart des villes américaines et les cités nouvelles du Canada se hâtent de faire disparaître tout ce qui chez elles rappelle les origines, et se glorifient de leur caractère moderne, Québec a conservé, autant qu'elle a pu, son caractère XVIIIe siècle. C'est ainsi que l'emploi de la langue française (la pure langue française des vieux siècles, affirment les Québécois) donne à la ville du Cap Diamant un cachet particulier dont la saveur charme tous les visiteurs... Des petites rues tortueuses, des calèches à deux roues et des enseignes françaises à la porte des magasins composent à cette ville une atmosphère des vieux pays tout à fait charmante."

Enlevez au tableau ses fiacres et ses calèches, il est incomplet.

Jules JOLICOEUR.





## Bonne jusqu'à la dernière bouchée

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron, à l'orange ou à l'ananas, et combien leur préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui une boîte de

GARNITURE DE TARTES

### "Meadow-Sweet"



# "Meadow-Sweet"

GARNITURE DE TARTES

(PIE FILLING)

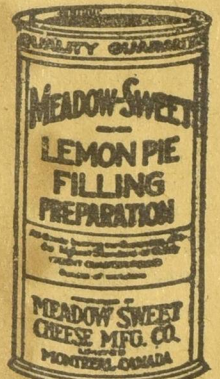
## Citron — Orange — Ananas

Inestimable pour garnir tartes, gâteaux, pâtisseries, etc.

Une boîte de 15 cents donne assez de garniture pour 4 tartes.

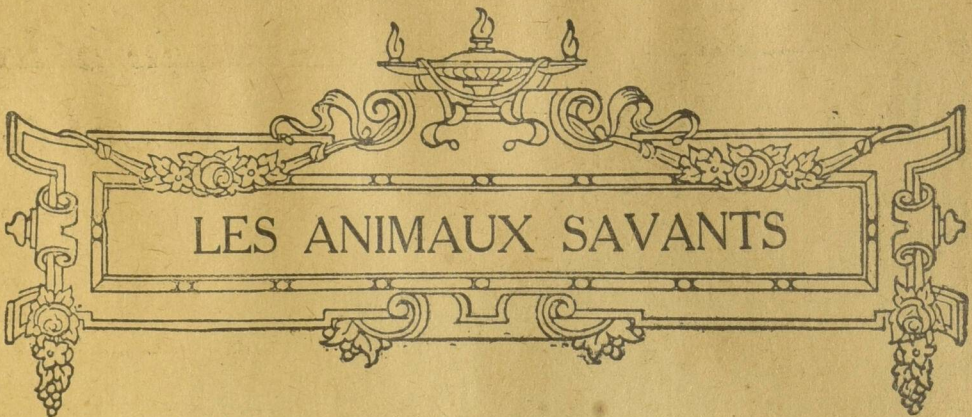
EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS

Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montréal, Qué.



Le produit original et authentique





## LES ANIMAUX SAVANTS

**Comment sont entraînés les animaux pour jouer dans les cirques et au cinéma.—Les prouesses d'un gorille et d'un phoque de cirque.—L'éducation donnée aux lions, tigres, éléphants, loups, ainsi qu'aux chevaux et aux chiens, pour en faire des étoiles du cinéma.**

Vous êtes-vous quelquefois demandé, en étudiant les performances d'un animal savant, au cirque, dans un théâtre de vaudeville ou encore au cinéma, comment les bêtes, féroces ou domestiques, pouvaient être dressées à jouer des rôles tenus habituellement par des hommes ? Quelle est la durée de leur dressage ? Chose certaine, tous les petits garçons se posent à eux-mêmes ces diverses questions ou interrogent là-dessus leur papa qu'ils mettent le plus souvent dans l'embarras.

Dans un cirque bien monté, on rencontre de tous les animaux, depuis les puces savantes jusqu'aux éléphants. Un cirque est un arche de Noé en tournée artistique. Peu importe que l'animal à dresser soit un gorille ou un phoque ; le directeur du cirque lui trouvera un maître, un professeur,

homme ou femme. Si vous voulez, nous assisterons à l'entraînement des deux plus intelligents élèves d'un cirque américain : un gorille, John Daniel II, et un phoque du nom de Jack Marcelle.

Disons tout de suite que les animaux savants sont affligés de noms impossibles comme les chiens et chats de race, à longue généalogie, des noms ridicules à faire pleurer.

John Daniel II est le fils légitime de John Daniel I, décédé l'an dernier à New-York et dont nous avons parlé, à l'époque de sa mort, dans "La Revue Populaire".

Ce gorille fut vendu au cirque Ringlings par Mlle Cunningham, pour un montant de près de \$100,000. Il était alors âgé de trois ans et pesait 100 livres. Mais, s'il ne meurt pas jeune, comme les gens trop fins, il mesurera bien quelque jour six pieds.

C'est par la douceur, uniquement par la douceur, que sa maîtresse fit son éducation, contrairement à l'usage. Tous les animaux, en effet, reçoivent autant de coups que de caresses. Il a toujours habité de superbes appartements et au temps où il donnait chaque soir son numéro de vaudeville, dans un théâtre de Londres,





LES COULISSES DU CIRQUE.

monsieur était conduit et ramené en auto.

Au cirque, il a sa loge, tout comme une étoile. Quand son maître ou quelqu'un de ses amis entre chez lui, il descend lentement et dignement du fauteuil où il dormait et donne la main à ses visiteurs.

Pour lui apprendre ses premiers trucs, il fallut d'abord trouver un

moyen de fixer son attention, de l'obliger à regarder constamment la personne qui les exécutait. Puis, quand le gorille a bien vu, qu'on a répété plusieurs fois sous ses yeux, on lui fait exécuter le tour et recommencer jusqu'à ce qu'il donne entière satisfaction.

D'ailleurs, de lui-même, sans qu'on le lui commande, le singe étudie tous



les mouvements de l'homme et les répétitions, les "singe", ainsi qu'on dit vulgairement. C'est là une des raisons pourquoi l'entraînement du singe est si simplifié. John Daniel ouvre les portes, les referme, tire le verrou, se verse à boire, prend ce dont il a besoin dans ses tiroirs, etc. On lui a même appris à rire.



JOHN DANIEL, LE GORILLE SAVANT.

L'éducation du phoque Jack Marcelle fut plus pénible. Le singe est très sociable, il aime la compagnie de l'homme et la recherche. Tandis qu'habituer seulement le phoque à vivre avec son maître est déjà toute une affaire. Cependant le phoque ne manque pas d'intelligence. Il est excessivement capricieux. Autant de phoques, autant de manières tout à fait différentes de mettre à profit leur intelligence.

Son maître, M. Marcelle, ne dit-il pas: "J'ai dressé des phoques pendant vingt ans, et pourtant, quand j'adopte un sujet nouveau, je ne suis jamais bien sûr d'en tirer quelque chose. Il n'y en a pas deux qui s'entraînent de la même façon."

En plus, ils sont changeants, très changeants. Sans transition aucune, ils passent aisément de la meilleure humeur à la colère la plus noire. Il faut compter trois ans pour mettre un élève-phoque à sa main; puis ensuite, la tâche est facile.

On ne châtie jamais un phoque. Si vous le battez, vous n'en obtiendrez absolument rien. Traitez-le avec douceur, gâtez-le, et votre élève vous accordera toute son attention. Le plus difficile est de lui apprendre à chanter. Là encore, on procède par imitation. Le maître chante pendant des heures dans les oreilles de l'élève, et la leçon terminée, il le laisse seul dans un réservoir absolument privé de lumière. Là, il écoute et qu'entend-il? le phoque répétant sa leçon et essayant le chanter comme son professeur. Chaque fois que l'animal fait de réels efforts pour chanter, on l'en récompense d'un morceau de poisson.

On procède de la même manière pour lui apprendre à rire, à éternuer et à se moucher.

Quand Jack s'est fourré quelque chose dans la caboche, ça n'en sort plus. Il connaît quelques bouts de mots en français, en espagnol, en hollandais, en diverses autres langues. Son dresseur peut s'embrouiller lui-même en lui faisant répéter sa leçon; le phoque ne se trompe jamais.

Pendant la leçon, le phoque nage mollement dans son bassin. Jack, le phoque prodige, a dix ans et demi et pèse 250 livres. Règle générale, les phoques de Californie vivent vingt ans. Il mange près de douze livres de poisson par jour et le poisson doit être frais. Lui offre-t-on du poisson malodorant, le phoque le refuse et se passe plutôt de manger, **une** journée **en**tière.



De nos jours, on dresse aussi les animaux pour les fins du **Cinéma**. Faire des féroces des artistes de vues animées, c'est là une tâche qui exige autant de patience, d'intelligence des bêtes que de courage. Naturellement, il est moins malaisé d'entraîner des animaux domestiques, chevaux, chiens et singes, que les hôtes des jungles africaines, lions, tigres, éléphants, et autres. L'entraîneur de bêtes fauves doit être immunisé contre toute faiblesse. Perd-il un seul instant le contrôle de ses bêtes que celles-ci ne feront jamais des artistes propres au



DANS LA GUEULE DU LION.

cinéma. Il est indispensable que le dresseur inspire du respect et de la crainte à ses élèves, un respect et une crainte de tous les instants. Là, quand la classe est indocile, les coups pleuvent.

Naturellement, on ne veut pas admettre, ainsi que le leur reprochent les Associations Protectrices des Animaux, qu'il y ait cruauté, dans le traitement des animaux de cirque. Nous n'entrerons pas dans des distinctions entre châtiments nécessaires et actes de cruauté. Ce qui est indiscutablement cruel, c'est précisément de tant exiger de pauvres bêtes que Dieu a créées pour vivre en toute li-

berté dans les bois, les déserts et les jungles, comme si l'homme avait tant besoin du spectacle d'animaux savants pour trouver du plaisir à l'existence.

Les punitions infligées en certains cas aux fauves sont terribles. Ce sont les lanières et le fouet électrique. Le fouet électrique est employé assez rarement, prétend-on.

Pour donner leur représentation, les bêtes exigent le plus grand silence. Aussi sont-elle souvent ennuyées par le bruit que fait l'appareil de prises de vue. Le moindre bruit insolite les trouble dans leur jeu et il faut reprendre la scène à l'endroit interrompu, quelques jours plus tard.

Durant ces représentations, l'opérateur est recouvert d'une armure et l'emplacement où jouent ces terribles artistes est défendu par des grillages. Ils exigent une surveillance continuelle, car il leur arrive fréquemment, au moment où ils semblent les mieux disposés d'avoir des ressauts de colère et de rage.

— 0 —

## CHEVEUX... EN VERRE

Une manufacture de la Thuringe aurait trouvé un nouveau procédé de fabrication de cheveux en verre filé. Ils imitent d'une façon parfaite le cheveu, varient de couleur au gré du client, peuvent être ondulés, bouclés, et obtenus en toutes nuances. Ils possèdent, en outre cette particularité d'être très légers et d'un prix modique. Comme le cheveu naturel, ils s'enroulent autour d'un fer chaud. Mais quelle est la solidité de cette perruque? Et "comme elle a l'éclat du verre, elle en a la fragilité".



## Les cheveux courts et la calvitie

**La mode des cheveux courts est-elle profitable ou funeste au cuir chevelu? Lisez sur ce sujet les opinions de quelques savants.—Quelles sont en général les causes de la calvitie, chez les femmes comme chez les hommes?**

Une conférence, prononcée récemment par un illustre coiffeur, et qui fut transmise dans les trois Amériques sur les ondes de la radiophonie, terrifia à la fois et les coiffeurs et les jeunes personnes coiffées de cheveux courts; les coiffeurs, parce qu'ils tirent de cette mode une fortune, les femmes et jeunes filles, à cause de l'estime dans laquelle toutes tiennent les coiffures à la Titus, seyantes et si commodes.

Il était dit dans cette conférence qui tant déplut à ces dames que la rage des cheveux garçonnières, vulgairement appelés "bobbed-hair", serait inéluctablement suivie d'une épidémie de calvitie; que les cheveux courts empêchaient la pousse des cheveux et que toutes nos beautés d'à-présent seraient demain chauves.

"Coupez les cheveux, dit-il, et les petits muscles qui se trouvent à la base de chacun, privés de leur exercice coutumier, s'affaiblissent, tout comme un bras dont on n'use pas, jusqu'à ce qu'ils deviennent absolument inutiles, et c'est ainsi que tombent les cheveux. La calvitie des hommes s'explique de cette façon—non pas parce qu'ils portent des chapeaux serrés à la tête ni qu'ils travaillent trop du cer-

veau, mais bien parce qu'ils font trop souvent couper leurs cheveux et les gardent trop courts."

Et il poursuit: "Quand les femmes de la présente génération se seront rendu compte de la folie qu'elles ont commise, elles interdiront les cheveux courts à leurs filles."

Tout cela n'est guère rassurant et nous comprenons fort bien la peine que de semblables paroles durent causer à nos soeurs, nous que la calvitie effraye tant! Mais qu'elles se rassurent! Il se trouva des centaines d'artistes capillaires pour faire ravalier ses paroles à ce coiffeur pessimiste et vieux jeu. La rage des cheveux courts n'étant vieille que de deux ou trois ans, comment peut-on encore prononcer sur cette mode des jugements définitifs? Des prémisses sont posées dont il est trop tôt pour tirer une conclusion. Il est hors de doute que certaines femmes à cheveux courts perdront plus tard leurs cheveux, par suite de l'âge, de l'hérédité, etc. Mais qui sait si s'affirmera réellement une tendance à la calvitie?

Au contraire, disent ceux-là, des exemples classiques permettent de déclarer que le fait de porter ses cheveux courts prévient la calvitie.

Suivant Pusey, la taille fréquente des cheveux aide à leur croissance.

Burton-Opitz, physiologiste distingué, estime que chez l'adulte se développe chaque jour 0.20 gramme de substance capillaire, quantité que peuvent accroître la chaleur, les frictions et massages, la coupe des cheveux.





"LA REVANCHE DE SAMSON"  
 (Légende d'une célèbre caricature française.)

Là où les cheveux sont coupés plus court, comme derrière la tête et sur les tempes des hommes; là où les poils sont rasés fréquemment: la barbe, se rencontre rarement la calvitie. La coupe des cheveux chez la femme

aura les mêmes effets que chez l'homme; ils pousseront davantage et plus vigoureux.

En revanche, le singeing n'est aucunement recommandé. Il n'y a aucune raison pour qu'on se fasse rous-



sir les cheveux. Et cependant, ne lit-on pas que le singeing garde aux cheveux leur force et leurs agents nutritifs? Que penser?

Il n'y a pas d'art moins arrêté que l'art capillaire; dans cet art-là, autant de têtes, autant d'opinions; chaque artiste est chef d'école.

Interrogez un barbier ou un coiffeur sur les causes de votre calvitie. Demandez-lui de vous conseiller un remède. Vous n'en trouverez pas deux pour vous parler le même langage!

Essayons tout de même de fixer quelques-unes des causes de la calvitie. La vie d'un cheveu varie de plusieurs mois à quatre ans. Il se peut dans certains cas que la tombée des cheveux ne présage pas une calvitie.

On peut, règle générale, imputer la calvitie à: 1o, la mauvaise santé; 2o, une affection du cuir chevelu; 3o, une vieillesse prématurée ainsi que la vieillesse elle-même; 4o, la vie sédentaire.

Prenons le cas des personnes qui ont traversé une crise nerveuse. Chez celles-là se déclare une calvitie rapide. Il en va de même après une forte maladie, comme la fièvre typhoïde. Une vie sédentaire, accompagnée le plus souvent d'un dépérissement des forces, détermine la calvitie et c'est bien plutôt cette vie sédentaire que le travail du cerveau qui explique la calvitie si commune aux hommes d'étude.

Une affection locale du cuir chevelu, c'est le plus souvent une dermatalgie ou encore une dermatite, inflammation de la peau, ou encore le catarrhe du système sébacé, lequel se manifeste habituellement par les pellicules. C'est cette dernière affection qui fait le plus tomber les cheveux.

L'hérédité et le port de chapeaux serrés à la tête, comprimant les vaisseaux du crâne, en sus de la vieillesse prématurée ou venue à son heure, comptent parmi les causes les plus certaines de la calvitie.

Les femmes, les marins, les campagnards, ainsi que tous les habitants des pays où la coiffe n'est pas en usage, sont moins sujets à la calvitie que nous. La lumière et l'air pénètrent dans la chevelure de tous ces heureux et les vaisseaux sanguins de leur cuir chevelu ne sont aucunement comprimés.

Entre la peau du cuir chevelu et le crâne s'étend une épaisse couche de graisse sur quoi la peau se meut à son aise. Chez l'homme civilisé, vivant toute la journée et souvent le soir enfermé dans une maison et portant au dehors son chapeau, avec l'âge, surviennent les changements suivants:

La couche de graisse s'amincit; le cuir chevelu s'attache au crâne et la peau ne remue plus à son aise sur cette couche de graisse. La peau s'étend et c'est alors que les cheveux s'éclaircissent sur le sommet de la tête. Finalement, les cheveux tombent complètement pour laisser place à une tonsure.

C'est ainsi qu'arrive la calvitie sénile comme d'ailleurs toutes les autres que nous attribuons très souvent à l'âge.

Il faudrait donc en conclure que la coiffure garçonnière, à la mode en ce moment chez les femmes, favorise la libre croissance des cheveux.

Cette mode serait des plus hygiéniques. Mais il ne faut peut-être pas le dire trop fort!

—o—

Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit.





par ALBERT PLEAU

## LES PRIMES SONT-ILS TOUJOURS DES SUJETS DE CHOIX

L'an dernier, j'ai eu l'occasion de parler sur les jugements donnés à nos expositions canines, et je me propose d'entreprendre une campagne vigoureuse contre cet abus de décerner des rubans bleus à des sujets qui certainement ne valent pas même la mention médiocre.

A l'exposition du mois de mai dernier j'ai vu attribuer un premier prix à un chien en-dessous de la taille exigée pour sa race (undersize) par le Standard adopté par les autorités compétentes. Y a-t-il eu favoritisme ou incompetence de la part du juge? Deux questions bien délicates et difficiles à résoudre. Pour moi, je crois plutôt à l'ignorance de la race par le juge qu'à du favoritisme, car le rapport qu'il a fait sur ces races dans Field and Fancy, de New-York, prouve qu'il a été de bonne foi, mais qu'il ne connaît pas ces races. Dans une autre catégorie, il a placé un chien sans origines connues et très médiocre, en première place, ce qui vaut au M. K. A. une rectification des prix ordonnés par le C. K. C.

Il est évident et naturel, que le propriétaire d'un chien présenté croit ou a l'espérance que son chien est un futur "champion" à tous les points de vue et doit remporter le premier prix.

Un amateur nous faisait la remarque très juste que voici : Pourquoi

MM. les juges ne sont-ils pas d'accord pour interpréter les Standard, les uns priment des types légers, d'autres des types lourds, les uns voient des qualités ou d'autres ne voient que des défauts? Un tel chien se classe premier avec certains juges, n'obtient qu'une légère mention avec un autre quoiqu'il soit avec les mêmes concurrents. Ce ne sont certainement pas ces jugements qui serviront à donner une direction à l'élevage.

1er—Il est du devoir des Clubs de s'assurer les services de juges compétents et impartiaux, de ne pas confier la tâche si délicate de juger à des incapables.

2e—Il est impossible à un juge d'examiner sérieusement 200 à 300 chiens de diverses races dans le temps si court que durent nos expositions. Est-il étonnant qu'un juge fasse quelque oubli, lorsqu'il a tant à faire dans un temps relativement très court.

3e—Le club qui organise l'exposition devrait insister pour que les prix fussent attribués suivant le mérite de l'animal. Fût-il seul dans sa classe, on doit le classer suivant son mérite et non pas lui décerner le premier prix parce qu'il est seul de sa classe.

Il y a bien une clause dans les règlements du C. K. C. qui défend cet abus, mais plusieurs juges semblent l'ignorer.

Quelle que soit la méthode employée, il faut donner aux concurrents le plus de garantie possible et à l'élevage tout



l'encouragement possible afin d'améliorer les races et non pas les laisser dégénérer.

\* \* \*

### NOTES DE L'ELEVAGE

M. Cauthorn, de la rue Notre-Dame Ouest, a importé une jeune chienne alsacienne, fille du fameux champion allemand Boda Von Exchelkoff.

\* \* \*

Le Belgium Kennels est très populaire ; il a en dressage plusieurs chiens policiers pour des clients très cotés.

\* \* \*

Le Toy Dog Club, de Montréal, a eu ses élections annuelles et les officiers élus pour 1924 sont les suivants :

Président, Walter W. Brown.

Vice-Présidente, Mme Geo. Domus.

2e Vice-Président, M. J. R. Bentley.

Secrétaire, M. J. H. Goddard.

Trésorière, Mme W. W. Brown.

Vétérinaire, Dr A. A. Etienne.

Comité exécutif : M. J. A. Provost, M. J. C. Goddard, M. N. C. Hutchinson, Mme G. Ravenscroft, Dr Geo. Etienne, Mme A. Andriane, Mme Briffa, Mlle A. Weeks.

Pour la publicité : Mme L. D. Hilton.

\* \* \*

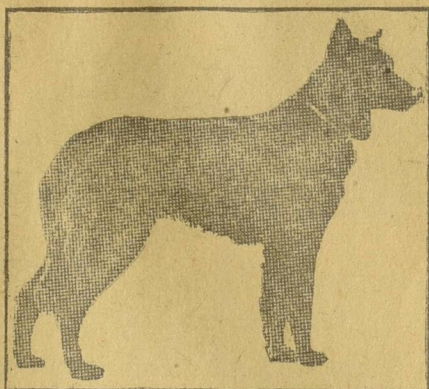
Champion "Marco" est un Groenendaël comme on en voit rarement. A peine âgé de 18 mois, il vient de décrocher son championnat-américain par une série de victoires sur ses concurrents qui pourtant comptaient de beaux spécimens de la race.

C'est un grand honneur pour nous car "Marco" vient du Belgium Kennels de M. Domus, de Montréal, et a pour père le fameux Galopin et pour mère Netty une lice hors ligne pour la reproduction.

"Marco" est la propriété de M. Calvin Augustin, de Neffville, Etats-Unis.

Ce dernier a raison d'être fier de sa bête, et les

amateurs sérieux ont là une aubaine inespérée pour l'amélioration de la race aux Etats-Unis. Nos compliments les plus sincères à l'éleveur et au propriétaire.



CHAMPION MARCO, A. K. C., 398892, C. K. C. 37718

### NOTES DE L'ELEVAGE

M. Laramée, propriétaire du Beaver Kennels, a fait l'acquisition d'un énorme Danois mesurant plus de 35 pouces de haut à l'épaule. Avis à ceux qui ont des chiennes à faire saillir.



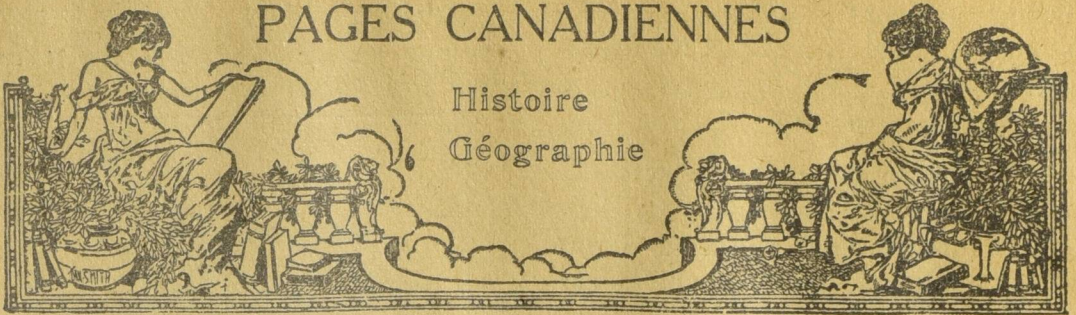
RUDI VOM WELFENTREN, A. K. C., 347096. S. V. 131520. Chien Alsacien importé qui a sailli les chiennes Frida, Von Justa et Wilhelmina Vom Justa.

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police entraînement pour Exposition et traitement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 347 ave Laval, Montréal.



# PAGES CANADIENNES

Histoire  
Géographie



## LES CANOTS SAUVAGES

Le temps ne peut être mieux choisi de parler des embarcations des Sauvages, de celles des indigènes américains, tout particulièrement. Des renseignements nombreux et précis nous sont fournis par l'ouvrage du Père Lafitau: "Moeurs des Sauvages Américains".

Les canots d'écorce que faisaient les Sauvages ressemblent à ceux que se fabriquaient en papier les Egyptiens.

Les canots d'écorce de bouleau sont le chef-d'oeuvre de l'art des Sauvages. Rien n'est plus joli et plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenses et l'on va partout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de deux, de quatre, jusqu'à dix places distinguées par des barres de traverse. Chaque place doit contenir aisément deux nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fond du canot est d'une ou de deux pièces d'écorce, auxquelles on en coud d'autres avec de la racine qu'on gomme en dedans et en dehors, de manière qu'ils paraissent être d'une seule pièce. Comme l'écorce qui en fait le fonds n'a guère d'épaisseur, on la fortifie en dedans

par des clisses de bois de Cèdre extrêmement minces, qui sont posées de long, et par des varangues ou des courbes du même bois, mais beaucoup plus épaisses, rangées près à près dans le sens de la courbure du canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords, règnent deux Précintés ou Maitres, dans lesquels sont enchâssées les pointes des varangues qu'ils arrêtent, et où sont liées les barres de traverse, lesquelles servent à affermir tout le corps de l'ouvrage. On n'y distingue ni poupe, ni proue.

Les deux extrémités, ou pinces, sont entièrement semblables, parce qu'on n'y attache point de gouvernail et que celui qui est à l'un des bouts, gouverne avec l'aviron, ou avec la perche quand il faut refouler l'eau en piquant de fonds. Les avirons sont fort légers, quoique faits d'un bois d'érable qui est assez dur. Ils n'ont guère que cinq pieds de longueur, dont un pied et demi pour la pelle, sur cinq ou six pouces de largeur.

Si ces petits bâtiments sont commodes, ils ont aussi leur incommodité; car il faut user d'une grande précaution en y entrant. Ils sont d'ailleurs très fragiles. Pour peu qu'ils touchent sur le sable ou sur les pierres,



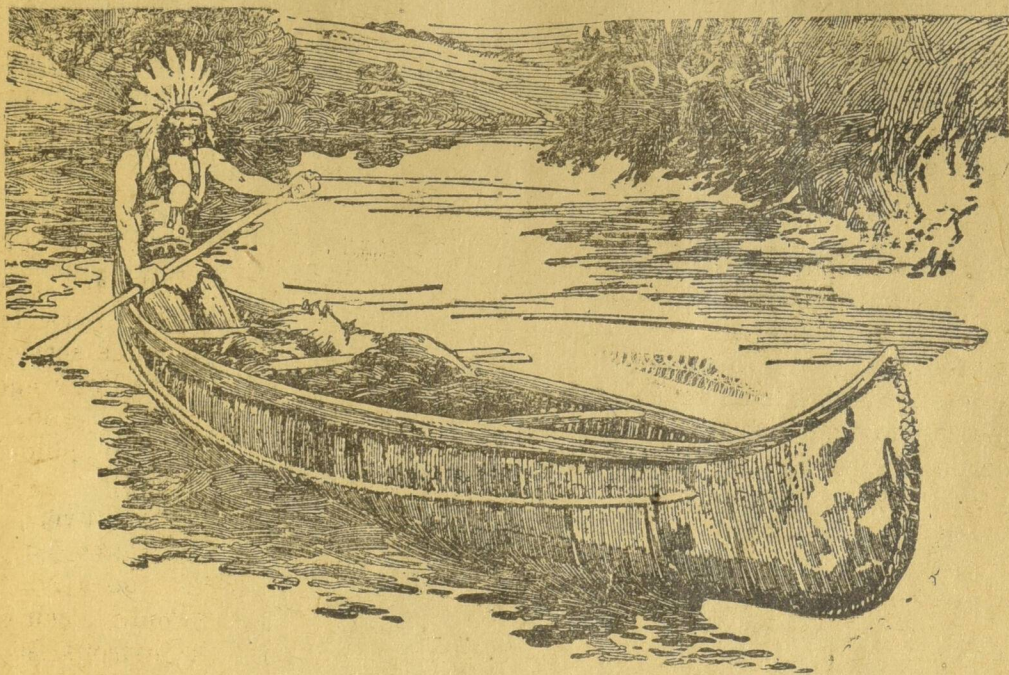
il s'y fait des crevasses par où entre l'eau et gêne les marchandises ou provisions qu'on porte. De sorte qu'il ne se passe guère de jour, où il ne se trouve quelque endroit qu'il faille gommer.

On peut nager (avironner) assis ou debout dans les eaux douces et tranquilles; mais il est mieux d'avironner à genoux dans les rapides. C'est encore une autre incommodité de n'y pouvoir porter beaucoup de voile, et de

décharger le canot, le tirer hors de l'eau, et le mettre à l'abri sur le sable ou sur la vase, de peur que le vent ne le brise.

Quand il s'y fait des crevasses, il faut les gommer. On gomme les canots d'écorce de bouleau avec de la gomme d'épinette, ou de quelque autre arbre résineux.

Quant aux Iroquois, ils ne travaillent point les Canots d'Ecorce de



LE CANOT SAUVAGE EN ECORCE DE BOULEAU.

ne pouvoir se servir de la voile que dans les vents modérés, sans s'exposer aux risques de périr. La traversée des lacs est pour cette raison très difficile; les plus sages ne l'entreprennent sans avoir bien consulté le temps; ils longent les terres autant qu'ils peuvent.

Toutes les fois qu'on entre ou qu'on sort du canot, il faut être pieds nus; et lorsqu'on met pied à terre, il faut

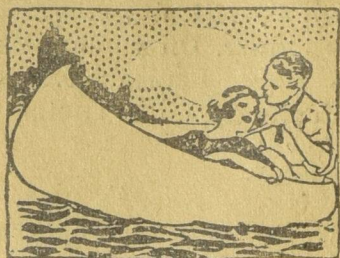
Bouleau, mais ils en achètent des autres nations, ou en fabriquent d'Ecorce d'Orme. Ils sont moins solides que les autres, mais d'une seule pièce.

Ils coupent cette écorce aux quatre coins où il est nécessaire de la replier pour faire des pinces et après l'avoir cousue dans ces coins et aux deux bouts, ils font avec de simples branches d'arbre, les varangues, barres et précintes dont nous parlions tout à



l'heure au sujet des canots d'écorce de bouleau.

La seule vue de ces canots fragiles donne mal au coeur et inspire la défiance. Cependant, les Iroquois s'en



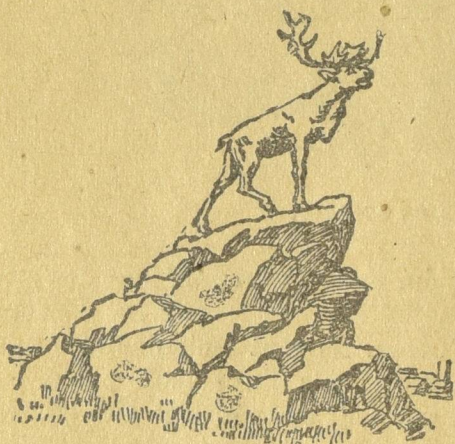
LE CANOT DE PLAISANCE MODERNE.

servent en toute confiance sur toutes les rivières et s'y abandonnent dans les saults et cascades, lorsqu'ils descendent les rivières.

— 0 —

### LE MONUMENT CANADIEN D'HARLEBEKE

Ce mémorial de l'héroïsme des Canadiens en Flandre s'élève à Harlebeke, près de Courtrai, et domine la plaine de la Lys. Le sujet représenté



est un orignal, hôte des forêts canadiennes, et nous change de la banalité habituelle des monuments aux morts.

### LES CONCOURS DE BEBES

#### Ce qu'en pense le docteur Sangrado

Etes-vous partisans des Concours de bébés ? Moi pas, et je trouve ça parfaitement ridicule. C'est généralement l'enfant le plus gras qui décroche la timbale. Qu'est-ce que cela prouve ? Rien, comme vous allez le voir.

Dernièrement, j'ai eu l'occasion de soigner un pauvre homme qui présente une déformation de la colonne vertébrale. Or, le jeune homme avait remporté, à l'âge de huit mois, un premier prix dans un Concours de bébés. Au hasard d'une conversation, je parlai de ce cas avec le docteur Marcel Pinard. Fait curieux, lui aussi, au cours de sa carrière, avait vu deux jeunes gens, atteints de scoliose, tous deux anciens lauréats d'un concours quelconque.

Evidemment, ces trois enfants ont fait du rachitisme, c'était probablement des enfants hypertrophiques, trop nourris. Ils étaient énormes parce qu'ils mangeaient trop. Ce que le jury avait pris pour une qualité était un défaut. Les lésions rachitiques qu'ils firent par la suite le démontrent clairement. Enfin, ce développement anormal qui leur valut des lauriers n'était-il pas le résultat d'une hérédité pathologique ?

Moralité. N'admirez pas les bébés colosses. Là, comme ailleurs, la vertu se tient dans un juste milieu. La fraîcheur et la tonicité de la chair, la gaieté, le bon appétit, le fonctionnement parfait des organes sont autrement appréciables que quelques livres dépassant le poids normal. La beauté physique, c'est le muscle, ce n'est pas la graisse.

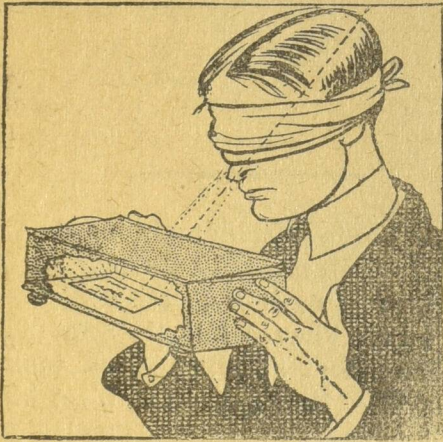




## CHOSÉS ET INVENTIONS NOUVELLES

### LES VISIONS SUPRA-NORMALES

Se peut-il que nous ayons des possibilités de vision extraordinaire et que notre vue ne soit développée qu'au 50 pour cent de sa potentialité? Les races futures pourront-elles, yeux bandés, lire avec peu d'efforts à travers du cristal? Oui, nos fils verront toutes ces merveilles si le jeune Joa-



*Argamasilla épela, lettre par lettre, la suscription de la carte.*

quin Maria Argamasilla n'est pas un loustic.

Au cours d'une démonstration qu'il donna de sa force visuelle, à New-York, devant quelques savants et journalistes, le jeune Espagnol se plaça lui-même à contre-jour, le dos à la fenêtre, de sorte que le soleil donnât directement sur la boîte d'argent qu'il

tenait entre ses mains. L'interprète assujettit un mouchoir sur les yeux du jeune homme qu'il doubla d'une pincée d'ouate. Une carte quelconque, sur quoi était imprimé un simple nom, fut placée dans la boîte—carte que l'interprète ne put voir—et le couvercle fut rabattu. Puis alors, Argamasilla tourna la boîte dans tous les sens, et enfin, lettre par lettre, lentement, épela le nom.

L'expérience parut définitive à tous les assistants. Il la répéta deux fois, dans les mêmes conditions, sur des cartes coloriées dont il donna et le nom et les couleurs, puis encore sur une montre, à travers son couvercle d'argent, donnant l'heure exactement.

Argamasilla fit, avant de quitter ces messieurs, une brève conférence sur le don extraordinaire qu'il semble posséder, disant que nous l'avions tous plus ou moins, mais que ne le cultivant pas, il ne nous était d'aucun profit, et se retira, laissant ses auditeurs dans la plus grande perplexité.

### La vision Extra-Rétinienne

Ce M. Argamasilla voit-il réellement sans le secours de ses yeux? Car enfin, il se peut trouver un homme qui voie au travers de l'argent, mais du moins avec ses yeux. Lui est aveugle; ses yeux sont clos. Et puis, en



somme, n'est-il pas logique que s'il voit à travers le métal, il voit avec mille fois moins de difficultés à travers un bandeau? Quelle en est la nécessité de ce bandeau? Accessoire de prestidigitateur. Selon nous, le jeune Espagnol est un farceur et un plagiaire. Son truc, c'est simplement une réédition de la découverte de M. Louis Farigoule, en littérature Jules Romains, la "vision extra-rétinienne".

M. Farigoule prétend qu'un être humain, les paupières closes, les yeux recouverts d'une première bande de papier, de deux taffetas collés en croix, d'un bandeau noir ouaté et d'une paire de lunettes de plomb, distingue, dans certaines conditions, la forme d'un objet et sa couleur, et même peut lire, à l'aide d'impressions lumineuses uniquement reçues par son épiderme.

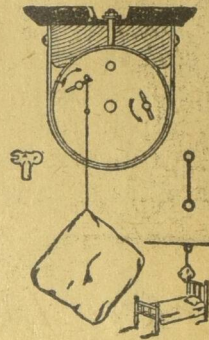
Ce phénomène, par quoi nous pourrions voir par tous les pores de notre peau qui seraient autant de petits yeux, a été révélé, il y a déjà quatre ans, au monde savant, et l'an dernier seulement au public, par ce savant poète, romancier et auteur dramatique, chef, dans les lettres, de l'école unanimiste. Que la vision extra-rétinienne soit chose vraie, et du coup sont supprimés tous les aveugles. Quel miracle scientifique! Mais ce serait trop beau!

M. Farigoule a été conduit à cette découverte par des observations du règne animal invertébré. Car cette vision extra-rétinienne ou paroptique serait celle des invertébrés qui n'ont pas d'yeux, tels le ver, la blatte et certaines familles de sangsues.

Et la manière dont voient les papillons et les araignées est un problème aussi incompréhensible pour nous que la vision extra-rétinienne.

## UN REVEILLE-MATIN DES PLUS FIABLES

A l'usage des ouvriers ou voyageurs qui se lèvent à 5 heures du matin et que la sonnerie d'un réveille-matin laisse indifférents. Quelques minutes d'attention vous feront comprendre cette charmante invention de génie!! Votre cadran ne vous sort pas du lit, eh bien! faites-vous réveiller par la chute d'un oreiller. Tout simplement. Et cet oreiller, vous l'attachez par une



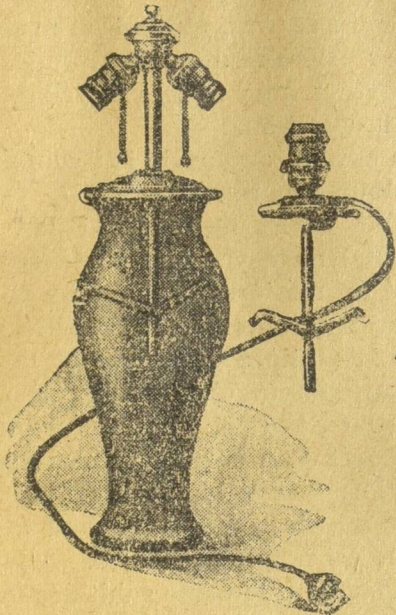
longue corde enroulée autour du remontoir d'alarme. Et en plus, votre réveille-matin, vous le suspendez au plafond. A l'heure dite, le remontoir se démonte et l'oreiller vous tombe sur la tête. Rien que ça! C'est bien plutôt pour l'amusement du lecteur que pour sa gouverne que nous lui offrons cette curiosité, car de toutes les inventions qui nous sont connues, c'est certainement la plus bouffonne.

## LAMPE DE BOUDOIR

De n'importe quelle potiche un peu pansue, vous pouvez le plus simplement du monde faire une lampe de boudoir. Les lampes à pied, vous le savez certainement, ne sont plus guè-



re de mode. On leur préfère de jolies lampes de fantaisie posées sur un meuble, table, guéridon ou secrétaire. On fabrique aujourd'hui des accessoires comme celui que vous voyez ici, sorte de tige à crochets tenant la bo-



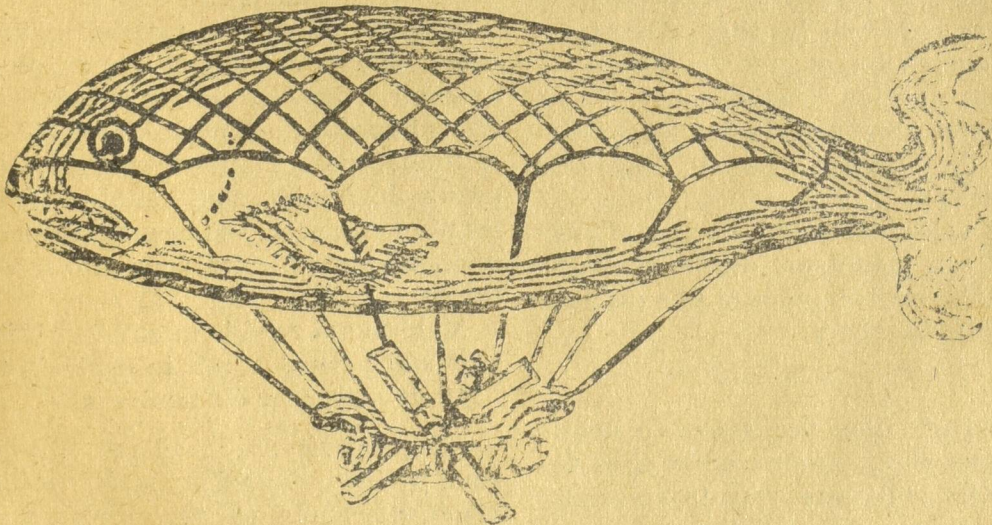
bèche. Les crochets s'articulent ; étendus dans la potiche, ils adhèrent aux parois du vase et retiennent le tout en place.

### PROJET DE RANDONNÉE MONDIALE EN BALLON EN L'AN 1804

L'année 1924, dans les annales de l'aéronautique, restera celle des randonnées autour du monde, et rappellera les audacieuses tentatives de certains aviateurs français, anglais et américains. Mais n'allons pas croire que l'idée en soit nouvelle. Déjà, en l'an 1804, un aéronaute belge, Guillaume-Eugène Robertson, conçut le projet de faire le tour du monde dans un aérostat construit par lui et invita soixante savants à l'accompagner. Personne ne voulant le seconder ni lui fournir des fonds; moqué par ses contemporains, il renonça à son rêve.

Et c'est vingt et un ans à peine après que les frères Montgolfier eussent inventé leur ballon d'air chaud, baptisé de leur nom : montgolfière, que ce hardi aéronaute belge songeait à survoler le monde.

Son aérostat, "la Minerve", devait être muni de tout le confort et de toutes les commodités possibles et capable de prendre aisément à son bord



L'aérostat imaginé en 1804 par le physicien belge Guillaume-Eugène Robertson.



soixante savants, géographes, astronomes, météorologistes et autres observateurs.

Tout le plan de l'expédition fut exposé dans une brochure publiée en langue française à Vienne. On lui accorda peu d'attention et il n'en fut plus question jusqu'en 1820, alors que Robertson réédita son livre à Paris. L'appui lui manqua encore, les soutiens financiers et moraux, et ce n'est que cent ans plus tard, en 1922, que le projet devait être remis en question, par notre aviation moderne.

Robertson était un disciple de Charles, savant qui collabora à l'invention de l'aérostat par les frères Montgolfier. Il s'intitulait physicien. En vérité ce belge à surnom écossais était un curieux homme, très aventurier, un peu savant et un peu charlatan. Il avait certes des idées et du courage, et à un âge où l'art de voler était regardé comme une curiosité plus voisine de l'acrobatie que de la science, il lui fallait un terrible courage pour vaincre l'indifférence et le scepticisme de ses contemporains. Le mémoire de Robertson porte ce titre long comme tous les titres d'ouvrages de l'ancien temps: "La Minerve", vaisseau aérien, destiné aux découvertes et proposé à toutes les Académies de l'Europe, par le Physicien Robertson.

Le vaisseau aérien, ainsi que l'appelle son inventeur, devait avoir un diamètre de 150 pieds et une capacité de 150,000 livres.

—o—

La perfection des moeurs consiste à passer chaque jour comme si ce devait être le dernier, sans trouble, sans lâcheté, sans dissimulation.

Marc-Aurèle.

## LES PERLES MEURENT-ELLES ?

—Non, madame, les perles ne meurent pas.

A propos de la vente du fameux collier de Mme Thiers qui se trouve au Musée du Louvre, et dont on avait dit que les perles se mouraient faute d'être portées, une de nos lectrices m'a posé la question.

Un savant, auquel je l'ai soumise à mon tour, m'a répondu:

—Les perles ne meurent pas. La perle est un corps cristallisé qui est formé de matières organiques et non de matières organisées. La différence entre la matière organisée et la matière organique, c'est que la première est douée de vie et que la seconde est le produit d'un corps organisé vivant. Par conséquent la perle n'est pas douée de vie, ce qui revient à dire qu'elle est inapte à mourir.

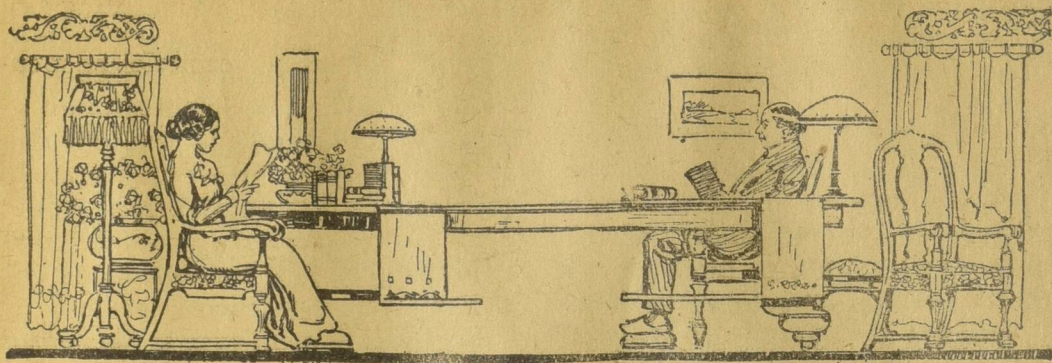
Cependant, la perte subite des modifications suivant qu'on la porte ou qu'on ne la porte pas: elle peut se terminer, en effet, jusqu'à perdre sa transparence, son éclat. Il semble vraiment alors qu'elle meurt.

La perle ne vit pas, mais elle s'impressionne suffisamment pour subir, au contact des êtres et des choses, des effets heureux ou funestes. Les acides, la lumière, les matières grasses, les peaux huileuses sont fatales à la beauté des perles. Les peaux jeunes et fraîches, au contraire, leur sont favorables.

Mais ce qui rend le mieux leur brillant aux perles, c'est le contact de l'eau de mer, leur élément vital.

Par conséquent, madame, quand vous partirez, dans deux mois, vers la plage, ne manquez pas d'emporter avec vous votre collier de perles et de le faire participer à vos ablutions.





## BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

### REVUES ET JOURNAUX CANADIENS DEPUIS LA CONQUÊTE

Donner au lecteur une vue panoramique des activités journalistiques au Canada, depuis la conquête, nous pourrions dire aussi bien depuis l'introduction de l'imprimerie au pays, jusqu'à l'an 1905; signaler dans cette énorme production les publications les plus caractéristiques de chaque époque; les classer à notre fantaisie, tel est notre dessein.

Sans l'ouvrage considérable de M. N. E. Dionne, sur cette matière, sans la collaboration de M. G. Ducharme, libraire de Montréal, qui est incontestablement le plus savant bibliographe du Canada, et dont les répertoires de livres canadiens, tant anciens que modernes, font autorité en Amérique, cette vaste récapitulation nous était absolument interdite.

Inventaire chronologique des Livres, Brochures, Journaux et Revues publiés en langue française dans la province de Québec, depuis 1764 à 1905, ainsi est intitulé le catalogue de M. Dionne, ancien bibliothécaire de la législature de la province de Québec. Il eût pu même dire: publiés en

langue française ou bilingues, car ce fut le propre de nos premières feuilles d'informations de paraître dans les deux langues et cette coutume se maintint jusqu'en 1877.

Cet inventaire comporte 800 publications diverses, les unes durables, la plupart éphémères.

C'est à partir de 1840 environ que les journaux se sont multipliés au pays avec une rapidité étonnante.

Le premier journal canadien, dans l'ordre chronologique, est "La Gazette de Québec", fondée en 1764, moitié française; moitié anglaise. Avis publics, ordonnances des tribunaux, chroniques parlementaire et judiciaire; peu de nouvelles étrangères; informations locales en trois lignes. Les faits-divers, la colonne des chiens écrasés ne vinrent que plus tard. En 1842, cette gazette devient entièrement anglaise. Elle cesse de paraître en 1874, après cent dix ans d'existence.

Il n'y eut jamais d'imprimerie dans la colonie, sous le régime français, partant point de journaux.

Quant à la première revue mensuelle, "Le Magasin de Québec", elle fit son apparition en 1792 pour dis-



paraître deux ans plus tard, en 1794. Rédigée en français et en anglais. La seconde revue fut "L'Abeille Canadienne", revue républicaine, fondée en 1818.

La "Gazette de Montréal", publiée par Edwards en 1795, dans les deux langues, semble être la même, moins la langue, que la "Montreal Gazette" d'aujourd'hui. Selon M. Ducharme, la "Montreal Gazette" actuelle se rattache plutôt à la "Gazette de Mesplet" fondée en 1778, dont on ne connaît pas une seule série complète. La bibliothèque de Saint-Sulpice de Montréal en compte une collection forte de 50 exemplaires environ.

Les autres journaux et revues bilingues, en sus de ceux déjà énumérés, furent: "Le Cours du Temps", 1794; "The British American Register", 1803; "Le Journal de Médecine de Québec", 1826; "L'Etoile", 1827; "l'Electeur", même année; "Le Libéral", de Québec", 1837; "Le Courrier Commercial", 1845; "L'Observateur" ou "The Examiner", 1838; "L'Indépendant", 1870, fondé par Arthur Buies, bilingue pendant six semaines; "Le Nouvelliste", de Rimouski, 1876; "L'Ouvrier", 1877. Passée cette date, la mode disparaît. Peut-être devrions-nous signaler de nos jours, une petite feuille hebdomadaire, alerte et combative, "Le Matin", (Directeur : M. Roger Maillet).

Cette masse de journaux peut être ainsi subdivisée: 1o, feuilles littéraires; 2o, d'avant-garde; 3o, politiques; 4o, universitaires; 5o, musicales ou artistiques; 6o, humoristiques.

Nos meilleures revues, purement littéraires celles-là, furent les suivantes :

En 1859, "L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissiale", à Montréal, qui

atteignit jusqu'à cinq ans d'âge. Cette revue était dirigée par les MM. de Saint-Sulpice. Les quelques centaines de livres qui garnissaient les planchettes de ce cabinet de lecture furent le noyau de la magnifique bibliothèque de Saint-Sulpice, érigée il y a quelques années, à Montréal, rue Saint-Denis. A ces quelques livres devaient s'ajouter plus tard les collections canadiennes de MM. Sicotte et Baby.

En 1861, ce sont, avec le renouveau littéraire, "Les Soirées Canadiennes", fondées à Québec, et qui comptaient pour collaborateurs le poète Crémazie, l'abbé Casgrain, Gérin-Lajoie, Parent et tous les hommes de lettres du temps.

Deux ans plus tard se fonde à Québec, "Le Foyer Canadien" qui donne plusieurs primes à ses lecteurs, entre autres "Les chansons populaires" de M. Ernest Gagnon, ainsi que les "Anciens Canadiens".

Viennent ensuite dans l'ordre donné les feuilles d'avant-garde, les bonnes petites feuilles de combat, fort allantes, dégourdies et tapageuses. L'existence de certains de ces petits journaux fut très mouvementée, les uns, ouvertement anticléricaux, ayant lutté contre l'autorité ecclésiastique, en dépit de moultes interdictions.

Ce furent tout d'abord "Le Journal de Québec", de 1842 à 1889, sous M. A. Côté et Joseph Cauchon; "La Patrie", 1854, fondée par Rambeau, qui vécut une douzaine d'années.

Puis alors, du fond de l'horizon, surgit le plus terrible enfant du journalisme canadien du XIXe siècle, Jean-Baptiste Dorion, tour à tour directeur de "Le Défricheur", journal politique et agricole qui travailla à l'éducation de nos cultivateurs et fit



vraiment une belle oeuvre, et de "L'Avenir", fondé en 1847.

Les journaux rouges d'à-présent, qu'ils s'appellent "Le Canada" ou "Le Soleil", ne sont que de la petite bière, pâle et sans saveur, relativement à ce terrible journal rouge sang de boeuf.

C'est à la veille de la révolution de 1848, révolution accueillie avec enthousiasme par les esprits radicaux du pays, que paraît "L'Avenir". Ce journal avancé avait pour programme les quelques articles suivants:

- 1—Education aussi répandue que possible.
- 2—Décentralisation du pouvoir.
- 3—Suffrage universel.
- 4—Conseil législatif électif.
- 5—Abolition de la tenure seigneuriale.
- 6—Abolition des réserves du clergé.
- 7—Vote au scrutin.
- 8—Réforme de la judicature—décentralisation, codification.

Il faut ajouter: abolition de la dîme, annexion aux Etats-Unis, libre-échange et libre navigation des fleuves, élection de tout fonctionnaire important.

Les collaborateurs étaient tous disciples de Papineau, le patriote, lequel trouvait inévitable l'annexion aux Etats-Unis et à laquelle il voulait dès lors préparer le Canada.

On allait jusqu'à écrire dans ce journal: "Les prêtres sont de petits tyrans qui tiennent le peuple dans l'abjection... plus le monde marche, moins les prêtres deviennent nécessaires dans l'ordre moral". Ou encore des gentilleses comme celle-ci: "Le clergé catholique du Canada est bien trop riche, la dîme lui donne une in-

fluence indue dont il a tant abusé pour le malheur du peuple."

Arthur Buies était plus violent encore que Dorion. En 1868, il fonde "La Lanterne", pamphlet anti-religieux qui fut interdit dans certaines régions. Le titre lui en avait été fourni par le fougueux polémiste français, Henri de Rochefort, qui le 1er janvier de cette même année accrochait sa lanterne au firmament du journalisme parisien. Buies dirigea en outre "L'Indépendant" (1870); "Le Réveil" (1876); "Le Signal" (1885).

En 1893, paraît le premier numéro du "Canada-Revue", bientôt interdite par Mgr Fabre. Les propriétaires de cette publication intentèrent en revanche un procès à ce dernier qu'il gagna d'ailleurs, mais qui fit un beau bruit.

Nous arrivons aux gazettes universitaires, par dessus les journaux politiques qui ne sont rien moins qu'intéressants!

Le premier journal universitaire, intitulé: "Le Journal des Etudiants", fut fondé à Québec, le 12 décembre 1880, par J. V. Delorme. Douze numéros.

A Montréal, "Le Journal des Etudiants", en 1895 et "L'Etudiant", en 1897, que remplaça "L'Escholier", en 1915.

Les diverses revues de musique et d'art sont dans l'ordre de leur parution:

- "Le Ménestrel", 1843.
- "Le Chansonnier Canadien", 1843.
- "L'Album littéraire et musical de la Revue Canadienne", 1846.
- "L'Artiste", (Montréal), 1860.
- "Les Beaux-Arts", 1863.
- "Le Canada Musical", 1866.
- "L'Album Musical", 1883.

Restent, pour épuiser la matière,



les feuilles humoristiques, les petits journaux amusants qui se distinguent par leur durée éphémère.

Deux paraissent en 1857, "La Citadelle" et "Le Charivari" (premier du nom), dont les directeurs s'intitulent Jean-Baptiste la Consonne et Joseph La Voyelle.

L'année suivante, c'est "Le Chicot", journal longitudinal et six-mensuel, publication sérieuse, populaire, culinaire, littéraire, militaire, judiciaire, propriétaire, prolétaire, enfin de tous les aires, excepté mercenaire. Bien pauvre esprit, en vérité!

Le programme de "L'Echo des Imbéciles", journal critique, fondé en 1863, est de la même force: "imprimé pour les imbéciles par Fiche-ton-camp, Descampettes & Cie." En 1869, c'est "L'Omnibus", journal humoristique, amusant et drôlatique (sic), surtout pas de politique, par dessus tout très peu littéraire.

O nos bons aïeux, combien faut-il les plaindre!

Puis, en 1878, c'est une énorme portée de journaux à noms d'animaux: "Le Cochon", "Le Crapaud", "Le Coq", "Le Castor National", "Le

Perroquet", "L'Abeille", "Le Castor", "Le Vrai Canard"...

Au nombre des journaux canadiens qui eurent la vie dure, ou qui tiennent encore depuis de nombreuses années, il convient de mentionner les suivants: "Le Canadien", fondé à Québec en 1806 pour venir mourir à Montréal, en 1893, après 86 années d'existence.

"Le Courrier de Saint-Hyacinthe" qui n'a pas cessé de paraître depuis 1853. Ce journal est d'ailleurs le doyen de la presse canadienne-française.

"L'Événement", fondé en 1867, par Hector Fabre.

"L'Union des Cantons de l'Est", Arthabaskaville, fondé en 1867. L. Toussignant.

"Le Naturaliste Canadien" (1868), dirigé par l'abbé Provancher jusqu'à sa mort; par l'abbé Huart depuis lors.

"La Patrie", "Le Quotidien", de Lévis, en 1879, "La Presse", en 1884.

"Le Samedi", fondé le 14 juin 1889, par Poirier, Bessette & Cie; "La Revue Populaire", fondée par la même compagnie en l'an 1907.

Jules JOLICOEUR.

## L'HOMME TOMBÉ...

ROMAN CANADIEN

Par HARRY BERNARD

"Nous ne disons pas qu'il soit parfait. Mais nous disons simplement que c'est un roman canadien. Point n'est besoin d'autre recommandation." (*Le Devoir*, 7 juin 1924.)

"C'est un roman canadien qu'on pourrait peut-être désirer plus étoffé, plus chargé de drame, mais où la thèse est si juste et si opportune et le talent si réel." (*L'Action Française*, juin 1924.)

\* \* \*

C'est entreprendre beaucoup que de critiquer un roman ainsi recommandé. N'y touchez pas, il est

canadien! Quant à nous, nous avons encore la faiblesse de croire qu'une oeuvre n'est pas bonne parce que canadienne et qu'un acte d'état civil ne constitue aucunement un brevet de capacité. Qu'on nous pardonne notre peu de foi et de patriotisme!

*Moi qui sacrifiai la gloire—si facile  
Puisqu'il suffit d'être régionaliste...*

PAUL MORIN.

\* \* \*

Un roman de moeurs ne s'estime ni ne s'évalue au nombre et à l'importance des événements dont est tissée son affabulation. Ne confondons



pas les genres. Disons tout de suite, en ce cas, que les Trois Mousquetaires sont supérieurs à Madame Bovary. Le roman de M. Bernard est l'image de la vie des petites villes, vie paisible et monotone. Les deux principaux personnages du drame sont un mari et une femme mal assortis qui, n'ayant aucune communauté d'esprit ou de goût, se querellent et se font souffrir. Le mari, las de lutter, se plie bientôt à tous les caprices de son épouse et, abandonnant l'exercice de sa profession, se livre à la vie mondaine! Tout cela est bien simple. Sans doute, le livre eût été plus dramatique si M. Bernard avait introduit auprès de M. Etienne Normand, ainsi que dans tous les romans, le grand consolateur. Ce n'est pas à l'Action Française qu'on tiendra rigueur à M. Bernard de nous avoir épargné ce personnage obligatoire à la littérature contemporaine!

Le sujet n'est rien. Un livre bien fait sur la vie d'un cul-de-jatte a des chances d'être aussi intéressant qu'un roman de fibusterie.

\* \* \*

L'HOMME TOMBÉ... est un bon essai de roman canadien réaliste. Ils sont peu nombreux, ceux-là, dans notre littérature. La notation des petits faits dans la vie de ses personnages marque chez le jeune auteur une acuité d'observation intense. Quelques bonnes descriptions impressionnistes qui pourraient se résoudre en charmants tableaux. C'est une rue de petite ville, une gare à l'arrivée du train en champ, une ferme vus d'une fenêtre de wagon; c'est encore tels types de nouveaux riches bien portraiturez. Le récit est rapide et bien allant.

Mais que de défaillances de style! Que de dialogues insignifiants! Et puis, il y a vraiment dans ce livre trop de lieux communs, de clichés journalistiques, de locutions vulgaires ou banales.

Enfilons quelques perles :

—Elle était le contraire de l'idée qu'on se fait ordinairement de l'ouvrière qui gagne sa vie.

—Il pratiquait depuis deux ans à Saint-Hyacinthe. (Il nous semble que le verbe *exercer* seul peut, dans ce cas, être pris absolument.)

—Alberte partit seule pour chez elle.

—Puis les chutes, l'américaine d'abord haute de 167 pieds.

—Le téléphone de sa belle mère l'ennuya plus qu'il ne lui fit plaisir.

—Ce fut longtemps la partie résidentielle par excellence de la ville. (Quartier de plaisance.)

—Si vous demeurez plus bas que Rideau, vous êtes de la basse-ville.

—Etienne était extrêmement ennuyé. C'était le temps d'arriver avec une histoire semblable!

—Elle était heureuse, vengée, comblée. *L'attraction de l'argent est terrible!* (Non!)

—Le va-et-vient devint fébrile entre la dépense et le reste de la maison. On se bourrait. Derrière une porte, quand personne ne regardait, un grave monsieur desserrait sa ceinture d'un cran.

—Elle était malade pour une voiture fermée, littéralement malade.

Et ainsi de suite.

\* \* \*

Etienne Normand a fait un mariage d'inclination avec une jeune personne d'une condition so-

ciale inférieure à la sienne. Il est mou et débinaire jusqu'à la lâcheté. Sa femme, Alberte Dumont, petite Madame Bovary honnête et sans lecture, est une oie. Cette union mal assortie d'un médecin préoccupé seulement de science, littérature et économie sociale, avec cela ennemi des plaisirs folâtres, et d'une ouvrière à qui l'argent et une situation dans le "grand monde" donnent des goûts de luxe voyant, fait le malheur de l'homme, trop ami de la paix en ménage, trop inquiet de sa tranquillité domestique, pour réagir contre l'influence dissolvante de son épouse morgantique.

Telle est la fable du roman, s non artistement du moins habilement ourdie.

Mais gardez-vous de conclure! Autant de mariages, autant d'individus, autant d'individus, autant de cas.

Etienne Normand doit déchoir, à cause même de sa couardise, de sa maladresse, de son ignorance des femmes. Un Etienne Normand, plus crâne et plus dégourdi, marié à la même péronnelle, trouverait le bonheur dans une union à première vue disparate.

\* \* \*

Une dernière remarque. Les personnages de M. Harry Bernard parlent la langue vulgaire des villes. Les dialogues sont comme sténographiés. Et c'est un tort. La langue vulgaire de l'habitant est savoureuse, vieille France, ainsi qu'on se plaît à le dire aux étrangers, et le plus souvent, comme dans "Les Anciens Canadiens" et "Maria Chapdelaine", n'a pas besoin que l'artiste la retouche. Mais autant celle-ci est plaisante, autant celle-là est incorrecte.

Bénissons Louis Hémon d'avoir élu pour héros de son livre magnifique les lointains colons de la Matapédia!

Jules JOLICOEUR.

—o—

## L'AUSCULTATION AU MICROPHONE

Kettner, directeur des recherches de la Westinghouse Company, annonce la découverte d'un microphone électrique ultra-sensible grâce auquel on pourra entendre les sons produits par les vibrations des organes du corps humain, notamment du cerveau et du cœur. Les entomologistes pourront également s'en servir pour analyser les signaux faits entre eux par les insectes. Le nouveau microphone pourrait enregistrer des sons dont les vibrations s'élèvent à plus de 20,000 par seconde.



## UN OCEAN SOUS LE SAHARA

Un océan dort sous l'immensité désertique du Sahara. Ainsi pensent certains savants français. Au cours des deux traversées du désert en autoschenilles, des puits artésiens furent creusés à plusieurs endroits. Il en jaillit une eau abondante. Cette eau

variétés de poissons. Tous ces poissons semblaient étrangement à ceux qui habitent les lacs de la Palestine, région chaude et sèche. On pense que ces poissons sont emprisonnés là depuis des milliers d'années. De fait, ils sont tous aveugles.



A. Surface du désert. B. Puits artésien de 200 à 300 pieds.  
C. Surface de l'océan souterrain.

serait à 200 ou 300 pieds de la surface. Il ne resterait plus qu'à irriguer le désert pour le fertiliser. Les jets d'eau éructèrent des crabes vivants, crustacés de toute sorte, et diverses

Le Sahara ne serait donc pas complètement sorti des eaux. Bien des hypothèses sont permises. Attendons des éclaircissements.



HISTOIRE NATURELLE

# Les Crustacés

## Les différentes espèces et leurs moeurs curieuses

Pour restreindre l'infinie multiplication des êtres inférieurs et pour nettoyer ses rivages des épaves d'animaux morts ou moribonds qu'y laissent les marées, l'Océan a des êtres hideux de laideur et de voracité, mais forts, invulnérables, admirablement organisés, armés en vue de leur tâche fatale, la guerre et la destruction. Ces animaux, ce sont les crustacés:—ne pourrait-on pas dire les cuirassés?—les homards, les langoustes et surtout ces affreuses araignées de la mer, à la démarche oblique, aux pattes crochues, démesurément longues dans quelques espèces, aux tenailles énormes, d'une force extraordinaire, au corps trapu couvert d'une carapace dure, épaisse, savamment composée de pièces qui ne présentent entre elles aucune prise, et pourtant laissent aux mouvements toute liberté.

“Si l'on visite d'abord notre riche collection des armures du moyen âge, dit M. Michelet, et qu'après avoir contemplé ces pesantes masses de fer dont s'affublaient nos chevaliers, on aille immédiatement au musée d'histoire naturelle voir les armures des crustacés, on a pitié des arts de l'homme. Les premières sont un carnaval de déguisements ridicules, encombrants et assommants, bons pour étouffer les guerres et les rendre inoffensifs. Les autres, surtout celles des terribles décapodes, sont tellement effrayantes, que si elles étaient grossies seulement à la taille de l'homme, personne n'en soutiendrait

la vue; les plus braves en seraient troublés, magnétisés de terreur.

“Ils sont là tous en arrêt, dans leurs allures de combat, sous ce redoutable arsenal offensif et défensif qu'ils portent si légèrement: fortes pinces, lances acérées, mandibules à trancher le fer, cuirasses hérissées de dards qui n'ont qu'à vous embrasser pour vous poignarder mille fois. On rend grâce à la Nature qui les fit de cette grosseur. Car qui aurait pu les combattre? Nulle arme à feu y eût mordu. L'éléphant se fût caché; le tigre eût monté aux arbres; la peau du rhinocéros ne l'eût point mis en sûreté.

“...Il semble que la nature favorise spécialement des serviteurs si utiles. Contre son infini fécond, elle a dans les crustacés un infini d'absorption. Ils sont partout, sur toutes les plages, aussi diversifiés que la mer. Ses vautours, goélands, mouettes, partagent avec les crustacés la fonction essentielle d'agents de la salubrité. Qu'un gros animal échoue: à l'instant l'oiseau dessus, le crustacé dessous et dedans, travaillent à le faire disparaître.

“Grands, robustes, pleins de ruse, les crabes ou cancrs sont un peuple de combat. Ils ont si bien l'instinct de la guerre qu'ils savent employer jusqu'au bruit pour effrayer leurs ennemis. En attitude menaçante, ils vont au combat les tenailles hautes, et faisant claquer leurs pinces. Avec cela, circonspection devant une force su-



périeure. Au moment de la basse mer, du haut d'un roc, je les voyais. Mais quoique je fusse bien haut, dès qu'ils se sentaient regardés, l'assemblée battait en retraite; les guerriers courant de travers, comme ils font, en un moment rentraient chacun sous sa guérite. Ce ne sont pas des Achilles, mais plutôt des Annibals. Dès qu'ils se sentent forts, ils attaquent. Ils

mande comment ces écumeurs n'ont pas encore dépeuplé les rivages, où ils ne rencontrent guère que des victimes et point d'ennemis capables de lutter contre eux à armes égales. Car, redoutables pour tout le peuple des mollusques, qu'ont-ils à craindre, hormis, dans quelques contrées, certains mammifères amphibies ou habitants des côtes, lesquels encore



LE PAGURE.

mangent les vivants et les morts. L'homme blessé a tout à craindre. On conte qu'en une île déserte, ils mangèrent plusieurs des marins de Drake, assaillis, accablés de leurs grouillantes légions."

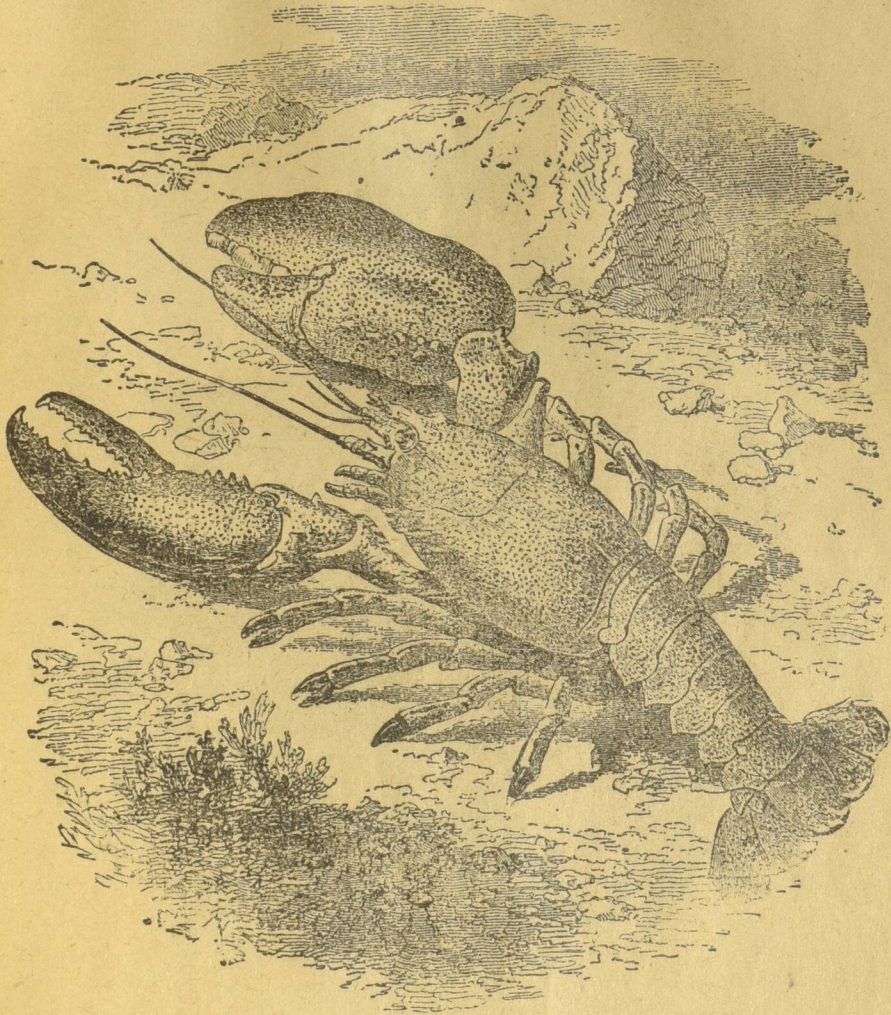
En songeant à la puissance presque invincible que donnent aux crustacés leur armure, leur vigueur musculaire, leur férocité, leur nombre, on se de-

pour la plupart ne les attaquent qu'au pis aller, cherchant de préférence des proies plus faciles à dévorer, et les aidant dans leur oeuvre d'extermination plutôt qu'ils ne les combattent? Les grands poissons, les cétacés aux dents d'acier qui broieraient aisément leur armure et sur lesquels leurs pinces n'auraient point de prise, habitent la haute mer. Les mollusques carnas-



siers aux longs bras criblés de ventouses, au bec dur et crochu, n'osent les attaquer. Leur tyrannie semble donc au premier abord absolue et sans contrepoids; et l'on est tenté de croire qu'ici la grande loi d'équilibre et

et le plus savoureuse,—une guerre où leurs pinces, leurs lances, leurs scies, ainsi que leurs cuirasses épineuses ne leur servent de rien, les crustacés traversent à certaines époques des crises fatales qui offrent aux oppri-



LE HOMARD AMERICAIN.

de compensation subit, au profit de ces brigands invulnérables, une injuste exception. Il n'en est rien pourtant.

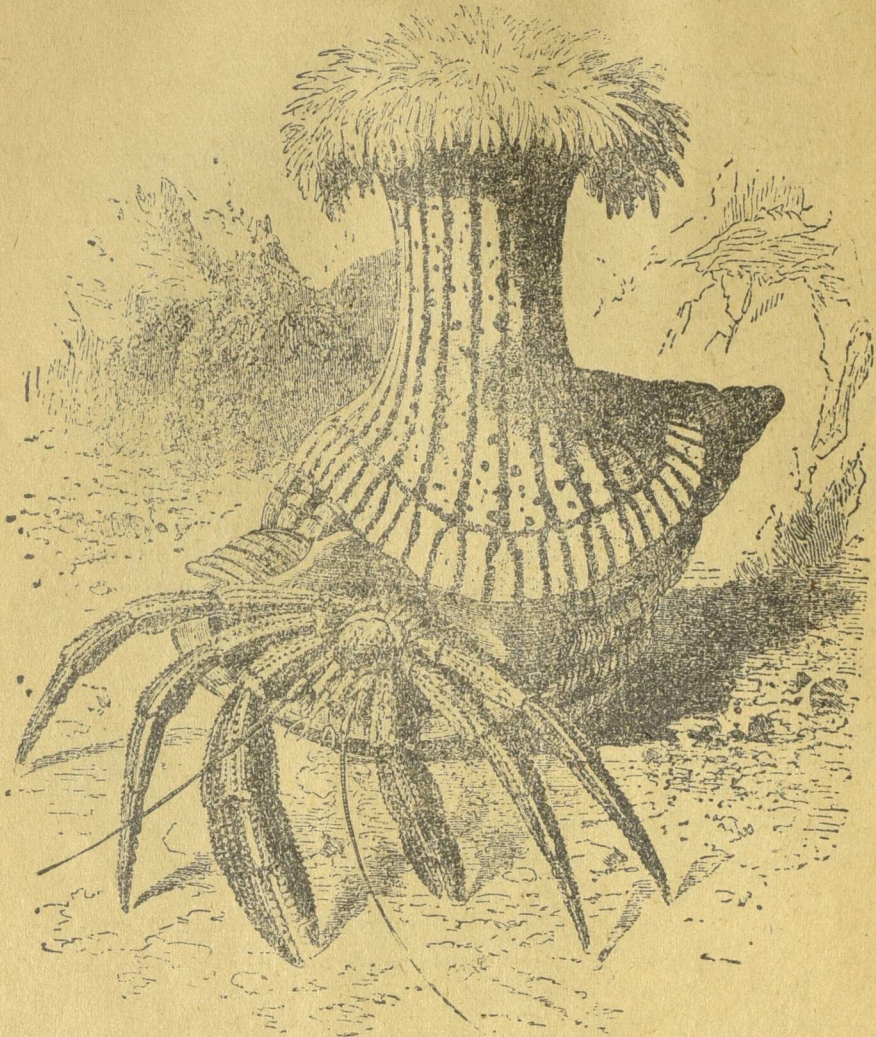
Outré que l'homme fait presque partout aux plus forts d'entre eux,—à ceux dont la chair est le plus ferme

més une vengeance facile, en les livrant sans défense aux chocs du dehors et aux coups de leurs ennemis. Ces époques sont celles de la mue. Il leur faut, bon gré mal gré, à grand-peine, au prix d'efforts douloureux et quelquefois mortels, quitter leur ar-



mure, mettre à nu leur chair vive à peine couverte d'une mince et molle pellicule, et s'enterrer piteusement sous le sable, en attendant que la sécrétion calcaire se soit réformée, solidifiée de nouveau.

entre les galets, écrasés, déchirés aux angles des rocs par le mouvement des vagues. La mue est plus ou moins fréquente selon l'espèce, selon la rapidité de l'accroissement et selon l'âge. Elle n'a lieu qu'une fois l'an



LE BERNARD L'ERMITE.

A eux alors de fuir, de trembler. C'est l'heure des représailles; leur cachette n'est rien moins qu'introuvable, et une fois découvert le brigand désarmé est perdu sans ressources. Des milliers périssent ainsi dévorés par d'autres animaux ou broyés

chez les décapodes; mais en revanche elle est beaucoup plus lente que dans les espèces inférieures, dont l'accroissement est rapide et la vie courte, et qui en deux à trois jours réparent la perte de leur cuirasse.



Il est des crustacés incomplets, auxquels la Nature n'a accordé que la moitié de l'armure défensive de leurs congénères ; mais elle les a doués en échange d'un instinct qui les fait suppléer aisément à cette apparente disgrâce. Ces crustacés, dont le thorax, les serres et les grands pieds sont seuls revêtus d'un test calcaire, et dont l'abdomen en forme de sac n'est couvert que d'une membrane molle et ridée, ce sont les **pagures**.

Ils habitent les côtes de tous les continents et d'un grand nombre d'Iles, et partout ils sont un objet de curiosité et d'amusement.

Les crustacés ont tous un aspect désagréable, et qui, comme le dit avec raison M. Michelet, serait très effrayant même pour l'homme, s'ils avaient la taille que le Créateur a donnée à un assez grand nombre d'animaux marins. Heureusement la plupart sont petits relativement à nous, et loin d'avoir à nous plaindre d'eux, nous les trouvons doublement utiles : d'abord par les fonctions de nettoyeurs qu'ils remplissent avec tant d'activité sur nos plages ; ensuite par la saveur délicate de leur chair ferme et blanche.

Les plus grands et les plus terribles sont des **homards** et des **crabes** : le homard américain, avec ses pinces énormes ; la parthénope épineuse, dont tout le corps, les pattes et les pinces sont hérissées de véritables épines, dures, longues, acérées, ramifiées, menaçantes. Cette dernière espèce est assez commune sur les côtes de la Réunion, de Maurice et de Madagascar. Le dessin que nous en donnons ici est la copie réduite de celui qui accompagne la monographie des crustacés de la Réunion, par M. Alphonse Milne-Edwards.

Sur les côtes de l'Europe et en particulier de la France, on rencontre un crustacé bizarre surnommé **Bernard l'ermite**, nom que justifient ses moeurs singulières et l'artifice qu'il emploie pour se donner mieux que la cuirasse qui lui manque ; une maison, une forteresse portative, où il loge et abrite la partie vulnérable de son corps et qui laisse à ses mouvements toute liberté, soit pour la chasse, soit pour la locomotion.

Le premier soin du petit bernard l'ermite en venant au monde, est de se mettre en quête d'une coquille à sa taille et à sa convenance. Dès qu'il l'a trouvée, il s'y installe après en avoir préalablement dévoré le propriétaire légitime, si propriétaire il y a. Lorsqu'au bout d'un certain temps, ayant grossi, il se sent à l'étroit dans ce premier logement, il le quitte et s'en procure un autre plus spacieux, où il demeure jusqu'à ce qu'un nouveau déménagement soit nécessaire. Rien de plus bizarre que l'aspect de cet animal mixte, mi-partie écrivisse et coquillage, qui se traîne sur ses grandes pattes en chancelant sous le poids de sa maison. Rien de plus amusant que d'assister à son déménagement et aux essais réitérés qu'il est souvent obligé de faire, avant de rencontrer une coquille où il ne se trouve ni gêné ni trop au large. Le bernard l'ermite ne le cède point aux crustacés complets sous le rapport de la voracité. Il se nourrit de petits animaux, principalement de mollusques, et même de bêtes de sa famille plus faibles que lui, et saisit sa proie avec beaucoup d'adresse.

On a remarqué plus d'une fois l'association du bernard l'ermite avec une espèce d'actinie qui se fixe de préférence sur les coquillages qu'il habite.



De tous les crustacés, la plus petite espèce comestible, la crevette, peut passer pour assez bien douée sous le rapport physique. Elle est svelte, agile et tout son corps forme un ensemble qui devient presque joli, lorsque la cuisson a donné à la crevette cette couleur rose qui la rend si appétissante pour les gourmets.

Mais, pour cette unique exception, combien, dans la laideur générale de l'embranchement, des types où la difformité atteint le dernier degré de l'horrible! Les moins affreux sont encore ceux peut-être qu'on prendrait le moins pour des animaux. Tel est le **crabe des Moluques** dont le corps est enfermé tout entier dans un double bouclier large et arrondi en avant, aminci et hérissé en arrière, laissant à peine passer de petites pattes, et terminé par un long dard droit et aigu. Ce sont des animaux très lents, qui ne viennent guère à terre que le soir. Ils marchent avec peine, toujours en ligne droite, et sans qu'on devine d'abord par quel moyen, car on n'aperçoit point leurs pattes. Les femelles sont plus grosses que les mâles, et quelquefois les portent sur leur dos.

—o—

## LE CENTENAIRE DU GAZ

L'ingénieur français Philippe Lebon est le premier qui, en 1785, suivant les uns, en 1797, suivant d'autres, ait songé à utiliser pour l'éclairage public ou privé les produits gazeux de la distillation du bois. Il n'eut pas le temps de perfectionner son procédé, ayant été assassiné en 1804, le jour même de la cérémonie du sacre de l'empereur, victime de sa ressemblance avec Bonaparte. Profitant

des découvertes de Lebon, l'anglais Mincklers prit à Windsor, l'année même de l'inventeur, un brevet lui garantissant un procédé d'éclairage par le gaz de houille.

Le nouveau mode d'éclairage fut peu apprécié à son apparition, en 1823. L'industrie nouvelle rencontra une vive opposition, dont elle finit par triompher, mais après avoir fait l'objet de mesures spéciales.

Lorsque, pour la première fois, on l'utilisa à l'Opéra de Paris, les dames prétendirent qu'il était préjudiciable à leur teint et les marchands d'huile lui manifestèrent une hostilité profonde.

Le premier acte législatif sur la matière fut une ordonnance royale du 20 août 1824, qui rangea toutes les usines à gaz parmi les établissements dangereux, incommodes ou insalubres.

A **Montréal**, ce ne fut que le 27 mars 1837 que la première proposition d'éclairage au gaz fut faite à la corporation par M. Albert Furniss, secrétaire de la première compagnie du gaz à Montréal.

L'année suivante, on commença à poser dans les rues des réverbères à gaz. Le 23 novembre 1837, on alluma, pour la première fois, le gaz dans quelques magasins de Montréal. L'expérience eut un succès de peu de durée, car les ingénieurs avaient fait leurs calculs sans se préoccuper de la rigueur de nos hivers. Il fallut faire subir des modifications considérables au plan de l'ingénieur avant qu'il fût praticable à Montréal.

—o—

Si l'on dit du mal de toi et qu'il soit véritable, corrige-toi; si ce sont des mensonges, ris-en.—Epictète.



## UN ROMAN COMPLET

## La Chatelaine de Shenstone

Par FLORENCE L. BARCLAY

## CHAPITRE PREMIER

## LA CHATELAINE DE SHENSTONE

Trois heures par un brumeux après-midi de novembre. Le soleil d'hiver, en rayons intermittents, perceait les nuages d'un ciel de plomb.

Les grands arbres de Shenstone dressaient leurs silhouettes fantasmagoriques, étendant leurs ramures dépouillées au-dessus des pelouses humides. La nature semblait recueillie dans l'attente de la première chute de neige, qui viendrait tout couvrir d'un blanc et étincelant suaire sous lequel frémirait et germerait une vie nouvelle, qui éclaterait au printemps.

La châtelaine de Shenstone, enveloppée d'un grand manteau de fourrure, marchait lentement de long en large sur la belle et noble terrasse du château, écoutant les rumeurs mouillées de l'automne, suivant des yeux la chute silencieuse des feuilles, attentive au charme mélancolique du lac couleur de cendre, du parterre sans fleurs, de la pelouse déserte.

La vaste maison de pierre avait cet aspect triste des lieux inhabités, la plupart des pièces étaient fermées; cependant, çà et là, sur quelques vitres rougeoyait le vif éciat de feux clairs, qui envoyaient au dehors la promesse d'un abri clos et chaud.

Un petit caniche blanc, boule de poils frisés, trottait sur les pas de sa maîtresse, courant parfois en cercle autour d'elle, puis soudain prenant de l'avance, et à chaque tournant, manquant, par sa hâte maladroite, de la faire trébucher.

— Tom, dit lady Ingleby à l'une de ces occurrences, tâche de te conduire d'une façon un peu plus rationnelle. Ou suis tranquillement sur mes talons, comme il convient à un chien de ton âge, ou trotte en avant dans l'attitude juvénile que tu sais si bien prendre, lorsque Michel t'emmène promener, mais au nom du ciel, ne tatillonnes pas de façon aussi étourdissante, sans quoi, je serais forcée d'appeler William, qui te fera rentrer.

Le petit animal leva la tête et à travers la broussaille de ses soies emmêlées, regarda pathétiquement sa maîtresse; ses yeux aux paupières rougies par le froid avaient cette expression sans regard qui se rencontre souvent chez les vieux chiens.

Néanmoins, il émanait de ces pauvres yeux, et même de toute la pose du petit corps, une angoisse inexprimée, qui n'aurait pas échappé à un

véritable ami des chiens. Même lady Ingleby, qui n'était pas du nombre, en eut le vague sentiment, car elle se baissa et caressa la tête du petit animal.

— Pauvre petit Tom, dit-elle avec plus de bonté dans la voix, c'est affreux pour nous deux que Michel soit si loin, à cette ennuyeuse guerre. Mais il reviendra avant longtemps, et nous oublierons notre inquiétude et notre solitude. Michel te fera tondre élégamment, et nous irons à Brighton, où tu aimes tant courir, et entendre les gens t'appeler le "lion britannique". Je crois bien que tu t'imagines être de la même taille que les lions de Trafalgar Square! Je n'arrive pas à comprendre qu'un homme solide comme l'est Michel se soit attaché si fort à un roquet de ton espèce! Si au moins tu étais un beau danois, un puissant saint-bernard, ce serait explicable. Enfin, enfin, Michel nous aime, tous deux, et tous deux, nous aimons Michel; aussi, pendant qu'il est absent, soyons gentils l'un pour l'autre, petit Tom. Ayant dit, Myra Ingleby sourit, serra plus étroitement autour de sa frêle personne les plis de son manteau, et recommença sa marche rythmique. Une petite ombre blanche, la queue immobile, la suivait d'une allure déprimée.

Et les feuilles mortes, se détachant des branches vides de sève, flottaient jusque sur la pelouse humide, et la tristesse de l'automne tombait pénétrante.

La porte du hall s'ouvrit, livrant passage à un valet de pied porteur d'une dépêche; les traits de l'homme étaient figés dans une impassibilité professionnelle; néanmoins, lorsqu'il présenta le plateau d'argent à sa maîtresse, ses paupières battaient nerveusement. Le délicieux visage de lady Ingleby devint blême sous sa large capeline de feutre, cependant elle ramassa l'enveloppe jaune d'une main ferme, et l'ouvrit avec des doigts qui ne tremblaient pas. Dès qu'elle eut donné un coup d'oeil à la signature, le sang afflua de nouveau à ses joues: "Du docteur Brand", dit-elle dans une exclamation presque involontaire, tant elle était soulagée; alors, le valet de pied se retourna d'une façon imperceptible du côté de la maison, faisant de la tête un léger signe à une jeune *housemaid* en vigie à l'une des fenêtres; celle-ci laissa précipitamment tomber le store qu'elle avait soulevé, et courut rassurer le personnel déjà alarmé.

Entre temps, lady Ingleby lisait son télégramme:



—Appelé à voir malade dans votre voisinage, pouvez-vous m'hospitaliser pour la nuit, arriverai à 4 h. 30.

—“DERYCK BRAND.”

—William, dit lady Ingleby, s'adressant au valet de pied, sir Deryck Brand est appelé dans les environs et passera la nuit ici. Qu'on allume de suite du feu dans la chambre au Magnolia, et qu'on la prépare pour le recevoir. Envoyez l'auto à la station. Dites à Groatley que nous prendrons le thé dans mon petit salon aussitôt que sir Deryck sera arrivé. Faites savoir à Mrs O'Mara, à la Loge, que j'aurai besoin d'elle ce soir. Et à propos, avisez-la en même temps qu'il n'y a pas de récente nouvelle de l'étranger.

—Oui, milady, dit le valet de pied.

Et Myra Ingleby sourit à voir sur le visage du serviteur le reflet de son propre soulagement. Faisant volte-face, William se dirigeait hâtivement du côté de la maison, quand Tom, soudain saisi d'une crise d'énergie, se mit à lui aboyer furieusement aux talons.

Lady Ingleby s'avança alors jusqu'au bord de la terrasse, et demeura debout à côté d'un des lions de pierre qui l'ornaient, toute proche d'un vase, vide à cette heure, mais qui l'été avait été une masse brillante de géraniums rouges; le visage de la jeune femme était joyeux dans l'attente de la visite annoncée.

—Enfin! quelqu'un à qui parler, soupira-t-elle, et se parlant à voix basse: Je commençais à croire qu'il me faudrait affronter maman, et rentrer en ville. Et sir Deryck, de tous ceux qui pouvaient venir! Il a télégraphié de Victoria Station, d'où je conclus qu'il doit voir son malade en cours de route, ou demain matin. Quelle charmante pensée il a eue de me donner toute une soirée. Je me demande combien de personnes l'apprenant, transgresseraient le dixième commandement!... Tom, petit démon! viens ici! Par quel prodige les footmen, jardiniers, facteurs, s'abstiennent-ils de détruire à coups de pied les rares dents qui te restent, dépasse mon imagination. Vous prétendez être malade pour ne pas manger votre dîner mais parce que William m'apporte un télégramme, vous vous comportez comme une hyène en furie! J'écrirai à Michel, et je lui demanderai la permission de vous faire pendre.

Et, de la meilleure humeur du monde, lady Ingleby rentra dans la maison.

Mais au dehors les feuilles mortes tournoyaient lentement sur l'herbe, pendant que l'automne pleurait des larmes silencieuses.

L'année finissante expirait; et la nature attendait son suaire de neige.

## CHAPITRE II

### L'AVANT-COUREUR

Tout en versant à sir Deryck Brand son thé, lady Ingleby, en de cordiales paroles, épanchait sa satisfaction.

—Quel soulagement d'avoir enfin quelqu'un avec qui causer! Et vous entre tous, cher docteur. Quoiqu'en vérité je ne comprenne guère qu'un malade qui vous a fait venir jusqu'ici puisse attendre à demain matin pour vous voir, cédant

ainsi à une personne bien portante comme moi le privilège inestimable de votre compagnie au thé, à dîner, à déjeuner, avec de charmants intervalles de tête à tête. Et personne n'ignore que vos minutes sont d'or!

Deryck Brand posa soigneusement sa tasse sur la table pliante, puis répondit avec son meilleur sourire:

—Mon métier serait trop lugubre, chère lady, s'il m'interdisait d'avoir jamais un repas ou une conversation agréable avec une personne en parfaite santé. Je trouve que le meilleur moyen de vivre pleinement sa vie, donnant le maximum d'effort, est de cultiver l'habitude de vivre pour l'heure présente, se dédiant tout entier à la scène, au sujet, à la personne du moment. Donc avec votre permission, nous donnerons congé à mes malades présents et futurs, et jouirons de ce tête-à-tête inattendu.

Myra Ingleby regarda sir Deryck; ses quarante-deux années d'âge pesaient légèrement sur lui, malgré quelques fils blancs au-dessus des tempes, striant les cheveux sombres. Il y avait dans la haute taille athlétique de son interlocuteur une vivacité juvénile, mais, du maigre visage brun, rasé de près, émanait une expression de force tranquille unie à une bonté toujours alerte, à une compréhension toujours éveillée, inspirant confiance et appelant les confidences.

Le lourd fardeau de solitude qui écrasait le cœur de Myra lui sembla soudain allégé:

—Oh! dit-elle, comme je suis vraiment favorisée d'être "la personne du moment". Seulement, jusqu'à ce que ce mystérieux malade vous réclame, il faut que vous ayez les vacances complètes, et je veux oublier que je parle avec le grand spécialiste des nerfs, et ne mettre à profit que le plaisir de m'entretenir avec un des meilleurs amis de Michel, qui est aussi le mien. Autrement, j'aurais la tentation de vous consulter; car, en vérité, sir Deryck, je crois que, pour la première fois de ma vie, je tourne à la neurasthénie.

Le docteur n'eut pas besoin de regarder son hôtesse. Déjà l'oeil exercé du spécialiste avait discerné les joues amaigries, l'expression hantée, le cercle d'ombre violette sous les beaux yeux gris, et qui n'était pas causé uniquement par l'ombre des longs cils. Il se pencha en avant, et contempla le feu.

—Si tel est le cas, dit-il, le fait que vous en avez conscience est un symptôme excellent, et qui me prouve que votre état ne peut être sérieux. Mais chère lady Ingleby, je tiens à vous rappeler que je considère tous mes malades comme des amis, et que mes amis doivent se sentir libres de devenir mes malades, au moment où cela leur plaît. Donc, si je puis vous être utile, consultez-moi sans hésiter.

Lady Ingleby tendit gracieusement la main pour que le docteur lui donnât sa tasse à remplir, intérieurement reconnaissante qu'il ne parût faire aucune attention aux larmes qui lui étaient montées aux yeux. Elle s'occupa de la bouilloire, jusqu'au moment où elle se sentit redevenue maîtresse de sa voix, et dit avec un rire un peu saccadé:

—Ah! merci; alors tout à l'heure si vous m'y autorisez, je serai heureuse de vous consulter. En attendant, comment trouvez-vous la scène du mo-



ment? Mon petit salon vous paraît-il embelli? Michel a fait effectuer plusieurs changements avant son départ. Les nouvelles lumières électriques, par exemple, sont établies d'après une invention à lui, brevetée; s'il vous plaît. Et avez-vous fait attention à son portrait? Une ressemblance extraordinaire, n'est-il pas vrai?

Le docteur jeta autour de lui un coup d'oeil circulaire approbateur.

—J'admire ce salon depuis que j'y suis entré, dit-il, c'est charmant. Puis, il leva les yeux vers le tableau placé au-dessus de la cheminée. Ce portrait, de grande nature, était celui d'un homme de haute taille, ayant le beau front de l'érudit et du mystique, l'expression douce et patiente du saint. Il paraissait d'âge à être le père de sa femme dans le boudoir de laquelle son portrait occupait la place d'honneur. L'artiste avait représenté son modèle vêtu d'un vieux costume de chasse, guêtré de cuir, et, fouet en main, assis sur une chaise de jardin auprès d'une table rustique. Tout l'arrangement du portrait avait l'aspect familial, ancienne modé et confortable; les plis du veston étaient de vieux amis, la blague à tabac sur la table, usagée et maculée.

La nuance brun doré prédominait, et le point lumineux du tableau se concentrait dans le bleu clair des yeux rêveurs et méditatifs. Ils étaient abaissés vers la table, sur laquelle, dans une attitude d'humble adoration, un petit caniche blanc était assis. L'attachement réciproque de l'homme robuste et du chien minuscule, que décelaient leurs regards, avait été rendu sensible, avec beaucoup de habileté, par l'artiste.

Le tableau aurait pu s'appeler "nous deux". On recevait subtilement l'impression que dans cette amitié exclusive il n'y avait nulle place pour un tiers. Le docteur jeta un furtif coup d'oeil sur la femme ravissante assise derrière la bouilloire d'argent, et dans son subconscient se formula la question: "Où est sa place?" Mais presque aussitôt il se tourna vers le grand fauteuil à sa droite sur lequel une masse de poils blancs gisait affalée.

—Est-ce là le petit chien? interrogea le docteur.

—Oui, c'est là Tom; mais dans le tableau il est élégant, bien tondu, et plus alerte que présentement. Tom et Michel sont tout dévoués l'un à l'autre, et quand Michel est absent, Tom est laissé à ma garde; mais je n'aime guère les petits roquets, et vraiment je trouve que celui-ci est trop gâté. De plus, j'ai la certitude qu'il ne me tolère que comme la femme de Michel, et ne consent à rester avec moi, que parce qu'il sait, que là où je suis Michel reviendra sûrement. Néanmoins je suis très bonne pour lui, par amour pour Michel, le jugeant pour mon compte un assez déplaisant petit animal. Michel en parle toujours comme d'une créature trop supérieure pour exister, mais personnellement je trouve qu'il serait temps que Tom s'en allât, là où s'en vont tous les bons chiens. Je ne peux imaginer ce qu'il a en ce moment. Depuis hier après-midi il a refusé toute nourriture, et est agité et inquiet. Il couche toujours sur le lit de Michel, et règle générale, après que je l'ai mis là, et que j'ai fermé la porte de communication entre les deux chambres, je n'entends plus parler de lui jusqu'au lendemain matin, où il aboie pour qu'on lui ouvre, et ma femme de chambre le descend. Mais la nuit der-

nière il a gémi et hurlé pendant des heures. A la fin je me suis levée, j'ai été dénicher un vieux veston de chasse de Michel, précisément celui du portrait, et l'ai étendu sur le lit. Tom s'est enfouï dedans, j'ai entortillé les manches autour de lui, et il a paru content. Mais aujourd'hui il refuse encore de manger. Je crois qu'il a de la dyspepsie, ou quelque autre maladie comme en ont les vieux chiens. Honnêtement, ne pensez-vous pas qu'un peu de poison efficace, dans une attrayante pilule?...

—Oh! taisez-vous, dit le docteur, peut-être Tom ne dort-il pas.

Lady Ingleby se mit à rire:

—Mon cher sir Deryck! Vous ne supposez pas que les animaux puissent comprendre notre conversation?

—Assurément, je le crois, reprit le docteur, et je vais plus loin; à mon avis, les animaux n'ont pas besoin du médium de la parole. Leur compréhension est télépathique. Ils lisent nos pensées. Ainsi, un cavalier ou un cocher nerveux peuvent terrifier un cheval. Les créatures muettes se détournent de ceux qui éprouvent à leur égard dégoût, aversion ou antipathie; tandis qu'un véritable ami des bêtes les conquiert invariablement avec un mot. Le sentiment d'affection et de bonne volonté les pénètre télépathiquement, gagnant leur confiance parfaite et immédiate. Et également, si nous en prenons la peine, nous pouvons dans une large mesure arriver à leurs idées par le même moyen.

—Extraordinaire vraiment! s'écria lady Ingleby; eh bien, je voudrais que vous lisiez par la pensée ce qui en est de Tom. Je ne sais de quel front je pourrais accueillir Michel au retour, si quelque chose advenait à son bien-aimé caniche.

Le docteur s'allongea dans son fauteuil, croisa ses genoux l'un sur l'autre, appuya ses coudes sur les bras de son fauteuil, puis rapprocha avec soin les extrémités de ses doigts. Instinctivement, il avait assumé son attitude professionnelle, alors qu'il concentrait toute son attention pour écouter son malade. Au bout d'un moment il se retourna et regarda attentivement la petite masse de boucles blanches tournée en boule sur le grand fauteuil.

La pièce était très tranquille.

—Tom! dit le docteur subitement.

Tom se redressa de suite, et regarda le docteur à travers ses mèches frisées.

—Pauvre petit Tom, répéta le docteur avec bonté.

Tom s'avança jusqu'au bord du fauteuil, se tint très droit, et tourna ses regards pleins d'intensité vers le point où le docteur était assis. Puis il remua la queue, frappant le siège de petits coups rapides et anxieux.

—Le premier fréttement de queue depuis vingt-quatre heures, remarqua lady Ingleby; mais ni Deryck Brand, ni Tom ne firent attention à la réflexion. Les yeux anxieux du chien contemplaient avec une interrogation désespérée les yeux de bonté de l'homme; sans se mouvoir, le docteur parla:

—Oui, pauvre Tom! dit-il.

La queue à panache de Tom cessa de bouger.

Il demeura immobile un moment, puis se reculant jusqu'au milieu du fauteuil, il tourna trois



ou quatre fois sur lui-même, s'étendit, et laissa choir sa tête entre ses pattes avec un long soupir, tel un petit enfant, qui à bout de larmes, s'endort.

Le docteur regarda lady Ingleby.

—Qu'est-ce que cela signifie? interrogea Myra étonnée.

—Petit Tom m'a posé une question, dit sir Deryck gravement, et je lui ai répondu.

—Merveilleux! Il faudra que vous parliez de cette télépathie à Michel quand il reviendra, cela l'intéressera.

Le docteur contempla le feu.

—C'est un vaste sujet, dit-il. Quand je pourrai en trouver le temps, je médite d'écrire un essai sur le développement mental et spirituel des animaux, comme il nous est révélé dans la Bible.

—L'âne de Balaam, suggéra lady Ingleby.

Le docteur sourit.

—Précisément, mais l'âne de Balaam n'est pas le seul animal dans la Bible, ni le plus intéressant. Je suis d'ailleurs persuadé, continua-t-il, que les animaux possèdent plus de vie spirituelle que nous ne soupçonnons. Vous rappelez-vous un passage des psaumes, où il est dit que les lions "cherchent de Dieu leur pâture". Et dans le même psaume, nous lisons que toute la création animale, "si Dieu cache sa face," est troublée. Ah! poursuivit le docteur avec ferveur, je voudrais que notre vie spirituelle correspondît toujours à cet exemple. Que la volonté de Dieu dominât nos plus forts instincts, et que notre âme fût troublée, si un nuage se trouve entre nous, et la lumière de sa Face.

—J'aime votre expression de vie spirituelle, dit lady Ingleby. Elle contient un sens et même si on n'en possède pas une soi-même, ou bien peu, on la découvre chez d'autres, en tout cas, c'est déjà quelque chose que d'y croire. Voyez comme petit Tom dort paisiblement. Vous l'avez évidemment tranquilisé. C'est le fauteuil de Michel et par conséquent celui de Tom. Maintenant je vais faire emporter le plateau du thé et alors, puis-je devenir votre malade?

### CHAPITRE III

#### CE QUE TOM SAVAIT

Quand la porte se fut refermée sur le maître d'hôtel, lady Ingleby dit:

—N'est-ce pas que mon bon Groatley est un type curieux dans son genre; je l'appelle le Gryphon parce qu'il est perpétuellement étonné; ses sourcils sont arqués comme des fers à cheval, et montent de plus en plus haut à mesure qu'il débite ses phrases. Mais il est très fidèle et compétent, Michel l'estime beaucoup. Ce portrait de Michel vous plaît-il? Garth Dalmain a fait un séjour ici, peu de mois avant de devenir aveugle, pauvre garçon, et a peint nos deux portraits, je crois même que le mien fut sa dernière oeuvre.

Le docteur plaça sa chaise de façon à bien voir le tableau au-dessus du foyer, et en même temps pouvoir se tourner aisément vers lady Ingleby assise à sa gauche. A droite, petit Tom dormait lourdement sur le fauteuil de son maître. Le feu de bois brûlait gaiement; la lumière électrique, sous des abat-jour couleur d'ambre, jetait une clarté dorée qui ressemblait aux rayons du soleil.

La mélancolie de l'automne n'avait pas pénétré l'ambiance de la pièce lumineuse. Les rideaux des fenêtres étaient hermétiquement fermés; et ce qui n'est pas visible peut aisément s'oublier. Le docteur regarda la pendule, l'aiguille marquait six heures moins un quart.

Il leva alors les yeux vers le tableau.

—Je ne connais pas suffisamment lord Ingleby, dit-il pour émettre une opinion. Mais j'imagine que la ressemblance est de premier ordre, et le portrait possède à un degré rare les qualités particulières aux oeuvres de Dalmain: plus vous les regardez, plus vous y découvrez de choses. Ses toiles sont des études de caractère. Mieux le modèle vous est connu, mieux on apprécie la valeur du portrait.

—Oui, dit lady Ingleby se penchant à son tour pour mieux observer le tableau. Ce portrait me saisit souvent quand j'entre ici, parce que j'y découvre chaque fois une expression nouvelle, en rapport avec mes propres sentiments, ou à mon occupation du moment. J'arrive plus directement à la pensée intime de Michel, par la vue de son portrait que par ma connaissance de son caractère. Gerth Dalmain était un génie!

—Maintenant, poursuivit doucement le docteur, dites-moi, chère lady Ingleby, la raison pour laquelle vous avez, à cette triste saison, quitté la ville, vos nombreux amis, les occupations qui vous intéressent, et êtes venue vous enterrer ici? Sûrement la tension morale causée par l'attente de nouvelles serait moindre dans le voisinage immédiat du ministère de la Guerre et des journaux du soir.

Lady Ingleby égrena un rire sans gaieté.

—Je suis venue, sir Deryck, en grande partie pour échapper à ma chère maman! Et comme vous ne connaissez pas "chère maman", il vous est presque impossible de comprendre l'urgence qu'il y avait à ce que je m'échappasse. Quand Michel est absent, je demeure sans défense. Maman fond sur moi, s'installe dans ma maison et réduit mes domestiques, chacun selon le sexe et le tempérament, à la fureur ou au désespoir: elle dit à mes amis des vérités désagréables, de sorte que tous, à l'exception de la duchesse, se dispersent devant l'orage. C'est l'instant où maman commence à se saisir du butin. En d'autres termes, elle se met en embuscade pour s'emparer de mes télégrammes, les ouvre elle-même, déclarant que s'ils contiennent de bonnes nouvelles, une fille respectueuse devrait trouver son bonheur à les partager sans retard avec sa mère, et si au contraire les nouvelles étaient mauvaises, "et plaise au ciel qu'il n'en soit rien", ajoute maman, et devant son attitude on sent que le ciel hésiterait... en ce cas, toutefois, elle est la personne à qui il appartient de me les annoncer avec ménagement. J'ai supporté six semaines cet état de choses, puis me suis enfuie ici, sachant bien que malgré sa passion de morigéner, maman ne se risquerait pas à Shenstone en novembre.

Le visage du docteur se fit sérieux. Pendant un moment il contempla silencieusement le feu. C'était un homme d'idéals élevés, et au premier rang, il plaçait les relations qui doivent exister entre parents et enfants: cette loyauté envers une mère qui veut que ses défauts ou ses faiblesses, quand il est impossible de les ignorer, soient né-



annmoins dérobés à la connaissance et à la critique des étrangers. Cela le blessait comme un sacrilège d'entendre une fille parler en pareils termes de sa mère; bien qu'il n'ignorât pas combien la tendre et douce femme qui lui faisait ses confidences avait peu de raisons pour tenir cher ou sacré le lien filial; d'ailleurs il était venu pour aider, et non pour chercher des défauts. Et puis l'aiguille de l'horloge courait sur le cadran, et les dernières instructions de la bonne duchesse de Meldrum avaient été: "Souvenez-vous, six heures, de Londres! J'obtiens qu'on ajourne l'envoi jusque-là; s'ils font des difficultés je m'installe dans le vestibule, et j'arrête chaque message qui essaie de passer. Mais je suis accoutumée à en faire à ma guise avec ces braves gens. Au besoin je n'hésiterai pas à communiquer avec Buckingham Palace, et ils le savent parfaitement. De sorte que vous pouvez être assuré que le message ne partira pas de Londres avant six heures. Cela vous donne largement le temps d'agir."

Comme suite à ces réflexions, le docteur répondit :

—Je comprends, bien que cela ne rentre pas dans le champ de ma propre expérience; néanmoins je crois que je me rends compte. Maintenant, lady Ingleby, dites-moi une chose; dans l'éventualité d'une nouvelle fâcheuse, préféreriez-vous la recevoir directement du War Office, dans la formule cruellement concise qui ne peut être évitée, ou aimeriez-vous mieux qu'une personne tionnés qu'ils fussent, me sépareraient de lui, amie, autre que votre mère, vous y préparât plus doucement.

Les yeux de Myra étincelèrent. Elle se redressa avec animation.

—Oh! je préférerais recevoir le coup droit, il serait moins pénible étant officiel. J'entendrais en même temps le roulement des tambours, et je verrais se balancer le drapeau! Pour l'Angleterre et pour l'honneur! la fille d'un soldat et la femme d'un soldat doit avoir la force de tout supporter. Si je devais apprendre que Michel est en grand danger, je partagerais son danger en recevant la nouvelle sans fléchir. S'il était blessé, en lisant le télégramme je recevrais moi-même une blessure, et je m'efforcerais d'être aussi vaillante que lui. Tout ce qui arriverait directement m'unirait à Michel. Tandis que des amis, si bien in-S'il n'avait pas été à l'abri d'une balle ou d'un coup de sabre, pourquoi serais-je à l'abri d'une balle ou d'un coup de sabre, pourquoi serais-je à l'abri de la nouvelle douloureuse de sa blessure.

Le docteur se couvrit le visage de la main.

—Je vois, dit-il.

La pendule sonna six heures.

—Mais, continua lady Ingleby avec un visible effort, j'avais d'autres raisons pour quitter Londres. Soudain elle tendit ses deux mains suppliantes vers son interlocuteur. Oh! docteur, je me demande si je puis vous confier une chose, qui, depuis des années, pèse comme un écrasant fardeau sur mon cœur!

Un moment de long silence suivit; le docteur était accoutumé à de semblables pauses, et pouvait généralement, pendant leur durée, discerner si la confiance devait être encouragée ou arrêtée. Il se retourna, et contempla d'un regard pé-

nétrant le délicieux et inquiet visage levé vers lui.

C'était le visage d'une très belle créature, approchant de la trentaine. Mais les beaux yeux avaient encore la candeur des yeux d'enfant, les lèvres fraîches frémissaient d'une émotion intense, et le front bas ne portait aucune trace de honte ou de péché. Le docteur savait qu'il se trouvait en présence d'une des plus populaires hôtes, d'une des femmes les plus admirées du Royaume-Uni; néanmoins sa vive perspicacité professionnelle lui révélait, chez cette créature envinée, un développement intellectuel avorté, des possibilités arrêtées, un problème d'infériorité et de désappointement, dont il ne possédait pas la clé. Cependant les mains tendues vers lui l'imploreraient. En acceptant la confiance qui s'offrait, pouvait-il être secourable? ou bien le secours arriverait-il trop tard?

Chère lady Ingleby, dit-il avec douceur, confiez-moi tout ce que vous voulez, c'est-à-dire tout ce que vous avez l'assurance que lord Ingleby vous autoriserait à discuter avec un tiers.

Myra s'accota entre ses coussins et rit, un léger rire, moitié gaieté, moitié soulagement.

—Oh! Michel n'y verrait aucun inconvénient! Tout ce qui eût pu vraiment l'affecter, je le lui ai toujours appris, moi-même, sans retard; de sottes petites choses, telles que des personnes ridicules essayant de me faire la cour, ou un prince étranger, avec des moustaches comme l'empereur d'Allemagne, offrant du tuer Michel si je voulais lui promettre de l'épouser après qu'il aurait terminé sa période d'emprisonnement. Je cesse tout simplement de saluer les idiots qui ont la présomption de me faire la cour, et j'ai assuré le prince étranger que je le tuerais infailliblement de ma propre main s'il touchait à un cheveu de la tête de Michel. Non, cher docteur, ma vie est nette de ce genre de complication. Mon épreuve est plus lourde, car elle se présente sous l'aspect d'un problème insoluble. Et ce problème est mon incompetence et mon infériorité, non pas vis-à-vis du monde, car alors je m'en moquerais, mais vis-à-vis de celui à qui je dois tout, vis-à-vis de Michel, mon mari!

Le docteur s'agita sur son fauteuil avec un air de malaise, et regarda la pendule.

—Oh! chut, dit-il... ne...

—Non, cria Myra. Il ne faut pas m'arrêter, laissez-moi au moins avoir le soulagement des paroles; mon ami, j'ai vingt-huit ans, dix ans de vie conjugale; et pourtant, par le cœur et par le cerveau, je suis encore une enfant non développée, et je le sais, et ce qui est pis, Michel le sait, et Michel ne s'en soucie pas! La chose, hélas! remonte à bien des années en arrière; maman n'a jamais permis à ses filles de devenir de grandes personnes. On ne nous accordait ni individualité, ni opinions, ni indépendance. Tout ce qu'on exigeait de nous était d'obéir aux commandements de maman, et de suivre son sillon; nous étions toujours des enfants à ses yeux. Nous grandissions, nous devenions jolies, mais nous demeurions des enfants, bonnes à être opprimées, dominées et grondées. Mes sœurs, qui étaient de sages petites filles, eurent beaucoup de gâteaux et de confitures, et, éventuellement, des maris selon le cœur de maman, et qu'elle leur



fournit. Peut-être êtes-vous informé de la façon dont ces mariages ont tourné?

Lady Ingleby s'arrêta, et le docteur fit un imperceptible geste d'acquiescement; une des dames en question, une femme infiniment malheureuse était précisément en traitement dans son sanatorium mental, mais il ne pensait pas que lady Ingleby en fût informée. Quand elle eut constaté qu'aucune réponse ne venait, Myra continua :

—J'étais la brebis noire, jamais ce que je faisais n'était bien, tout ce que je faisais était mal! Quand Michel me rencontra, j'avais près de dix-huit ans, et j'étais de la taille dont je suis aujourd'hui; mais, quant au développement de l'intelligence et la connaissance du monde, dans la "nursery", et quant au caractère, une petite fille malheureuse, téméraire, indifférente à tout. L'amour de Michel, lorsque je m'en rendis enfin compte, m'apparut comme une chose merveilleuse. La tendresse, l'approbation, le respect, étaient pour moi expériences si nouvelles, qu'elles m'eussent tourné la tête, si mon exaltation n'eût été contre-balancée par une reconnaissance sans bornes; et une terreur folle de retomber dans les mains de maman, qui m'eût fait consentir à n'importe quoi. Bien des années plus tard Michel me confia que ce qui l'attira d'abord vers moi, fut, dans mes yeux, une expression semblable à celle d'un épagneul préféré, qui était perpétuellement en désaccord avec tout le monde, sauf avec lui, et avait été accidentellement tué par un garde! Michel m'a raconté ceci lui-même, et a cru que j'en serais contente. Incidemment cette confidence me révéla ma vraie position vis-à-vis de lui, celle d'un animal favori très gâté. Certes aucune parole ne peut exprimer combien il a toujours été bon pour moi! Si je le perdais je perdrais mon tout, tout ce qui fait le "home", et la vie sûre et douce, mais, par contre, si petit Tom disparaissait, ce serait pour mon mari une perte plus grande que de me perdre moi, parce que, pour sa taille, Tom est plus intelligent et davantage un compagnon pour Michel que je ne la suis, moi! Maintes et maintes fois, quand le soir, il a traversé ma chambre pour gagner la sienne, Tom serré sous son bras, et m'a dit: "Bonsoir chère", puis a fermé la porte de communication, j'ai senti que je serais capable de tuer Tom, qui me regardait à travers ses boucles comme pour me dire: "Vous n'en êtes pas!" Et en même temps, je savais que je ne méritais pas m'eux; la bonté, la patience de Michel ont été au delà de ce qu'on peut exprimer. Seulement, seulement, ah! pouvez-vous comprendre, j'eusse préféré qu'il trouvât à redire, qu'il me grondât. J'eusse préféré être secouée, appelée imbécile, plutôt que de recevoir un sourire, et d'être laissée seule! J'étais dans la nursery quand il m'a épousée, depuis j'ai été en classe essayant d'apprendre les leçons de la vie, seule, sans maître. Rien ne m'a aidée à me développer. Michel m'a toujours assurée que j'étais parfaite, que tout ce que je fais est parfait et qu'il ne me désire différente en rien. La vérité est que je n'ai jamais réellement partagé sa vie et ses intérêts. Si je fais quelque erreur idiote, il ne me corrige pas. Il me faut la découvrir moi-même, quand je la répète devant d'autres. Je ne me soucie guère des autres et du

monde! C'est ma vraie place auprès de Michel que j'aspire à conquérir. Je veux m'améliorer, je veux arriver à sa hauteur; et maintenant, mon bon et sage docteur, vous qui êtes l'ami de toute la vie de cette magnifique créature Jane Dalmain, vous qui avez accompli des prodiges pour tant de femmes que je connais, dites-moi comment je puis cesser d'être si manifestement inférieure à mon mari.

La plaidoirie passionnée cessa brusquement, lady Ingleby s'appuya sur ses coussins.

Une horloge dans le hall sonna le premier quart après six heures.

Le docteur contempla avec absorption le feu, il semblait trouver difficile de parler. A la fin, il dit d'une voix qui tremblait légèrement:

—Chère lady Ingleby, il ne vous trouvait pas, il ne vous trouve pas,—ce que vous dites.

—Non, non! cria-t-elle se penchant en avant. Il ne pense de moi que des choses bonnes et indulgentes. Il ne s'est jamais attendu à ce que je fusse autre chose qu'un bon, affectueux, bel épagneul; et moi... moi je n'ai pas su dépasser son attente. Mais pour patient qu'il soit, il lui arrive d'être excédé de ma société. Tous les autres animaux favoris sont muets; moi j'aime à parler, et je dis continuellement des sottises. Il s'en va donc pêcher en Norvège, faire de l'alpinisme dans l'Engadine, et maintenant à cette horrible guerre, risquant une vie précieuse. Mais n'importe où pour être seul; n'importe où pour...

—Chut, dit le docteur, et il posa une main brune et ferme sur les doigts blancs frémissants. Vous êtes surmenée par l'attente des dernières semaines. Car vous savez parfaitement que si lord Ingleby s'est engagé volontairement, c'est en raison de son violent désir de faire expérimenter ses nouveaux explosifs, et d'obtenir l'application de l'électricité dans la guerre moderne.

—Oh! je sais, dit Myra souriant énigmatiquement, ennuyeuses choses qui le retiennent dans son laboratoire. Et il a également un projet très remarquable pour établir des signaux à longue portée de fort en fort, des hiéroglyphes dans le ciel, paraît-il. Mais le fait qu'il a été se jeter au milieu de ce danger pour le plaisir de faire des expériences, me rend l'épreuve plus pénible à supporter, que si, obéissant à l'appel du devoir, il était parti à la tête de son ancien régiment. Enfin, rien n'importe pourvu qu'il revienne sain et sauf. Et maintenant, sir Deryck, voulez-vous m'aider à devenir une vraie compagne pour Michel. Dites-moi comment vous avez aidé... oh! très bien... nous ne nommerons personne, mais donnez-moi vos sages avis, donnez-moi de l'espérance, donnez-moi du courage. Faites-moi forte.

Le docteur regarda la pendule, et pendant qu'il regardait le carillon d'une horloge dans le hall sonna la demie.

—Vous ne m'avez pas encore appris, dit-il parlant très lentement, comme épiant un bruit, vous ne m'avez pas encore donné votre seconde raison pour avoir quitté Londres.

—Ah! répondit lady Ingleby, et sa voix avait une intonation plus profonde, plus sérieuse, presque tragique. Ah! j'ai quitté Londres, sir Deryck, parce que des personnes voulaient me donner des leçons pour m'apprendre à aimer, et je



ne désire pas en recevoir en dehors de Michel. J'ai séjourné avec Jane Dalmain et son mari aveugle avant leur retour à Gleneesh, vous vous souvenez? Ils étaient venus pour l'exécution de sa symphonie; j'ai été témoin de cette idéale vie conjugale, et j'ai compris ce que la parfaite union des âmes voulait dire. Et puis, enfin, il y en avait d'autres; ceux qui ne se rendent pas compte combien entièrement je suis à Michel; rien de coupable, mais rien de semblable à la naïve adoration de Billy; et j'ai craint d'apprendre accidentellement ce que Michel seul doit m'enseigner. Aussi je me suis envolée. Oh! docteur, si j'apprenais d'un autre ce que je n'ai su apprendre de mon mari, je me coucherais aux pieds de Michel, et je le supplierais de me tuer!

Le docteur regarda le portrait au-dessus de la cheminée. Le visage calme, dépourvu de passion, souriait bénévolement au petit chien. Une main, fine comme une main de femme, était levée, et l'index appelait l'attention des yeux attentifs du petit animal. L'art accompli du peintre fournissait au docteur la solution cherchée. Une femme, une épouse, compagne et part de lui-même, n'était pas une nécessité dans la vie de ce penseur, de cet inventeur, de cet érudit, de ce saint. Il pouvait apprécier un dévouement muet, il était capable d'une infinie bonté et indulgence. Mais, femme ou chien, demeuraient au dehors de la citadelle de son moi intérieur. Si les yeux de la ravissante créature qui, depuis dix ans, portait son nom n'avaient pas eu une ressemblance avec ceux de son épagnole favori, il ne l'aurait pas épousée, et peut-être même ne l'eût-il pas fait, sans l'instinct qui le portait à secourir les faibles et les opprimés, et éveilla en lui la volonté de soustraire une enfant à la tyrannie de sa mère, et l'emporter victorieusement vers la liberté.

Plus le docteur contemplait, plus le tableau disait: "Nous deux," et où a-t-elle sa place? Une juste colère émut le cœur de Deryck Brand en pensant à cette porte de communication fermée, à cette femme solitaire, humblement jalouse d'un chien gâté, et pourtant ne blâmant qu'elle-même de son abandon; le visage du docteur se durcit et son front s'assombrit. Et il continua à épier les bruits venant du monde extérieur, et qui sûrement allaient se faire entendre. Lady Ingleby observa le regard intense du docteur, et se penchant, examina à son tour le tableau. La lumière du foyer se reflétait sur le délicieux visage de la jeune femme, et faisait briller la soie de ses cheveux; ses lèvres s'écartèrent en un doux sourire, et une pure clarté jaillit de ses yeux:

—Oh! il est si bon, soupira-t-elle. Durant toutes ces années, il ne m'a pas une fois parlé brusquement. Et, voyez comme il regarde affectueusement Tom, qui est pourtant un petit chien peu attrayant. Vous a-t-on jamais répété le bon mot de la duchesse sur Michel? Lui et moi nous fîmes jadis ensemble un séjour à Overdene, mais la duchesse ne renouvela son invitation que Michel parti à la pêche en Norvège, de sorte que je me rendis seule chez elle. La duchesse agit toujours sincèrement, et à cette occasion elle me dit tout franchement: "Ma chère j'ai grand plaisir à recevoir votre visite; mais ne venez que lorsque vous pouvez venir seule. Je renonce à vivre à la hauteur de votre cher Michel. C'était vraiment

le cas de saint Michel et des anges. Lui était saint Michel et il nous obligeait tous à être des anges!" N'est-ce pas que cela ressemble bien à la duchesse, et rend en même temps un éclatant hommage à la bonté de Michel! Ah! j'aimerais que vous le connussiez mieux, et j'ajouterais, je voudrais, moi, le mieux connaître! Mais enfin, après tout, je suis sa femme, rien ne peut m'enlever cette qualité. Et, docteur, ne croyez-vous pas que lorsque Michel reviendra, d'une façon quelconque, tout sera changé; tout sera mieux qu'avant?

Le carillon du hall égrena les trois quarts après six heures. Le tintement d'une sonnette résonna au même instant dans la maison silencieuse.

Tom se remua et aboya une fois, vigoureusement.

Le docteur se leva et se plaça le dos au feu, face à la porte.

La question de Myra demeura sans réponse. Des pas précipités se rapprochaient. Un valet de pied entra, porteur d'un télégramme pour lady Ingleby.

D'une main tranquille, elle le prit, sans éprouver la défaillance de cœur que lui causait toujours l'appréhension. Son esprit était occupé par l'entretien du moment, et la présence du docteur lui donnait un sentiment de sécurité; elle se sentait défendue contre les mauvaises nouvelles.

Elle n'entendit pas la voix pondérée de sir Deryck dire au domestique: "Inutile d'attendre!"

Comme la porte se refermait, le docteur changea d'attitude et regarda le feu.

La pièce était infiniment tranquille. Lady Ingleby ouvrit son télégramme et lentement, par deux fois, le relut. Ensuite elle demeura absolument silencieuse, de sorte qu'à la fin le docteur se retourna.

Les yeux calmes de lady Ingleby rencontrèrent les siens.

—Sir Deryck, dit-elle, la dépêche est du ministère. On m'apprend que Michel a été tué. Croyez-vous que ce soit vrai?

Elle lui passa le télégramme, il le prit et le parcourut en silence, puis:

—Chère lady Ingleby, dit-il avec douceur, je crains que la chose ne soit certaine. Il a donné sa vie pour son pays. Vous, à votre tour, vous aurez le courage de le donner, lui, comme il désirerait que fit sa femme.

Myra sourit; mais le docteur vit qu'elle pâlisait de plus en plus.

—Oui, dit-elle, oh! oui, je ne manquerai pas à ce que je lui dois, je serai à sa hauteur, à la fin.

Puis, comme frappée d'une idée soudaine.

—Le saviez-vous? est-ce la raison qui vous a fait venir?

—Oui, répondit lentement le docteur. La duchesse m'a envoyé. Elle se trouvait au Ministère ce matin, s'enquérant de l'état de Ronald Ingram qui a été blessé, quand la nouvelle est arrivée. Elle m'a immédiatement appelé par téléphone, et a insisté pour que l'envoi du télégramme fût différé jusqu'à six heures, afin de me donner le temps d'arriver ici, et de vous apprendre la nouvelle auparavant si cela semblait préférable.

Myra, les yeux grands ouverts, le regardait.



—Et vous m'avez laissée vous dire toutes ces choses au sujet de Michel et moi?

—Chère lady, dit le docteur, et peu de personnes avaient jamais entendu sa voix habituellement si ferme frémir comme elle le faisait, je ne pouvais vous arrêter! Mais vous n'avez pas prononcé un mot qui ne fût tendre et loyal.

—Comment aurais-je pu? demanda Myra, son visage blémissant davantage, et ses yeux semblant plus grands et plus brillants. Je n'ai jamais eu à son égard une pensée qui ne fût tendre et loyale.

—Je sais, dit le docteur, pauvre brave coeur, je sais.

Myra reprit le télégramme et le relut.

—Tué, dit-elle, tué. Je voudrais savoir comment?

—La duchesse est toute prête d'accourir auprès de vous, si sa présence peut vous être un soulagement, suggéra le docteur.

—Non, dit Myra avec un vague sourire, non, je ne crois pas, à moins cependant que chère maman ne vienne. Si cela arrive, nous télégraphions à la duchesse parce que maintenant, maintenant que Michel n'est plus là, elle est la seule personne capable de lui tenir tête. Mais je vous en prie, pas autrement; parce que, enfin, vous comprenez, elle a dit qu'elle ne pouvait pas vivre à la hauteur de Michel, et aujourd'hui, cela ne me paraît plus drôle.

—Y a-t-il quelqu'un que vous souhaitez qu'on fit chercher de suite? interrogea le docteur, tout en se demandant si ces beaux yeux gris allaient continuer à s'agrandir, et si jamais visage humain avait été aussi pâle.

—Quelqu'un que je désirerais faire appeler de suite? Je ne sais pas. Si cependant, il y a une personne, si elle pouvait venir. Jane! vous savez, Jane Dalmain. Je dis toujours qu'elle est comme la basse d'une mélodie, si solide, si satisfaisante. Rien de très désastreux ne pourrait arriver si Jane est là. Cependant ceci est arrivé, n'est-ce pas?

Le docteur s'assit.

—J'ai télégraphié à Gleenesh ce matin, Jane sera ici demain matin!

—Alors beaucoup de personnes ont su avant moi! dit lady Ingleby.

Le docteur ne répondit pas. Elle se leva et se tint immobile, contemplant le feu, sa grande et belle silhouette redressée de toute sa hauteur; elle tournait le dos au docteur qui attentivement épiait tous ses mouvements.

Tout d'un coup elle regarda du côté du fauteuil de lord Ingleby.

—Et je crois que Tom *savait*, dit-elle d'une voix aiguë, juste ciel! Tom savait! Il a refusé de manger parce que Michel était mort, et je disais que la pauvre bête était dyspeptique. Michel, oh! Michel! Votre femme ne savait pas que vous étiez mort, mais votre chien le savait. Oh! Michel, Michel! Petit Tom savait!

Elle leva les bras vers le tableau représentant l'homme robuste et le chien minuscule. Puis elle oscilla en arrière. Le docteur la soutint comme elle tombait.

## CHAPITRE IV

EN BONNES MAINS

Toute la longue nuit, lady Ingleby continua à regarder droit devant elle de ses yeux brillants qui ne voyaient pas!

La tranquille personne qui arriva de la Loge avait été avant son mariage la femme de chambre de confiance de lady Ingleby; elle aida avec affection le docteur à faire tout ce qui était nécessaire.

Mais quand revint chez lady Ingleby la conscience des événements, elle ne fut accompagnée par aucune effusion naturelle de douleur. Rien qu'un silence de pierre, un visage tendu, des yeux brillants sans regard. Margaret O'Mara à genoux, pria et pleura, baisant les mains jointes sur le couvre-pied de soie. Mais lady Ingleby n'eut qu'un sourire sans expression, et dit à voix basse:

—Silence, ma chère Maggie, à la fin nous sommes à la hauteur.

Plusieurs fois durant la nuit le docteur parut, et s'assit sans rien dire près du lit, les yeux attentifs, les gestes doux. Myra le remarqua à peine, et de nouveau, il se demanda si les grands yeux gris s'agrandiraient encore dans le doux encadrement de ce délicieux visage. Une fois, il fit signe à celle qui veillait de le suivre dans le corridor; fermant alors la porte, il se retourna et la regarda. Cette calme personne, dans sa robe de laine noire, son col et ses poignets de toile blanche, lui plaisait. Il y avait en elle un air de raffinement et de maîtrise de soi, qui agréait au docteur.

—Mistress O'Mara, dit-il, il faut qu'elle pleure, et il faut qu'elle dorme.

—Elle ne pleure pas facilement, monsieur, répondit Margaret O'Mara, et je l'ai vue passer une nuit entière d'insomnie pour un moindre chagrin que celui-ci.

—Ah! dit le docteur, et son regard examinait la femme qui lui parlait.—Je me demande ce que vous savez encore, pensa-t-il. Mais il ne donna pas forme à sa question mentale. Deryck Brand interrogeait rarement les tiers. Ses malades n'avaient pas à faire la désagréable découverte que sa connaissance de leur état d'esprit était le résultat de commérages, ou du manque de discrétion des autres. A la fin, il ne put tolérer plus longtemps ces yeux et ce regard fixe. Et en réponse à un appel muet de Margaret O'Mara, il se décida à faire le nécessaire. Relevant la large manche de la chemise de soie, d'une main ferme il saisit le bras délicat, l'autre main le frôla un instant avec une rapide et habile pression. Même les yeux inquiets de Margaret ne virent pas autre chose, et plus tard, Myra se demanda avec étonnement ce qui avait pu causer cette légère cicatrice sur la blancheur de son bras.

Avant longtemps elle s'endormit paisiblement. Il y avait pour le docteur quelque chose de tragique à l'aspect de cette beauté si parfaite. Maintenant que les paupières voilaient les yeux gris, l'expression enfantine avait disparu. C'était le visage d'une femme, et d'une femme qui avait vécu et souffert.

Tout en l'observant, le docteur passa mentalement en revue l'histoire de ces dix années de



vie conjugale, ajustant à ce qu'elle lui avait révélé elle-même ses propres soupçons, et les faits notoires. C'était le passé! Le présent, pour quelques heures au moins, était l'oubli miséricordieux. Qu'apporterait l'avenir? Elle avait vaillamment éloigné la tentation d'apprendre, d'un autre que son époux, la gloire de vivre et la force de l'amour. Et lui, avait failli à sa tâche. Les sourds peuvent-ils enseigner l'harmonie, ou les aveugles révéler la beauté de la couleur? Mais les jours à venir ne dénotaient-ils pas une réserve de bonheur? Le jardin clos n'était plus défendu à tous par un possesseur qui en ignorait le parfum. La barrière, dorénavant, ne serait fermée qu'au loquet, et lorsqu'une main ardente s'y appuierait, elle s'ouvrirait toute grande.

—Oh! médita le docteur, l'homme prédestiné passera-t-il par le chemin? La jeunesse enseigne la jeunesse; mais existe-t-il parmi nous, l'homme assez fort, assez sincère et assez pur pour enseigner à cette femme, qui a près de trente ans, les leçons qu'elle aurait dû apprendre à l'aurore virginale de sa vie? Sûrement quelque part sur cette terre marche, travaille et attend, celui pour lequel elle sera "l'unique femme". Dieu le lui envoie à la plénitude de l'heure!

Et à cette même heure, pendant que Myra dormait et que le docteur veillait et essayait de percer l'avenir, à cette même heure, sous le ciel d'Orient, un homme fort, écoeuré de la vie, usé et désillusionné, luttait contre une fièvre mortelle dans l'atmosphère étouffante d'une tente de soldat et criait dans l'amertume de son âme: "O Dieu, laissez-moi mourir!" puis ajoutait la restriction qui accompagne toujours la prière des courageux: "A moins, Seigneur, qu'il n'existe sur terre quelque oeuvre que je suis seul réservé à accomplir." Et le docteur venait de dire: "Envoyez-le sur son chemin, ô Dieu! dans la plénitude des temps."

Les deux prières atteignirent en même temps le trône de l'Omniscience.

Levant les yeux, le docteur Brand vit ceux, si paisibles, de Margaret O'Mara le contemplant avec reconnaissance.

—Merci, murmura-t-elle.

Il sourit.

—Ceci ne doit jamais être fait légèrement, mistress O'Mara, dit-il. Il faut tout essayer auparavant. Mais il y a des exceptions aux règles les plus strictes, et c'est une faiblesse dangereuse que d'hésiter lorsqu'on se trouve en présence d'un cas exceptionnel. Faites-moi appeler quand elle se réveillera, et en attendant, étendez-vous sur ce canapé, et dormez, vous êtes épuisée.

Le docteur se détourna, mais non pas avant d'avoir saisi au vol l'expression de muette angoisse qui émanait de ces yeux paisibles. Arrivé près de la porte, il s'arrêta un instant, puis revint sur ses pas.

—Mistress O'Mara, dit-il, en lui posant une main sur l'épaule, vous avez un chagrin personnel.

Elle se recula avec épouvante.

—Oh! chut, murmura-t-elle, ne m'interrogez pas, ne m'enlevez pas mon courage, sir, aidez-moi à penser à elle seulement.

Puis avec plus de calme:

—Mais, bien entendu, je ne penserai qu'à elle pendant qu'elle a besoin de moi. Seulement, seulement, monsieur, puisque vous êtes bon — elle sortit de son corsage un télégramme chiffonné et le passa au docteur—mon télégramme est arrivé en même temps que le sien, dit-elle simplement.

Le docteur déplia le message du War Office.

"Regrettons d'avoir à annoncer que sergent O'Mara a été tué dans l'assaut sur Targai hier."

—C'était un bon mari, ajouta simplement Margaret O'Mara.

—Jamais femme n'a montré plus beau courage, dit le docteur.

Elle sourit à travers ses larmes.

—Merci, monsieur, dit-elle en tremblant. Il m'est plus facile de supporter ma propre douleur quand je fais quelque chose pour elle.

—Dieu vous soutienne, mon amie, dit Deryck Brand, c'est tout ce qu'il eut la force de prononcer; et il ne ressentit aucune honte d'éprouver quelque difficulté à trouver le bouton de la porte.

Le docteur avait fini son déjeuner et demandait à Groatley un indicateur des chemins de fer, quand on vint l'aviser que lady Ingleby était réveillée.

Il monta immédiatement. Myra était assise dans son lit, soutenue par des oreillers. Ses joues étaient enflammées, ses yeux durs et brillants. Elle tendit sa main au docteur.

—Comme vous avez été bon, dit-elle, parlant vite et d'une voix artificielle. Je crains vous avoir donné bien du mal. Je ne me souviens plus de grand'chose de ce qui s'est passé hier soir, excepté qu'on m'a dit que Michel avait été tué. Michel a-t-il été réellement tué, le croyez-vous? Et me donnera-t-on des détails? Sûrement j'ai le droit d'avoir des détails. Rien ne peut changer le fait que j'étais la femme de Michel. Allez déjeuner, Maggie. Il n'y a rien à gagner à demeurer là, souriant et disant que vous n'avez pas besoin de votre déjeuner. Tout le monde, à neuf heures du matin, a besoin de son déjeuner. J'aurais besoin du mien, si Michel n'avait pas été tué. Sir Deryck, dites-lui qu'elle doit descendre déjeuner. Je crois qu'elle a veillé toute la nuit. C'est un si grand réconfort de l'avoir, elle est si courageuse, si pleine de sympathie.

—Elle est bien courageuse, en effet, dit le docteur, et vous avez raison d'insister pour qu'elle aille déjeuner. Descendez un moment, mistress O'Mara, je vais rester auprès de lady Ingleby.

Margaret se dirigea d'une allure soumise vers la porte, mais sir Deryck y fut avant elle. Et le fameux spécialiste londonien tint le battant ouvert pour la jeune veuve du sergent, avec un air de déférence qu'il n'aurait peut-être pas montré à une reine. Puis il revint vers lady Ingleby. Le train de sir Deryck partait dans trois quarts d'heure, et sa tâche n'était pas terminée. Lady Ingleby avait dormi, mais avant qu'il pût la laisser, il fallait qu'elle pleure.

—Où est Tom? demanda du lit la voix agitée. Il aboie toujours le matin, et je ne l'ai pas encore entendu.



## CHAPITRE V

## LA CURE DE REPOS

—Il était épuisé hier soir, pauvre petit gosse, dit le docteur, à peine pouvait-il se traîner. Je l'ai porté moi-même sur le lit dans la chambre à côté, le veston était encore sur le lit, je l'en ai enveloppé, il a léché ma main, et s'est couché content.

—Je veux le voir, insista lord Ingleby, Michel l'aimait. Il me paraît être tout ce qui me reste de Michel.

—Je vais le chercher, dit le docteur. Il passa dans la chambre voisine, laissant la porte entrouverte. Myra entendit qu'il s'approchait du lit. Puis suivit un long silence.

—Qu'y a-t-il? cria-t-elle enfin. N'est-il pas là? Pourquoi êtes-vous si longtemps?

Alors le docteur reparut. Il portait dans ses bras quelque chose d'enveloppé dans le vieux veston de chasse.

—Chère lady Ingleby, dit-il, petit Tom est mort. Il a dû mourir en dormant. Il était couché précisément où je l'avais laissé, mais il est froid et raide. Fidèle petit cœur, dit le docteur avec émotion, et tenant son fardeau avec tendresse.

—Quoi! cria Myra les deux bras levés. Tom est mort parce que Michel est mort; et moi je... je n'ai pas versé une larme.

Elle retomba sur ses oreillers en proie à un paroxysme de pleurs.

Le docteur resta à son côté, incertain de ce qu'il convenait de faire. Les sanglots de Myra devenaient de plus en plus violents, secouant le lit dans leur force convulsive. Puis elle commença à pousser des cris inarticulés, appelant les noms de Michel et de Tom, et enfin pleurant avec une nouvelle passion. Soudain le docteur entendit la corne d'une automobile dans l'avenue, suivie presque immédiatement de l'appel de la sonnerie à la porte d'entrée. Un immense soulagement parut sur son visage. Il sortit sur le palier de l'escalier, et regarda en bas.

L'honorable Mrs Dalmain était arrivée! Le docteur aperçut une haute silhouette, enveloppée dans un manteau de voyage, traverser le hall.

—Jane, appela-t-il, Jeannette, ah! je savais bien que vous ne nous feriez pas défaut. Arrivez vite, vous apparaissez au moment voulu.

Jane leva les yeux et vit le docteur debout au haut de l'escalier, il tenait soigneusement dans ses bras quelque chose d'enveloppé dans un vieux manteau. Elle lui jeta un sourire de salutation, puis, sans perdre de temps en paroles, enleva vivement sa fourrure, son chapeau et ses gants fourrés, les jetant en rapide succession au maître d'hôtel effaré. Le docteur n'attendit que pour lui voir gravir les premières marches de l'escalier, et traversant la chambre de lady Ingleby, il vit Jane Dalmain qui s'agenouillait auprès du lit, et dans un geste d'une infinie et tendre protection, enveloppait de ses bras la femme en larmes.

—Oh! Jane, sanglota lady Ingleby, cachant son visage, sur cette poitrine généreuse; oh! Jane, Michel a été tué; et petit Tom est mort, parce que Michel est mort, et moi je n'avais pas versé une larme!

Le docteur passa rapidement, fermant la porte derrière lui. Il savait que la réponse qui allait venir serait sage et compatissante. Il laissait sa malade en bonnes mains, Jane était là, tout irait bien.

Depuis l'instant où l'express qui l'emportait avait glissé lentement hors la gare Paddington et où une dernière fois elle avait jeté un regard sur le visage anxieux et dévoué de Margaret O'Mara, lady Ingleby avait senti que sa cure de repos était réellement commencée, et qu'elle laissait derrière elle, non seulement des tracasseries, mais même son identité. Les yeux clos, blottie dans un coin de son compartiment réservé, elle s'absorbait dans une méditation paisible. Ainsi au repos, le joli visage était triste, mais d'une tristesse douce, sans amertume. La joue, que frôlaient les longs cils noirs, était pâle et amaigrie, ayant perdu le contour et le velouté de la santé. Cependant, par instants furtifs, la bouche expressive fléchissait dans un léger sourire, et une fossette se creusait inopinément, prêtant au visage fatigué un air de jeunesse.

Quand Londres et ses faubourgs eurent définitivement disparu, et que la radieuse lumière estivale pénétra par les fenêtres, lady Ingleby se pencha en avant, contemplant le panorama qui se déroulait sous ses yeux: chemins campagnards serpentant entre des haies, larges "communaux" couverts de genêts dorés, bois de pins au sous-bois tapissé de clochettes bleues, remblais de gazon couronnés par des aubépines et des chèvrefeuilles, et partout, l'incomparable verdure et la douceur de l'atmosphère d'un commencement d'été anglais; une lumière heureuse se reflétait dans les yeux gris de lady Ingleby.

La mélancolie de l'automne, la mortelle tristesse de l'hiver, l'incertitude du printemps, tout cela était passé! "Les fleurs sont apparues sur la terre, le moment où les oiseaux chantent est venu", déclara triomphalement l'amant du Cantique, et dans le cœur contristé de Myra fleurissaient timidement des fleurs d'espérance, vagues promesses de joies futures, que la vie réservait peut-être encore. Un merle caché dans l'aubépine jeta une trille joyeuse, et Myra murmura à mi-voix: *Le Chant du merle* de Gauthier Dalmain:

Réveille-toi, réveille-toi,

Cœur attristé!

Lève-toi et chante!

Sur la terre si belle, au milieu de fleurs bleues.

De nouveaux espoirs doivent s'épanouir,

Il n'y a pas de place pour le désespoir

Quand l'amour de Dieu est partout.

Et comme le train courait, lady Ingleby sentit que le lourd manteau du découragement glissait de ses épaules; elle revit le passé dans l'état d'esprit du prisonnier qui, du seuil ensablé où il a retrouvé la liberté, jette un regard en arrière vers la cellule étroite et sombre qu'il a quittée. Sept mois s'étaient écoulés depuis cette froide soirée de novembre, où la nouvelle de la mort de lord Ingleby était arrivée à Shenstone. Les événements des semaines qui suivirent étaient vagues et irréels pour Myra, deux ou trois faits seulement se détachant clairement. Elle se souvenait de l'appui du docteur Brand, du dévouement de Margaret O'Mara, de la consolation inexprimable.



ble qu'elle avait trouvée à la tendresse si compréhensive de Jane.

Puis c'était l'arrivée redoutée de sa mère, bientôt suivie, selon la promesse donnée, par la venue protectrice de Georgina, duchesse de Meldrum, après quoi le tragique et le comique se donnèrent la main, et le silence de la maison en deuil fut plus d'une fois rompu par les *hoity-toity* de la duchesse, et les ripostes indignées de Mrs Collier Cray.

Plus tard aussi, parvinrent les détails sur la mort de lord Ingleby, et sa veuve apprit qu'il était tombé, victime d'un accident, perdant sa vie non sous les coups de l'ennemi, mais par la maladresse malheureuse d'un camarade. Myra ne comprit jamais très bien les détails; un mur devait être miné par l'explosif de l'invention d'Ingleby, il avait insisté pour le placer lui-même. Puis l'erreur au sujet du signal, le fatal déclenchement se faisant cinq minutes plus tôt, un éclair, une explosion formidable, et la mort instantanée de l'homme courageux et habile qui avait fait la trouée par laquelle se précipitaient les soldats, allant de l'obscurité à la victoire!

Quand les détails complémentaires arrivèrent au War Office, un très grand personnage vint en personne rendre visite à lady Ingleby, pour lui expliquer la nécessité d'étouffer quelques-uns de ces regrettables faits. Tout l'événement avait eu la nature d'une expérience: l'explosif, la nouvelle manière de signaler, toutes ces choses avaient été mises en usage par lord Ingleby, et les jeunes officiers qui l'entouraient, en dehors des sanctions officielles. L'officier, dont l'erreur était cause de l'accident, avait devant lui une très belle carrière. Son nom ne devait donc pas transpirer au dehors. Il serait injuste qu'un avenir de grande promesse fût brisée par suite d'un accident malheureux. Les quelques personnes à qui ce nom était connu s'étaient immédiatement engagées au secret absolu. Naturellement, si lady Ingleby insistait, on le lui révélerait confidentiellement, mais...

Myra n'hésita pas, elle se redressa avec décision; le sang afflua à ses joues pâles, ses grands yeux pathétiques brillèrent d'une lueur soudaine:

— Pardonnez-moi, sir, dit-elle, de vous interrompre, mais je ne désire jamais connaître ce nom. Mon mari aurait été le premier à désirer qu'on me le taise, et personnellement il me serait douloureux qu'il y ait sur terre un homme dont je ne pourrais pas toucher la main avec amitié. La main qui m'a rendue veuve a agi sans intention, que cette main demeure toujours pour moi l'instrument anonyme de la volonté de la Providence. Je n'essaierai jamais de deviner auquel des camarades de Michel elle appartient.

Lady Ingleby était sincère en prenant cette décision, et quand, cinq minutes plus tard, le grand personnage remonta dans son coupé, il était gagement soulagé et plein d'admiration pour la belle et sage veuve de lord Ingleby. Elle avait toujours été le charme même. Et maintenant, aux grâces de sa personne, elle ajoutait le bon sens. Excellente! Incomparable! Pauvre Ingleby! Pauvre... Ah! lui ne devait pas être nommé, même mentalement.

Lady Ingleby était de parfaite bonne foi en prenant sa décision. Néanmoins, à partir de ce

moment, deux noms se présentaient sans cesse à son esprit, accompagnés d'une interrogation inévitable. Les deux seuls officiers dont Michel parlait dans ses lettres, comme prenant part à toutes ses expériences partageant ses intérêts et ses dangers, étaient Ronald Ingram et Billy Cathcart, deux chers garçons, tous deux les dévoués adorateurs de lady Ingleby, presque ses meilleurs amis, fidèles, éprouvés, dignes de confiance. Et maintenant la hantise de la fatale question s'attachait à l'évocation de leur personnalité.

Est-ce Ronald ou est-ce Billy? Lequel? Billy ou Ronald, Ronald ou Billy? Myra avait déclaré: "Je n'essaierai même jamais de deviner" et elle l'avait déclaré honnêtement. Elle n'es-sayait pas de deviner. Elle devait, malgré ses efforts contraires, et la certitude et l'incertitude de ses suppositions éprouvaient ses nerfs, devenir un tourment moral nuit et jour.

Le temps passa. Une partie des troupes revint, parmi celles-ci Ronald Ingram et Billy Cathcart; le premier manifestement vieilli, maigri et hargné, pâle sous le hâlé bronzé, et portant des signes visibles d'une blessure sérieuse et de la fièvre qui avait suivi.

— Plus intéressant qu'on ne peut l'exprimer, avait déclaré la duchesse de Meldrum à lady Ingleby en lui racontant sa première entrevue avec Ronald. Si j'avais cinquante ans de moins, j'épouserais à l'instant le cher garçon, je le conduirais à Overdene, où je le soignerais et le guérirais. Oh! vous n'avez pas besoin de prendre l'air incrédule, ma chère Myra, je pense toujours ce que je dis, comme vous le savez fort bien.

Lady Ingleby se défendit de tout soupçon d'incrédulité, et suggéra languissamment que sauf les intentions matrimoniales, le programme était excellent, et que rien n'empêchait sa mise en exécution; le jeune Ronald fut du même avis, et promptement installé à Overdene, où il goûta, comme il l'exprima plus tard, l'époque par excellence de sa vie, choyé, gâté par la chère vieille duchesse à laquelle il ne laissa jamais soupçonner que le voisinage de Shenstone Park fut un des attraits principaux d'Overdene. Billy revint, aussi jeune et inconséquent que jamais. Et pourtant chez lui aussi Myra eut conscience de quelque chose de changé, et attribua à ce changement des raisons fort éloignées de la vérité.

Les faits étaient ceux-ci. Les deux jeunes gens, dans leur attachement romanesque à lady Ingleby, avaient été fidèles à leur sentiment d'honneur, et loyaux à lord Ingleby; mais cette loyauté avait demandé un grand effort. En conséquence, quand, la tension levée, ils revirent lady Ingleby, ils se sentirent profondément conscients de la liberté qu'elle avait retrouvée, et de la leur. Cet état d'esprit les rendit gênés et timides à son égard, et parut à lady Ingleby la confirmation de ses soupçons. Elle, qui n'avait jamais eu besoin du moindre effort pour se souvenir qu'elle appartenait à Michel et lui être fidèle jusqu'à la dernière pensée, était inconsciente de sa liberté. Comme il n'y avait eu de sa part aucune lutte pour demeurer fidèle aux instincts de sa nature pure et honnête, il n'y eut aucune tension à relâcher.

De sorte qu'il advint très naturellement qu'un jour, Ronald Ingram étant resté longtemps auprès



d'elle, occupé à contempler ses bottes, son visage viril et triste, et la regardant furtivement de temps en temps, leurs regards se rencontrant, la tranquille amitié de celui de lady Ingleby fit baisser les yeux au jeune homme. "Pauvre jeune homme! se dit-elle, avec sa brillante carrière devant lui!" Assurément c'est lui, et Billy le sait. Il est toujours agité quand Ronald est auprès de moi.

Et puis un peu plus tard c'était: "Non, ce doit être Billy, si impulsif, si étourdi, et Ronald le sait, et se sent coupable aussi. Pauvre petit Billy, qui était comme un fils pour Michel, il n'y a pas à se tromper sur l'émotion du pauvre garçon lorsque tout à l'heure j'ai simplement mis ma main sur la sienne! Seigneur, je voudrais bien qu'il ne me passât pas les tartines."

Puis dans cette atmosphère de malentendus et d'incertitude, un autre élément perturbateur fut introduit. Un cousin germain de lord Ingleby, qui avait hérité du titre, mais non des domaines, arriva à la conclusion que titres et domaines devaient aller ensemble. Pour atteindre ce but, il empiéta en toute occasion sur la retraite de lady Ingleby, et se mit à lui faire une sorte de cour officielle.

Alors Myra fut rudement éveillée au sentiment de sa liberté. Subitement son point de vue de l'existence se trouva modifié. Toutes choses prirent une signification nouvelle. Ronnie et Billy cessèrent d'être un apaisement. La nervosité de Ronnie revêtit une importance nouvelle, et jointe à ses soupçons involontaires remplit lady Ingleby d'épouvante; elle s'engouffra dans un sentiment de solitude sans protection. Chaque homme devint un prétendant possible et redouté; chaque réflexion de femme prit une signification particulière. Lire son nom dans les journaux mondiaux l'affola.

Elle reconnaissait que son état était morbide, tout en sentant qu'elle ne pouvait rien contre, et un beau jour, quittant subitement Shenstone, elle vint à Londres consulter sir Deryck Brand.

—Oh! mon ami, supplia-t-elle, aidez-moi! Je n'ai pas la force d'envisager l'existence.

Le docteur l'écouta patiemment, facilitant sa confession par un silence attentif. Puis, tranquillement, il dit:

—Chère lady, le "diagnostic" n'est pas difficile. Et il n'y a qu'un seul remède. Il fit une pause.

Les yeux implorants de lady Ingleby sollicitaient le verdict.

—Une cure de repos, dit le docteur d'un ton sans appel.

—Oh! non! pas cette horreur, cria Myra: voulez-vous m'enfermer entre quatre murs? me gaver de pudding au riz et de toutes les nourritures que je déteste, m'envoyer une vilaine femme pour me masser et me donner des coups de poing et me raconter des histoires lugubres, me priver de mes amis, de mes lettres, de livres, de nouvelles, et au bout de six semaines me faire rentrer dans le monde, la taille abîmée et le cerveau vide! Cher docteur, pensez-y! devenir gras et idiot! Oh! donnez-moi quelque chose dans une bouteille, à secouer, et à prendre trois fois par jour, et laissez-moi m'en aller.

Le docteur sourit. Il était renommé pour sa patience.

—Votre description colorée, chère lady Ingleby, s'applique à une forme de cure de repos que je recommande rarement, si jamais. Dans votre cas elle serait pis qu'inutile. Nous ne gagnerons rien à vous enfermer avec la personne qui vous fait du mal, et à laquelle il faut que nous nous arrangions à vous faire échapper.

—Et cette personne? interrogea Myra les yeux agrandis.

—Une charmante personne, reprit le docteur, en tant que l'humanité générale est en jeu, mais très nuisible pour vous en ce moment.

—Mais qui? interrogea à nouveau Myra, à qui pouvez-vous penser?

—Je pense à lady Ingleby, répondit le docteur avec gravité! Quand je vous enverrai à votre cure de repos, lady Ingleby avec ses inquiétudes, ses interrogations mentales, ses doutes et ses craintes sera laissée derrière vous. Je vous enverrai à un petit village, hors du chemin battu, sur la côte de Cornouailles, où vous ne connaîtrez personne, et où vous ne connaîtrez personne, et où vous ne connaîtrez personne. Il faut que vous vous y rendiez incognito, sous le nom de madame ou de mademoiselle, "ce qui vous plaira". Votre cure de repos consistera principalement à être libérée pour un temps des préoccupations de lady Ingleby. Vous avertirez vos amis intimes que vous vous mettez à la retraite, et qu'ils doivent s'abstenir de toute correspondance jusqu'à avis contraire. Vous aurez l'autorisation d'écrire une lettre par semaine, à une seule personne, dont le nom sera soumis à mon approbation. Vous mangerez d'une nourriture fortifiante vous vous promènerez tout le jour, vous vous lèverez et vous coucherez de bonne heure, vivant sainement et simplement dans le présent, fuyant tous les souvenirs du passé, et toute anticipation d'un avenir incertain. Nul ne doit savoir où vous êtes, moi excepté! et la personne à qui vous aurez le droit d'écrire. Mais nous nous arrangerons pour que ce quelqu'un, votre fidèle Mrs O'Mara, par exemple, se tienne prête à répondre à votre premier appel, dans le cas où vous vous sentiriez submergée tout à coup par un sentiment d'isolement. La certitude de pouvoir y remédier, empêchera probablement le besoin d'appui de se faire sentir. Vous pourrez communiquer avec moi quotidiennement, soit par lettre, soit par dépêche, mais personne ne doit savoir où vous êtes. Je ne désire pas que vous soyez accompagnée par les pensées anxieuses ou agitées de nombreux amis. Demain, je vous donnerai le nom de l'endroit que je recommande, et celui d'un hôtel confortable où vous pourrez tenir votre appartement. Il faut que ce soit un endroit que vous n'avez jamais vu, et dont très probablement vous n'avez jamais entendu parler. Nous voici fin mai. J'aimerais que vous vous mettiez en route le 1er juin. Si vous voulez avoir des amis à Shenstone cet été, invitez-les pour le 1er juillet. Lady Ingleby sera de retour chez elle à cette date, et en pleine possession d'elle-même, capable de maintenir sa réputation d'hôtesse d'un charme et d'une amabilité incomparables. Un état d'esprit morbide est une chose qui vous a été inconnue jusqu'ici, et cette attaque vous a complètement éternée, et demande des promptes et décisives mesures... Oui, Jane Dal-



main pourra être votre correspondante, vous ne sauriez mieux choisir.

Ce fut le verdict et l'ordonnance du docteur, et comme ses malades ne discutaient jamais avec lui, Myra se trouva le 1er juin en route par l'express du *Great Western*, qui la menait au petit village de pêcheurs de Tregarth, où, à l'auberge de la "Tête de Sarrasin", elle avait retenu ses chambres.

## CHAPITRE VI

### A L'AUBERGE DE LA TÊTE DE SARRASIN

Le soleil, se couchant dans une gloire de pourpre et d'or, illuminait falaise et village. Lentement Myra remontait le sentier sablé qui menait au porche rustique de l'auberge de la Tête de Sarrasin; elle regardait autour d'elle avec un sentiment croissant de bien-être et de repos. Elle était venue à pied de la petite gare campagnarde, laissant son bagage suivre dans une brouette, et ce mode de locomotion, joint à la circonstance de n'être accompagnée, ni de femme de chambre, ni de valet de pied, portant elle-même son parapluie et son sac, constituait déjà une nouveauté amusante.

A la porte de l'hôtel, elle fut accueillie par la propriétaire, imposante personne habillée de satin noir, et portant au cou un double rang de grosses perles de jais; cette respectable dame pria respectueusement Mrs O'Mara d'entrer, et exprima l'espoir qu'elle avait fait un bon voyage. Puis elle sonna par deux fois, très fort, une grosse cloche qui appelait la fille de chambre chargée de conduire la nouvelle venue à son appartement. Mais la jeune personne ne paraissait pas, Mrs O'Mara fut priée, en attendant, d'écrire son nom sur le registre des voyageurs. Un énorme registre s'étalait sur une table à dessus de marbre; une page fraîche avait été récemment commencée, et ne portait encore que quatre noms, les trois premiers étaient inscrits à la date du 8 mai, et avaient été tracés d'une écriture cérémonieuse et resserrée, on lisait:

Miss Amelia Murgatroyd	} La Vue de	
Miss Eliza Murgatroyd		la Pelouse
Miss Susannah Murgatroyd		Putney.

Au-dessous, à la date d'une semaine plus tard, une écriture fine, ferme et claire avait inscrit: "Jim Airth... Londres".

La plume et l'encre étaient prêts, et sans enlever son gant, lady Ingleby écrivit en caractères un peu lâches "Mrs O'Mara... The Lodge Shentstone".

A ce moment la fille de chambre parut, prit le manteau et le sac de la voyageuse, puis la précéda dans l'escalier. Comme lady Ingleby arrivait au premier palier, elle s'arrêta, et jeta un regard en arrière vers le hall. La porte du fumoir venait de s'ouvrir, livrant passage à un homme de haute taille; il était occupé à allumer une pipe qu'il avait tirée d'une poche de son ample veston. Le visage inconnu rappela à lady Ingleby celui de Ronnie, également hâlé et amaigré; seulement le visage devant elle était plus âgé, et respirait à un degré rare la force et l'énergie:

l'épaisse moustache brune ne pouvait dissimuler la mâchoire volontaire.

Apercevant un nom nouveau dans le livre, le personnage s'arrêta, et posant une main puissante sur la table, se pencha et lut.

Myra l'observant, demeura immobile un instant, assez pour remarquer les larges épaules et les longues jambes guêtrées dans des molletières de cuir. Le voyageur parut étudier la page plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour lire simplement un nom. Enfin, sans regarder autour de lui, il atteignit une casquette perchée sur les bois d'un cerf, plantés très haut sur le mur, la mit sur sa tête, pirouetta, et sortit en sifflant comme un merle.

"Jim Airth", se dit Myra en continuant lentement son ascension, "Jim Airth", Londres. Quelle indication! Il aurait pu tout aussi bien mettre "le vaste monde". Moitié gentleman et moitié cow-boy, j'imagine, et, si se découvrirait sans doute être un simple voyageur de commerce! Puis, comme elle atteignait le palier de son étage, où la petite servante aux joues roses tenait ouverte la porte d'une belle chambre à coucher bien aérée, elle ajouta *in petto* avec un sourire énigmatique: "Tout de même, je regrette de n'avoir pas pris la peine de mieux écrire."

## CHAPITRE VII

### LA CORRESPONDANCE DE MRS O'MARA

*Lettre de lady Ingleby à l'honorable Mrs Garth Dalmain.*

"Hôtel de la Tête de Sarrasin,  
Tregarth, Cornouailles.

"Ma chère Jane,

"Ayant été ici une semaine, je pense qu'il est temps que je vous adresse ma première missive. Et d'abord une question, que ressent-on à l'idée d'être la personne choisie pour soigner un pauvre esprit malade?"

"Vous auriez dû voir avec quel empressement sir Deryck s'est saisi de votre nom, dès que j'eus énoncé timidement le désir de vous choisir pour correspondante. Je l'avais à peine murmuré qu'il déclara la chose décidée. Je crois même qu'il se servit de l'adjectif "hygiénique".

"J'espère que ceci ne vous offense pas, ma chère Jane. Pour ma part, je n'ai jamais joué un rôle secourable, ce à quoi vous excellez. Et ce n'est pas un rôle pour vous, chère Jane, c'est votre caractéristique essentielle. Vous entrez, vous trouvez un écheveau embrouillé, vous ramassez les fils dans vos mains fermes et adroites, vous débrouillez l'écheveau, et de nouveau, la soie est prête à être travaillée.

"Grâce à l'excellente ordonnance de notre cher docteur, il n'y a pas pour le quart d'heure, en ce qui me concerne, d'écheveau embrouillé. Sir Deryck a eu un trait de génie en me débarrassant de moi-même. Dès le premier jour, le sentiment de délivrance a été inexprimable. J'ai plaisir à m'entendre appeler "Ma'am", je jouis follement d'être sans femme de chambre, quoique ma coiffure me prenne des éternités, et j'ai pensé sérieu-



sement à porter une natte dans le dos. Quand je me remémore l'état de la pauvre créature mondaine que j'ai laissée derrière moi, il me prend l'envie de m'acheter une pelle et un seau, et de m'en aller dans quelque coin solitaire de la plage bâtir des pâtes de sable. Je n'ai personne pour jouer avec moi de ces plaisirs, car je suis bien persuadée que les demoiselles Murgatroyd (je vais vous parler d'elles) n'ont jamais construit de forts de sable, non pas même dans leur enfance, qui date de cent ans!

"Elles ont toujours dû appartenir à l'espèce de petites filles, qui portaient des robes de popeline et des chapeaux de paille d'Italie, attachés par des rubans sous leurs dociles petits mentons,—ne quittant jamais leur institutrice,—certainement choquées lorsqu'elles voyaient d'autres enfants courir et crier. J'ai en ce moment une forte envie de courir et de crier, et les demoiselles Murgatroyd sont toutes prêtes à être scandalisées. Oh! quelle liberté de notre personne, et de n'avoir rien à faire! Tout ce que je vois et entends m'égaie: une alouette s'élevant dans les airs et chantant sa course vers le bleu du firmament, les grandes vagues de l'Atlantique s'écrasant avec fracas sur la plage, les pêcheurs à la porte de leurs cottages pittoresques. Tout paraît vivre avec une exubérance à laquelle depuis longtemps je suis étrangère.

"Connaissez-vous cette côte avec ses falaises magnifiques, et tout à bas ses gentilles petites baies abritées, et la mer verte qui s'agite sans répit? Beau, beau, merveilleux!

"Mon auberge est parfaite, tout à fait primitive, néanmoins confortable. Nous avons d'excellent café, du poisson frit en perfection, du vrai toast de nursery, du beurre de ferme et du pain cuit à la maison. Quand vous ajoutez à tout ceci des suppléments de marmelade et de confitures de mûres, les autres choses cessent d'être une nécessité! Des voyageurs de passage vont et viennent dans leurs automobiles, ne s'arrêtant que pour le lunch, ou au plus une nuit, et il n'y a que quatre pensionnaires fixes. Ceux-ci me sont une source inépuisable d'intérêt et d'amusement. Les trois demoiselles Murgatroyd!—oh! Jane, elles sont antédiluviennes! Trois vieilles sœurs—respectivement, Amélia, Eliza et Susannah. Leur villa de Putney s'appelle "Vue de la Pelouse", nom bien approprié, vu que d'autre horizon que leur propre pelouse, il n'en existe pas! Elles ne voyagent jamais, parce qu'elles n'aiment pas les étrangers, aussi ne vont-elles pas plus loin que l'île de Wight. Dernièrement, une société d'Américains, gens vraiment charmants, a débarqué ici, tous débordant de liant et d'amabilité. Mais hélas, ces "bons cousins" furent considérés par les misses Murgatroyd comme des "étrangers" et elles se retranchèrent dans une attitude glaciale, leur passant la moutarde sans un sourire. Je me suis crue obligée après le repas, de faire des excuses sur l'attitude de mes compatriotes, mais les Américains, remplis de bonne humeur, m'expliquèrent qu'ils étaient venus précisément pour voir les vieilles reliques anglaises du genre Murgatroyd; ils me demandèrent si je ne trouvais pas qu'elles avaient l'air de sortir d'un roman de Dickens. Je me sentis un peu confuse, je croyais qu'ils allaient dire "de l'arche" et je n'ai pas osé

leur avouer que je n'avais jamais lu Dickens! Hélas, combien, en causant avec des Américains, nous nous sentons ignorants de notre propre littérature, qui est au contraire une partie inséparable de leur vie quotidienne.

"Mais il faut que je vous renseigne plus amplement sur les demoiselles Murgatroyd, Amélia, Eliza et Susannah. Quand elles sont en paix les unes avec les autres, ce qui n'arrive pas souvent, elles se transforment en Millie, Lizzie et Susie, mais le moindre accrocs à leur bonne entente se révèle immédiatement par l'usage du nom de baptême intégral. La pauvre Susannah étant la plus jeune, et portée à être vive et folâtre, est très rarement "Susie". Miss Murgatroyd—Amélia—est sévère et inflexible. Elle porte en broche un camée de la grandeur d'une cuillère à soupe, et dicte la loi en termes élégants et précis. Miss Eliza, la puinée, est douce et inoffensive. Son attitude vis-à-vis de miss Amélia est une excuse perpétuelle. Elle appelle Susie "mon cher amour", excepté quand, par sa conduite inconséquente, Susie s'est fait mettre à l'index. Alors, elle l'interpelle "ma chère Susannah" et soupire. J'ai idée que miss Eliza souffre d'une nature expansive qui n'a jamais eu d'issue. Mais Susie est la plus fiégante, et serait une flirt si elle l'osait, et s'il existait sur terre un homme assez hardi pour flirter sous les yeux de miss Amélia. Susie a cinquante-cinq ans à peine, et ses sœurs aînées la tiennent pour une enfant, et sont toujours prêtes à la réprimander. Susie a un teint blanc et rose, un petit visage grassouillet, des mains à fossettes, et Susie est portée à la vanité. Jim Airth a tenu un jour ouverte la porte du "coffee room" pour la laisser passer, et depuis cet instant Susie est agitée. Pauvre Susie! Miss Murgatroyd a changé sa place au repas—elles ont une petite table au milieu de la salle à manger, et présentement Susie tourne le dos, à Jim Airth, qui occupe solitairement une table ronde devant la fenêtre. Il me faut maintenant vous parler de Jim Airth, et d'une singulière coïncidence en ce qui le concerne; surtout ne la répétez pas au docteur, de peur qu'il ne me fasse rapidement changer de domicile.

"Je dois d'abord vous confesser que Jim Airth m'intéresse extrêmement. C'est généreux et naïf de ma part de l'avouer, car par contre je n'intéresse nullement Jim Airth. Il daigne rarement jeter un regard sur moi. C'est un ours et un sauvage si intéressant. Je n'ai jamais vu un homme de si haute taille, maigre, avec de grands os, pourtant il a toute la grâce souple d'un Peau Rouge. Il a fait la campagne d'Orient de l'année dernière, et a souffert d'une attaque terrible de coup de soleil et de fièvre, au cours de laquelle on lui a rasé la tête. De sorte qu'à l'heure présente, sa chevelure brune est hérissée comme une brosse. Son front est sévère, et ses yeux enfoncés dans leur orbite sont de ce bleu gentiane qui fait rêver aux sommets alpins. Ils brillent et étincellent à l'occasion, et parfois ont l'air presque noirs, il porte une épaisse moustache, et sa bouche et son menton sont quasiment effrayants dans leur force et décision. Pourtant il fume une vieille pipe, siffle comme un merle; et évidemment trouve une source d'amusement extrême, si la broche-camée regarde d'un autre côté, à se jouer de la coquetterie de Susie. J'ai vu ses yeux pétir.



ler de gaieté quand miss Susannah a fait exprès de laisser tomber son mouchoir; il a allongé un bras interminable, et le lui a rendu. En suite de quoi, Susie, toute rougissante, a suivi ses soeurs en proie à un trouble délicieux; miss Eliza s'est retournée pour murmurer: "Oh! ma chère amie, oh! Susannah!" Quand des incidents de ce genre se présentent, j'essaie de rencontrer le regard de Jim Airth, mais il contemple invariablement le mur au-dessus de ma tête, et marcherait lourdement sur mon mouchoir si je m'essayais à le laisser choir! Miss Murgatroyd m'a confié qu'il est l'ennemi de la beauté féminine; sur quoi miss Susannah jette un regard détourné vers le miroir à cadre doré au-dessus de la cheminée, et susurre d'une voix plaintive: "Oh! ne dites pas cela, Amélia!" Mais Amélia! le dit et le maintient. La première fois que j'ai vu Jim Airth, j'ai trouvé qu'il était un mélange du cow-boy et du "guardsman" et l'impression s'est maintenue. Mais qu'imaginiez-vous qu'il soit en réalité? un auteur! Et chose plus étrange encore, il est en train d'écrire un livre important sur la *Guerre moderne, ses méthodes*, etc., etc., dans lequel il étudie et développe plusieurs idées et expériences de Michel! Il a fait toute la campagne de frontière, et a pris part à l'assaut de Targaï. Il a dû connaître Michel intimement! C'est par miss Murgatroyd que j'ai eu tous ces renseignements. Je reste quelquefois avec ces dames, après le dîner, dans le salon, où elles tricotent sans fin! A dix heures moins cinq, miss Murgatroyd dit: "Maintenant, ma chère Eliza, maintenant, Susannah", ce qui est le signal pour remettre les ouvrages et les laines dans les sacs de satin noir. A dix heures tapant, miss Murgatroyd se lève, et marchant en procession, elles vont se mettre au lit... Ah! non, je leur demande pardon, elles ne se mettent jamais au lit! elles se retirent pour se reposer. Jim Airth et ses affaires forment un sujet favori d'entretien. Elles l'appellent Mr Airth, ce qui sonne drôlement. Il n'est pas du tout le genre d'homme qu'on appelle mister. Pour moi, depuis que j'ai lu son nom sur le livre des voyageurs, il a toujours été "Jim Airth".

"J'ai dû écrire mon nom juste au-dessus du sien, et bien entendu, j'ai inscrit celui de Mrs O'Mara et, une adresse étant de rigueur, j'ai ajouté "la Lodge Shensstone". Comme je finissais d'écrire, Jim Airth est entré dans le hall, et s'est mis à étudier le registre des voyageurs. Je l'ai vu de l'escalier. J'ai cru d'abord qu'il s'étonnait de mon abominable écriture, mais maintenant, je me figure que c'est l'indication de *Shensstone* qui a accroché son attention. Sans doute, il connaissait le nom du domaine de Michel.

"Croyez-vous que l'autre soir, miss Murgatroyd a discuté sur la mort de Michel. Elle a expliqué qu'il avait été le premier à pénétrer par la brèche, et était tombé face à l'ennemi. Elle a également ajouté qu'elle avait connu autrefois intimement "la pauvre lady Ingleby". Ceci fut intéressant, et nécessitait une enquête supplémentaire, d'après laquelle il apparut qu'elle était la cousine d'une fantasmagorique personne qui venait annuellement quêter maman, pour une société qui s'occupait d'inculquer des habitudes d'économie aux indigènes des îles du Pacifique! A l'une de ces occasions, miss Murgatroyd, qui ac-

compagnait sa parente, me vit; de là, son intimité imaginaire avec "cette pauvre chère lady Ingleby".

"Il est comique, n'est-ce pas, à quel point de braves personnes de ce genre ont le désir de pouvoir dire qu'elles nous connaissent, et pourtant, nous n'en valons guère la peine; pour ma part, je préférerais l'accointance d'un cow-boy cosmopolite comme Jim Airth, à celle de la moitié des gens à titres, inscrits sur ma liste.

"Mais vraiment, Jane, je crois qu'il faut que je m'abstienne de nommer Jim Airth si souvent, ou vous croirez que j'ai quelque chose de la mentalité de Susie. Nullement, ma chère; il n'a eu à mon égard aucune petite courtoisie, et donne rarement l'impression de savoir que je suis présente, me retourne à peine mon bonjour du matin, quoique ma table solitaire soit juste en face de la sienne, dans le large *bow-window*.

"Mais, dans ma nouvelle phase d'existence, tout présente d'un intérêt absorbant, et l'individualité des quelques personnes qui m'entourent revêt une importance exagérée; de plus, j'imagine que la fascination d'un genre spécial que Jim Airth exerce sur moi, vient surtout que j'ai conscience d'encourir sa désapprobation; si jamais il songe à ma personne, ce n'est certes ni avec admiration, ni même avec sympathie. Et ceci est une expérience qui m'est nouvelle, car j'ai été gâtée par une approbation perpétuelle, et saturée d'une adulation peu méritée. Oh! Jane, en me promenant sur ces superbes falaises, en entendant les vagues de l'Atlantique s'écraser bruyamment à leur base, en suivant des yeux les mouettes qui tournent en cercle, portées sur leurs ailes blanches, je me rends compte de la force et de la beauté qui sont dans la nature, de la croissance et du progrès qui accompagnent les choses humaines, et je sens que je n'ai jamais vécu! Rien n'a jamais été fort, ni autour de moi, ni contre moi. Si j'avais été maîtressée et contraint à faire ce qu'un autre voulait, j'aurais senti que l'amour était une réalité, et la vie en aurait valu la peine. Mais j'ai cheminé paresseusement à travers les années, en faisant exactement à ma tête, commettant des erreurs, et nul ne se souciant de m'avertir, écoutant dans mes efforts, et personne n'étant désappointé de mes échecs!

"Je vois clairement aujourd'hui qu'il y a une clef à la vie, une clef à l'amour, et qu'elle n'a jamais été mise entre mes mains. Quelle est-elle? Je l'ignore. Mais si jamais j'en apprends le secret, ce sera d'un homme semblable à Jim Airth. Je n'ai jamais causé avec lui, et j'ai néanmoins tellement conscience de sa force et de sa virilité, qu'il représente pour moi dans l'abstrait ce qu'il y a de plus fort dans l'homme, et de plus vital dans l'existence.

"Une grande partie du bien que me fait mon séjour ici, vient de lui sans qu'il s'en doute. Quand, sifflant comme un merle, il rentre dans la maison, quand il accroche sa casquette à un andouiller placé si haut que presque aucun homme ne pourrait l'atteindre, quand il laboure sans hésitation à travers son repas, un livre placé droit devant lui, quand, alors, que tout repose depuis longtemps dans la maison, il jette ses lourdes chaussures à sa porte, je souris dans l'obscurité, en pensant



que le bruit a contrarié miss Murgatroyd, saisi miss Eliza, et fait battre le coeur sensible de miss Susannah. Ces incidents quotidiens m'apportent une compréhension plus claire du passé, une force nouvelle pour l'avenir, et me suggèrent un point de vue différent sur la vie. Jim Airth n'est peut-être pas un saint, mais assurément, c'est un homme!

"Chère Jane, j'oserais à peine vous envoyer cette épître si ce n'était la kyrielle d'adjectifs réconfortants qui s'attachent naturellement à votre nom. Vous n'interprétez pas avec malveillance ce que je vous dis, vous comprendrez. Mais informez simplement le docteur que je vais bien, que le moral est excellent, et que je suis plus heureuse que je ne l'ai été de ma vie.

"Dites à Garth que j'aime sa dernière romance. Souvent, me promenant à la brise de mer et au beau soleil, je chantonne tout bas:

Sur la terre de Dieu, au milieu des fleurs bleues,  
De nouvelles espérances doivent surgir.

J'espère que je chante juste, mais je sais que je n'ai guère d'oreille. Et comment se porte le petit Geoffrey? A-t-il les beaux yeux brillants dont nous nous souvenons tous? Oh! Jane, comme ma vie eût été différente si j'avais eu un fils à moi! Enfin!

Il n'y a pas de place pour le désespoir  
Quand l'amour du ciel est partout.

"Dites à Garth combien je goûte sa musique, mais je souhaiterais des accompagnements qui fussent plus simples, le dernier est au-dessus de mes capacités.

"A vous, chère Jane, avec reconnaissance et affection.

"Myra INGLEBY."

*Lettre de l'honorable Mrs Dalmain à lady Ingleby.*

"Castle Gleneesh, N. B.

"Ma chère Myra,

"Non, je n'ai pas la moindre objection à représenter à votre égard un facteur hygiénique, pourvu que je suffise aux besoins du moment.

"Je suis en vérité heureuse d'avoir un bulletin aussi satisfaisant de votre santé. Cela prouve que Deryck a vu juste dans son diagnostic, et juste dans son ordonnance. Surtout, obéissez à ses indications jusque dans les moindres détails.

"J'ai été vivement intéressée par ce que vous me racontez de vos compagnons de fortune. J'entends fort bien le sens de votre lettre, et ne vous soupçonne d'aucune frivole sentimentalité dans le genre "Susie". Jim Airth est à vos yeux une abstraction, la virilité masculine dans sa force et son assurance, très attirante après la solitude et le sentiment d'abandon qui ont été vôtres ces derniers mois. Seulement n'oubliez pas, que lorsqu'il s'agit d'hommes et de femmes, en chair et en os, "l'abstrait" peut devenir subitement extrêmement personnel; et votre bonheur futur être sérieusement compromis avant que vous aperceviez du danger. J'avoue ne pas com-

prendre pourquoi le personnage en question paraît vous fuir, l'évocation que vous en faites me porterait à l'imaginer amical et agréable envers toutes les femmes, et passionnément loyal à une seule. Peut-être, vous, chère Myra, avec votre délicieuse beauté, lui rappelez-vous une page fermée de sa vie passée, et craint-il de tourner les feuillets de sa mémoire. Probablement miss Susannah le fait souvenir de quelque vieille tante célibataire, et il est à l'aise pour répondre à ses avances. Ce que vous me contez au sujet des voyageurs américains me fait souvenir d'une passagère à bord de *la Baltic*, dans notre voyage d'aller à New-York, une femme charmante du "Connecticut" et qui était assise à côté de moi, à table. Elle venait de passer cinq mois en Europe, voyageant sans répit, et avait fini par Londres—c'était sa première visite à notre capitale—et elle se croyait trop lasse pour en jouir; mais elle y découvrit tant d'intérêt et d'agrément, que toute fatigue fut oubliée. Chaque rue, me dit-elle, nous est si familière; nous ne les avons jamais vues, cependant, elles nous sont mieux connues que les rues de notre ville natale. C'est le Londres de Dickens et de Thackeray. Nous tous le connaissons, nous retrouvons les rues quand nous y arrivons. Tout nous est comme un home. *Nous y avons été accoutumés toute notre vie.* J'ai pris grand plaisir à cet hommage rendu à notre littérature. Mais je me demande, ma chère Myra, combien de rues, à l'est de Temple Bar, vous sont familières? Garth a insisté pour vous adresser une suite de collection de ses volumes favoris, parmi les oeuvres de Dickens: attendez-vous donc incessamment à recevoir un lourd colis. Vous pourriez faire cette lecture tout haut aux miss Murgatroyd pendant qu'elles tricotent et dévident de la laine.

"Garth a pris un vif plaisir à notre voyage en Amérique. Vous savez pourquoi nous l'avons entrepris? Depuis qu'il a perdu la vue, les sons ont pour Garth une importance énorme. Il a un désir d'enfant d'ouïr tout ce qui peut s'entendre dans ce monde. La possibilité d'un son nouveau et inconnu le remplit d'une attente enthousiaste, et nous y courons! Il avait vraiment à coeur d'entendre le rugissement formidable du Niagara; aussi, nous en primes le chemin par la voie du *White Star Line*. La jouissance fut complète, quand enfin il se tint tout proche de la cascade en fer à cheval, sur le côté canadien, la main sur la balustrade qui se trouve à l'endroit où l'écumé vous éclabousse le plus, et où l'immense torrent vous entoure. Comme nous nous tenions là, un petit oiseau perché sur une branche toute proche s'est mis à chanter. Garth résume ces impressions dans une symphonie.

"Combien est vrai ce que vous dites de la cordiale amabilité des Américains. J'y pensais pendant notre voyage de retour. Il me semble qu'en règle générale, ils sont moins occupés, moins entichés de leur propre personnalité! Leur esprit est toujours libre d'aller à l'encontre d'une nouvelle connaissance, au lieu de notre stupide *How do you do?* (Comment allez-vous?) qui n'attend d'ailleurs pas de réponse, et ne peut mener qu'à de banales réflexions sur la température; l'Américain nous aborde avec: "Je suis heureux de vous rencontrer, Mistress Dalmain" ou "Je suis



ravie de faire votre connaissance, lady Ingleby"; ceci est une porte ouverte à l'amitié. L'esprit américain est tout disposé à accueillir l'étranger avec un prompt intérêt et une sympathique compréhension; et dans ce pays de sympathies actives, nous faisons plus d'amis en demi-heure qu'au cours d'une année de nos raides fonctions sociales. Peut-être me direz-vous que je suis influencée dans mon opinion. Certes ils ont été merveilleux à notre égard, et quand, hélas! les regards amis ne peuvent plus être discernés, tout dépend des paroles prononcées au bon moment.

"Oui, les yeux du petit Geoff sont clairs et brillants, et couleur d'or bruni. De beaucoup d'autres façons, il ressemble à son père. Garth vous envoie ses amitiés et vous promet un accompagnement spécial pour le *Chant du Merle* et que vous pourrez jouer avec un seul doigt.

"Il paraît si singulier d'adresser cette enveloppe à Mrs O'Mara. Cela me fait souvenir du temps où j'avais secoué ma propre personnalité, et où je portais le nom d'une autre femme. Je désire que votre épreuve ait un dénouement aussi heureux que la mienne.

"Ah! bien chère Myra, il y a un "mieux" pour toutes les existences. Parfois, nous n'y pouvons parvenir que par un chemin rocailleux, et ceux qui en craignent les aspérités, qui redoutent les obstacles, n'y parviennent pas.

"D'après tout ce que vous me dites, le "mieux" n'est pas encore apparu sur votre route. Continuez à l'attendre. Ne vous contentez pas de moins.

"Nous ne devons assurément pas laisser soupçonner à Deryck que Jim Airth—quel nom sympathique—était à Targai. Il vous ferait promptement changer de domicile.

"Envoyez votre rapport la semaine prochaine, et tenez-vous, si cela est nécessaire, sous le personnage rassurant de la broche de camée.

"Votre en toute fidélité,

"Jane DALMAIN."

## CHAPITRE VIII

### LA BAIE DU FER A CHEVAL

Lady Ingleby, assise dans le bosquet de chèvrefeuille se versait son thé, quand le vieux facteur, traînant un peu la jambe, apparut à la barrière du jardin de la Tête de Sarrasin, avec une lettre pour Mrs O'Mara. Lady Ingleby eut un instant d'indécision avant d'ouvrir une enveloppe portant un autre nom que le sien. Puis, souriant à sa propre hésitation, elle la déchira avec le vif empressement d'une personne qui, accoutumée à recevoir une douzaine de lettres par jour, a passé une semaine sans en recevoir une seule.

Elle lut d'un trait la lettre de Mrs Dalmain, un passage la fit rire, et soudain une vive rougeur couvrit ses joues.

Puis elle posa la missive, et se servit du miel—du beau miel couleur d'ambre.

Elle reprit la lettre, et la relut soigneusement, pesant chaque mot. "Chère vieille Jane, se dit-elle, ses phrases sont tournées joliment "l'abstrait" devenant un péril personnel;" sa longue amitié avec Brand lui a fait acquérir le don d'une phraséologie courte et significative... Après tout, est-ce que ces paroles de Jane signifient quelque chose de sérieux... Je doute qu'un "abstrait", aussi

totalemment indifférent au fait de ma présence puisse jamais devenir dangereux."

Lady Ingleby rit à nouveau, remit la lettre dans l'enveloppe, puis termina son goûter, et en avalant sa dernière tasse de thé, compara ce champêtre *tea* à ceux auxquels elle avait l'habitude de prendre part. Alors, ouvrant sa large ombrelle rouge, elle traversa la pelouse, et se tint un instant immobile à la barrière du jardin, se demandant de quel côté elle dirigerait ses pas. Généralement, elle orientait ses promenades vers les falaises, où les alouettes chantaient en senvolant vers le ciel. Elle aimait, de cette hauteur, à dominer la mer, et écouter le lointain tonnerre des vagues se brisant sur les rochers.

Mais aujourd'hui, la petite rue en raïdillon qui descendait au village, l'attira. La marée était basse et le sable couleur d'or. De plus, de son abri dans le bosquet de chèvrefeuille, elle avait aperçu la haute silhouette de Jim Airth se détachant contre le ciel sur le sommet de la falaise. Et une phrase de la lettre qu'elle venait de recevoir, fit de cette constatation un facteur qui la décida à se diriger vers la plage.

Les pêcheurs, assis au seuil de leurs portes, souriaient à la ravissante femme vêtue de serge blanche, qui, si gracieuse à l'ombre de son ombrelle rouge, descendait la rue du village. Un "item" de l'ordonnance du docteur avait été la répudiation du deuil de veuve; et il avait paru tout naturel à Myra de descendre le premier matin de sa cure de repos, vêtue d'une robe de serge crème.

Arrivée à la plage, elle tourna dans le sens qu'elle suivait habituellement sur la falaise, et marcha rapidement sur le sable ferme et doux, s'arrêtant de temps en temps pour ramasser un beau galet, ou examiner une anémone de mer, ou quelque zoophyte gélatineux que la marée avait laissés.

Au bout d'un moment elle atteignit un point où la falaise avançait en éperon dans la mer; alors, grim pant sur des rochers glissants, que séparaient des creux remplis d'une eau miroitante, où les algues pourpres se balançaient, et les crabes et les crevettes apparaissaient pour s'enfoncer ensuite dans le sable, Myra se trouva dans la plus séduisante baie, la ligne de la falaise formant un vaste fer à cheval. La petite anse, ainsi encerclée était un lieu de beauté féérique; le sable d'un blanc éclatant parsemé d'algues marines rouges; les falaises, s'élevant très haut, jetaient une ombre sur la plage, et pourtant, derrière leur sommet, le soleil continuait à briller, et sa lumière étincelait au loin sur la mer.

Myra s'avança vers le milieu du fer à cheval; là, ramassant une épave de bois, elle creusa un trou dans le sable, y piqua son ombrelle afin de se mettre à l'abri de l'observation de ceux qui pourraient se trouver sur la falaise, et s'installant à l'aise dans ce refuge improvisé, elle s'étendit, et à travers ses paupières mi-closes, guetta les ombres mouvantes, le ciel bleu, la mer doucement agitée. De petits nuages blancs devenaient roses, une teinte d'opale glissait sur les eaux, le faible remous des vagues était trop éloigné pour troubler le reposant silence.

Les paupières de lady Ingleby s'abaissèrent de plus en plus... ses pensées flottèrent, la longue



course, la brise marine, le berceement lointain des flots, tout opérait comme un calmant.

Lady Ingleby s'endormit paisiblement, et la marée montante sournoisement s'avangait.

### CHAPITRE IX

"YEO HO, LES GARS!"

Une heure plus tard, un homme, qui sifflait comme un merle, marchait d'un pas cadencé le long du sentier couronnant la falaise.

Le soleil se couchait, et le piéton, tout en cheminant, jouissait du spectacle admirable: le ciel tout pourpré, et la mer couleur d'opale.

Le vent s'était levé en même temps que le soleil disparaissait, et les vagues commençaient à se briser avec fracas sur la plage. Soudain, quelque chose, tout au bas de la falaise, attira l'attention du promeneur.

—Par Jupiter, dit-il, un coquelicot rouge sur le sable.

Il continua à avancer, et bientôt son allure rapide le mena au point précis de la falaise qui dominait la baie du fer à cheval.

—Seigneur Dieu! s'écria Jim Airth, et il demeura immobile. Il venait d'apercevoir la jupe blanche de lady Ingleby, se détachant sur le sable au delà de l'ombrelle rouge.

—Seigneur Dieu! répéta Jim Airth. Puis ses yeux explorèrent l'horizon: pas une barque en vue!

Son coup d'oeil perçant fouilla la route qu'il venait de parcourir. Nul être humain n'y paraissait. Du village, s'élevaient de minces flocons de fumée.

Deux milles au moins, murmura Jim Airth. Je ne pourrais y courir, et revenir avec un bateau, à moins de trois quarts d'heure.

Puis il contempla attentivement la baie qui s'étendait devant lui:

Les deux extrémités bloquées, l'eau atteindra ses pieds dans dix minutes, et touchera la falaise dans vingt."

Exactement au-dessous de l'endroit où il se trouvait, un rocher faisait saillie, et formait une sorte de plate-forme naturelle de près de six pieds de longueur, sur quatre de large.

En un instant, Jim Airth eut pris sa résolution. Franchissant sans hésiter l'escarpement de la falaise. Il restait plus de soixante pieds à parcourir d'une descente à pic, sans rien absolument à quoi le main puisse s'accrocher.

Jim Airth boutonna résolument sa "Norfolk jacket", serra sa ceinture, puis les pieds en avant, se laissa couler sur le dos le long de la surface escarpée, pliant les genoux au moment où il atteignait le sable.

Pendant un instant, il demeura étourdi du choc; se ressaisissant, il regarda autour de lui, et se dressa vivement sur ses pieds.

Il était à dix mètres de l'ombrelle rouge, sur l'étroite bande de sable, que la mer, qui montait rapidement, n'avait pas encore couverte.

### CHAPITRE X

"YEO HO! NOUS ALLONS!"

—"Le chaperonnage du camée", murmura lady Ingleby, et tout d'un coup, elle ouvrit les yeux.

Les cieux et la mer étaient toujours là, mais plus proche que ciel et mer, la regardant avec une lueur d'anxiété dans ses yeux bleus, se tenait Jim Airth.

—Ah! je crois bien que j'ai dormi, dit lady Ingleby.

—En effet, répondit Jim Airth, et pendant ce temps le soleil s'est couché et... la marée a monté. Permettez-moi de vous aider à vous relever.

Lady Ingleby prit la main qui lui était tendue, et fut debout en une seconde. Alors, ses regards stupéfaits contemplèrent la vaste étendue de l'eau, les vagues véloces, et la mince bande de sable.

—La marée paraît très haute, dit-elle.

—Très haute, acquiesça Jim Airth. Il se tenait auprès de la jeune femme, mais ses yeux fouillaient l'horizon. Si par chance un bateau surgissait derrière la pointe, il serait temps encore pour le héler.

—Nous paraissions avoir la route coupée, suggéra faiblement lady Ingleby.

—Elle est coupée, répliqua Jim Airth laconiquement.

—Alors, je pense qu'il nous faut un bateau.

—Une excellente idée, si un bateau était à portée; malheureusement, nous sommes à deux milles du village, et à cette heure-ci les bateaux ne sortent pas; et en tout cas ils ne viennent pas de ce côté! Quand, du haut de la falaise, je vous ai aperçue, j'ai calculé la possibilité d'aller chercher un bateau et de revenir ici à temps. Mais avant que j'eus pu être de retour vous auriez été... bien mouillée, — termina assez gauchement Jim Airth.

Il observa le délicieux visage tout proche de son épaule; ce visage était pâle et sérieux, mais non effrayé.

Encore une fois il jeta un coup d'oeil sur l'escarpement de la falaise qui faisait saillie dans la mer; les vagues venaient haut se briser sur les rochers; mais au delà de ce tournant, ce serait le salut.

—Pouvez-vous nager? demanda-t-il d'une voix anxieuse.

Les yeux gris de Myra, où brillait une pointe de malice, rencontrèrent ceux de son compagnon.

—Si vous mettez votre main sous mon menton, et comptez un, deux! un, deux! très vite et fort, je peux nager au moins dix mètres.

Jim Airth rit, leurs yeux échangèrent une camaraderie soudaine: "Par Jupiter, vous êtes courageuse", semblait dire le regard de l'homme; ce qu'il dit, en vérité, fut simplement: "Alors nager n'entre pas en question."

—Pas en question pour moi, dit Myra chaleureusement, ni pour vous, embarrassé de mon poids. Nous ne pourrions jamais franchir le tourbillon du tournant. L'effort n'aboutirait qu'à nous faire noyer tous deux, mais seul, vous en viendrez facilement à bout. Partez immédiatement, tout de suite! et ne tournez pas la tête en arrière, je vais m'asseoir au pied de la falaise et j'attendrai. J'ai toujours aimé la mer.

Jim Airth la contempla à nouveau, et cette fois avec une admiration qui ne se dissimulait pas.

—Ah! vaillante! dit-il, une vraie mère de soldats, de pareilles femmes font de nous une race de guerriers.



Myra posa sa main fine sur la manche du jeune homme.

— Mon ami, dit-elle, il ne m'a pas été donné d'être mère. Mais je suis la fille d'un soldat, et la veuve d'un soldat, et je n'ai pas peur de mourir. Oh! je vous implore, serrez-moi une fois la main, et partez!

Jim Airth saisit la petite main qu'on lui offrait, mais la maintint fermement dans la sienne.

— Vous ne mourrez pas, dit-il entre ses dents serrées. Pouvez-vous supposer que je laisserais aucune femme périr seule? et vous, vous, entre toutes les femmes. Par le ciel, vous ne mourrez pas. Croyez-vous que je pourrais partir, et laisser... Il se tut brusquement.

Myra sourit. La main de Jim était vigoureuse, et elle sentit une paix étrange entrer dans son cœur. N'avait-il pas dit: "Vous entre toutes les femmes"? Mais, même en cet instant suprême, le tact inné de lady Ingieby ne lui fit pas défaut.

— Je suis convaincue, dit-elle, que vous n'abandonneriez aucune femme en péril, et quelques-unes, hélas! auraient été plus faciles à sauver que moi. La grossouillette miss Susie flotterait naturellement...

Le rire puissant de Jim Airth retentit.

— Et miss Murgatroyd aurait pu s'embarquer sur son camée! dit-il.

Puis, comme si ce rire avait rompu le sortilège qui le tenait inactif:

— Venez! cria-t-il, et il entraîna Myra jusqu'au pied de la falaise. Nous n'avons pas un moment à perdre. Distinguez-vous le chemin que j'ai parcouru pour descendre! Regardez la trace de ma glissade sur le sable. Je l'ai *tobogané* sur le dos. Assez raide, je l'avoue, et rien à quoi se retenir: mais au fond, par une grande hauteur. Là, où ma glissade a commencé, se trouve une large roche plate qui peut servir de refuge. Il tira de sa poche un fort couteau fermé, en ouvrit la plus grosse lame, et commença à tailler des marches dans le sable friable de la falaise.

— Il faut que nous grimpons, déclara Jim Airth.

— Je n'ai jamais grimé, murmura derrière lui la voix de Myra.

— Vous grimperez aujourd'hui.

— Je n'ai jamais su grimper, même aux arbres.

— Vous grimperez le flanc d'une falaise ce soir. C'est notre unique chance de salut.

Il continuait vivement à creuser. Soudain, il s'arrêta.

— Faites-moi voir la distance à laquelle vous pouvez atteindre... Ma mesure ne peut compter. Mettez votre main gauche là, de cette façon, ensuite étendez la droite aussi haut que vous le pouvez. Maintenant votre pied gauche en bas, escaladez avec votre droit à une enjambée aussi étendue que possible... Bon! Un pouce de plus ou de moins, pourrait, tout à l'heure, faire toute la différence. Quelle miséricorde que cette falaise soit de sable friable. Nous serions perdus si elle s'était trouvée être de pierre. Il faut que vous choisissiez entre deux façons de procéder: je pourrais vous creuser une marche plus large que les autres, presque une petite plate-forme, juste hors de portée des vagues, vous laissant là pendant que je grimperais finir notre échelle. Alors, je reviendrai vous chercher, et vous pourriez grimper la première; moi, vous soutenant en arrière,

vous vous sentiriez davantage en sûreté. Ou bien, il faut me suivre marche par marche, à mesure que je les taille.

— Je ne pourrais demeurer seule sur une plate-forme, dit Myra. Je vous suivrai pas à pas.

— Bon, cela économisera du temps, mais je crains qu'il ne soit nécessaire que vous enlèvez vos bas et vos souliers. Pour ce genre d'ascension, il faut les pieds nus, nous aurons à enfoncer nos doigts de pied dans le sable, et les faire servir comme les doigts de la main.

Il se déchaussa; puis débouça la ceinture de sa "Norfolk jacket", il la noua solidement autour de sa cheville gauche, de façon à laisser un long bout pendre derrière lui, pendant qu'il grimperait.

— Voyez ceci, dit-il; quand vous serez dans la niche au-dessous de moi, la ceinture sera à portée de votre main. Si vous sentez que vous glissez, ou que l'étourdissement vous prenne, emparez-vous-en; seulement, si c'est possible, criez d'abord, et je me cramponnerai comme un coïmagon. Mais n'ayez recours à ce moyen que dans un cas de nécessité urgente.

Il ramassa les bas et souliers de Myra, et les enfonça dans une de ses vastes poches.

A cet instant, une vague qui arrivait en courant atteignit leurs pieds nus.

— Oh! Jim Airth, implora Myra, partez sans moi. Je n'ai pas la tête solide. Je ne peux pas grimper.

Il posa ses mains sur les épaules de la jeune femme, et la regarda droit dans les yeux.

— Vous pouvez grimper, dit-il, et vous allez grimper. Il faut que nous grimpons ou que nous soyons noyés. Et souvenez-vous, si vous tombez, je tombe, moi aussi. Vous ne me sauverez pas en vous laissant aller.

Elle leva vers lui un regard désespéré. Les yeux de Jim brûlaient sous son front soucieux. Elle éprouva la maîtrise impérieuse de la volonté de l'homme, la sienne tenta un dernier combat.

— Je n'ai personne pour qui je dois vivre, Jim Airth. Je suis seule au monde!

— Moi aussi, cria-t-il, j'ai été pis que seul depuis des années, mais il faut vivre, pour la vie. Voulez-vous donc rejeter le premier de tous les dons? Je veux vivre moi.—Dieu miséricordieux, je dois vivre, et vous de même—nous vivrons ou mourrons ensemble.

Il laissa aller les épaules de Myra et s'empara de ses poignets; élevant les petites mains tremblantes, il les appuya sur sa poitrine.

Ils demeurèrent ainsi un moment, dans un silence absolu.

Alors Myra se sentit totalement dominée. Toute crainte cessa; mais l'assurance qui y succéda était son courage à lui, et non le sien à elle, et elle le comprit. Levant la tête, de ses lèvres, devenues toutes blanches, elle sourit au jeune homme.

— Je ne tomberai pas, dit-elle.

Une autre vague battit leurs chevilles et ne se retira pas.

— Bon! dit Jim Airth et il la libéra. Nous nous devons mutuellement la vie. Quand de nouveau, je regarderai votre visage, nous serons, Dieu voulant, en sûreté! Venez!

Il s'élança sur le flanc de la falaise, se tenant sur la plus élevée des marches qu'il avait creusées.



Maintenant, suivez-moi avec précaution, lentement, et soigneusement. Nous ne sommes pas en posture de pouvoir nous dépêcher. Tenez chaque main et chaque pied dans une niche. Etez-vous là! Bon! Ne regardez ni en haut ni en bas, regardez mes talons... Dès que je bouge, avancez!... Allons! En venez-vous à bout?... Bon! nous allons de l'avant! Après tout, ce ne sera pas bien long... Dites donc, ce serait drôle si les miss Murgatroyd nous guettaient du haut de la falaise! Amélia serait si choquée de nos pieds nus, Eliza crierait: "Oh! mon cher amour!" et Susie tomberait vite sur nous! Hullo! calmez-vous là-bas! ne riez pas trop... Fameux couteau, n'est-ce pas, que le mien? je l'ai acheté au Mexique, et si je brise la grosse lame, il en reste deux, et une scie et un tire-bouchon. Attention que le sable ne tombe pas dans vos yeux... Dites-moi si les niches sont assez profondes, et rappelez-vous qu'il n'y a pas de presse; nous ne visons à aucun train en particulier! Du calme, du calme! Ne riez pas... Allons de l'avant... Bon. Nous voici au tiers du chemin. Ne regardez ni en haut ni en bas, guettez mes talons, et souvenez-vous, que la ceinture est à la portée de votre main, et là, où je suis, je suis ferme comme un roc. Vous, et toutes les miss Murgatroyd pourriez-vous y suspendre à la fois... Du calme, du calme là-bas... c'est bien, je ne les nommerai plus... A propos, l'eau doit être assez profonde au-dessous de nous maintenant, si vous tombez, vous prendriez simplement un bain. Et je dégringolerais vous repêcher, et nous recommencerions notre ascension. Seigneur Dieu!... Oh! ne faites pas attention, seulement mon couteau a glissé, mais je l'ai rattrapé!... Nous devons être à mi-chemin présentement. Quelle chance que nous ayons les traces de ma glissade pour nous guider. Je ne peux voir le rocher d'ici. Chantons un peu "Nancy Lee". Je suppose que vous connaissez la romance. Je travaille toujours mieux avec l'accompagnement d'un air entraînant.

Et tout en enfonçant son couteau dans la falaise, de sa voix claire et gaie, Jim Airth entonna:

De toutes les épouses que vous connaissez

Yeo ho! les gas! ho!

Yeo ho! yeo ho!

Il n'y en a point, je gage, de comparable à Nancy

[Lee,

Yeo ho! les gas! ho!

Yeo ho!

La voyez-vous, là-bas?

—Bon! j'ai touché un rocher, pas bien gros; rappelez-vous que le chemin incline à droite:

Qui nous salue de la main

Sur le quai;

Tous les jours quand je serai loin,

Elle guettera et m'attendra;

Et murmurerà tout bas: "Quand souffle la tem-

[pête..."

—Que ces maudites pierres soient confondues, en voilà une qui achève ma grosse lame.

Pour Jacques en mer.

Yeo ho! Gas! ho yeo! ho!

—Maintenant le chœur!

La femme du marin sera son étoile.

—Allons, chantez à votre tour!

Yeo ho, nous allons!

A travers la mer!

éleva la voix un peu tremblante de lady Ingleby.

—Très bien, cria Jim Airth, continuez, je vois la plate-forme, juste au-dessus de nous.

Yeo ho! yeo ho!

Voici un toast avant que nous partions.

Yeo! les gas! ho!

Yeo ho!

Longue, longue vie à ma chère femme!

Et aux copains en mer!

—Allons, vous en bas, continuez, j'ai une main sur la plate-forme.

Et garde nos os de Davy Jones

N'importe où nous sommes.

Et garde nos os—de Davy Jones, qui qu'il soit.

chanta d'une voix tremblante lady Ingleby, faisant en même temps un dernier effort, pour s'élever vers les niches vacantes, tout en ayant conscience que ses mains et ses pieds étaient si engourdis, qu'elle ne les sentait pas s'accrocher au sable.

Tout à coup, Jim Airth disparut à ses yeux, il venait de se hisser sur la roche.

Yeo ho! nous allons!

sa voix joyeuse arrivait d'en haut.

Yeo ho! yeo ho!

répondit lady Ingleby dans un souffle.

Elle ne pouvait plus avancer, elle n'avait la force que de rester là où elle était, cramponnée à la falaise.

Elle pensa subitement à une mouche sur le mur et crut en voir une qu'on faisait choir à terre, d'un coup de serviette. La mouche était tombée, tombée morte... et lady Ingleby sentit qu'elle aussi tombait. Elle jeta un regard d'agonie sur la haute falaise et sur la ligne du ciel au-dessus de la falaise. Puis tout chavira soudain, mais un long bras descendit vers elle, et une main ferme l'agrippa.

—Encore une marche, dit la voix de Jim Airth près de son oreille, ensuite je puis vous porter.

Elle fit l'effort, et il l'attira à son côté sur la plate-forme du rocher.

—Merci beaucoup, dit lady Ingleby, et qui était Davy Jones?

Le visage de Jim Airth était baigné de sueur, sa bouche remplie de sable. Son cœur battait dans sa gorge. Mais il aimait le franc jeu, et aimait voir les autres le pratiquer. Aussi, il mit en riant son bras autour de Myra, la tenant serrée, afin qu'elle ne se rendit pas compte à quel point elle tremblait.



—Davy Jones, dit-il, est un gentleman qui a un coffre au fond de la mer, dans lequel s'entassent toutes les choses, qui se noient. Je crains que votre jolie ombrelle n'y soit allée, et mes chaussettes, et mes souliers. Mais nous lui en faisons cadeau volontiers... Ah ça! dites donc!... Oui. Pleurez si vous en avez envie... Ne vous occupez pas de moi... Ne pensez-vous pas que nous pourrions nous souvenir d'une formule de prière? Car, si jamais deux êtres ont bravé la mort ensemble, nous l'avons bravée, et par la miséricorde de Dieu, nous voilà, et vivants!

## CHAPITRE XI

### ENTRE MER ET CIEL

Myra ne devait jamais oublier la prière prononcée par Jim Airth. Un secret instinct lui donnait la certitude que, pour la première fois, il exprimait à haute voix, devant une autre créature humaine, les sentiments profonds de son âme. En même temps, elle se rendait compte que, pour la première fois aussi dans sa vie à elle, la prière était devenue une réalité. Ramassée sur l'étroite plate-forme, tremblant si violemment, que, sans le bras protecteur qui la soutenait, elle serait sûrement tombée. A écouter cette âme virile, exhaler dans un langage si simple, sa reconnaissance pour la vie préservée et la sûreté atteinte, et y adjoindre une fervente supplication de protection durant la nuit à venir, et de délivrance au matin, il parut à Myra que les cieux s'ouvraient, et que Dieu lui était présent! Une paix immense remplît son cœur. Avant que cette prière en phrases hachées fût achevée, Myra avait cessé de trembler, et quand Jim Airth se mit à réciter les paroles du *Pater*: "Notre Père qui êtes aux cieux", la voix douce de Myra fit unisson, pleine d'une réelle ferveur.

Aux derniers mots, Jim Airth retira son bras, et un silence embarrassé tomba entre eux. L'émotion mentale avait éveillé une gêne physique. En joignant leurs voix dans ce "Notre Père", leurs âmes s'étaient élancées vers des régions, où leurs corps n'étaient pas prêts à les suivre.

Lady Ingleby sausa la situation. Avec la gracieuse spontanéité qui lui était naturelle, et à laquelle on ne résistait pas, elle se tourna vers Jim Airth. Dans la pénombre croissante, le jeune homme pouvait tout juste distinguer les graves yeux gris rêveurs, et l'ovale blanc du visage.

—Il faut, dit elle, que je vous avoue, qu'il me serait impossible de rester confinée toute la nuit sur une plate-forme de rocher, grande comme un canapé, en compagnie d'une personne qu'il me faudrait appeler *Monsieur*. Je ne puis demeurer là, qu'avec un vieil ami intime, qui, bien entendu, m'appellerait Myra, et que je pourrais appeler Jim. A moins que vous ne m'en donniez l'autorisation, je me propose de descendre et de rentrer à la nage. Et si vous m'interpelez sous le vocable de Mrs O'Mara, j'aurai sûrement une attaque de nerfs, qui me fera choir dans le vide.

—Entendu! dit Jim Airth. Je détiste les titres de tout genre. Je descends de quakers, et un nom sans adjonction quelconque me paraît toujours le meilleur. Et ne sommes nous pas des amis éprouvés et anciens? chaque minute passée à

gravir le flanc de cette falaise représente une année. Tandis que la seconde qui s'est écoulée entre l'instant où mon couteau a glissé de ma main droite, et où ma main gauche l'a rattrapé, peut être évaluée à dix ans. Pensez un peu si mon couteau était réellement tombé! Non, n'y pensez pas. Nous n'étions pas tout à fait à mi-chemin. Il faudrait maintenant que vous vous rechaussiez—et il sortit de ses poches les bas et les souliers de Myra.—Et puis, nous avons à découvrir le moyen de nous installer confortablement et en sécurité. Nous n'aurons qu'un seul ennemi à combattre, pendant les heures en perspective devant nous,—la crampe;—il faut m'avertir de suite, si vous en éprouviez le moindre symptôme. J'ai fait métier d'éclaircir en mon temps, et je connais un secret ou deux. Je sais aussi ce que veut dire l'effort de garder la même position pendant des heures sans oser bouger un muscle, et la sueur vous ruisselant sur le visage de l'agonie causée par une crampe. Il faut nous en défendre.

—Jim, dit Myra, combien de temps aurons-nous à demeurer ici?

Il eut un sursaut, comme si le son de son nom sur les lèvres de Myra avait pour lui une profonde signification; une vibration joyeuse sonnait dans sa voix en répondant!

—Il est totalement impossible, d'ici, d'attendre le sommet de la falaise. A la descente, j'ai dû me laisser tomber de plus de dix pieds de haut. Vous remarquerez que la falaise nous surplombe. Quant à ce qui est de la marée, dans trois heures, elle nous laissera le chemin libre; mais il n'y a pas de lune, et l'obscurité à ce moment-là sera complète. Si je dois vous remettre saine et sauve sur la terre ferme, il faut attendre le jour; l'aurore commencera à poindre peu après trois heures, le soleil se lève à 3 h. 44, mais nous y verrons clair longtemps avant. Je crois que nous pouvons être rendus à l'auberge de la Tête de Sarrasin vers les quatre heures. Espérons que miss Murgatroyd ne sera pas à son poste d'inspection quand nous monterons le sentier du jardin.

—Que peuvent-ils bien tous penser en ce moment? demanda lady Ingleby.

—Je n'en sais rien, et je ne m'en soucie guère, dit joyeusement Jim Airth. Je vis, vous vivez, et nous avons gagné le record des ascensions! Rien d'autre n'importe.

—Non, mais sérieusement, Jim?

—Eh bien, sérieusement, il est peu probable qu'on s'aperçoive de mon absence, je dine souvent ailleurs, et rentre tard avec ma clef; quelquefois, je ne rentre pas du tout. Mais à votre sujet?

—Il est assez singulier, dit Myra, qu'en sortant j'aie fermé ma porte à clef; j'ai la clef dans ma poche; j'avais des papiers éparpillés sur la table, je ne suis pas une personne très ordonnée. La seule autre occasion où j'ai fermé ma porte, je n'ai pas diné, et me suis couchée en rentrant de ma promenade.—je suis ici pour une cure de repos—la femme de chambre a essayé d'ouvrir ma porte, n'a pas insisté, et n'est revenue que le lendemain matin; elle agira sans doute de même ce soir.

—A'ors, j'imagine qu'ils n'enverront pas des éclaireurs à notre recherche, conclut Jim Airth.



—Non, nous sommes si isolés ici, nous n'avons d'importance que pour nous-mêmes, dit Myra.

—Et l'un pour l'autre, ajouta tranquillement Jim Airth.

Le cœur de Myra s'arrêta.

Ces quatre mots, articulés si simplement par cette voix tendre et profonde, eurent pour elle plus d'importance qu'aucune parole jamais entendue! Leur signification était si vaste que leur énonciation créa un silence, comme un temple mystérieux et saint, où leur écho se répercutait cent et cent fois.

Les deux êtres, assis sur le rocher battu par la mer, écoutaient l'hosanna de la possession réciproque, trop beau pour être interrompu.

Aucune parole ne vint rompre le charme nouveau. Le cœur de Myra s'éveillait, et quand le cœur est remué, l'esprit reste court.

A la fin:

—Vous rappelez-vous, murmura Jim, ce que je vous ai dit avant que nous commencions notre ascension? Ne vous ai-je pas dit, que si nous réussissions à atteindre indemnes cette plateforme du rocher, nous nous devrions mutuellement la vie. Eh bien, nous y sommes parvenus, et le fait existe.

—Ah! non! s'écria Myra avec impétuosité, non, le cas n'est pas le même; vous étiez libre, et en sûreté, vous chemiez sur la falaise, loin de tout danger, moi, dans mon inqualifiable folie, je m'étais étendue sur le sable, et j'y dormais pendant que la marée montait. Vous êtes descendu au risque de votre vie, pour me sauver. Je vous dois la vie, Jim Airth, et vous ne me devez rien.

L'homme assis près de Myra, tourna la tête vers elle, et d'une voix brève, avec un sourire un peu ironique, répondit:

—Je n'ai pas l'habitude de souffrir qu'on conteste mes affirmations.

L'obscurité venait, et à peine pouvaient-ils distinguer leurs visages respectifs.

Lady Ingleby rit. Elle était si inaccoutumée à ce genre d'observation, que sur l'instant, aucune réponse ne lui vint aux lèvres.

Au bout d'un moment, elle reprit:

—J'imagine, en somme, que je dois la vie à mon ombrelle rouge; si elle n'avait pas attiré votre attention, vous ne m'auriez pas vue.

—Le croyez-vous? interrogea Jim Airth, les yeux rivés sur la blancheur du délicieux visage tourné vers lui. Depuis le premier instant où je vous ai aperçue, le soir de votre arrivée, vous êtes toujours demeurée dans le rayon de ma vision, je n'ai perdu aucun de vos mouvements.

—Depuis le soir de mon arrivée? répéta lady Ingleby avec surprise.

—Oui, répondit Jim Airth délibérément. Oui, sept heures d'horloge, le 1er juin, je me tenais à la fenêtre du fumoir, las de moi-même, mécontent de mon travail, fatigué de poisson frit; ne riez pas; les petites, comme les grandes choses, sont un facteur parmi celles qui dépriment un homme. Mais la barrière du jardin s'ouvrit et "Vous", en grosses lettres d'or—le soleil dans les yeux, avançâtes dans le sentier. Je vous jugeai une femme faite, approchant de mon âge, une femme du monde, avec une position à remplir, et une connaissance des hommes et des choses en géné-

ral. Cependant vous apparaissiez en même temps semblable à une ravissante enfant, abordant dans le pays des fées; l'allégresse de vacances heureuses dansait dans vos yeux. Depuis cet instant, le beau côté de la vie a été pour moi "Vous" en lettres d'or.

Puis il demeura silencieux. La nuit était tout à fait tombée. Myra glissa sa main dans celle du jeune homme, qui, étroitement se referma sur la sienne.

—Continuez, Jim, dit-elle doucement.

—J'allai alors dans le hall, et je vis votre nom inscrit sur le livre des voyageurs, l'encre était encore humide; l'écriture, celle d'une enfant en vacances,—j'aimerais même assez vous donner des modèles à copier!—le nom me surprit agréablement. Je m'étais attendu à pouvoir de suite placer dans son milieu, la femme que j'avais entrevue montant l'allée du jardin. Ce me fut un soulagement de découvrir que ma princesse des contes de fée, n'était, après tout, ni une beauté à la mode, ni une étoile du grand monde, mais détenait simplement un simple nom irlandais, et demeurait dans une "Lodge".

—Continuez, Jim, et la voix de lady Ingleby tremblait légèrement.

—Puis le nom de Shenstone m'intéressa. Je connais bien les Ingleby, lui du moins, et bientôt je dois connaître lady Ingleby. Le fait est, qu'aujourd'hui même, je lui ai écrit pour solliciter un entretien, j'ai besoin de la voir afin d'obtenir d'elle la permission d'insérer dans mon livre certaines notes de son mari. J'imagine que vivant près de Shenstone Park, vous devez connaître les Ingleby?

—Oui, dit Myra, mais expliquez-moi, Jim, comment il se fait que si dès le premier jour je vous ai intéressé, vous ne m'avez depuis jamais regardée? Pourquoi vous êtes-vous montré à mon égard si raide et si peu amical? Pourquoi n'avez-vous pas été au moins aussi aimable pour moi, que pour Susie par exemple?

Jim Airth demeura silencieux un temps appréciable, regardant dans la nuit; à la fin, il murmura:

—Je désire vous le dire. Je dois vous le dire. Mais, auparavant, puis-je vous poser quelques questions?

Lady Ingleby, à son tour, tourna ses regards vers l'obscurité; mais elle se rapprocha un peu de la solide épaule qui la frôlait.

—Demandez-moi ce que vous voulez, dit-elle, il n'y a rien dans ma vie que je ne sois disposée à vous confier, Jim Airth.

Sa joue était si proche de la rude "Norfolk jacket", qu'un léger mouvement de celui qui la portait l'y eût fait reposer. Mais, Jim ne bougea pas, seulement son étreinte de la main de Myra se resserra.

—Vous êtes-vous mariée très jeune? demanda-t-il.

—Je n'avais pas dix-huit ans. Il y a dix ans de cela.

—Vous êtes-vous mariée par amour?

Il y eut une pause prolongée, tous deux regardant obstinément dans la nuit.

Puis, parlant lentement, Myra répondit:

—Pour être absolument sincère, je me suis mariée surtout pour échapper à un "home" où



j'étais très malheureuse. Puis j'étais si jeune, et je ne connaissais rien de la vie, et rien de l'amour; et comment puis-je m'expliquer, Jim Airth? Je n'ai pas appris grand'chose durant ces longues années.

—Avez-vous été malheureuse?

La question fut formulée dans un soupir.

—Non, pas vraiment malheureuse. Mon mari était un homme excellent; bon et patient vis-à-vis de moi, au delà de toute expression. Mais j'ai souvent éprouvé le vague sentiment que je manquais le meilleur de la vie. Aujourd'hui, j'en suis certaine.

—Depuis combien de temps, êtes-vous?... Depuis combien de temps est-il mort?

La voix grave était si tendre que la question ne pouvait causer de souffrance.

—Sept mois, répliqua lady Ingleby, mon mari a été tué à la prise de Targai.

—A Targai, s'exclama Jim Airth surpris au point de ne pouvoir dissimuler son étonnement. Mais se repréant aussitôt: ah! oui... Sept mois, j'étais là aussi...

Des pensées tumultueuses se succédaient rapides dans son cerveau, et la lumière se faisait.

Sergent O'Mara! Était-ce possible? une créature exquise et raffinée comme la femme à son côté, ayant tous les signes certains d'une naissance élevée et d'une éducation parfaite? Le sergent était un bel homme, et supérieur — mais, Seigneur Dieu,—son mari! Il est vrai que les jeunes filles de dix-huit ans sont capables d'incroyables folies, quittes à s'en repentir après un mariage clandestin sans doute, pour fuir un "home" malheureux, puis, après ce coup de tête, répudiée sans doute par sa famille, et maintenant solitaire, et sans amis...

Mais, sergent O'Mara! Cependant aucun autre O'Mara n'était tombé à Targai, et Jim se souvint qu'il existait en effet quelque lien entre le sergent et lord Ingleby.

Pendant qu'il méditait, parvint à son oreille, sortant de l'obscurité, la douce voix de Myra:

—Mon mari fut toujours excellent pour moi, mais...

Jim Airth posa son autre main sur celle qu'il tenait déjà.

—J'en suis convaincu, dit-il avec bonté. Et si vous aviez été plus âgée, et aviez connu quelque chose de l'amour, vous eussiez agi différemment. N'essayez pas d'expliquer, je comprends.

Et Myra fut heureuse d'en rester là. Il eût été si difficile d'expliquer plus avant sans dévoiler le caractère de Michel; une seule chose importait, et celle-là était atteinte sans autre explication. Jim Airth comprenait.

—Et maintenant, à votre tour, suggéra-t-elle tendrement.

—Ah! oui, dit-il avec un effort pour se ressaisir. Mon expérience personnelle m'a fait passer également à côté du "Meilleur" et s'étend, comme la vôtre, sur dix longues années. Mais elle a été plus dure. N'étant encore qu'un gamin de vingt et un ans, j'ai épousé une femme plus âgée que moi, mais admirablement belle. Rien ne me parut compter sauf cela. Je savais que ce n'était pas une honnête femme, mais je pensais qu'elle pouvait le devenir, et même, si elle demeurait ce qu'il était, peu m'importait, je la

voulais. Plus tard, je sus qu'elle s'était moquée de moi tout le temps. Et tout le temps, un autre, un homme plus vieux que moi, se moquait de moi avec elle! Il n'avait pas été en position de l'épouser au moment où je la pris pour femme; mais deux ans plus tard il hérita. Alors, elle me quitta.

Jim Airth se tut. Sa voix était dure. La nuit était très noire. Dans l'obscur silence, ils entendaient le tonnerre rythmé des vagues assaillant le bas de la falaise.

—Je la divorçai, naturellement — et il l'épousa. Puis je partis pour l'étranger, et j'y restai. Il m'était impossible de la considérer autrement que comme ma femme. Elle avait fait de ma vie un enfer, m'avait volé toutes mes illusions, empoisonné ma jeunesse. Mais devant Dieu, j'avais déclaré la prendre pour femme jusqu'à ce que la mort nous sépare; et aussi longtemps que nous vivions tous deux, qui pouvait me relever de ce serment? Il me semblait qu'en demeurant dans un autre hémisphère, je rendais son mariage moins coupable. Plus d'une fois, dans les commencements, j'ai pensé à me tuer pour la libérer de son péché. Mais avec le temps, je dominaï ces pensées morbides, et me rendis compte que la vie est le premier de tous les biens, avant l'amour. Et la rejeter volontairement est une offense impardonnable. La peine du suicide devant être la perte de l'immortalité! Enfin, je trouvai des tâches à accomplir, en Amérique et ailleurs, et il y a un an, elle est morte. Je serais revenu en Angleterre de suite, mais j'étais engagé dans ce gâchis en Orient, qu'on appelait "une guerre". Enfin j'ai eu un congé de convalescence, et me voici récupérant mes forces, et terminant mon livre. Maintenant, vous comprendrez peut-être pourquoi la beauté chez une femme m'inspire une sorte de panique, alors même que tout mon être frémit du désir de lui rendre un culte. Je me suis souvent dit, que si jamais j'affrontais encore une fois l'aventure du mariage, ce ne serait qu'avec une femme sans beauté, et d'un cœur noble,—quoique au fond, je sache que je n'arriverai jamais à désirer le visage sans beauté,—nonobstant, pareil à l'enfant qui a été brûlé et craint la flamme, je m'efforce de me détourner de la beauté. Seulement, oh! ma princesse des contes de fée, oserais-je le révéler, voici des jours et des jours que j'éprouve la certitude qu'en vous, "Vous", en lettres majuscules d'or, la beauté, et le cœur noble, se trouvent réunis. Depuis l'instant, où encadrée par la lumière du couchant, vous vous êtes avancée dans l'allée du jardin, mon cœur a été pénétré de la conviction, qu'étant ce que vous êtes, vous rencontrerez ici, représentait pour moi un facteur si important que je n'ai pas osé en chercher la signification. Je ne sais pourquoi, vous n'étiez pas associée dans mon esprit à la pensée du veuvage, et je n'ai appris que vous étiez libre, que ce soir, lorsque sur la plage, vous avez dit: "Je suis la veuve d'un soldat." Maintenant, vous savez tout, j'ai commencé la vie par une terrible gaffe, néanmoins, j'espère n'être pas indigne de votre confiance, et vous n'aurez pas à regretter de m'avoir à votre côté sur cette plate-forme de rocher.

La seule réponse de Myra fut de se rappo-



cher, et d'appuyer sa joue sur la manche du veston.

—Jim, dit-elle, oh! Jim!

Au bout d'un moment, Jim Airth parla:

—Alors, vous connaissez les Ingleby?

—Oui.

—Est-ce que la "Lodge" est située près de Shenstone Park?

—Elle est dans le parc même, non pas à une des grilles!... C'est une jolie petite maison, près de l'entrée, du côté nord.

—Vous la tenez des Ingleby, en location?

Myra hésita, mais seulement pendant une fraction de seconde.

—Non, la maison est ma propriété, lord Ingleby me l'a donnée.

—Lord Ingleby? La voix de Jim sonnait comme un froncement de sourcils. Pourquoi pas lady Ingleby?

—Le don n'était pas en son pouvoir, tout ce qui est à elle, était à lui.

—Je comprends, lequel des deux avez-vous d'abord connu?

—J'ai connu lady Ingleby toute ma vie, et lord Ingleby depuis son mariage.

—Ah! alors il est devenu votre ami parce qu'il l'a épousée.

Myra rit.

—Oui, dit-elle, je suppose qu'il en est ainsi.

—Où réside la plaisanterie?

—Nulle part, sauf que votre façon de présenter la chose, m'a paru amusante, mais évidemment, c'est l'exacte vérité.

—Ont-ils des enfants?

La voix de Myra tremblait un peu en répondant.

—Non. Pourquoi le demandez-vous?

—C'est que pendant la campagne, j'ai plus d'une fois partagé la tente de lord Ingleby, et il lui arrivait de parler dans son sommeil.

—Ah!

—Il y avait un nom qu'il répétait souvent.

Le coeur de lady Ingleby se serra.

—Ah! répéta-t-elle, respirant à peine.

—C'était "Tom", continua Jim Airth. La nuit qui précéda sa fin tragique, Ingleby ne cessa de se retourner en dormant et d'appeler "Tom!" Je me suis figuré qu'il avait probablement un jeune fils, qui se nommait ainsi.

—Il n'avait pas de fils, et n'en avait jamais eu, dit lady Ingleby, maîtrisant avec peine sa voix. "Tom" était un chien qu'il aimait beaucoup. Est-ce là le seul nom qu'il prononçât?

—Le seul que j'aie jamais entendu, répliqua Jim Airth.

Soudain lady Ingleby entoura de ses deux bras celui de son compagnon.

—Jim, murmura-t-elle en accents brisés. Vous n'avez pas prononcé mon nom une seule fois. C'était cependant un pacte entre nous de nous traiter mutuellement en anciens et intimes amis. Il me paraît vous avoir appelé "Jim" toute ma vie. Mais vous ne m'avez pas, une seule fois nommée Myra. Laissez-moi l'entendre maintenant, je vous en prie.

Jim Airth recouvrit de sa grande main les deux mains de la jeune femme.

—Je ne puis pas, dit-il. Silence,—pas ici,—cela signifie tant de choses pour moi, attendez que nous soyons revenus sur terre, alors. Ah! voyons, ne pouvez-vous m'aider?

Ce genre d'émotion était chose inconnue à lady Ingleby, comme l'était le battement fou de son coeur. Mais elle comprit que la situation demandait du tact; alors pour faire diversion, elle dit:

—Jim, n'êtes-vous pas affamé? Je le serais si je n'avais pas pris un thé monstre avant de partir. Je suppose que le dîner est terminé à la Tête de Sarrasin!... Je me demande quelle heure il peut être?

—Nous allons le savoir tout de suite, dit Jim Airth gaiement. Il plongea dans sa poche, en sortit une boîte d'allumettes, en frotta une, et à la lumière de la petite flamme regarda sa montre, et Myra entrevit une seconde le visage maigre et décidé; elle aperçut en même temps, l'abîme tout proche, et qu'elle avait presque oublié. Un sentiment de vertige s'empara d'elle. Elle aspirait à saisir le bras de Jim Airth, mais il l'avait résolument éloigné.

—Dix heures et demie, annonça-t-il. Miss Murgatroyd a coiffé son bonnet de nuit. Eliza a soupilé devant sa fenêtre ouverte: "bonsoir été, bonsoir belle nuit", et Susie a croisé ses mains grassoillettes sur son coeur, et dit sagement: "Je me repose."

Myra sourit.

—Et elles sont toutes trois à épier le bruit que font vos gros souliers, lorsque vous les lancez à votre porte, c'est toujours votre bonsoir à la maison silencieuse.

—Non vraiment? Est-ce que je fais du tapage avec mes chaussures? dit Jim Airth tout penaud. Jamais plus.

—Oh! mais vous auriez tort, j'aime, ou du moins Susie aime ce bruit et y compte. Jim, cette allumette me fait penser à une chose: pourquoi ne fumez-vous pas? Cela apaiserait votre faim, et serait égayant et confortable.

La pipe et la blague à tabac furent dehors en un clin d'oeil.

—Vous êtes sûre que cela ne vous gêne pas, ne vous fait pas mal au coeur, ne vous donne pas la migraine?

—Non, je crois que j'y prends plaisir, dit Myra, j'en suis même sûre. J'aime du moins à être proche. Non, je ne fume pas moi-même.

Une autre allumette fut grattée, et à nouveau, Myra vit l'abîme, et mesura l'étroitesse du refuge qui les portait; elle se domina jusqu'au moment où la pipe de son compagnon fut bien allumée, alors elle dit:

—Oh! Jim, je suis désolée, mais je sens que je vais avoir un étourdissement. Il me semble qu'il faut que je tombe!

Et un sanglot étouffé s'étrangla dans sa gorge.

Jim Airth se retourna, alerte sur l'instant.

—Bêtises! dit-il, mais le mot humiliant fut prononcé tendrement. Quatre pieds de large sont un refuge aussi efficace que vingt pieds. Changez un peu de position.

Il entoura Myra de son bras, et la fit glisser de façon à ce qu'elle appuyât de plus près contre la falaise derrière eux. Maintenant, oubliez le bord, je vais vous raconter des histoires de bivouac, et des aventures du "Wild West".



Et pendant qu'ils demeuraient immobiles dans l'obscurité, Jim Airth fuma et parla, évoquant dans une langue imagée des aventures lointaines. Myra, absorbée et ravie, écoutait, se rendant mieux compte à chaque instant de la noblesse du cœur viril et courageux de celui qui parlait avec tant de simplicité, dévoilant inconsciemment son âme ardente, toutes ses facultés de jouir, toutes ses capacités de souffrir. Et comme elle écoutait, son cœur à elle murmurait :

"Oh! mon cher camarade, Dieu soit loué que vous n'avez trouvé sur le livre aucun nom qui vous eût fait fuir. Et surtout, je remercie Dieu pour la sage recommandation du docteur: "Laissez derrière vous votre identité."

## CHAPITRE XII

### SOUS L'ŒIL DE L'ÉTOILE DU MATIN

La nuit s'écoulait. Des étoiles brillèrent dans l'azur foncé du ciel, tels des yeux infatigables veillant sur le monde endormi.

Le bruit de la mer peu à peu s'atténuait, et d'un fracas de tonnerre était tombé à un murmure qui allait toujours s'éloignant.

La chaude nuit de juin était infiniment calme.

Jim Arth avait changé de place, s'avancant vers le bord de la plate-forme de rocher, et balançant ses jambes dans le vide. Son contentement était si intense, que les paroles devenaient impuissantes, et le silence une nécessité heureuse. La perspective de ce que l'avenir pouvait lui réserver, faisait paraître leur refuge trop étroit pour le contenir; il cherchait dans le mouvement une diversion à son agitation intérieure: le seul qui fût à sa portée, consistait à balancer dans l'obscurité ses longues jambes. Il ne lui vint pas à l'esprit de s'étonner du silence de sa compagne, les raisons du sien lui paraissant amplement suffisantes. A la fin, il gratta une allumette pour savoir l'heure, et se retournant avec un sourire, la petite flamme qu'il tenait en main éclaira le visage de Myra. Elle était à genoux sur le rocher, les mains appuyées à la falaise surplomante, dont avec terreur elle détournait la tête; son visage était d'une pâleur mortelle, et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Jim, avec une exclamation, laissa tomber l'allumette, et à tâtons se dirigea vers la malheureuse Myra.

—Chère, cria-t-il, ô! ma chérie, qu'est-ce qu'il y a? Brute égoïste que je suis! Je croyais que vous vous reposiez, paisible et contente.

Ses mains tâtonnantes qui la cherchaient la trouvèrent, et la saisirent.

—Oh! Jim, sanglota lady Ingleby. Je suis si désolée, ma faiblesse est honteuse, mais je crois bien que je vais m'évanouir. Toute la falaise me paraît se mouvoir et se balancer. A chaque seconde, j'ai peur qu'elle ne me fasse chavirer. Et vous paraissiez si éloigné!

—C'est du vertige, dit Jim Airth, et il n'y a pas à en être surpris, il n'y a là aucune faiblesse ni honte! Vous avez été magnifiquement vaillante. C'est moi qui suis un imbécile sans prévoyance. Mais je ne peux pas vous permettre de vous évanouir ici. Il faut vous étendre de suite; voyons, si je m'assieds sur le bord du ro-

cher en vous tournant le dos, pouvez-vous glisser derrière moi, et vous coucher à plat, vous appuyant à la falaise?

—Non! Oh non, je ne pourrai pas! murmura Myra, cela m'épouvante affreusement quand vous laissez pendre vos jambes dans le vide, et je ne puis supporter toucher la falaise, elle me semble se mouvoir, et me pousser vers l'abîme. Oh! Jim! qu'est-ce que je vais devenir? Aidez-moi, aidez-moi.

—Il faut vous étendre, dit Jim Airth entre ses dents serrées. Attendez un instant. Poussez-vous un peu. N'avez pas peur... Je vous tiens. Laissez-moi arriver derrière vous. C'est bien ainsi, vous ne touchez pas la falaise; donnez-moi le temps d'enfoncer solidement mes épaules dans le creux qui est là, et mes pieds du côté opposé! C'est fait. Avec mon dos, incrusté de cette façon dans la falaise, il faudrait un tremblement de terre pour me déloger; maintenant, chère, tournez votre visage vers la mer, puis laissez-vous aller. Vous ne tomberez pas. N'avez aucune crainte.

Très doucement, mais très fermement, il l'attira dans ses bras.

Epuisée, terrifiée, prête à perdre connaissance, lady Ingleby n'eut d'abord conscience que de l'immense soulagement que lui faisait éprouver cette force supérieure qui l'enveloppait. Il lui paraissait avoir combattu la falaise, et résisté, au vide béant qui l'appelait, jusqu'à l'entier épuisement de ses forces. Sa joue appuyait sur la "jacket" à l'étoffe rude, qui lui donna l'impression d'être plus douce que le meilleur oreiller. Avec un soupir de soulagement, elle croisa ses mains sur sa poitrine, et sur ces petites mains, Jim posa une des siennes. Myra se sentit en sûreté, bien gardée.

Puis à son oreille parvint la voix de Jim Airth.

—Nous ne sommes pas seuls, disait cette voix. Il faut, chère, essayer de dormir, mais d'abord, je veux que vous vous rendiez bien compte que nous ne sommes pas seuls, comprenez-vous ce que je veux dire? *Dieu est ici présent*. Quand j'étais un gamin allant dans les Highland à une "Dame school", la vieille "Dame" me faisait apprendre par cœur le cent trente-neuvième psaume. Je l'ai récité en toutes sortes d'occasions, et au milieu des dangers divers; je vais vous dire mes versets favoris:

"Où irai-je loin de ton esprit? Et où fuirai-je loin de ta face?"

"Si je prenais les ailes de l'aube du jour, et si j'allais demeurer à l'extrémité de la mer; là même, ta main me conduirait et ta droite me saisirait.

"Les ténèbres mêmes ne me cacheront pas à toi, et la nuit resplendira comme le jour. Autant te sont les ténèbres que la lumière..."

La voix profonde se tut. Lady Ingleby ouvrit les yeux.

—J'étais presque endormie, dit-elle. Comme vous êtes bon, Jim!

—Non, je ne suis pas bon, je suis un être coriace, plein de défauts, et assailli de faiblesses. Seulement, si vous voulez vous fier à moi, avec la grâce de Dieu, je ne vous manquerai jamais. Mais pour le présent, je veux que vous dormiez, et que vous ne pensiez pas à moi. Je ne suis qu'un instrument à qui la Providence permet



d'assurer votre sûreté. Voyez-vous cette merveilleuse planète, suspendue comme une lampe dans les cieux? Regardez-la pendant que je vois réciter des vers écrits par une femme américaine, sur le dernier verset du psaume.

Et la joue appuyée sur les doux cheveux de Myra, Jim Airth répéta lentement l'admirable poème de Mrs Beecher Stowe.

La voix de Jim Airth se tut, il attendit un instant en silence.

—Alors, aimez-vous ce poème? interrogea-t-il doucement. Aucune réponse ne vint, Myra dormait aussi paisiblement qu'une enfant. Jim Airth percevait sous sa main, la respiration régulière de la jeune femme.

—Dieu soit loué! dit-il, l'oeil fixé sur l'étoile du matin.

### CHAPITRE XIII

#### LE RÉVEIL

Quand lady Ingleby ouvrit les yeux, elle ne put tout d'abord s'imaginer où elle se trouvait.

Le jour se levait, une bande de clarté striant le ciel violacé avait remplacé l'étoile du matin. Ses reflets argentés se balançaient mollement sur les eaux.

—Pourquoi suis-je endormie si près d'une grande fenêtre, se demandait Myra, l'esprit encore engourdi. Où suis-je? sur un balcon?

Elle demeura sans bouger, cherchant dans la torpeur de son demi-sommeil à résoudre ce problème.

Enfin, abaissant ses regards, elle vit qu'une large main brune maintenait les deux siennes. Sa tête reposait dans la courbe du bras, à qui cette main appartenait, un autre bras vigoureux était étendu sur elle dans un geste de protection. Toutes les questions trouvèrent leur solution en deux mots brefs: "Jim Airth."

Lady Ingleby conserva son immobilité, craignant de rompre la paix profonde qui la pénétrait. Elle hésitait à revenir sur terre, et à briser l'enchantement exquis dont elle était enveloppée.

En même temps que le jour se levait sur la mer, une merveilleuse lumière s'alluma dans les doux yeux de Myra, une lumière qui ne les avait jamais éclairés.

—Dieu de bonté, murmura-t-elle, dois-je connaître enfin le meilleur? Puis, doucement, elle tira une de ses mains, et la posa sur la main masculine qui avait couvert les deux siennes.

—Jim, dit-elle, Jim! Regardez, c'est le jour!

—Oui, répondit la voix de Jim Airth. Oui, quoi? *Entrez*. Hullo! Oh! est-ce possible!

Myra sourit, elle venait de traverser ses premiers instants irréels d'étonnement. Mais Jim Airth s'éveilla à la réalité, plus rapidement qu'elle n'avait fait.

—Hullo! dit-il, j'avais l'intention de monter la garde tout le temps, mais j'ai dû m'endormir. Comment vous sentez-vous? Bien. En êtes-vous sûre au moins? Pas de crampe? Moi, j'ai une crampe dans la jambe gauche qui dans cinq minutes me fera dégringoler jusqu'en bas de la falaise, si je ne bouge pas immédiatement. Laissez-moi vous aider à vous relever... parfait. Mainte-

nant restez tranquille pendant que je me libère... Par Jupiter, je crois que je fais partie de la falaise, comme un fossile. Est-ce qu'il ne vous paraît pas que des années se sont écoulées depuis que vous avez demandé: *Et qui est Davy Jones?* Vous devez avoir grand besoin de votre déjeuner. Il est temps que nous rentrions.

Parlant ainsi gaïement, Jim Airth détendit ses longs membres, se frotta vigoureusement, éleva ses bras en l'air, puis passa la main sur ses cheveux emmêlés.

—Ma perruque, dit-il. Quel matin! et quelle joie de vivre!

Myra glissa un regard vers lui. Les yeux du jeune homme étaient tournés vers la mer, et brillaient de la même clarté qui illuminait les siens.

—N'avez-vous pas grand'faim? répéta Jim Airth en tirant sa montre.

—Certes, dit Myra joyeusement, et, présentement, j'ose vous parler des petits pains excellents que j'ai eus pour mon thé. Quelle heure est-il, Jim?

—Trois heures et demie. Dans quelques minutes le soleil va se lever. Avez-vous jamais contemplé l'aurore? N'est-ce pas un spectacle merveilleux? Voyez, l'étroite bande de clarté va s'élargissant. Le Roi du jour vient! Regardez les petits nuages annonciateurs, dans leur vêtue rose et or. Observez, là où la mer brille le plus. Ah!... Voici le haut du disque couleur de sang qui s'élève de l'océan. Et avec quelle rapidité la boule entière surgit. Maintenant, suivez des yeux la sente d'or et de pourpre, frémissant sur les eaux, une route royale qui va de la grève au pied du trône de sa brillante majesté. Une nouvelle journée a commencé, et nous ne nous sommes pas dit "bonjour". Pourquoi le ferions-nous? Nous ne nous sommes pas dit "bonsoir". Quel rêve que de n'avoir jamais à se dire ni bonjour ni bonsoir! La nuit serait toujours bonne, et aussi le matin. La vie serait un crescendo de joie... de "meilleur"... Ah! silence, je ne voulais pas dire tout cela encore... Quoi? avons-nous trouvé le meilleur... Etes-vous prête pour la descente? Non, je ne puis vous autoriser à regarder au-dessous de nous, et à hésiter. Si vraiment vous éprouvez trop d'appréhension, je vais courir à Tregarth et éveiller le village endormi, je reviendrai avec des hommes et des cordes, et on vous hissera jusqu'au sommet de la falaise.

—Je me refuse absolument à être "hissée" ou à être laissée seule ici, déclara lady Ingleby.

—Alors, le plus rapidement nous nous mettrons en route, mieux ce sera, dit Jim Airth; je pars le premier.

Il avait escaladé le bord de la plate-forme avant que Myra eût pu ouvrir les lèvres pour protester.

—A présent, retournez-vous; crampez-vous ferme au bord, et donnez-moi vos pieds, m'entendez-vous? Faites ce que je dis. N'hésitez pas, le chemin est moins escarpé qu'il ne paraissait hier. Nous sommes en sûreté. Venez, voilà qui est bien.

Lady Ingleby connut cinq minutes terrifiantes, se remettant avec une obéissance aveugle aux mains vigoureuses qui l'attendaient; la voix profonde continuait à l'encourager, et à la guider tour à tour.



Mais quand, la descente achevée, elle se trouva sur la grève à côté de Jim Airth, quand d'un mouvement simultané tous deux tournèrent leurs regards vers la gloire du soleil levant, des larmes de reconnaissance jallirent des yeux de lady Ingleby.

—Oh! Jim, s'écria-t-elle. Dieu est bon! C'est si merveilleux de vivre.

Alors Jim Airth fit volte-face, le visage transfiguré, le soleil dans les yeux, et ouvrit les bras.

—Myra, dit-il, nous avons trouvé le *Meilleur*.

Ils allèrent par la grève, puis gravirent la rue abrupte du village endormi, se tenant par la main, comme deux enfants heureux.

Arrivés à l'auberge de la Tête de Sarrasin, ils poussèrent la barrière du jardin et sans bruit traversèrent la pelouse déjà ensoleillée. La porte d'entrée de la maison était barricadée. Jim essaya la porte de service, mais revint en secouant la tête. Alors, il tira de sa poche le bon couteau qui avait été si utile, et eut vite raison du crochet de la fenêtre du fumoir; levant sans bruit le châssis, il enjamba l'appui, et aida Myra à en faire autant.

En se retrouvant dans la pièce familière, avec tous ses accessoires connus, et la nappe mise pour le déjeuner, tous deux furent saisis d'un accès de fou rire, d'autant plus violent qu'il fallait l'étouffer.

Jim se reprit le premier, et alla fourrager à l'office en vue de découvrir des victuailles. Lady Ingleby, de son côté, vola silencieusement jusqu'à sa chambre, afin de se laver les mains et lisser ses beaux cheveux; elle reveint au bout de cinq minutes, pour trouver Jim en train d'étaler sur la table une belle miché de pain, un énorme fromage, et un bock d'aie mousseuse.

Lady Ingleby eût vivement souhaité du thé, et n'avait de son existence bu de l'ale dans un bock, mais elle n'aurait voulu à aucun prix gâter le contentement enfantin de Jim, ravi du succès de son raid.

Ils s'assirent à la table du milieu, Myra à la place de miss Muragtroyd, Jim occupant celle de Susie, et d'un appétit formidable, ils firent honneur à leur festin improvisé.

Quand ils eurent terminé, et remis tout en ordre, l'horloge marquait cinq heures et demie. Ils passèrent ensemble dans le hall.

—Il faut aller parfaire votre nuit, dit Jim avec autorité.

—J'essaierai, si vous le désirez, murmura Myra, mais de ma vie, je ne me suis sentie aussi vaillante et aussi reposée. Jim, je prendrai place à votre table à déjeuner, et je verserai votre café, tâchons de déjeuner à neuf heures comme d'habitude. Ce sera si drôle d'observer les Muragtroyd, et de nous souvenir de notre bière et de notre fromage. Si vous êtes descendu le premier, commandez nos déjeuners à la même table.

—*All right* (Ça va), dit Jim Airth.

Myra commença à gravir l'escalier, mais à la cinquième marche, elle se retourna, s'appuya sur la rampe, et sourit à Jim Airth.

Il étendit la main vers elle.

—Comment puis-je vous laisser aller? dit-il soudainement. Myra se pencha davantage souriant aux yeux d'adoration tournés vers elle.

—Comment puis-je m'éloigner? murmura-t-elle tendrement.

Jim Airth saisit les deux mains de la jeune femme, ses yeux ardaient.

—Myra, dit-il, quand nous marions-nous?

Les joues de Myra s'empourprèrent, comme s'étaient empourprés les légers nuages blancs au soleil levant, mais elle supporta sans broncher la flamme des regards de Jim.

—Quand il vous plaira, Jim, répondit-elle avec douceur.

—Le plus tôt possible, alors, déclara Jim impétueusement.

Myra retira ses mains, et gravit deux marches, puis elle s'arrêta, se pencha, et demanda dans un soupir: "Pourquoi?"

—Parce que, répondit Jim Airth, je ne sais comment je pourrais supporter qu'il se passe un jour, une heure ou une minute que nous ne soyons pas ensemble.

—Ah! vous sentez cela aussi, murmura Myra.

—Aussi? cria Jim Airth. Est-ce que vous? Myra! revenez!

Mais lady Ingleby s'enfuyait dans l'escalier. Elle n'avait pas couru à une telle allure depuis l'âge de dix ans. Jim entendit son rire heureux, et le bruit de sa porte de chambre qui se refermait.

Alors il enleva la barre de la porte d'entrée, et sortant dehors, se tint en haut de l'allée, par laquelle il avait vu arriver sa princesse des contes de fée. Il ramena ses bras au-dessus de sa tête.

—Mienne, dit-il. Mienne, entièrement. O! Seigneur! à la fin, j'ai gagné le prix!

Puis il dévala en courant la rue du village jusqu'à la plage, et cinq minutes plus tard, dans le plein épanouissement de sa force virile, il remontait à la nage la sente d'or, et se dirigeait à la rencontre du soleil levant.

## CHAPITRE XIV

### JOURS DORÉS

La semaine qui suivit fut pour les amoureux d'une idéale douceur. Tous deux, instinctivement comprenaient qu'aucun des jours à venir, ne pourrait égaler ceux qu'ils traversaient. Il fallait donc les savourer sans arrière-pensée, et à plein cœur. Tout d'abord, Jim Airth plaida avec vivacité afin d'obtenir immédiatement une "*special licence*" et couper court à tout délai.

Mais, lady Ingleby, dont les notions sur les questions de lois et d'affaires étaient plus que vagues, eut par bonheur quelques doutes sur la validité d'un mariage contracté sous un nom qui n'était pas le sien, et bien qu'elle eût le moyen de résoudre cette difficulté en révélant son identité à l'homme qui l'aimait, elle était désireuse de choisir et son heure, et l'endroit pour effectuer cette confession, et s'était butée à l'idée de la faire dans l'atmosphère de son beau domaine de Shentstone.

—Vous comprenez, Jim, plaida-t-elle, j'ai à Londres et à Shentstone, quelques amis qui s'intéressent à moi, et je ne pourrais guère reparaitre devant eux, mariée, sans les avoir avertis, ce serait une si singulière conclusion à une cure de repos; rendez-vous compte, Jim.



Le rire sonore de Jim Airth attira miss Susie à sa fenêtre; le fait d'avoir vue sur le bosquet de chèvrefeuille, causait à miss Susannah un sérieux gaspillage de son temps.

—Cela pourrait rendre à la mode les cures de repos, dit Jim.

—Ah! mais tout le monde ne pourrait avoir la chance de vous rencontrer, dit Myra, et la douceur de son regard compensa l'enfantillage de la réflexion.

De sorte qu'ils décidèrent de s'accorder une semaine franche de cette vie sans obstacles, avant de retourner là, où ils étaient connus, et Jim promit de venir la voir dans son home, avant de prendre les mesures décisives en vue de leur mariage.

Ils firent ensemble d'heureuses et interminables promenades sur la falaise, respirant avec délices l'air marin; Myra, suspendue au bras de Jim, regarda d'en haut leur plate-forme de refuge.

Ils retournèrent à la baie du Fer à cheval, et Jim Airth employa des heures à parfaire les marches qu'il avait grossièrement taillées, afin de les transformer en une échelle qui dans l'avenir puisse être secourable, à ceux qui se laisseraient surprendre par la marée. Myra, assise sur le sable, l'observait, les yeux brillants de chers souvenirs, mais elle refusa obstinément de recommencer l'ascension.

—Non, Jim, dit-elle, non, pas avant que nous ne revenions pour notre lune de miel. Alors, si vous le souhaitez, vous armerez votre femme sur ce rocher, où nous avons passé des heures merveilleuses. Mais, pas aujourd'hui.

Jim, qui aimait toujours agir à sa tête, était sur le point d'insister, quand il aperçut des larmes sur les cils de Myra, et un frémissement de sa bouche tendre; il céda alors, sans récriminer.

A partir de l'instant où, le matin qui suivit leur aventure, Myra avec des roses jaunes passées à la ceinture de sa robe blanche, était entrée dans le "coffee-room" à neuf heures cinq, et avait dit à intelligible voix: "Mon cher Jim, je vous ai fait attendre, j'espère que le café n'est pas refroidi", l'aspect de la vie avait été modifié pour miss Susie. Se retournant vivement, elle avait surpris le regard que Jim Airth posa sur la ravissante femme qui venait de s'asseoir en face de lui, à cette table, qu'il avait jusque-là gardée si jalousement solitaire.

Le murmure sévère de miss Amélia avait rendu à Susie le sens de la réalité, et coupé court à d'autres manifestations de curiosité.

Mais, une fois hors de la salle à manger, miss Murgatroyd se déclara choquée, non seulement et de garder la chambre. Elle s'attendait à ce que miss Eliza et miss Susannah suivissent son exemple, au moins en partie; mais au contraire, déliées de la surveillance d'Amélia, les deux soeurs prirent un étrange plaisir à épier les faits et gestes du jeune couple, dont la présence transformait la prosaïque auberge des Cornouailles, en une région romanesque.

A deux jours de là, miss Susannah se rencontrant seule dans le corridor avec lady Ingleby, aventura précipitamment les deux questions qui lui brûlaient les lèvres.

—Oh! dites-moi, my dear. Est-ce que c'est

vraiment vrai, que vous allez épouser Mr. Airth? et le connaissez-vous depuis longtemps?

Myra, souriante, regarda bien en face le visage grassouillet et inquiet de Susie, puis de sa voix douce répondit:

—Oui, miss Susannah, Jim Airth va m'épouser. Et je ne puis vraiment expliquer depuis combien de temps je le connais. Je crois l'avoir connu toute ma vie.

—Ah! murmura miss Susannah avec un sourire de complicité indulgente, Eliza et moi étions sûres que c'était une "frime".

Cette dernière remarque fut incompréhensible pour lady Ingleby, et il fallut que Jim Airth, à qui elle la répéta, lui expliquât, en éclatant de rire, que la "frime" faisait évidemment allusion au temps où tous deux avaient leurs tables séparées, et ne paraissaient pas se connaître.

Dans la plénitude de son bonheur, lady Ingleby ne garda aucune rancune à Susie, et à la première occasion, l'enlaça de ses beaux bras et l'embrassa.

Miss Susannah n'oublia jamais cette accolade, et dès ce moment, si miss Murgatroyd jugeait nécessaire de faire usage des adjectifs "indécents", "indélicat" ou "extrêmement inconvenant", miss Susie prenait courageusement le parti de ramasser son ouvrage et de s'en aller.

Ainsi passèrent les jours dorés, et entre temps, une lettre du secrétaire de lady Ingleby fut remise à Jim Airth. Cette lettre l'informait que "Sa Seigneurie était absente, mais devait revenir à Shenstone le lundi suivant, et aurait pour agréable de recevoir M. Airth le mardi dans l'après-midi; suivant les indications pour le train, etc., sauf avis contraire.

—Voilà qui est fort courtois, dit Jim à Myra en lui passant la lettre, et comme cela s'arrange bien avec nos projets! Nous avons déjà décidé de partir lundi. Je pourrai donc prendre ce train de deux heures le mardi, avoir mon "entrevue" avec lady Ingleby, m'en tirer le plus rapidement possible, et courir vous rejoindre à la Lodge. J'espère au moins qu'elle n'aura pas l'idée de m'offrir du thé.

—Qui, elle, demanda Myra en souriant. Je compte bien, moi, vous offrir du thé!

—Alors, je refuserai celui de lady Ingleby, dit Jim avec conviction.

Mais, même pendant ces jours merveilleux, il continua de travailler régulièrement à son livre. Myra demeurait auprès de lui dans le fumoir, écrivant des lettres, ou lisant: "Je travaille mieux si vous êtes toute proche, avait déclaré Jim, ou tout au moins dans mon rayon visuel", et il était impossible que l'esprit de lady Ingleby ne fit pas un retour en arrière, comparant le frémissement de plaisir que lui causaient de telles paroles, avec le sentiment d'abandon de jadis, alors qu'elle était mise en "dehors" de tous les principaux intérêts de la vie de Michel, qui tenait toujours soigneusement fermée la porte de son laboratoire! Quelle différence avec la façon dont Jim l'avait déjà faite une partie de lui-même, l'unissant à tout ce qu'il avait à cœur.

Elle écrivit avec de grands détails l'histoire de son bonheur à Mrs Dalmain, la mettant au courant des circonstances qui avaient amené une solution aussi prompte. Quelques lignes furent également expédiées à la duchesse de Meldrum, an-



nonçant simplement le fait des fiançailles, et remettant le détail à plus tard, lors de son prochain retour à Shenstone. Cette lettre contenait aussi des messages amicaux pour Ronald et Billy, dans le cas où les deux jeunes hommes se trouveraient à Overdene.

Trop tôt vint le dimanche soir, leur dernier à Tregarth. Ils allèrent ensemble à l'office religieux, dans la petite église du village, se confondant avec la population des simples pêcheurs, lisant dans un même livre, et unissant avec une chaude sincérité leurs voix à l'humble chœur des louanges. Puis le retour à la Tête de Sarrasin, pour leur frugal souper, après quoi, ils flânèrent dans le jardin, et pendant que Jim fumait sa pipe, s'assirent pour une dernière causerie dans le bosquet de chèvrefeuille.

Ce fut alors que Jim Airth demanda soudainement :

— Racontez-moi quelques détails sur lady Ingleby, est-ce une femme âgée avec qui l'on cause facilement ?

Pendant une seconde, Myra demeura interdite :

— En vérité, Jim, je ne sais que dire; oui, je crois que vous causerez facilement avec elle.

— Parle-t-elle de la mort de son mari? ou est-ce un sujet défendu.

— Elle en parle, dit doucement Myra, à ceux qui peuvent comprendre.

— Ah! croyez-vous qu'elle souhaiterait connaître les détails des derniers jours de lord Ingleby.

— C'est possible, si vous êtes disposé à les lui donner. Alors, vous savez qui a fait le malheur?

Après un bref silence causé par la surprise, Jim ôta sa pipe de sa bouche, et regarda Myra.

— Est-ce que je sais... qui a fait... quoi? demanda-t-il lentement.

— Connaissez-vous le nom de l'officier qui a commis l'erreur, cause de la mort de lord Ingleby.

Jim remit sa pipe entre ses dents.

— Oui, chère, dit-il tranquillement. Mais comment se fait-il que vous ayez entendu parler de l'erreur. Je croyais que l'affaire avait été étouffée en Angleterre.

— En effet, dit Myra, mais lady Ingleby a été informée de la circonstance, et c'est ainsi que je l'ai apprise. Jim, si elle vous demandait le nom, le lui diriez-vous?

— Certainement, je le lui dirais, répondit Jim Airth. Dès le début, j'ai été très opposé à l'idée d'en faire un mystère. Je déteste qu'on étouffe les faits. Mais il fallut prendre en considération l'avenir d'un homme. Le monde ne laisse jamais tomber un événement de cette sorte. Toujours, le pauvre garçon eût été désigné, comme celui qui avait tué lord Ingleby! c'est tout juste si on ne l'aurait pas accusé de l'avoir fait exprès. D'autant que toute l'affaire était entachée d'irrégularité; les autorités se prévalent des expériences quand elles réussissent, dans le cas contraire vous êtes sévèrement blâmé pour imprudence, encore heureux, si on ne vous met pas sous les verrous. Ce n'est pas le moyen d'encourager le progrès, ou de rendre les officiers avides d'initiative. Le bon ou le mauvais côté d'une expérience devrait être décidé par autre chose que le succès ou l'insuccès. Mais comme je vous l'explique, j'ai protesté dès le début contre le mystère, seulement, à la fin, je

me suis laissé persuader, et les rares personnes informées, se sont, sur l'honneur, engagés au silence. Exception devant être faite uniquement pour lady Ingleby, si elle le souhaite; quelques-uns d'entre nous jugèrent qu'il serait aussi sage de mettre le nom dans le *Times* que de le confier à la discrétion d'une femme.

— Et que pensez-vous de la décision de lady Ingleby?

— Je pense que cette décision prouve qu'elle est une femme d'esprit juste, et d'une nature peu ordinaire, si elle est fidèle à sa résolution. Mais ce serait très féminin de prendre une telle décision dans un moment de violente émotion, et de se laisser aller ensuite à échafauder des suppositions sans fin.

— Avez-vous connu la raison qu'elle a donnée? Elle a déclaré ne vouloir pas, qu'il y eût sur la face de la terre, un homme dont elle ne pût serrer la main avec amitié!

— Bonne âme loyale, dit Jim ému. Myra, s'il m'arrivait d'avoir un accident dans le genre de celui d'Ingleby, auriez-vous des sentiments pareils, plus l'amour de moi.

— Non, cria Myra, en accents passionnés. Si je vous perdais, mon bien-aimé, je ne voudrais de la vie toucher la main d'un autre homme.

— Ah! dit d'un ton méditatif Jim Airth. Alors vous ne considérez pas que la cause qui fait agir lady Ingleby, soit un amour comparable au nôtre?

Myra appuya sa tête charmante sur l'épaule de son amoureux.

— Jim, dit-elle avec une émotion qui brisait sa voix, je ne me sens pas compétente à discuter aucun amour. Une seule chose demeure certaine pour moi: c'est qu'avant de vous connaître, je ne savais pas ce qu'amour voulait dire.

Un long silence tomba dans le bosquet de chèvrefeuille.

Enfin, avec une ardeur presque furieuse, Jim Airth dit à la femme qu'il tenait dans ses bras:

— Pouvez-vous vraiment croire que vous ayez raison de me faire attendre le don de vous-même, ne serait-ce qu'une heure, qu'un jour?

Et elle qui l'aimait d'un amour que les paroles ne peuvent exprimer, ne trouva rien à répondre. Aussi, advint-il, que dans les jours qui approchaient, la question à laquelle aucune réponse n'avait été faite s'imposa sans répit à son esprit: "Ai-je bien agi, en le faisant attendre, même un jour?"

.....

Dans le hall, près de la table de marbre, où se trouvait le registre des voyageurs, ils s'arrêtèrent un moment pour se dire bonsoir. Myra ne permettait jamais à Jim de monter l'escalier avant qu'elle n'eût fermé sa porte de chambre:

— Si vous n'obéissez pas aux règles que je crois devoir imposer, Jim, avait-elle déclaré avec son petit sourire tendre, je serai contrainte de m'assurer de miss Murgatroyd comme chaperon, et imaginez l'agrément que vous auriez.

— En conséquence, Jim s'était engagé à rester en bas cinq minutes après elle, et montait ensuite l'escalier en sifflant l'air de "Nancy Lee", puis sa porte claquait bruyamment.

Mais cette soirée était la dernière avant une séparation, et, dans le bosquet de chèvrefeuille, il



y avait eu des moments orageux. Les yeux bleus de Jim pétillaient de révolte. Il se tenait comme le soir du grand péril, alors que les vagues battaient leurs pieds, serrant contre sa poitrine les deux mains de Myra, et que sa voix dominante avait ordonné: "Il faut grimper."

—Ainsi, dit-il, demain soir, vous serez à la "Lodge" Shenstone, et moi, à mon club à Londres. Avez-vous la moindre idée combien il m'est dur de vous quitter, même pendant une heure? Vous rendez-vous compte que, sans votre obstination, nous aurions pu demeurer ensemble, et partir d'ici, mari et femme. Si vous teniez vraiment à moi, vous n'auriez pas déséré attendre.

Myra sourit aux yeux colères qui la dévorait.  
—Jim, murmura-t-elle, il est enfantin de dire: "si vous tenez à moi", vu que vous savez parfaitement que je vous aime, plus qu'aucune femme sur terre n'a jamais aimé un homme! Et je vous affirme, Jim, que nous n'aurions pu avoir ici une cérémonie valable. Et pensez l'horreur qu'il y aurait eue à découvrir que notre mariage était entaché d'illégalité! Quand vous vendrez me querir dans mon "home", vous confesserez que j'étais dans le vrai, et vous me ferez d'humbles excuses. Jim, bien-aimé, regardez l'heure, il faut que je monte, la pauvre miss Murgatroyd va être lasse de tenir sa porte ouverte pour m'entendre passer. Elles ont toutes trois pris l'habitude de laisser entre-bâillées leurs portes... Non, n'ayez pas à leur égard de méchantes paroles, ce sont d'excellentes créatures, et elles nous manqueront demain... Jim, dites bonsoir bien vite, et laissez-moi aller.

Mais Jim, resserrant son étreinte sur les poignets de Myra, murmura:

—Une fois déjà, nous ne nous sommes dit ni bonsoir, ni bonjour.

—Jim, bien-aimé, répondit tendrement Myra, cette nuit-là, avant que je m'endorme, vous m'avez dit: "Nous ne sommes pas seuls, Dieu est présent". Puis vous avez récité le cent trente-neuvième psaume. Et Jim, j'ai senti que vous étiez le meilleur et le plus loyal des hommes, et que toute ma vie, je pourrai me fier à vous, comme j'ai confiance en Dieu.

Jim Airth relâcha les mains qu'il tenait, et les baisa très doucement:

—Bonsoir, ma "sweetheart", dit-il, et que Dieu vous bénisse. Puis, il se détourna.

Myra fut en un moment au haut de l'escalier, gagna sa chambre, et ferma sa porte.

Alors, elle se jeta à genoux auprès de son lit, et sanglota, moitié de joie, et moitié d'angoisse. La question déjà l'obsédait: "Ai-je raison de le faire attendre?"

Au bout d'un temps, elle souleva la tête, respirant à peine, et ses regards plongèrent dans l'obscurité de la pièce. Une vision parut la traverser. Un homme de haute taille, à barbe pleine passa. Dans ses bras, il tenait un petit chien, qui la regardait à travers, les boucles emmêlées de ses poils soyeux, comme pour dire: "J'ai, moi, la bonne place, quelle est la vôtre?" L'homme de haute taille se dirigea vers la porte: "Bonsoir, ma chère Myra, dit-il avec bonté!"

La vision s'évanouit.

Lady Ingleby enfouit son visage dans les couvertures. "Et cela pendant dix longues années!"

soupira-t-elle. Puis, dans le noir, surgit le regard des yeux ardents de Jim, elle sentit ses mains fortes la saisir: "Comment puis-je dire bonsoir?" protesta-t-elle une voix passionnée. Et des larmes de joie inondèrent le visage de Myra, elle joignit les mains et murmura: "Dieu de bonté, dois-je enfin connaître le "meilleur?"

## CHAPITRE XV

### OÙ EST LADY INGLEBY?

Quand le mardi suivant, Jim Airth descendit du train, il regarda avec avidité le long du quai de la petite gare dans l'espoir de découvrir Myra. Ils avaient, il est vrai, convenu de ne se rencontrer qu'après l'entrevue avec lady Ingleby. Mais la délicieuse inconséquence de Myra ne rendait pas invraisemblable une modification de leurs arrangements, et, si son désir de le voir, ressemblait le moins du monde à celui qu'il éprouvait de l'envisager. Jim Airth eût fort bien compris un changement de programme.

Mais Myra n'était pas là, et avec un sentiment assez injustifié de désappointement, le jeune homme donna son billet, traversa la petite gare et trouva dehors l'attendant, un élégant équipage attelé de deux poneys en "tandem".

Le groom, en faction devant la tête du poney de volée, salua.

—Pour Shenstone Park, sir?

—Oui, dit Jim, et il monta dans la légère voiture. Jim Airth était connaisseur en chevaux, et admira les poneys.

Ceux-ci volaient le long des routes campagnardes entre les haies d'aubépines et de clématites. Les villageois étaient aux champs, s'interpellant gaiement, tout en faisant les foins. C'était une journée de juin, d'une beauté parfaite.

Cette course à travers un pays charmant dissipait peu à peu la mauvaise humeur de Jim Airth.

Après tout, il était préférable de s'en tenir aux arrangements conclus; le bruit joyeux et rapide des sabots du joli attelage de poneys le rapprochait à chaque seconde de la "Lodge": peut-être Myra se trouverait-elle à la fenêtre? A dire vrai, il le lui avait défendu.

—Ces poneys ont évidemment l'habitude d'être bien conduits, dit-il avec approbation au groom, comme ils viraient un tournant.

—Yes, sir, répondit le groom, avec le geste inévitable à son chapeau. Sa Seigneurie les conduit toujours elle-même. C'est un "whip" (fouet) excellent, que Sa Seigneurie.

—Cette information étonna Jim, qui s'était fait une tout autre idée de lady Ingleby, mais enfin, ce n'était pas le moment d'éclaircir ce point particulier. Ils passaient devant une église de village couverte de terre, et franchirent à une vive allure, les grilles massives du parc, débouchant sur l'imposante avenue d'approche de Shenstone. A gauche de l'avenue, au milieu d'un groupe d'arbres, s'élevait une maisonnette à toit pointu.

—Quelle est cette maison, demanda aussitôt Jim.

—La Lodge, sir.

—Qui vit là?

—Mrs O'Mara, s.r.

—Est-ce que Mrs O'Mara est revenue?



—Je ne sais pas, sir. Elle était au château ce matin avec Sa Seigneurie.

—Alors elle est revenue!

Le groom parut perplexe, mais ne présenta aucune observation.

Jim Airth se retourna pour mieux examiner la "Lodge".

L'habitation était plus insignifiante qu'il n'avait imaginé. Ce fait ne parut nullement le déprimer. Au contraire, il sourit à une pensée qui l'amusait. Pendant qu'il observait la maisonnette, une petite porte de côté s'ouvrit, et une personne vêtue de noir, ayant l'aspect d'une femme de chambre de bonne maison, parut en haut d'un étroit perron et secoua une nappe, puis rentra dans la maison.

Bientôt, la belle vieille demeure se découvrit, et un moment après, la légère voiture s'arrêta devant l'entrée.

—Excellente conduite, dit Jim Airth en donnant un généreux pourboire au petit groom, puis faisant volte face, il vit que déjà les grandes portes de la maison étaient ouvertes, et sur le seuil, un imposant "butler", avec de gros sourcils noirs, se tenait prêt à le recevoir.

—Si vous voulez bien, sir, venir dans le salon de Sa Seigneurie, dit le "butler" montrant le chemin.

Jim Airth fut introduit dans une pièce charmante, et regarda autour de lui.

La pièce était vide.

—Si vous avez la bonté d'attendre ici, sir; je vais informer Sa Seigneurie de votre arrivée. Et le pompeux personnage à gros sourcils s'éclipça sans bruit.

Laissé seul, Jim Airth commença à prendre inventaire des objets qui l'entouraient, espérant en retirer quelques éclaircissements sur les habitudes et le caractère de la maison de céans. Mais son attention fut presque immédiatement sollicitée par le grand portrait de lord Ingleby placé au-dessus de la cheminée.

Jim Airth s'en approcha, et le contempla d'un air absorbé.

—Excellent, se dit-il, extraordinairement habile. Ce peintre-là, si je puis mettre la main dessus, fera le portrait de Myra. Quel chic petit chien! Je suppose que c'est "Tom". Singulier hasard que je sois la dernière personne qui ait entendu ce pauvre Ingleby appeler "Tom". Je me demande si lady Ingleby aimait "Tom".

Il en était là de ses réflexions, quand le maître d'hôtel reparut, et délivra son message avec solennité:

—Sa Seigneurie est dans le parc, sir. Et comme il fait si chaud dans la maison, Sa Seigneurie vous prie de venir la rejoindre dans le parc. Et si vous me permettez sir, je vais vous montrer le chemin.

Jim Airth suivit docilement son guide, d'abord le long d'un interminable corridor, puis descendit derrière lui, un escalier conduisant à un hall inférieur, d'où ils débouchèrent sur la terrasse qui courait devant la maison. Au-dessus de cette terrasse se trouvait un jardin à l'ancienne mode, avec des massifs fleuris entourés de buis, et une fontaine au milieu. Au delà, une pelouse unie descendait, dans une pente douce, vers un lac, dont la surface étincelait sous le soleil du milieu du jour. Sur cette pelouse, à mi-chemin entre la maison

et le lac, s'élevait un groupe de hêtres. A l'abri de leurs branches épaisses, dans une ombre charmante, quelques chaises de jardin étaient dispersées. Sur l'une d'elles, Jim Airth pouvait apercevoir la robe blanche d'une femme qui tenait une ombrelle rouge. Le maître d'hôtel indiqua le groupe d'arbres.

—Sa Seigneurie a dit, sir, qu'elle vous recevrait sous les hêtres.

Et il rentra dans la maison, sa tâche accomplie, laissant Jim Airth rejoindre par ses propres moyens lady Ingleby, dont l'ombrelle aux chatoyants reflets le guidait.

Il demeura un moment sur la terrasse, admirant l'incomparable beauté du site, puis son visage devint triste et dur.

Quel "home" à quitter et le quitter pour n'y jamais revenir! murmura-t-il.

L'expression de tristesse persista pendant qu'il descendait les marches conduisant au parterre; il en traversa les étroites allées sablées, se trouva sur la pelouse, et se dirigea vers les hêtres.

Jim Airth, grand, la tournure militaire, large d'épaules, eût pu faire une excellente impression sur lady Ingleby, si elle l'eût regardé venir, mais elle maintenait son ombrelle entre elle, et le visiteur qui approchait.

Il était tout près, assez près pour distinguer les élégants détails d'une toilette vaporeuse, et lady Ingleby semblait complètement inconsciente de ce proche voisinage.

Il s'avança sous les hêtres, et se tint droit devant elle; l'ombrelle cachait encore le visage de la femme.

Mais, sûr de son terrain, Jim Airth n'était jamais embarrassé.

—Lady Ingleby, commença-t-il avec une courtoisie grave. On m'a dit de...

Alors l'ombrelle fut jetée à terra, et il se trouva en face des yeux rieurs de Myra!

Voir le visage de Jim Airth se transformer, et passer de l'expression banale de convention polie, à celle d'une joie débordante, fut pour Myra la récompense de l'immobilité qu'elle avait su garder. Il se jeta à ses pieds avec l'abandon d'un enfant, l'enveloppant, elle et sa chaise, dans ses longs bras.

—Oh! darling, dit-il en penchant son visage sur celui de l'aimée, pendant que ses yeux bleus débordaient de joie. Oh! Myra! quels siècles depuis hier! Oh! que je vous ai désirée! J'avais, après tout, presque espéré que vous seriez à la gare. Comme j'ai grugé le temps que je perdais en venant voir cette vieille lady Ingleby! Myra, les heures vous ont-elles semblé longues? Comprenez-vous, mon amour, que les choses ne peuvent continuer ainsi, que nous ne pouvons supporter une nouvelle séparation de vingt-quatre heures. Et pendant que je bouillais d'impatience à chaque seconde perdue, vous m'attendiez, assise sous cet arbre, cachant votre visage, et prétendant être lady Ingleby! L'étonnant personnage à gros sourcils, vous a certainement désignée à moi comme lady Ingleby! Ah! que vous êtes ensorcelante, que tout ce que vous portez est léger et doux; certes, une toilette qui ne conviendrait guère pour gravir la falaise, mais est numéro "un" pour demeurer assise sur une pelouse... Je ne puis m'en empêcher, il le faut!



—Jim, dit Myra riant, et le repoussant, que vous prend-il? Il faut vous mieux tenir, nous ne sommes pas dans le bosquet de chèvre-feuilles. L'étonnant personnage à sourcils, nous observe probablement d'une fenêtre, et aura de bonnes raisons de s'étonner s'il vous voit vous comporter d'une pareille façon. Jim, que vous êtes bien dans vos habits de ville! J'ai toujours aimé une redingote claire, venez que je vous admire... Ah! le vert du gazon a déteint sur ces genoux immaculés. Quel malheur! Est-ce pour moi que vous êtes si élégant?

—Non certainement, dit Jim, frottant vigoureusement ses genoux. J'ai endossé cette tenue-correcte pour faire une visite de cérémonie à lady Ingleby, et maintenant, avant d'avoir pu en essayer l'effet sur elle, j'ai, pour avoir adoré à votre sanctuaire, gâté sans remède les genoux de mon beau pantalon. Mais enfin, où est lady Ingleby, pourquoi ne tient-elle pas les rendez-vous qu'elle donne?

—Jim, dit Myra le regardant avec des yeux d'amour infini, où brillait en même temps une joie exaltée, Jim admirez-vous ce domaine?

—Ce domaine? dit Jim reculant de quelques pas, pour embrasser un plus vaste horizon. C'est la perfection même. Nous n'avons rien de pareil en E-asse! Quel malheur qu'il n'y ait pas de fils.

—Jim, continua Myra, j'ai tant joui à l'avance de la pensée de vous montrer mon home.

Il se rapprocha d'elle immédiatement.

—Eh bien, montrez-le-moi, chère, dit-il. Je préfère être seul avec vous dans votre petite maison. Je l'ai vue, en arrivant. Qu'attendre ici, dans ce grand espace de beauté, la veuve de lord Ingleby?

—Jim, reprit Myra, vous souvenez-vous d'un air que j'ai fredonné plusieurs fois là-bas? et quand vous m'avez demandé quel était cet air, je vous ai dit que je vous en dirais les paroles un jour, écoutez-les!

Et le regardant tendrement, Myra chanta, avec des modifications, le dernier couplet de la vieille ballade de "Huntingtower."

Blair, en Athol, est mien Jamie,

Le plaisant Dunkeld est mien Jamie.

Et tout ce qui est à moi, est à toi, laddie.

—Très joli, dit Jim, mais vous confondez, dear, Jamie a donné ses biens à son amoureuse, vous avez chanté la ballade à l'envers.

—Non, non, dit Myra avec ardeur. Il n'y a rien à l'envers, pourvu que tous deux aiment, il importe peu, qui donne. Si vous étiez un "cow-boy", Jim, et si vous aimiez une femme avec des maisons et des terres, en la prenant, vous prendriez ce qui est à elle.

—Je crois plutôt que je l'emporterais dans mon ranch, et lui apprendrais à traire les vaches, répondit en riant Jim Airth. Puis, se retournant, et regardant de tous côtés: Mais sérieusement Myra, où est lady Ingleby? Nous ne pouvons perdre tout notre après-midi à l'attendre.— Je veux mon aimée, je la veux dans son petit "home" seule avec moi. Ne pourrions-nous pas nous mettre à la recherche de lady Ingleby?

Alors, Myra se leva radieuse, et vint se placer devant lui; les rayons de soleil perçaient les

feuilles des hêtres, et dansaient dans ses yeux gris. Jamais elle n'avait été plus ravissante. Jim Airth tressaillit d'orgueil d'être le maître de cette créature délicieuse. Elle se rapprocha, et lui posa les mains sur la poitrine, il l'enlaça doucement. Il vit qu'elle avait quelque chose à dire, et attendit.

—Jim, dit Myra, Jim mon bien-aimé, il y a un nom que je désire porter, plus que je ne souhaite aucune chose sur terre. Je veux avoir le droit d'être appelée "Mrs Jim Airth". Etre votre femme, rassasier mon cœur. Mais jusqu'à ce moment-là,—et puisse-t-il être proche,— jusqu'à ce que vous fassiez de moi "Mrs Jim Airth", bien-aimé! je suis lady Ingleby.

## CHAPITRE XVI

### SOUS LES HÊTRES DE SHENSTONE

Les bras de Jim retombèrent lentement! Il contemplait toujours les beaux yeux aimants, mais toute joie s'éteignit dans les siens, les laissant d'un bleu froid. Son visage pâlit, se contracta dans une expression d'angoisse silencieuse. Puis, il se recula de quelques pas, et la main de Myra demeura libre.

—Vous, lady Ingleby? dit-il.

Myra le regardait, en proie à un désarroi inexprimable.

—Jim, cria-t-elle, Jim bien-aimé, pourquoi le prenez-vous si à cœur?

Elle avança, et essaya de lui saisir la main.

—Ne me touchez pas, dit-il en se reculant. Puis il ajouta: Vous, Myra, vous la veuve de lord Ingleby?

La détresse presque furieuse de sa voix suffoqua la jeune femme. Pourquoi ressentait-il comme un outrage, le noble nom qu'elle portait, et le rang qu'elle occupait? Même, si sa position sociale à lui, la plaçait au-dessus de Jim Airth, n'avait-elle pas témoigné son désir de tout abdiquer pour être à lui? Était-ce généreux, était-ce digne de l'homme qu'elle aimait d'accueillir de cette façon la révélation qu'elle venait de lui faire?

Avec une dignité pleine de douceur, elle dit:

—Asseyons-nous, Jim, et causons. Vraiment la chose n'est pas aussi accablante que vous paraissez l'imaginer. Laissez-moi m'expliquer, ou plutôt faites-moi toutes les questions que vous voudrez.

Jim Airth se laissa tomber sur la chaise la plus éloignée, posa ses coudes sur ses genoux, et couvrit son visage de ses mains.

Sans faire aucun commentaire sur cette attitude. Myra rapprocha sa chaise, afin de pouvoir, si elle le souhaitait, poser sa main sur le bras de Jim, et attendit en silence.

Jim Airth n'avait qu'une question à poser, et l'énonça sans lever la tête.

—Qui est Mrs O'Mara?

—La veuve du sergent O'Mara qui est tombé à Targai. Nous avons perdu nos maris le même jour. Elle était depuis des années ma femme de chambre de confiance. Quand elle épousa le sergent, un brave soldat, dont Michel faisait grand cas, je désirai la conserver auprès de moi. Michel m'avait donné la "Lodge" pour en user comme



il me plairait. J'y installai le ménage, et elle y demeure aujourd'hui. Oh! Jim bien-aimé, essayez de comprendre que je ne vous ai pas dit un mot qui ne fût la vérité. Laissez-moi vous expliquer comment il se fait que je me suis trouvée à Tregarth sous un autre nom que le mien. Si je pouvais glisser ma main dans la vôtre, l'explication me serait plus facile... Non? alors ce sera, comme vous voudrez.

—Après avoir reçu en novembre dernier la dépêche m'annonçant la mort de mon mari, j'eus une fièvre nerveuse. Je ne crois pas qu'elle fut causée par mon chagrin, mais plutôt par la tension d'esprit, qui l'avait précédée. Je commençais à aller mieux, et j'étais à Londres, quand on crut devoir m'apprendre qu'il y avait eu un accident. Vous savez le débat au sujet de la révélation du nom de celui qui l'avait innocemment causé, vous connaissez également la résolution que je pris alors. Le tracé de cette affaire me mit très bas. Je ne suis qu'une femme, et une faible femme, et j'étais très souvent seule. Après avoir pris ma sage décision, je commençai à chercher à étayer des suppositions. Des officiers revenant du front me firent visiter, et mes suppositions s'arrêtèrent particulièrement sur deux d'entre eux, d'excellents garçons que j'aimais beaucoup. Enfin, je me convainquis, par des indices que je crus certains, avoir deviné quel était celui qui avait causé le malheur. Et puis, Jim, j'ose à peine vous le dire, car c'est affreux, mais celui que je croyais l'auteur de la mort de Michel voulait m'épouser! Oh! ne gémissez pas ainsi, Jim, vous me rendez si malheureuse. Mais, je comprends que tout cela vous paraisse difficile à croire. Ce pauvre garçon m'aimait beaucoup, et j'imagine qu'il se figurait que puisque je devais être tenue dans l'ignorance, le fait importait peu, cela semble difficile à admettre, mais un homme amoureux a de singuliers sophismes. Je ne permis jamais aux hommes d'arriver à une demande officielle, mais je compris qu'il fallait fuir.

Il n'était pas seul, et ce fut terrible pour moi. Je n'en aimais aucun, et j'étais décidée à ne me remarier que si je rencontrais mon idéal. Oh! Jim!

Elle lui avait posé une main sur le genou, mais cette main aurait pu être une feuille tombée, car il ne bougea pas. Elle continua: "On commençait à parler, les *Society papers* publièrent sur moi des paragraphes pénibles. Mes nerfs devinrent plus malades, la vie me parut intolérable.

"A la fin, je consultai un grand spécialiste, qui était en même temps un ami dévoué. Il m'ordonna une cure de repos. Non pas de m'enfermer entre quatre murs avec mes soucis, mais de partir seule, de laisser derrière moi mon identité, et tout ce qui s'y attachait. D'aller là, où personne ne me connaîtrait, où je vivrais au grand air, d'une vie simple, mais surtout il m'adjura de laisser lady Ingleby derrière moi.

"Je suivis à la lettre son conseil, c'est un homme à qui on ne peut désobéir; il me déplaisait de prendre un faux nom, aussi, je décidai d'être Mrs O'Mara, et, tout naturellement, sur le registre des voyageurs, j'inscrivis son nom et son adresse. "Vous avez eu raison, Jim, le soir de cette arrivée. Je me sentais l'âme légère d'une enfant heureuse, en face de vacances et de repos.

"Et puis, je vous vis! et, mon bien-aimé, je crois bien, que dès ce premier jour, mon âme vola vers vous, comme à son compagnon prédestiné. Votre vitalité devint la source de ma force, je vous devais beaucoup avant de vous avoir parlé. Après je vous ai dû la vie, et l'amour, et tout, tout, Jim!"

Myra s'arrêta, dominant son émotion et se penchant, elle posa ses lèvres sur la broussaille des cheveux de Jim; il ne parut pas s'en apercevoir. "Quand je compris que vous reveniez du front, et que certainement vous aviez connu Michel, je me réjouis de la sagesse du docteur qui m'avait obligée d'abdiquer mon nom. Les Murgatroyd l'auraient su, et je n'aurais plus eu un instant de paix... et puis, Jim, quand je vous connus, et que je vous entendis dire que vous détestiez les titres, alors, vraiment, je bénis le moment où je m'étais inscrite sous le simple vocable de Mrs O'Mara, et je résolus de ne vous dire mon vrai nom que lorsque vous m'aimeriez assez pour ne plus vous en soucier, et me désiriez assez pour transformer immédiatement lady Ingleby de Shenstone Park, en Mrs Jim Airth de—où il voudra me conduire! Maintenant, vous savez la raison pour laquelle je ne voulais pas me marier à Tregarth et je souhaitais, peut-être par un sentiment égoïste, ne vous révéler mon identité que lorsque vous seriez dans mon home. Oh! mon aimé! Notre amour ne peut-il supporter une épreuve aussi légère?"

Elle se tut et attendit.

Elle se croyait certaine de la victoire, mais il lui paraissait étrange, qu'avec une nature droite comme celle de l'homme qu'elle aimait, un incident relativement insignifiant fût à ce point difficile à surmonter.

Cependant, elle n'ignorait pas que l'amour-propre mal placé peut parfois créer de formidables obstacles.

Elle était profondément blessée, mais elle était femme et aimait. Elle attendait donc avec patience que l'amour prit le dessus de l'orgueil.

Enfin, Jim Airth se leva.

—Je ne puis encore envisager tout cela, dit-il lentement. Il me faut être seul. J'aurais dû dès le commencement savoir que vous étiez, que vous êtes lady Ingleby. Je suis profondément peiné que vous ayez à souffrir d'une chose qui n'est pas de votre faute. Maintenant, il faut que je parte. Dans vingt-quatre heures, je reviendrai, et nous reparlerons.

Sans un autre mot, sans un regard, sans un geste, il tourna sur ses talons, et marcha vers la pelouse.

Les yeux effarés de Myra pouvaient à peine le suivre, tant il se hâta. Il monta sur la terrasse, passa dans la maison, une porte se referma.

Jim Airth était parti!

## CHAPITRE XVII

"ASSURÉMENT VOUS SAVIEZ"

Myra Ingleby se leva et à pas lents remonta vers la maison.

Extérieurement, sa pâleur seule révélait son émotion, mais son cœur, intérieurement, défaillait!



Son bonheur avait reçu une blessure mortelle: l'homme qu'elle adorait, qu'elle avait placé sur un piédestal, en était tombé, sans qu'il fût en son pouvoir de femme aimante de l'y maintenir.

Elle s'était plu mentalement, à qualifier Jim Airth de "cow-boy". Mais était-il possible qu'il fût l'esclave d'un vulgaire orgueil? Et, parce qu'il se nommait lui-même simplement Jim Airth était-il jaloux de ceux qui détenaient le privilège d'une naissance élevée? Faisant profession de mépriser les titres, leur donnait-il au contraire une importance si exagérée qu'il pût se détourner de la femme qu'il aimait, uniquement parce qu'elle possédait un titre, et que lui n'en avait pas? Myra, rentrant dans la maison, se dirigea immédiatement vers son boudoir. Des stores verts aux fenêtres faisaient une ombre douce. Le foyer était garni de fougère et de lis. Des coupes, remplies de roses, se trouvaient partout, et çà et là des pots de freesias répandaient un parfum délicat.

Elle alla droit vers le portrait de lord Ingleby et le regarda. La finesse du visage contemplatif semblait accentuée par la lumière tamisée. Lady Ingleby repassa dans sa mémoire la courtoisie invariable de celui qui n'était plus, sa cordialité et sa justice envers tous, riches ou pauvres également. Elle se demanda si elle avait été infidèle en oubliant combien il avait été bon.

Mais néanmoins son cœur mourait en elle; l'homme, qui à pas pressés, avait traversé la pelouse pour fuir, tenait ce cœur dans le creux de sa main.

La méditation de la châtelaine de Shenstone fut interrompue par le bruit d'un attelage s'arrêtant devant le portique; des voix d'hommes retentirent dans le hall. Des pas se rapprochèrent, puis la voix animée de Billy demanda: "Pouvons-nous entrer", et l'organe plus profond de Ronnie, ajouta: "Si nous ne vous dérangeons pas?" et une seconde plus tard, lady Ingleby serrait une main de chacun d'eux.

—Ah! chers boys, dit-elle, je n'ai jamais été plus contente de vous voir. Asseyez-vous, où êtes-vous venus faire une partie de tennis?

—Nous sommes venus vous voir, chère reine, dit Billy. Nous nous trouvons en visite à Overdene. La duchesse a reçu votre lettre, et nous a annoncé la grande nouvelle, nous apprenant en même temps que vous deviez être revenue depuis hier. Alors nous voici pour... pour... "Pour vous féliciter", conclut bravement et cordialement Ronald.

—Merci, merci, dit Myra, leur souriant. Mais sa voix douce tremblait un peu; ces premières félicitations sous cette forme, étaient presque au-dessus de ses forces. Alors avec sa simplicité et sa franchise naturelles, elle révéla à ces fidèles amis la vérité!

—Il y a une heure, vous m'eussiez trouvée radieuse. Il n'y avait pas sur terre une femme plus heureuse que moi. Vous savez sans doute que je l'ai connu, et que nous nous sommes fiancés, pendant que je faisais ma "cure de repos" qui consistait principalement à être Mrs O'Mara, au lieu de moi-même. Tout à l'heure seulement il a appris que j'étais lady Ingleby, et, chers boys, croiriez-vous que le choc a été trop fort pour lui. Il y a en lui du cow-boy. Il a beaucoup vécu à

l'étranger, mené une vie aventureuse. En dernier lieu il a pris part à votre affreuse petite guerre, qu'il n'appelle qu'un *gâchis de frontière*, à Targai, il a contracté les fièvres. Vous avez dû le connaître... Il éprouve une répugnance excentrique pour les titres et les grandes propriétés, et a pris sérieusement ombrage des miens. Il est parti pour envisager la situation, m'a-t-il déclaré. De sorte, qu'au lieu de me trouver gaie, vous me trouvez triste.

Les deux jeunes hommes échangèrent des regards significatifs, semblant se renvoyer l'un à l'autre une initiative; lady Ingleby s'aperçut de cette communication muette.

—Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

—Chère reine, dit Billy dissimulant mal son agitation. Pouvons-nous apprendre le nom du cow-boy?

—Jim Airth, répondit lady Ingleby, ses joues pâles soudain empourprées.

—En ce cas, c'est lui le personnage que nous avons vu se dirigeant vers la gare comme si toutes les Furies le poursuivaient, ne regardant ni à droite ni à gauche, ni même devant lui, car notre dog-cart a dû rapidement se garer, aussi il n'a pas reconnu deux vieux camarades, et n'a pas entendu leur appel. Mais, chère lady, il ne fuyait certainement, ni votre titre, ni vos possessions, étant donné que son propre titre est parmi les plus anciens d'Ecosse, et que des milles et des milles de landes, de lacs, et de forêts lui appartiennent. Sûrement vous saviez que le "fellow" qui s'appelle Jim Airth dans son "ranch" du Far-West, et s'en sert comme nom de plume, est, dans son pays: James comte d'Airth et Monteith, et quelques autres noms que j'ai oubliés, le plus beau titre d'Ecosse!

## CHAPITRE XVIII

### CE QUE BILLY AVAIT A DIRE

Elle avait envoyé les deux jeunes gens faire un match de tennis, leur promettant de les rejoindre dans une demi-heure, puis laissée seule, elle s'était hâtée vers l'ombre des hêtres. Arrivée là, elle se laissa tomber sur la chaise où Jim Airth était resté immobile, et de ses mains tremblantes se couvrit le visage.

—O Jim! dit-elle en sanglotant tout bas, mon bien-aimé, comme je vous ai méconnu, vous attribuant des pensées dont votre grand cœur comprendrait à peine la signification. O mon amour, pardonnez-moi! Mais venez éclairer la nuit qui m'environne, et me dire en quoi j'ai péché. Qu'y a-t-il entre nous? Si vous m'abandonnez, je meurs!

Myra était maintenant persuadée que la faute inexplicable devait être sienne, et souffrait moins que lorsqu'elle l'avait attribuée à Jim Airth. En même temps elle ne comprenait pas, car, si le comte d'Airth et de Monteith avait le droit de s'inscrire comme "Jim Airth", sur le registre des voyageurs de l'auberge de la Tête de Sarrasin, pourquoi lady Ingleby de Shenstone ne pouvait-elle, sans se rendre coupable d'une offense impardonnable, prendre un nom également simple?

Plus Myra réfléchissait, tournant dans un même cercle, plus elle se sentait étonnée et perplexe. Enfin elle rentra, et essaya d'effacer la trace de ses larmes. Il ne fallait pas que sa douleur la



rendit égoïste. Ronald et Billie souhaitaient sûrement leur thé, et l'attendaient.

De leur côté, les deux camarades, leurs raquettes sous le bras, s'étaient dirigés vers la belle pelouse de tennis, tenue pour la meilleure de tout le voisinage. Là avait eu lieu plus d'un tournoi, en présence d'une assemblée brillante, assise à l'ombre des marronniers qui entouraient le "court."

Mais aujourd'hui tout y semblait abandonné et morne, les jeunes gens jouèrent un "set" en silence, puis, chacun de son côté, se rapprochèrent du filet se tenant tout proches l'un de l'autre.

—Il faut le lui dire, déclara Ronald en examinant sa raquette.

—Je suppose que nous le devons, reprit Billy. Nous ne pouvons pas lui permettre de l'épouser.

—Comment osez-vous penser qu'il songe à l'épouser! Il reviendra demain, et lui dira la vérité lui-même. Mais nous devons prendre les devants pour épargner à lady Ingleby cette entrevue, il vaut mieux qu'elle ne le revoie pas.

—Dites donc, Ronald, avez-vous remarqué comme elle est devenue rose en nous disant son nom, et malgré l'émotion d'aujourd'hui, elle est rajeunie d'une demi-douzaine d'années.

—Oh! ça, c'est la cure de repos, répliqua Ronnie, mais sans beaucoup de conviction. Les cures de repos ont toujours cet effet, c'est pourquoi elles sont pratiquées par les femmes. Avez-vous jamais entendu parler d'un homme faisant une cure de repos?

—Eh! mais, j'ai entendu parler de vous à Ovedene, dit Billy, non sans malice.

—Vous n'imaginez pas qu'être chez la duchesse constitue une cure de repos? Si Sa Grâce entreprend de vous soigner, je vous prie de croire qu'on ne peut s'endormir.

—Enfin la question n'est pas là. Qui de nous parlera?

—Vous, répondit Ronnie avec décision, elle vous aime maternellement, et prendra la chose de vous plus facilement. Moi... plus tard, je pourrai essayer de lui apporter ma sympathie d'homme.

—Je ne suis pas le gamin que vous avez l'air d'insinuer, répondit Billy avec indignation. Mais je vous dirai ceci: Si je croyais que ce fût pour son bonheur, je lui déclarerais que c'est moi l'auteur de l'accident, et puis j'irais trouver Airth et l'avertirais de ma confession.

—Imbécile, dit Ronnie affectueusement, comme si cela pouvait rien arranger. Vous ne connaissez donc pas lord Airth? Depuis la première heure il a été contraire à cette manoeuvre d'étouffement. Il vous cognerait d'abord, pour avoir osé mentir à lady Ingleby, et puis irait de suite lui révéler la vérité. D'ailleurs, en ce moment il pense plus à lui-même qu'à elle. Nous autres hommes, sommes sujets à cela. S'il avait pensé d'abord à elle, il serait resté pour la soutenir dans cette épreuve, au lieu de fier, la laissant désespérée et perplexe.

—Que le diable l'emporte! dit Billy avec ferveur.

La voix de lady Ingleby se fit entendre, toute proche:

—Que vous êtes patients! Et elle leur apparut. Ne voulez-vous pas votre thé?

—Nous admirions ce filet neuf, dit Ronald. Et Billy, tournant le dos à lady Ingleby, continua à admirer le filet sans trouver un seul mot à dire.

Pendant le thé, ils s'efforcèrent vaillamment d'être gais. Ronald raconta toutes les dernières anecdotes d'Overdene, et le concert annuel qui venait d'avoir lieu. Mrs Dalmain avait chanté divinement, et on avait bissé une nouvelle romance de son mari, dont l'accompagnement ressemblait au sifflement d'un merle et, où il était question de "terre de Dieu", de "fleurs bleues". J'oublie le reste; aidez-moi, Billy...

Il n'y a pas de place au désespoir.

Là où est partout l'amour du ciel.

continua Billy, qui avait une excellente mémoire. Myra se leva vivement:

—Il faut que je rentre, dit-elle, mais jouez aussi longtemps qu'il vous plaira.

Billy l'escorta un moment:

—Puis-je vous parler tout à l'heure, chère reine? demanda-t-il, j'ai quelque chose que je désire vous dire.

—Venez quand vous voudrez, Billy, dit lady Ingleby avec un sourire, vous me trouverez dans mon petit salon.

Ce fut un jeune homme au visage grave, qui, une demi-heure plus tard, se présenta devant lady Ingleby. Il avait soigneusement fermé la porte, et elle comprit de suite qu'il était venu l'entretenir d'un sujet d'importance, ou du moins, qui lui semblait tel.

Elle se leva de sa table à écrire, et prit place sur le canapé, montrant à Billy le fauteuil en face d'elle, celui de lord Ingleby et de petit Tom. Tous deux l'avaient laissé vide. Billy s'y assit inconscient des réminiscences.

—Chics fleurs! observa-t-il, regardant autour de lui.

—Oui, dit lady Ingleby.

Elle espérait dévotement qu'il n'allait pas commettre la folie de solliciter sa main.

Les regards de Billy erraient çà et là, cherchant une inspiration, et s'arrêtèrent enfin sur le portrait au-dessus de la cheminée; il eut un sursaut et pâlit. Il comprit que le moment était venu, il ne s'agissait plus de s'amuser aux préparatifs.

Billy était un soldat et un brave soldat! Il se jeta en avant avec le courage dont il faisait preuve sur le champ de bataille.

—Lady Ingleby, dit-il, il y a une chose que Ronnie et moi croyons que vous devez savoir.

—En est-il ainsi, Billy? Alors, si vous me la disiez?

—Nous avons juré de ne pas la révéler, continua Billy, mais je me fiche d'un serment quand votre bonheur est en jeu.

—Vous ne devez pas manquer à un serment, même pour moi, Billy, dit Myra avec douceur.

—Oh! mais, si vous le désiriez, exception était prévue pour vous.

Soudain lady Ingleby comprit.

—Oh! Billy, dit-elle. Est-ce que Ronald désire que je sois informée.



Ces paroles furent un rude coup pour Billy, alors Ronald seul comptait; cependant, loyalement il répondit:

—Oui, Ronnie trouve que c'est juste, et c'est aussi mon avis, voilà pourquoi je suis ici.

Lady Ingleby, les mains jointes, demeura un instant en méditation. Après tout qu'importait ? rien ne pouvait être comparé à son chagrin au sujet de Jim.

Elle leva les yeux vers le portrait, mais le visage de Michel, tourné vers petit Tom, ne lui fit aucun signe.

—Billy, dit-elle, vous pouvez parler.

La pièce était silencieuse.

Billy crut d'abord que la voix allait lui manquer, enfin avec un effort, il dit rapidement:

—L'homme qui a commis l'erreur, qui a déclanché l'électricité trop tôt, l'homme qui de ce fait a tué lord Ingleby, est celui que vous appelez Jim Airth!

## CHAPITRE XIX

### JIM AIRTH DÉCIDE

Lady Ingleby attendait Jim Airth. Comme l'heure de sa venue approchait, elle sonna.

—Groatley, dit-elle au maître d'hôtel qui avait répondu à l'appel, le comte d'Airth, qui était ici hier, reviendra tantôt; quand Sa Seigneurie arrivera, introduisez-la ici. Je n'y serai pour personne d'autre. Vous attendrez que je sonne pour apporter le thé.

Puis, tranquille, elle s'assit. Elle avait repris son deuil momentanément déposé. La robe noire tombant en plis mous, ajoutait à la hauteur de sa gracieuse silhouette. Son visage était très pâle, et le cerne violacé de ses yeux battus, révélait les larmes et l'insomnie. Mais le calme du regard fervent disait aussi un esprit libéré de doute, et un cœur de repos.

Appuyée contre les coussins, les mains sur les genoux, elle attendait.

Au dehors les abeilles bourdonnaient, le parfum des freesias remplissait la pièce, intense, mais non oppressant.

La porte s'ouvre, la voix de Groatley, pompeuse et sonore, annonce:

"Le comte d'Airth, milady", et Jim Airth entre. Comme la porte se refermait, Myra se leva.

Ils se tinrent silencieux, se confrontant l'un l'autre. Ils demeurèrent ainsi une douzaine de secondes, le cœur battant éperdument. Alors, Myra, d'un geste rapide, se rapprocha de Jim Airth, lui mit les bras autour du cou, et blottit sa tête sur la poitrine de l'homme aimé.

—Je sais, mon bien-aimé, murmura-t-elle, ne vous infligez pas la souffrance d'essayer de rien m'apprendre.

—Comment?... A peine Jim Airth put-il prononcer cette unique parole.

—Billy m'a tout appris. Lui et Ronald Ingram sont venus hier, peu après votre départ. Ils vous avaient croisé allant à la gare. Ils jugèrent que je devais savoir. Et Billy me fit la révélation.

Les bras de Jim enserrèrent Myra: "Ma pauvre aimée!..." dit-il d'une voix brisée.

—Leur intention était bonne, Jim, ce sont d'excellents garçons. Ils étaient sûrs que vous re-

viendriez pour m'apprendre vous-même la vérité, ils ont voulu nous épargner à tous deux cette souffrance. Je suis heureuse qu'ils aient agi ainsi. Je n'aurais pas été armée pour votre retour, si j'avais continué à ignorer la vérité; maintenant, j'ai eu le temps de la regarder en face, et je suis prête, Jim.

Jim Airth, avec un gémissement, appuya sa joue sur les cheveux soyeux.

—Je suis venu vous dire adieu, Myra. C'est tout ce qu'il reste à dire.

—Adieu? répondit Myra, levant vers lui un visage interrogateur et terrifié.

Jim Airth la serra contre son cœur.

—Je suis l'homme, Myra, dont vous ne pourriez jamais toucher la main avec amitié.

Myra se redressa; sur son visage éclatait la résolution d'une femme, qui veut sauver sa vie et son bonheur.

—Vous êtes l'homme dont le petit doigt m'est plus cher, que n'a jamais été la personne entière d'une autre créature humaine. Pouvez-vous croire, Jim, que je vous renoncerais à cause d'un événement qui s'est accompli dans le passé, avant que nous nous soyons rencontrés? Ah! comme les hommes connaissent peu le cœur d'une femme! Vous dirai-je qu'après le premier choc étourdissant, et ma compassion infinie pour vous, mon sentiment fut une immense reconnaissance! Savoir enfin ce qui était intervenu entre nous; et savoir que c'était un fantôme sorti du passé, rien de vrai et de tangible, aucun tort, de ma part vis-à-vis de vous, aucun de la vôtre à mon égard, rien qui dût nous séparer.

Jim Airth relâcha son étreinte, et prit les poignets de Myra, appuyant les petites mains contre sa poitrine, puis avec une tristesse muette plus éloquente que les paroles, il plongea ses regards dans ceux de la jeune femme.

—Ma pauvre petite fille, dit-il enfin, il m'est impossible d'épouser la veuve de lord Ingleby.

La force de sa volonté domina celle de Myra, et de même que dans la baie du Fer à cheval, ses craintes féminines avaient été dissipées par l'indomptable courage de Jim, de même elle éprouva que sa confiance fléchissait devant cette implacable résolution. Pour se reprendre un peu, elle retira ses mains, et se tourna vers le canapé.

—Oh! Jim, dit-elle, asseyez-vous, et causons un moment.

Elle s'enfonça dans les coussins, et attirant à elle une coupe remplie de roses, y enfouit son visage, dans la crainte de rencontrer encore la tristesse insondable des yeux de Jim.

Jim Airth s'assit, dans le fauteuil laissé vacant par lord Ingleby et Tom.

—Ecoutez-moi, mon amie, dit-il, je n'ai pas besoin de vous implorer de ne jamais mettre en doute mon amour. De moi à vous, ce serait absurde. Je vous aime comme je ne croyais pas qu'un homme pût aimer une femme. Je vous aime d'une façon telle que chaque fibre de mon être, nuit et jour, sera affamée de vous, dans toutes les années à venir! Enfin! il aurait toujours été dur pour moi de me tenir dans les souliers d'un autre homme, et de prendre ce qui lui avait appartenu. Je ne sentais pas cela quand je croyais venir à la suite du sergent O'Mara, parce que j'étais persuadé, qu'en toutes choses, il avait dû



demeurer loin de vous. J'aurais pu, en d'autres circonstances, me décider à venir après Ingleby, parce que j'aurais compris qu'il n'a jamais su éveiller en vous un amour comme celui que vous éprouvez pour moi; ses richesses ne m'auraient pas pesé, puisque le hasard fait que j'ai, moi aussi, des terres et des maisons, où nous aurions pu vivre. Mais me tenir dans les souliers du mort, quand je sais qu'il est mort d'un acte de ma main, prendre la veuve d'un homme, quand, sans ma folle imprudence, elle eût été encore la femme de cet homme, Myra, je ne pourrais le faire! Même avec notre grand amour, ce n'eût pas été le bonheur. Pensez-y, pensez-y. Si, au moment où sous l'oeil de Dieu, nous nous serions trouvés côte à côte dans l'église, et qu'une voix solennelle nous eût adjurés de répondre avec la même sincérité qu'au jour du jugement, alors que le secret de tous les coeurs sera révélé, et de déclarer, si nous ne connaissions aucune raison qui pût nous empêcher d'être unis en mariage, il m'aurait fallu crier. "Son mari est mort de ma main."

Myra leva vers Airth des yeux effrayés...

— Ou, si je parvenais à rester muet sous cette épreuve, qu'advierait-il à l'instant où l'Eglise m'ordonnerait de prendre votre main droite dans ma main droite. Myra, ma main droite...

Elle se leva, et d'un geste rapide vint s'agenouiller devant lui. Elle s'empara de sa main et la couvrit de larmes et de baisers, et sanglotant, la pressa sur son coeur.

— Bien-aimé, dit-elle, je ne vous demanderai jamais de faire pour moi, ce que vous croirez impossible ou coupable. Mais, en ceci, je sais que vous vous trompez, je ne veux pas argumenter. Je ne puis mettre mes raisons en paroles. Mais je sais, que notre amour vivant doit compter avant les événements d'un passé mort. Michel a perdu la vie par accident. Que cet accident ait été causé par une erreur de votre part, cela est terriblement dur pour vous. Mais il n'y a pas de faute morale. Je suis certaine qu'aucune malédiction ne peut demeurer sur personne par suite d'un accident involontaire. Oh! Jim, ne pouvez-vous envisager les choses raisonnablement.

— Je les ai envisagées raisonnablement — après un temps, — jusqu'à hier, dit Jim Airth. Oh! Myra, laissez-moi vous dire, je n'ai jamais pu le confier à personne. Retournez vous asseoir, je ne puis vous permettre de rester ainsi à genoux. Asseyez-vous et laissez-moi vous dire tout.

Lady Ingleby se leva à l'instant, et s'assit, puis tournant ses yeux aimants vers la tête inclinée; toute sa pensée était pour la souffrance de celui qu'elle aimait.

Jim Airth commença à parler d'une voix sourde, hanté par l'horreur du souvenir évoqué.

— Je vois encore la scène. La petite tente étouffante, la lumière cachée. Déjà j'étais malade de fièvre, et je travaillais avec une température de 40 degrés. Je n'avais pas dormi depuis deux nuits. Je savais que j'aurais dû m'arrêter, et céder ma place à un camarade, mais Ingleby et moi avions préparé la chose ensemble, et j'étais enragé à la réussir. Notre petit arrangement, qu'on tenait dans une main, ferait une meilleure et plus sûre besogne qu'une demi-douzaine de gros canons.

"Il y eut une longue attente, après qu'Ingleby, et l'autre camarade—c'était Ingram — m'eurent quitté. Cathcart, qui était resté avec moi, entra et sortait de la tente; il ne pouvait rester deux minutes au repos, il avait peur de manquer la "vague" d'assaut.

"J'étais donc seul, quand vint le signal. Nous sûmes après, qu'Ingram avait rampé hors du tunnel, et était allé porter un message à un poste voisin. Ingleby était donc seul aussi. Il donna le signal "placé" comme convenu. Je compris "feu", et j'agis instantanément, je ne l'avais pas fait, que mon erreur m'apparut. Mais au même instant vint le roulement de tonnerre, et la chaude nuit silencieuse fut changée en un enfer. Je sortis comme un fou de la tente, criant et appelant Ingleby... Dieu puissant, quelle scène, les "tommies" hurlant et jurant, les hordes de visages diaboliques se riant de nous, car derrière leur rempart, il y en avait un autre, d'une épaisseur double, et nous n'avions pas pris Targai! Après, si je n'avais pas de suite confessé mon erreur, personne n'aurait jamais su comment la chose était advenue. Même alors, ils essayèrent de me persuader que l'erreur avait été dans le signal; mais je savais le contraire, et sur place il fut impossible de trouver des preuves tangibles de ce qui s'était passé... Quand tout fut fini, il y eut des manquants, qui n'étaient pas parmi les morts. Ils avaient dû être faits prisonniers. Dieu seul connaît leur sort, pauvres garçons. Cependant je les enviais; car lorsque la bagarre fut calmée, commença mon enfer.

"Myra, j'aurais donné ma vie pour revenir sur cette minute, ô seigneur Dieu! pendant ces nuits et ces jours j'ai connu le désespoir. J'étais en proie à la fièvre, et ils m'enlevèrent mon sabre, mon fusil et mes rasoirs. Je ne comprenais pas pourquoi, parce que même le désespoir ne me donnerait pas ces idées. Mais, si un camarade avait pu entrer dans ma tente, et me dire: "Vous n'avez pas tué Ingleby, il vit et va bien," j'aurais volontiers donné ma vie pour ce moment de soulagement. Hélas! aucune souffrance dans le présent ne peut anéantir une erreur commise. Bref, je me remis de ma fièvre; il fallait vivre, et je ne suis pas de ceux qui nourrissent des idées morbides. Quand je découvris que la chose ne devait pas être ébruitée, quand les camarades qui étaient au courant se serrèrent autour de moi, déclarant que pareil malheur aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre eux, et me persuadèrent que ce serait maladif de laisser ce souvenir ruiner mon avenir, je pris la résolution de l'oublier. J'avais eu de durs moments déjà dans ma vie, je dominais celui-là comme j'avais dominé les autres, et je réussis si bien dans mon effort, qu'il me parut tout naturel de continuer le travail qu'Ingleby et moi avions préparé ensemble. Et quand j'eus besoin de notes, je vins chez lui, sans une hésitation, pour demander à sa veuve... la femme que mon erreur avait rendue veuve, la permission de m'en servir... J'avais secoué trop vite, un fardeau qui aurait dû me peser ma vie durant... Dans la femme que j'avais endeuillée, je reconnus la femme que j'allais épouser. Dieu de justice! y eût-il jamais châtement plus cruel?"

— Jim, dit Myra doucement, est-ce qu'il n'y a pas une autre face au tableau? Est-ce que vous



ne pouvez pas envisager comme une miséricorde divine, qu'il vous soit permis de prendre soin de la veuve de Michel, et qu'en sauvant la vie à cette femme par la force de votre dextre, vous avez donné satisfaction, et obtenu le pardon pour la mort que votre main a involontairement causée. Oh! Jim, ne pouvez-vous voir les choses ainsi, et garder jalousement le droit de prendre soin de moi pour toujours? Mon bien-aimé, ne nous quittons plus. Je viendrai avec vous de suite. Nous obtiendrons une "special licence", et nous nous marierons immédiatement. Nous louerons Shenstone Park, et la maison de Londres, nous vivrons à l'étranger, n'importe où, pourvu que nous soyons ensemble... ensemble! Emmenez-moi aujourd'hui, Maggie O'Mara peut rester avec moi jusqu'à ce que nous soyons mariés. Mais je ne puis envisager la vie sans vous, Jim. Je ne le peux pas... Dieu sait que je ne le peux pas!

Jim Airth leva les yeux, un rayon d'espoir y brillait.

Puis il détourna la tête afin que la séduction de Myra ne le tentât pas au-dessus de ses forces. Il porta ses regards en haut, et hélas! ils tombèrent sur le portrait au-dessus de la cheminée. Il frissonna.

—Je ne puis pas épouser la veuve de lord Ingleby. Myra, pouvez-vous le désirer? La chose nous hanterait, il y aurait péché; nuit et jour ce souvenir serait là, entre nous. Un jour viendrait où vous me reprocheriez...

—Ah! assez, dit Myra d'une voix coupante, pas cela, je souffre suffisamment. Au moins épargnez-moi cela.—Puis, reléguant sa douleur personnelle, elle dit avec une suave tendresse: "Ne serait-ce donc pas le bonheur pour vous, Jim?"

—Bonheur, répondit Jim Airt avec violence. Ce serait l'enfer!

Lady Ingleby se leva, le visage plus blanc que le lis placé dans l'angle derrière elle.

—Cela décide tout, dit-elle. Et je crois qu'il vaut mieux en rester là. Je vais sonner pour le thé. Et si vous voulez m'excuser pour quelques instants, pendant qu'on l'apporte, j'irai chercher dans les papiers de mon mari les notes que vous désirez pour votre livre.

Elle sortit rapidement, et l'homme qu'elle laissait seul, l'entendit donner dans le hall quelques ordres d'une voix tranquille. En deux enjambées il traversa la pièce afin de la suivre. Mais, à la porte il s'arrêta, et lentement revint sur ses pas.

Il se tint sur le tapis de foyer, la tête penchée, rigide, immobile. Soudain, il regarda le portrait de lord Ingleby.

—Soyez maudit! dit-il entre ses dents serrées, frappant de ses poings fermés le marbre de la cheminée. Maudits soient vos explosifs et vos inventions, et soyez maudit pour l'avoir prise d'abord. Puis il tomba sur une chaise, et couvrit de ses mains son visage: "O Dieu, pardonnez-moi, dit-il d'une voix étouffée, mais il y a une limite à ce qu'un homme peut endurer.

Il remarqua à peine l'entrée du valet de p'ed qui apportait le thé. Mais quand un pas plus léger se fit entendre, il leva un visage hagard, croyant voir apparaître Myra. Une femme à l'aspect paisible, vêtue de laine noire entra, son col et ses poignets blancs lui donnaient l'aspect d'une

nurse d'hôpital. Elle pénétra dans la pièce d'une allure déferente, néanmoins avec dignité.

—Je suis venue, mylord, pour vous servir votre thé. Lady Ingleby se sent indisposée, et doit rester dans sa chambre. Elle m'a dit de vous remettre ces papiers.

Alors le comte d'Airth et Monteith se leva et tendit sa main.

—Je suppose que vous êtes Mrs O'Mara, dit-il, je suis heureux de vous connaître, et c'est obligeant de votre part de me servir mon thé. J'ai entendu parler de vous, et je crois vous avoir aperçue hier quand j'ai passé devant votre jolie maison. Voulez-vous me permettre de vous dire, combien de fois, à l'heure du danger commun, j'ai eu raison de respecter et d'admirer le brave camarade qu'était le sergent O'Mara.

Avant de quitter Shenstone, Jim Airth s'assit à la table de Myra et écrivit une lettre qu'il remit à Mrs O'Mara, en la priant de la porter à lady Ingleby dès qu'il serait parti.

"Je ne suis pas surpris que vous n'avez pu me revoir. Pardonnez-moi toutes les souffrances que je vous ai causées, et que je vous cause. J'irai à l'étranger le plus tôt possible. Il me faut rester incognito à Londres pour tenir la parole que j'ai donnée à mes éditeurs, cela me retiendra un mois, pas davantage. Si vous avez besoin de moi, Myra, si je puis vous servir, je pourrai accourir à n'importe quel moment. Un télégramme adressé à mon club me trouvera toujours.

"Puis-je savoir comment vous allez?"

"Entièrement à vous,

"JIM AIRTH."

A cette missive, lady Ingleby répondit le lendemain:

"CHER JIM,

"Je vous souhaiterais toujours près de moi, mais je ne pourrai vous appeler que si votre venue signifiait du bonheur pour vous.

"Je sais que vous avez décidé selon ce que vous croyez juste.

"Je vais bien, Dieu vous garde.

"MYRA."

## CHAPITRE XX

### UN POINT DE VUE

Pendant les jours qui suivirent, Jim Aith souffrit toutes les angoisses conséquentes à une décision prise bien plus par orgueil que par conviction.

Il lui avait toujours semblé essentiel qu'un homme pût comparaître, sans honte, ni susceptible d'aucun genre de reproches, devant la femme aimée. De sorte, que se trouver forcé de confesser le fait qu'une fatale erreur de sa part avait été pour celle-ci, la cause d'une perte irréparable, le fustigeait comme une humiliation insupportable. Que cette femme, pour accepter son amour, fût obligé d'oublier ou de pardonner, était un état de choses auquel Jim Airth ne pouvait se résigner, et le tendre dévouement, la générosité de Myra, loin de calmer son amour-propre blessé, en exas-



paraît la conscience. Il avait été superficiellement sincère en donnant ses raisons à Myra au sujet de l'impossibilité de leur union. Il avait prononcé les paroles qui devaient tomber de la bouche des indifférents; exprimant sans atténuation aucune, le jugement qui eût été sien, s'il se fût trouvé en présence d'un cas semblable au leur. En donnant une forme à ces sentiments, ils lui parurent justes et stoïques. Il n'ignorait pas, qu'en agissant comme il le faisait, il infligeait une intolérable souffrance à lui-même, et à celle qu'il aimait; mais cette souffrance lui paraissait répondre au tragique de la situation.

Ce fut seulement au cours de son voyage de retour à Londres que Jim Airth se rendit compte que l'infliction de cette souffrance, les atteignant tous deux, avait été un apaisement pour son orgueil blessé. L'erreur avait été sienne, et il se sentit rétabli dans sa supériorité et son respect de soi, précisément parce que cette décision, si dure à prendre, appelait sur sa tête une punition hors de proportion avec la faute commise. Mais, la tension aiguë une fois relâchée, son bon sens naturel le força à admettre que son égoïste orgueil était la cause principale de cette tragédie à grand fracas.

Le point de vue de Myra, basé sur l'amour, demeurerait le seul vrai; et pourtant, en le repoussant volontairement, Jim Airth, sans rien mesurer, plongeait deux êtres dans un abîme d'inutiles douleurs.

Peu à peu, il en vint à comprendre que par sa conduite actuelle, il causait délibérément, à la femme qu'il aimait, un dommage peut-être plus cruel, que celui qu'il lui avait déjà involontairement fait endurer.

Le remords et le regret lui mangeaient le cœur, accompagnés d'un désir presque insoutenable de revoir Myra. Néanmoins il ne parvenait pas à se décider à retourner vers elle, et à lui faire cette seconde et plus humiliante confession.

Son unique espoir était que Myra ne pourrait supporter leur séparation, et l'appellerait. Mais les jours passèrent, et Myra ne fit aucun signe. Elle avait dit qu'elle ne l'enverrait chercher qu'en présence de la certitude que son retour vers elle, serait du bonheur pour lui. Et elle adhérait à cette résolution.

L'amour, pour l'âme virile, est, dans ses qualités essentielles, naturellement égoïste. Il y a trois notes, la première: "Je la désire", la seconde: "Je la veux", et la troisième: "Il faut qu'elle soit à moi."

D'autre part, l'amour de la femme est dépouillé de tout égoïsme, et se résume par l'aspiration de se donner tout entière. Dans le Cantique des Cantiques, le plus grand poème d'amour jamais écrit le cœur de la femme s'élève dans un crescendo. "Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui", puis: "Je suis à mon bien-aimé et il est mien", et dans l'apogée: "Je suis à mon bien-aimé et son désir va vers moi."

Telle est l'attitude naturelle des sexes, prévue par un Créateur infiniment sage, mais cette attitude demande une condition parfaite d'idéal. Et là, où le péché intervient, une note fautive trouble la divine harmonie, et la corde majeure de l'amour mutuel ne sonne plus sa note juste.

Dans leur parfait amour, Jim Airth introduisit la discorde du mauvais orgueil. Cet orgueil était devenu la base de sa conduite, et la symphonie de vie des amoureux, si harmonieuse d'abord sous l'épanouissement de l'amour mutuel et confiant, perdait son harmonie, et grinçait. Le fait que Myra demeurait fidèle à elle-même, acquiesçant sans un murmure à la décision de l'homme aimé, rendait les choses encore plus difficiles à réparer. Ainsi passèrent les semaines. Jim Airth travaillait fiévreusement à ses épreuves; buvant et fumant, quand il aurait dû manger et dormir, alternant des journées passées tout entières à sa table de travail, avec des frénésies d'exercices violents et épuisants. Une nuit il alla à pied jusqu'à Shenstone, et là, debout sous les hêtres, le cœur plein d'amertume, il guetta le lever du jour sur le lac, rôda autour de la maison où lady Ingleby dormait, et peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté par le veilleur de nuit; puis, par le premier train, il rentra à Londres, l'âme encore plus malade qu'au départ. Une autre fois il prit la route de Tregarth et étonna fort les miss Murgatroyd, en apparaissant un matin dans la salle à manger, le fantôme effrayant de lui-même. Plus tard, dans la journée, il se dirigea vers "la Baie du fer à cheval", grimpa au flanc de la falaise jusqu'à la roche qui saillait, et y passa la nuit en proie à la désolation, évoquant les souvenirs merveilleux qui flottaient autour de lui.

Ce fut alors qu'un espoir nouveau, et l'acceptation d'un point de vue plus normal, vint à Jim Airth.

Comme il était assis sur la roche, seul avec son désespoir, il eut soudain un sentiment étrange de la présence de Myra. Il lui parut que les doux yeux gris le regardaient dans l'obscurité; la tendre bouche souriait avec amour, pendant que la voix qu'il connaissait si bien, disait avec gaieté, comme sous les hêtres à Shenstone: "Que vous arrive-t-il, mon cher aimé?"

Il venait de sortir de sa poche sa gourde d'eau-de-vie, il la tint un moment en main, écoutant, fasciné, le murmure de cette voix; puis il jeta la gourde vers l'abîme: "Davy Jones peut l'avoir", dit-il, et il rit tout haut. C'était la première fois que Jim Airth riait depuis l'après-midi sous les hêtres, à Shenstone.

Alors, avec le sentiment toujours plus vif de la présence de Myra, il s'étendit le dos appuyé à la falaise, le visage tourné vers la mer qu'éclairait la lune. Il crut une fois encore attirer Myra vers lui, toute tremblante, mais sans résistance, et la tenir en sûreté dans ses bras, où elle s'endormait comme une enfant.

Tout ce qu'il y avait de meilleur en Jim Airth s'éveilla à ce souvenir sacré de force fidèle de sa part, et de parfaite confiance de celle de Myra. "O Dieu! dit-il, quel horrible cauchemar et quel imbécile je suis de laisser quoi que ce soit intervenir entre nous. N'est-elle pas entièrement mienne depuis cette nuit sacrée passée ici? Et je l'ai abandonnée à la solitude et à la douleur... Je vais me lever, et j'irai à ma bien-aimée. Ni passé, ni honte, ni mon orgueil, rien désormais ne sera entre nous." Il se redressa sur son coude, et regarda au-dessous de lui; les reflets de la lune argentaient l'eau qui battait le pied de la falaise. Il faisait si clair qu'il distinguait l'heure à sa mon-



tre. Minuit ! Il fallait attendre jusqu'à trois heures pour la marée descendante. Il s'appuya à nouveau, les bras croisés sur la poitrine, mais Myra y reposait encore, et en sûreté.

Deux minutes plus tard, Jim Airth dormait profondément.

L'aurore l'éveilla, il débouonna vers la plage, et une fois encore, nagea sur le sentier d'or vers le soleil levant.

En revêtant ses habits, il lui parut que les derniers vestiges de l'affreux cauchemar étaient demeurés dans l'eau bondissante.

En chemin pour la gare, il passa devant une ferme. La fermière, levée avec le jour, battait son beurre. Volontiers, elle lui offrit le simple déjeuner qu'il sollicitait. Il attrapa l'express de six heures pour Londres, fit sa toilette, et prit son lunch au club. A trois heures moins un quart il descendait les marches qui conduisaient à Piccadilly, débattant dans son esprit à quelle heure il prendrait le train pour Shenstone, quand un petit télégraphiste monta en bondissant les marches du perron, et aussitôt le portier du club courut après Jim Airth; celui-ci lut le télégramme, donna un coup d'oeil à sa montre, puis s'élança dans un taxi qui passait.

—Charing-Cross! cria-t-il au chauffeur, et une guinée si vous y êtes en cinq minutes.

Le petit drapeau s'abaissa, le taxi glissa rapidement au milieu du tourbillon des voitures. Jim Airth reprit sa dépêche, l'ouvrit et la relut.

L'envoi avait été fait à Shenstone à 2 h. 15.

—Venez de suite.

“MYRA.”

Et intérieurement, il poussa un cri de triomphe.

## CHAPITRE XXI

MICHEL VERITAS

Le matin de ce même jour, celui où Jim Airth, de nouvelles résolutions dans le coeur, voyageait vers Londres, lady Ingleby, assise sous les marronniers, suivait des yeux la partie de tennis entre Ronald et Billy.

Les deux jeunes gens venaient fréquemment, s'efforçant d'égayer leur amie; mais l'aspect fragile de Myra, ses grands yeux pathétiques, les épouvantaient. Evidemment les choses allaient encore plus mal qu'ils n'avaient prévu. Ils s'étaient sentis certains que Jim Airth n'épouserait pas lady Ingleby, mais ils n'avaient pas imaginé que lady Ingleby continuerait à souhaiter épouser Airth. Ronald niait que ce fût le cas, mais Billy affirmait le contraire, tout en refusant de donner les raisons de sa conviction.

Ronald n'était jamais parvenu à obtenir de Billy le moindre renseignement au sujet de la révélation faite par lui à lady Ingleby.

—Si vous teniez à savoir comment elle la prendrait, vous n'aviez qu'à vous en charger, dit enfin Billy. Et vous vous épargnez un effort inutile, en ne me le demandant plus.

Ce matin en question, lady Ingleby se sentait en paix; sans espoir de bonheur, mais résignée à l'inévitable, et moins loin de Jim Airth. La nuit précédente elle s'était endormie, hantée par les souvenirs de Tregarth. A minuit elle s'était réveillée en sursaut se croyant sur la roche avan-

cée, et se sentant prête à tomber: mais immédiatement les bras de Jim Airth parurent l'entourer, et elle eut conscience d'être en sûreté, goûtant ce sentiment exquis de force et de repos, qu'elle avait déjà éprouvé.

Le rêve avait été si intense, que, réveillée, elle en ressentait les effets. Aussi, suivait-elle le tennis avec un léger sourire sur son doux visage.

—Elle commence à oublier, pensa Ronnie exalté. Les deux amis échangèrent encore quelques balles.

—Restez pour le lunch, boys, dit lady Ingleby comme le gong résonnait, et tous trois se dirigèrent vers la maison.

Au moment de partir, et pour rejoindre leur auto qui les attendait à la porte, ils dirent adieu à leur hôtesse dans le hall, puis se retournèrent pour aller chercher leurs raquettes.

A cet instant, ils entendirent le tintement d'une clochette de cycliste, un gamin arrivait avec une dépêche. Groatley, qui attendait pour embarquer les jeunes gens, la reçut, ramassa un plateau d'argent sur la table du hall, et suivit lady Ingleby dans son petit salon.

Le silence dans la maison fut tout à coup si complet, que Ronald et Billy demeurèrent immobiles, écoutant.

—Deux heures moins vingt, dit Billy regardant l'horloge. Des esprits passent.

L'instant d'après, un cri partit du salon de lady Ingleby, un cri d'une nature si singulière, que les deux hommes se regardèrent, puis sans s'attarder à réfléchir ils se portèrent précipitamment vers le petit salon.

Lady Ingleby était debout au milieu de la pièce, la dépêche ouverte en main.

—Jim! disait-elle, oh! Jim!

Son visage était transfiguré par la joie et la reconnaissance, à tel point que ni Ronald ni Billy n'osèrent faire une question, se contentant de la regarder.

—Oh! Billy, oh! Ronald, dit-elle: *Il ne l'a pas fait.* Oh! comprenez-vous ce que cela signifiera pour Jim Airth?... Arrêtez le gamin, vite. Donnez-moi une feuille de papier pour écrire. Il faut que je le fasse venir de suite... Oh Jim! Jim! Il m'a dit qu'il aurait donné sa vie pour voir paraître sous sa tente quelqu'un qui serait venu lui apprendre qu'il n'avait pas fait le terrible coup! et maintenant je vais être ce quelqu'un... Appelez Groatley... Si nous ne perdons pas de temps, il pourra prendre l'express de six heures... Groatley, dites à ce boy de porter un télégramme qui doit être expédié immédiatement. Donnez-lui une demi-couronne, et dites-lui de garder la monnaie... Maintenant, vous autres... fermez la porte!

Un silence lourd succéda au tourbillon d'agitation. Lady Ingleby s'affaissa sur le canapé, et pendant un moment enfouit son visage dans les coussins.

Dans le silence, ils entendirent le télégraphiste qui s'éloignait en faisant très inutilement résonner sa clochette. Quand on cessa de la percevoir, lady Ingleby leva la tête:

—Michel vit! dit-elle.

—Par Jupiter! cria Ronnie, et il fit un pas en avant. Billy ne prononça pas un mot, mais devint très pâle, et s'appuya contre la porte.



—Pensez à ce que cette nouvelle représente pour Jim Airth. Pensez aux angoisses qu'il a traversées; et après tout il était innocent!

—Pouvons-nous voir? demanda vivement Ronald, tendant la main vers la dépêche.

—Lisez, dit Myra.

Ronald prit le télégramme et lut à haute voix:

*A lady Ingleby, Shenstone Park.*

Shenstone, Angleterre.

"Bruit de mort une erreur, fait prisonnier à Targai. Evadé, arrivé au Caire, grosses sommes à payer. Envoyez par câble cinq cents livres à Cook immédiatement.

"Michel VERITAS."

—Par Jupiter, répéta Ronnie.

Billy ne dit rien, mais ses regards ne quittaient pas le visage radieux de lady Ingleby.

—Pensez-vous, répéta-t-elle, à ce que cette nouvelle représente pour Jim Airth.

—Oui... dit Ronnie, cela change considérablement la situation pour lui.

—Qu'est-ce que "Veritas" signifie?

—C'est notre chiffre particulier, répondit lady Ingleby. Ma mère m'a télégraphié un jour au nom de Michel, et à Michel au mien; chère maman commet de temps en temps des excentricités! mais celle-ci amena des complications. Michel fut extrêmement contrarié, et de ce jour, nous primes l'habitude de signer nos télégrammes "Veritas", ce qui signifie: cette dépêche est bien de moi.

—Imaginez, dit Ronald, lui prisonnier, et nous autres nous en allant! Mais je me souviens, nous avons toujours soupçonné qu'on avait fait des prisonniers à Targai. Et les preuves certaines de la mort de lord Ingleby étaient... enfin, difficiles à trouver. Nous avons cru pouvoir tenir le fait pour certain, parce que nous pensions qu'il se trouvait dans l'intérieur du tunnel... Il avait dû en sortir avant qu'Airth déclanche l'étincelle, et après il n'a pu revenir en arrière. Naturellement il est arrivé au Caire sans argent et sans moyen de se rapatrier. Ceux qui l'ont aidé, s'attacheront à lui comme des sangsues jusqu'au moment où ils auront leur salaire. Qu'allons-nous faire pour télégraphier?

Lady Ingleby paraissait avoir peine à rassembler ses idées.

—Bien entendu, l'argent, doit être expédié, et expédié sans aucun délai, dit-elle. Cher Ronnie, pourriez-vous aller à Londres à ma place? Je vous donnerai un chèque pour mon banquier, il saura comment s'y prendre. Michel ne doit pas attendre et cependant il faut que moi, je reste ici pour faire part de la nouvelle à Jim. Je n'ai pas songé d'abord à la possibilité d'aller à Londres moi-même, et maintenant j'ai envoyé ma dépêche! Oh! mon cher Ronnie, pouvez-vous me remplacer?

—Assurément, dit cordialement Ronald, l'auto est à la porte. Si vous écrivez votre lettre de suite, j'attrape le train de deux heures et demie, pas besoin de chèque. Autorisez simplement vos banquiers à expédier l'argent; je les verrai, et j'expliquerai les circonstances, les fonds seront au Caire ce soir si la chose est faisable.

Lady Ingleby s'assit devant son bureau. Dans le silence, on entendait le rapide grattement de sa plume. Alors Billy parla. "Je vais venir avec vous", dit-il à Ronald d'une voix rauque.

—Pourquoi? Vous ferez mieux de continuer votre route dans l'auto, et d'aller à Overdene leur apprendre ce qui en est.

—Je viens à Londres, déclara Billy, puis il s'avança vers la table, où était posée la dépêche. "Me permettez-vous de copier ceci?" demanda-t-il à lady Ingleby.

—Certainement, dit-elle sans tourner la tête. Et vous, Ronnie, prenez l'original pour le leur montrer à la banque. Ah! non, il faut que je le conserve pour Jim; voilà du papier, faites deux copies, Billy.

Billy avait déjà copié, et mis sa copie dans son portefeuille, avec des doigts tremblants; il en fit une seconde, qu'il passa à Ronnie sans le regarder.

La lettre écrite, lady Ingleby se leva.

—Merci Ronald, merci plus que je ne puis exprimer, je crois que vous attraperez le train. Et adieu, Billy. Mais Billy était déjà dans l'auto.

## CHAPITRE XXII

### LA FEMME DE LORD INGLEBY

La course avait été aussi rapide que Jim Airth le pouvait souhaiter, il était arrivé à Charing Cross cinq secondes avant le départ de son train.

Une heure passa vite dans l'ardente anticipation de ce qui l'attendait.

Plusieurs fois il relut le message, chaque mot lui paraissait plein d'une tendre signification:

"Venez me trouver de suite", ces paroles semblaient une réponse directe à ses aspirations de la nuit.

A présent que la réunion se faisait proche, il se rendait mieux compte du vide affreux de ces trois semaines passées loin de Myra. Elle était liée à sa vie même; il lui fallait sa présence comme de l'air pour respirer, ou de la lumière pour voir clair.

Et elle? Il sortit de sa poche l'unique lettre qu'il eût reçue de Myra:

"Je vous souhaiterais toujours là; mais je ne vous appellerai, que si votre venue signifiait du bonheur pour vous."

Et elle l'appelait! Donc elle tenait pour lui du bonheur en réserve. Avait-elle eu l'intuition du changement qui s'était opéré en lui? Etre près d'elle constituait le bonheur, quelque tristesse qui pût se trouver à l'arrière-plan.

Mais il n'y avait pas d'arrière-plan, seulement la joie parfaite quand Myra serait sa femme.

C'est lui qui tournerait pour elle les pages de la vie. Chaque page serait une nouvelle joie, une nouvelle surprise révélant ce que l'amour et la vie peuvent donner. Il la garderait, cette créature chérie, contre toute désillusion. Ah! quelle vie! la vie conjugale avec Myra.

—Shenstone, hurla le facteur sur le quai de la petite gare campagne et Jim Airth fut descendu avant l'arrêt du train.

Le petit tandem de poneys attendait au dehors. Cette fois Jim Airth prit les rênes, toucha légèrement du bout du fouet le poney de tête... "Fout ce qui est à moi, est à toi, laddie."



Il siffla l'air de la ballade de Huntingtower, tout le long du chemin. Il faisait bon vivre par une journée pareille traversant une campagne fleurie... La conduirait-il en Ecosse pour leur lune de miel, ou dans les Cornouailles?

Quel chic petite église!

Evidemment Myra ne ralentissait jamais pour passer la grille, car les poneys s'élançèrent à grande allure dans l'allée d'approche.

Groatley le conduisit tout droit dans le petit salon de Myra.

Elle n'y était pas.

Il s'avança vers le foyer. Il lui parut que des années s'étaient écoulées depuis cette soirée où, dans sa fureur contre le destin, il avait frappé le marbre de son poing fermé. Il regarda le portrait de lord Ingleby.

"Pauvre vieux! Il avait l'air si content de lui-même et de son petit chien." Mais aux yeux de Myra il avait dû sembler plutôt un père, qu'autre chose.

Sur la cheminée était un télégramme. L'adresse attira le regard de Jim Airth, et, presque sans en avoir conscience, il lut: Lady Ingleby, Shenstone Park, Angleterre...

Il posa le papier... Angleterre? Il se demanda qui avait pu lui télégraphier de l'étranger.

Puis il se retourna, il ne l'avait pas entendue entrer, mais elle était là, derrière lui.

—Myra! et d'un brusque mouvement il la serra contre son cœur.

La joie, le soulagement de cet instant ne trouvaient pas d'expression. Il ne pouvait que la serrer plus fort, en se disant qu'enfin elle était en sûreté!

Myra avait levé les bras, et les avait posés légèrement autour du cou de Jim, dissimulant son visage qu'elle appuyait sur la poitrine de son ami. Il ne sut jamais à quel instant précis, il eut le sentiment de quelque subtil changement dans la qualité de son étreinte; la tendresse passionnée de la femme en semblait absente; et elle faisait plutôt penser à l'embrassement confiant d'un enfant; un pressentiment douloureux, auquel il ne pouvait donner une raison, saisit Jim Airth.

—Embrassez-moi, Myra, dit-il d'un ton de maître, et elle, soulevant son doux visage, le baisa. Mais c'était le pur baiser d'un petit enfant.

Puis elle se dégagea et se recula; perplexe il la contemplait. La clarté sur son visage semblait céleste.

—Oh Jim! dit-elle, les voies de Dieu sont merveilleuses. J'ai une telle nouvelle pour vous, mon ami, je suis heureuse qu'elle soit venue tant que vous étiez encore là! Et moi, qui sans le savoir, me suis trouvée être celle qui rendait encore plus écrasant pour vous le poids de la lourde croix que vous portiez, j'ai, moi, le privilège de vous délivrer de ce fardeau. Jim, vous ne l'avez pas fait!

Jim Airth stupéfait, la regardait, avec un trouble douloureux; perdait-elle l'esprit?

—Je n'ai pas fait quoi, bien-aimée? demanda-t-il du ton dont il eût parlé à un enfant qu'il aurait craint d'effrayer.

—Vous n'avez pas tué Michel.

—Qu'est-ce qui vous porte à penser, ma chérie, que je n'ai pas tué Michel? interrogea doucement Jim Airth.

—Parce que, dit Myra en joignant les mains, Michel vit.

—Mon cher cœur, dit Jim Airth tendrement, vous n'êtes pas bien. Ces trois terribles semaines, et tout ce qui s'est passé avant, ont été au-dessus de vos forces, la tension vous a bouleversée. J'ai été une brute de vous quitter. Mais, Myra, vous savez qu'alors je croyais bien faire. Maintenant je vois les choses tout différemment. Votre point de vue était le vrai. Nous aurions dû agir en conséquence, et nous marier de suite.

—Oh Jim! Bénissons Dieu de ne l'avoir pas fait. Ce serait si terrible aujourd'hui. Dans notre inconsciente ignorance, nous aurions pu partir ensemble ne sachant pas que Michel vivait.

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Jim Airth.

—Ma darling, vous êtes malade, dit-il, sur un ton d'angoisse affolée. Je crains que vous ne soyez très malade. Asseyez-vous tranquillement sur le canapé, et permettez-moi de sonner. Il faut que je parle à Mrs O'Mara. Pourquoi ces imbéciles ne m'ont-ils pas prévenu? Avez-vous été malade toutes ces semaines?

Myra lui permit de l'installer sur le canapé, lui souriant d'une expression rassurante.

—Il ne faut pas sonner, Jim, dit-elle. Maggie est à la Lodge, et Groatley serait surpris. Je me porte très bien.

Il regardait autour de lui, ne sachant que faire et néanmoins persuadé qu'on devait faire quelque chose. Un grand éventail d'ivoire, d'un travail exquis, se trouvait sur une table. Il s'en empara et l'offrit à lady Ingleby. Elle le prit de sa main; et pour le contenter, l'ouvrit, et s'éventa tout en parlant doucement.

—Je ne suis pas malade, Jim, je vous assure que je ne le suis pas. Je suis seulement étonnée, heureuse et reconnaissante. Tout paraît trop merveilleux pour que nos pauvres cœurs terrestres puissent comprendre. Et puis l'avenir m'effraie un peu, mais vous m'aidez, je le sais, à l'envisager. En plus je suis tracassée, au sujet de quelques petites erreurs que j'ai commises. Dès que j'ai vraiment été pénétrée de l'idée que Michel revenait, je me suis sentie coupable d'une quantité de péché d'omission, et je ne sais guère par quel bout m'y prendre pour les réparer. Et le pire de tout, Jim! nous ne savons plus où est la tombe du petit Tom. On fouille le terrain partout, car je ne peux pas mentir à Michel... Oh! Jim, n'avez pas l'air si désolé. Je ne devrais pas vous faire le récit de pareilles futilités; mais depuis l'instant où j'ai su que Michel revenait, mon pauvre esprit est retombé au niveau enfantin. Michel a toujours cet effet sur moi, parce que, quoiqu'il soit lui-même si savant et intelligent, il considère vraiment que les choses ordinaires et banales, sont la vocation de la femme dans la vie. Mais ô Jim Airth! avec vous j'ai toujours été élevée vers les grandes choses, et notre grande chose aujourd'hui est que vous n'avez nullement été cause de la mort de Michel. Vous souvenez-vous m'avoir raconté, comment, étant encore dans votre tente, vous remettant lentement de la fièvre vous auriez volontiers payé de votre vie l'apparition de "quelqu'un" et ceci est le moment; quand j'ai reçu le télégramme, je n'ai pu penser



à rien d'autre, absolument à rien, excepté à ce que ce message signifiait pour vous.

—Quel télégramme? Au nom du ciel, Myra, que voulez-vous dire?

Sa voix était haletante.

—Le télégramme de Michel, il est sur la cheminée, lisez le, Jim.

Jim Airth saisit le télégramme, et d'une main ferme le sortit de l'enveloppe. Il continuait à croire que Myra délirait.

Il lut lentement, le sens des paroles était très clair; mais il le relut une seconde fois, se détournant un peu, de façon que son dos se trouvait toujours tourné vers le canapé.

Le coup était formidable. Il n'eut conscience pour l'instant que d'une seule chose, la femme qui l'observait lire ne devait pas voir son visage.

Elle parla.

—N'est-ce pas presque incroyable? Ronald et Billy étaient ici quand la dépêche est arrivée. Billy a paru foudroyé, mais Ronald s'est montré ravi. Il a dit avoir toujours cru que les premiers hommes qui se sont précipités à l'assaut avaient été faits prisonniers, et qu'on ne possédait pas de preuves réelles de la mort de Michel. On ne m'avait pas expliqué jusqu'ici qu'il n'y a pas eu de funérailles. Je crois qu'ils ont jugé que c'eût été pire. J'ai souvent pensé que j'aurais dû faire un pèlerinage à la tombe de Michel, il l'eût souhaité. Il attache un grand prix aux tombeaux. Tous les Inglebys reposent dans une chapelle mortuaire. Ronnie s'est rendu immédiatement à Londres pour faire expédier les fonds. Billy l'a accompagné, Jim, Jim, n'êtes-vous pas reconnaissant? parlez, dites quelque chose, Jim.

Jim Airth remit le télégramme sur la cheminée. Sa grande main tremblait.

—Qu'est-ce que "Veritas"? demanda-t-il sans tourner la tête.

—C'est notre chiffre particulier, le mien et celui de Michel. Ma mère m'a télégraphié une fois au nom de Michel, et à lui-même en mon nom, cela créa des complications, Michel fut infiniment contrarié. Depuis nous avons été d'accord pour signer tous nos télégrammes "Veritas".

—Alors, votre mari revient? dit Jim Airth lentement.

—Oui, Jim,—pour la première fois la voix douce tremblait,—Michel revient.

Alors Jim Airth se retourna, et la dévisagea. Myra n'avait jamais vu de visage aussi effrayant.

—Vous êtes à moi, dit-il, non à lui.

Myra leva vers Jim des yeux pleins d'un muet appel. Elle ferma l'éventail, et le tint entre ses mains. L'espèce d'acquiescement passif qui émanait d'elle irrita Jim Airth jusqu'à la folie, et lâcha le torrent de sa furieuse protestation contre l'inévitable, contre le destin.

—Vous êtes à moi, dit-il, non à lui. Votre amour est à moi, toute votre vie est à moi. Je ne vous laisserai pas à un autre homme! Je sais que j'ai déclaré que je ne voulais pas me marier, que j'irais à l'étranger. Mais vous me seriez restée fidèle, et moi à vous. Nous aurions pu être séparés, nous aurions pu être isolés; nous aurions pu être aux deux extrémités de la terre; mais nous aurions été l'un à l'autre. Je pouvais vous laisser à l'isolement, mais par Dieu, je ne vous laisserai pas à un autre!

Myra se leva, fit quelques pas, appuya son bras sur la cheminée toute remplie de fougères et de lis.

—Chut! Jim, dit-elle doucement. Vous oubliez à qui vous parlez.

—Je parle, cria Jim avec la fureur du désespoir, je parle à la femme que j'ai conquise; qui est à moi et pas à un autre. Sans mon fol et misérable orgueil, nous serions mariés à l'heure qu'il est, mariés, et bien loin. Je vous ai abandonnée, je le sais, mais, autant vous le dire, ce n'était que l'orgueil, le damné orgueil qui m'a chassé. J'ai toujours pensé revenir. J'attendais que vous m'appeliez, mais en tout cas, je serais revenu. Plût à Dieu que j'eusse consenti à faire ce que vous me demandiez. Nous serions ensemble, hors de portée de ce damné télégramme!

Myra leva les yeux et le regarda. Aveuglé par sa passion et sa souffrance, il n'observa pas l'expression de ce regard qui aurait dû l'avertir...

Et hors de lui, il continua.

Myra, très pâle, les paupières baissées, s'appuyait à la cheminée, ouvrant et fermant l'éventail d'ivoire.

—Mais, darling, plaïda Jim Airth. Il n'est pas trop tard. Oh! Myra, je vous ai si passionnément aimée. Ne vous ai-je pas appris ce qu'est l'amour? Le pauvre froid travesti que vous connaissiez, ce n'est pas l'amour. Oh! Myra, vous viendrez avec moi, mon adorée. Vous ne me ferez pas subir l'enfer de vous laisser à un autre homme? Myra, regardez-moi, dites que vous viendrez.

Alors lady Ingleby ferma l'éventail, et le tenant serré dans sa main droite, elle redressa la tête, et regarda Jaim Airth dans les yeux.

—Ainsi, ceci est votre amour, dit-elle, voilà ce qu'il signifie? Alors, je remercie Dieu de n'avoir connu que ce "froid travesti" qui au moins, m'a gardée pure, et portée haut. Quoi! voudriez-vous m'abaisser jusqu'au niveau de la femme que vous méprisez depuis une douzaine d'années? Et m'entraînant, voulez-vous aussi traîner dans la boue le noble nom de l'homme que vous avez osé appeler un ami? Mon mari ne me donne peut-être pas beaucoup de ces choses que les femmes désirent. Mais, il m'a confié son nom et son honneur, il m'a laissée maîtresse de son "home". Quand il reviendra il me trouvera ce qu'il m'a faite, la châtelaine de Shenstone! il me trouvera où il m'a laissée attendant son retour; vous ne vous adressez plus à une veuve, lord Airth, ni à une femme solitaire. Vous parlez à l'épouse de lord Ingleby, et il vaut mieux que vous appreniez comment l'épouse de lord Ingleby garde son nom et défend son honneur et le sien.

Elle leva la main rapidement, et, à deux reprises avec l'éventail d'ivoire, frappa Airth sur la joue.

—Traître et lâche! dit-elle. Quittez cette maison et n'y revenez jamais!

Jim Airth trébucha en arrière, le visage livide, la main involontairement levée pour se garer d'un nouveau coup. Puis le sang qui bouillait revint à son visage. Il s'élança en avant et d'un mouvement rapide attrapa l'éventail et le fit tourner en l'air au-dessus de sa tête. Ses yeux, qui étaient comme de la braise, plongeaient dans ceux de Myra. Un instant elle crut qu'il allait la frapper, elle demeura muette et immobile...



Jim Airth, empoignant l'éventail, d'un mouvement sec le brisa en deux, puis de ces deux moitiés, en fit quatre, et continua jusqu'à ce qu'il ne restât que des fragments, qu'il jeta aux pieds de lady Ingleby; puis tournant sur ses talons, il quitta le salon, et un moment après la maison.

## CHAPITRE XXIII

## CE QUE BILLY SAVAIT

Ronald et Billy, dans l'auto qui les menait à la gare, parlèrent peu.

—Singulière affaire, dit enfin Ronald, pour rompre un silence qui devenait oppressant.

Billy ne fit aucune réponse.

—Pourquoi avez-vous absolument voulu venir avec moi? continua Ronald.

—Je ne viens pas avec vous, répliqua laconiquement Billy.

—Oh là! Billy! à quel propos si tragique? Allez-vous vous jeter du haut de London bridge? Ne le faites pas, Billy, vous n'avez jamais eu la moindre chance de réussir, c'est moi qui pourrais être désespéré, et voyez, je vais à la Banque faire expédier ce qui ramènera le bonhomme, prenez exemple sur moi, Billy.

La réponse de Billy fut si peu correcte, si violente, que Ronald se réfugia dans un silence étouffé.

Mais une fois dans le train, enfermés dans un wagon solitaire, Billy tourna vers son camarade un visage blême.

—Ronnie, déclara-t-il, je me rends de ce pas chez sir Deryck Brand. C'est le seul homme que je connaisse qui ait une tête sur les épaules.

—Merci, dit Ronnie, je suppose que je balance la mienne sur mes genoux. Mais pourquoi ce besoin urgent d'un homme avec la tête si bien placée?

—Parce que, dit Billy, ce télégramme est un mensonge.

—Folie! Billy, "Votre désir est père de cette pensée." Honte à vous, Billy, ce bon vieil Ingleby!

—C'est un mensonge, répéta Billy, avec entêtement.

—Mais voyez, protesta Ronald, ouvrant la dépêche "Veritas", qu'est-ce que vous faites de cela?

—Que Veritas aille au diable! dit Billy, c'est tout de même un mensonge, et il nous faut découvrir le gredin qui l'a expédié.

—Mais quelle raison sur terre avez-vous, Billy, pour jeter un doute sur la nouvelle? demanda gravement Ronnie.

—Oh! que le diable vous emporte; et Billy, avec une sorte de fureur, jeta: *j'ai ramassé les morceaux!*

Un jeune homme fort pâle et nerveux se trouvait assis sur le fauteuil de maroquin vert du cabinet de consultation du docteur Brand. Il avait montré le télégramme, et prononcé quelques phrases incohérentes: après quoi, sir Deryck, grâce à d'habiles questions, était parvenu à établir la situation. En ce moment il y réfléchissait.

Tournant son fauteuil à pivot, il regarda attentivement Billy.

—Cathcart, dit-il tranquillement, quelle raison avez-vous pour être si certain que lord Ingleby est mort, et que ce télégramme est une fraude?

Billy humecta ses lèvres.

—Que diable! dit-il, *j'ai ramassé les morceaux!*

—Je comprends, dit sir Deryck se détournant.

—Je ne l'ai jamais dit à âme qui vive, continua Billy, ce n'est pas une jolie histoire, mais je peux vous donner des détails si vous le souhaitez.

—Je crois que vous ferez bien de me donner des détails, dit gravement sir Deryck.

Et les lèvres blanches, Billy les donna.

Le docteur se leva et boutonna sa redingote. Puis il remplit d'eau un verre et le tendit à Billy.

—Venez, dit-il. Je connais heureusement un détective de première force qui se trouve précisément au Caire en ce moment. Il nous faut aller à Scotland yard (Préfecture de police), pour nous procurer son adresse et le chiffre. Nous n'avons d'ailleurs qu'à nous en remettre à eux. Vous avez bien agi, Billy, et sans retard; mais nous n'avons pas de temps à perdre.

Vingt-quatre heures plus tard, le docteur arrivait à Shenstone Park. Il s'était annoncé par dépêche, et ordonna au chauffeur qui l'avait amené, de l'attendre pour le reconduire immédiatement à la gare.

—Je n'ai pu venir qu'entre deux trains, expliqua-t-il à lady Ingleby, vous excuserez donc le ton péremptoire de ma dépêche. Je ne pouvais pas courir le risque de vous manquer. J'ai quelque chose de très important à vous communiquer.

Le docteur fit une pause, ne sachant de quelle façon commencer. Il avait vu Myra Ingleby dans des circonstances importantes et diverses. Il la connaissait bien; c'était une femme si fidèle à elle-même, qu'il croyait pouvoir prévoir exactement de quelle façon elle se comporterait en face de circonstances données.

Dans celle, si imprévue, du retour de lord Ingleby, il pensait la trouver doucement acquiesçante; pressée de reprendre ses devoirs d'épouse, sans songer à elle-même, désireuse seulement de plaire à l'homme qui, avec ses lubies, ses fantaisies, ses faiblesses et ses idées, était depuis neuf mois entièrement sorti de sa vie. Deryck Brand s'était attendu à trouver lady Ingleby pareille à une journée d'avril, alternant du rire aux larmes, avec des cils humides, et des sourires très doux, se moquant de quelques-unes de ses erreurs, ou de celles de son personnel affolé, et pleine d'anxiété au sujet de ses omissions possibles en vue du retour de lord Ingleby.

Au lieu de cette charmante personnification féminine, le docteur se trouva en face d'une femme glacée, aux yeux durs qui ne paraissait pas voir, une femme en qui quelque chose était mort: tuant en même temps ce qu'il y avait de meilleur en elle.

"Un autre homme", fut la prompte conclusion du docteur, et cette conclusion, s'ajoutant à la brièveté du temps dont il disposait, l'amena sans préambule au cœur de la question.

—Lady Ingleby, dit-il, une offense cruelle vous a été faite par un misérable gredin dont la punition ne sera jamais assez sévère.



—Je le sais, répondit lady Ingleby, mais j'avois ne pas comprendre pourquoi vous croyez nécessaire d'être venu la discuter.

Cette surprenante réponse dérouta d'abord complètement le docteur. Mais il était dans ses habitudes professionnelles de débrouiller promptement les énigmes.

—Je crains, dit-il, avec douceur, qu'il n'y ait un malentendu entre nous. Pardonnez-moi si je paraîs empiéter sur un sujet dont je n'ai nulle connaissance. Mes paroles font allusion au télégramme que vous avez reçu hier, et qui vous a porté à croire que la nouvelle de la mort de lord Ingleby était une erreur, et qu'il allait prochainement revenir.

—Mon mari vit, dit lady Ingleby. Il m'a télégraphié du Caire, et je l'attends bientôt.

Pour toute réponse, Deryck Brand sortit de sa poche deux télégrammes.

—J'ai d'abord le devoir de vous dire, chère lady Ingleby, que vous avez été complètement trompée, le message du Caire est une misérable fraude dans le but d'obtenir de l'argent. Billy Cathcart, qui avait des raisons pour en suspecter l'authenticité, me l'a apporté, j'ai immédiatement télégraphié au Caire, et voici le résultat.

Il posa deux télégrammes sur la table devant elle.

—Le premier est une copie de celui que nous avons envoyé hier au détective qui est là-bas. J'ai reçu le second il y a trois heures. Personne, pas même Billy, n'est encore avisé de sa venue. Je vous l'ai apporté immédiatement.

Lady Ingleby souleva lentement le papier sur lequel était écrit le premier message. Elle le lut en silence.

—Surveillez la Banque Cook, et arrêtez personnellement qui se présentera comme lord Ingleby venant chercher fonds envoyés télégraphiquement. Télégraphiez détails promptement.

Le docteur observait attentivement la jeune femme; elle posa le premier message, sans commentaire aucun, et prit le second.

—Ancien valet de lord Ingleby arrêté. A confessé envoi faux télégramme. Télégraphiez instructions.

Lady Ingleby replia les deux feuilles, et les rangea sur la table près d'elle. L'impassibilité de son visage n'était pas altérée.

—Ce doit être "Walker", dit-elle, Michel le considérait comme un mauvais sujet; mais j'y tenais parce qu'il jouait bien du banjo et était utile aux fêtes dans le pays. Michel l'avait emmené avec lui, mais a dû s'en débarrasser tout de suite. Il m'écrivit pour me l'annoncer, et m'en donner les raisons. Pauvre Walker, je ne désire pas qu'il soit puni, parce que je sais que Michel dirait que c'est beaucoup par ma faute, pour avoir mis le banjo avant le caractère. Si Walker m'avait écrit une lettre me demandant de l'argent, je lui en aurais probablement envoyé. J'ai la fatale habitude de croire les gens, et de désirer que tout le monde soit heureux.

Puis, comme si ces dernières paroles touchaient une blessure momentanément oubliée, la pâleur douloureuse du visage de lady Ingleby s'accrut.

—Si Michel ne doit pas revenir, dit-elle, alors, en vérité, je suis seule!

Le docteur se leva, la regarda, perplexe et triste.

—Lady Ingleby, n'y a-t-il pas quelqu'un qui doit être immédiatement avisé de cette modification de la situation? demanda-t-il l'air sérieux.

—Personne, répondit-elle emphatiquement, cela ne touche personne de près, que moi, bien peu de gens savent les nouvelles d'hier. J'ai écrit à Jane, et les "boys" auront annoncé la chose à Overdene. Si, par mauvaise chance, tout ceci parvenait aux journaux, il faudra contredire sans explication, j'ai horreur qu'on proclame le mal.

—Je ne suppose pas que la nouvelle se soit répandue, dit le docteur, votre personnel est naturellement au courant.

—Oui, dit lady Ingleby, et cela me fait penser qu'il faut que j'arrête les travaux qu'on a entrepris pour découvrir où petit Tom a été enseveli, il n'a pas besoin d'avoir une tombe, puisque son maître n'en a pas.

Tout ceci fut inintelligible pour le docteur, mais en ces sortes d'occasions il ne faisait jamais de questions inutiles et oiseuses.

Après tout, sir Deryck, ajouta lady Ingleby, Tom avait raison.

—Oui, dit le docteur, le petit Tom ne s'était pas trompé.

—Si je m'étais souvenu de lui, j'aurais peut-être douté du télégramme.

—Qu'est-ce qui a pu éveiller les soupçons de Billy? demanda lady Ingleby.

—Comme Tom, dit le docteur, Billy avait été convaincu. Surtout ne lui racontez jamais que je vous ai dit qu'il avait eu des doutes. C'est un garçon sensible, et tout cela l'a beaucoup ému.

—Cher Billy! dit lady Ingleby.

Le docteur jeta les yeux sur la pendule; il lui restait une minute.

—Mon amie, dit-il, voici la seconde fois que je suis porteur de mauvaises nouvelles.

—Ne dites pas mauvaises, répondit Myra d'un ton plein de tristesse. Ce monde n'est pas tel que nous puissions y désirer le retour d'un être que nous avons aimé!

—Il n'y a rien de travers dans le monde, dit le docteur. Notre ciel et notre enfer sont créés par nos propres actions.

—Ou les actions des autres, dit lady Ingleby avec amertume.

—Ou par les actions des autres; d'accord. Mais même dans ce cas, beaucoup dépend de nous-mêmes. Il me faut partir, mais je n'aime pas vous laisser seule.

A son tour lady Ingleby regarda la pendule, se leva et tendit sa main au docteur.

—Vous avez été plus que bon, sir Deryck en venant vous-même, je ne l'oublierai pas. Et j'attends Jane Champion—Dalmain, je veux dire.— Pourquoi nos amies se marient-elles? Elle vient directement de Londres, le phaéton a été la chercher à la gare.

—Bon! dit le docteur, en serrant la main de la jeune femme d'une étreinte pleine de sympathie, celle d'un homme qui, désirant aider et consoler, sent qu'il est en présence d'un chagrin qu'il ne peut ni comprendre ni apaiser.

En montant dans l'automobile, il dit au chauffeur :



—Nous avons neuf minutes, et si nous n'arrivons pas à temps pour le train, je serai forcé de vous prier de me conduire à Londres.

Il répéta l'avertissement une troisième fois, plus énergiquement encore quand il fut revenu de la surprise du spectacle qui s'offrit à lui dans l'avenue! Comme l'auto volait, ils croisèrent le phaéton de lady Ingleby revenant à vide, sauf un manteau et un sac sur les coussins; et, marchant lentement sous les arbres, Sir Deryck aperçut l'honorable Mrs Dalmain, en conversation animée avec un homme très grand, qui tenait à la main son chapeau, laissant le vent soulever ses cheveux épais. Tous deux étaient trop préoccupés pour faire attention à l'automobile, mais, comme à un moment l'homme tournait un visage hagard vers sa compagne, le docteur y vit la même expression de froid désespoir qui l'avait affligé et intrigué chez lady Ingleby. Les deux personnages cheminaient lentement vers la maison, par un sentier qui conduisait à la terrasse.

—Evidemment "l'homme", pensa le docteur. Je suis content que Jane l'ait en remorque. Pauvres êtres! la Providence les a placés entre des mains sûres. Si le bon conseil et l'honnête vérité peuvent leur être utiles, ils auront les deux de notre bonne Jane.

La Providence arrangea aussi que l'express de Londres eût une minute de retard, et que le docteur l'attrapa. Ce qui réjouit fort le chauffeur, car il devait sortir avec la femme de chambre de Sa Seigneurie, dont c'était précisément le soir de liberté! Les événements importants de la vie tiennent parfois à une minute, perdue ou gagnée.

## CHAPITRE XXIV

### MRS DALMAIN RÉSUME LA SITUATION

—Ainsi vous voyez, Jane, conclut pathétiquement lady Ingleby, que Michel ne revenant pas, je suis seule en vérité.

—Aimant Jim Airth comme vous l'aimez, dit Jane Dalmain.

—Comme je l'ai aimé plutôt.

—Vous l'avez aimé et vous l'aimez encore, dit Jane Dalmain; vous auriez été bien pis que seule si Michel, après tout, était revenu. Oh! Myra, je ne puis rien imaginer de plus atroce que d'aimer un homme et d'être forcée de vivre avec un autre.

—Je ne me serais pas permis de continuer à aimer Jim, dit lady Ingleby.

—Enfantillages, prononça avec décision Mrs Dalmain. Ma chère Myra, ces sortes de réflexions pavent le chemin du diable, et sont une de ces ruses favorites. Plus d'honnêtes femmes sont tombées par abus de confiance en elles-mêmes, et la conviction de pouvoir dompter leurs sentiments, là où l'amour n'est pas permis. Les hommes sont différents; leurs tentations ne sont pas si subtiles. Ils savent parfaitement où cela les mène de jouer avec le sentiment. De sorte que s'ils veulent agir correctement, ils ont soin de se tenir à l'abri du danger, dès le commencement. Nous n'avons pas en notre pouvoir de cesser d'aimer, quand on a permis à l'amour de prendre le dessus. Je sais, qu'au premier moment, vous ne vous seriez pas laissée aller à aimer Jim Airth, si vous n'aviez pas été libre. Mais l'aimant, si une circonstance

aussi effrayante, la seule voie honorable et sûre eût été de dire à lord Ingleby: "J'ai appris à aimer Jim Airth, quand je vous croyais mort, j'aimerais toujours Jim Airth, mis avant tout je veux être une bonne et fidèle épouse. Ayez confiance en moi, et aidez-moi." Tout honnête homme répondrait à un pareil appel.

—Et se tuerait, suggéra lady Ingleby.

—J'ai dit un homme, et pas un lâche, répliqua d'un ton méprisant, Mrs Dalmain.

—Jane, vous êtes un esprit très fort, mais moi je ne peux pas m'imaginer debout devant Michel et lui déclarant que j'aime Jim!

Jane Dalmain rit avec bonne humeur et dit:

—Si, par esprit fort vous entendez une répugnance naturelle à embrouiller une situation claire par de dangereux sophismes, "je plaide coupable".

—Oh! ne vous servez pas des paroles de sir Deryck, répliqua lady Ingleby avec humeur. Vous auriez dû l'épouser! Je n'ai jamais compris comment un artiste, un poète, un idéaliste comme Garth a pu tomber amoureux de vous, Jane?

Une chaude lumière sembla soudain éclairer le visage sans beauté de Jane.

—Ni moi non plus, répondit-elle avec douceur, il m'a fallu trois ans pour m'en persuader.

—Je suppose que vous êtes parfaitement heureuse!

Jane demeura silencieuse. Il y avait dans son cœur des sanctuaires sacrés, qu'elle n'aimait pas laisser profaner.

—Je me souviens, reprit Myra, combien après l'accident, je détestais l'idée que vous alliez vous attacher à un aveugle.

—Oh! silence, dit Jane vivement, vous marchez sur un sol sacré, et vous oubliez de vous déchausser. Dès le premier moment, une de nos précieuses joies a été d'apprendre ensemble à baisser cette croix.

—Chère bonne âme, dit lady Ingleby affectueusement, vous méritez d'être heureuse. Tout de même, je ne comprendrai jamais pourquoi vous n'avez pas épousé Deryck Brand.

Jane sourit, elle ne pouvait discuter son mari, mais elle ne demandait pas mieux que de détourner un instant lady Ingleby de ses chagrins en l'informant des circonstances la concernant, elle et le docteur.

—Ma chère, dit-elle, Deryck et moi nous nous ressemblons trop pour nous épouser; les qualités qui contribuent à créer une amitié parfaite, n'assurent nullement la félicité dans le mariage. Il fut un temps où j'aurais épousé Deryck, s'il me l'avait demandé. Mais le résultat n'eût pas été pour notre bonheur mutuel. D'ailleurs, à cette époque, je n'avais pas idée de ce que l'amour réel signifiait. Je ne comprenais pas plus l'amour avant de connaître Garth, que vous ne le connaissiez avant de rencontrer Jim Airth.

—Je voudrais bien que vous ne fassiez pas si souvent allusion à Jim Airth, soupira Myra avec lassitude. Je ne veux pas que vous imaginiez que j'eusse jamais pu mettre en pratique votre idée de déclarer à Michel que j'aimais Jim. Je n'eusse fait rien de semblable. Je me serais consacrée à plaire à Michel en tout, et me serais forcée—oui, vous pouvez sourire d'un air incrédule, je peux me contraindre à agir—et je me serais forcée à



oublier qu'il y avait dans le monde un comte d'Airth et de Monteith.

—Oh! épaignez-lui cela, protesta en riant Jane Dalmain. N'appellez pas le pauvre homme par ses titres. S'il doit être pendu, qu'il le soit comme simple Jim Airth... de plus il est sans profit de discuter une hypothèse devant laquelle vous n'êtes pas en présence. Puisque, miséricordieusement, lord Ingleby ne reviendra pas.

—Miséricordieusement! cria lady Ingleby. Vraiment, Jane, vous êtes franche au delà de ce qui est permis. Vous auriez dû être témoin du tact avec lequel le docteur m'a révélé la vérité, et avec quelle bonté il fit allusion à ma perte.

—Ma chère Myra, dit Mrs Dalmain, je ne gaspille pas ma sympathie sur de faux sentiments. Et si Deryck avait su que vous étiez déjà fiancée à un autre homme, au lieu de vous sacrifier quatre heures de son précieux temps, il vous eût envoyé une dépêche de six pence: "Télégramme un faux, acceptez cordiales félicitations."

—Jane, vous êtes brutale. Je viens de vous confier toute l'histoire de ces dernières semaines, et le final d'hier qui m'a brisé le coeur. Aussi j'avoue ne pas comprendre comment vous pouvez parler de moi comme fiancée à un autre homme.

Immédiatement l'attitude de Jane changea. Elle cessa de sourire avec un peu d'ironie, et de balancer son pied. Elle se redressa, appuya ses coudes sur ses genoux, et tendit ses belles mains fortes à lady Ingleby. Son noble visage était plein de compréhension et de sympathie.

—Ah! ma chère amie, dit-elle, il nous faut arriver au coeur de la question. Je me suis amusée au bord du sujet, pour vous donner le temps de vous reprendre après le long et pénible récit que vous avez cru devoir me faire, afin que je comprenne bien votre situation. La seule question est celle-ci: allez-vous pardonner à Jim Airth?

—Il ne faut pas que je lui pardonne, dit lady Ingleby, parce que si je lui pardonnais, je ne pourrais plus le laisser repartir.

—Pourquoi le laisser repartir, quand son départ laisse toute votre vie désolée?

—Parce que, dit Myra, je sens que je ne pourrai plus avoir confiance en lui; et je n'ose pas épouser un homme, que j'aime comme j'aime Jim Airth, si je ne ne peux pas me reposer en lui comme en Dieu. Si je l'aimais moins je pourrais courir le risque. J'éprouve pour lui quelque chose que je ne peux définir; mais je sais seulement qu'il deviendrait tellement le maître de ma volonté, que si je ne pouvais avoir confiance en lui, j'en aurais peur.

—Ne peut-on jamais plus se fier à un homme, demanda Jane, parce qu'une fois, sous le coup d'une tentation soudaine et terrible, il vous a manqué?

—Ce n'est pas pour avoir manqué une fois, dit Myra. C'est la lumière jetée sur la qualité de son amour. La passion qui rend égoïste, égoïste au point de ne plus faire cas du bien et du mal, et d'être indifférent au bien du malheureux objet de cette passion. Mon nom eût été sali, mon honneur traîné dans la boue, mon présent ruiné, mon avenir perdu, mais que lui importait? Tout était balayé par une seule phrase: "Vous êtes mienne, et non sienne, il faut venir avec moi." Je ne puis me confier à un amour qui n'a pas connaissance

du bien ou du mal. Nous envisageons les choses à des points de vue différents. Vous ne voyez que l'homme et sa tentation. Je connaissais la valeur sans prix de l'amour, aussi le péché contre cet amour est impardonnable.

Mrs Dalmain regarda avec tendresse son amie; ses yeux, au regard ferme, étaient pleins de trouble.

—Myra, dit-elle, vos définitions et vos conclusions sont justes, mais votre erreur est celle-ci: vous ne faites pas la part de la nature soudaine et violente de la tentation à laquelle Jim Airth a succombé. Rappelez-vous tout ce qui l'y a conduit. Pensez-y, Myra! il était si seul, ni mère, ni aucune tendresse féminine. Et, derrière lui, ces dix années d'un état pis que solitaire, la honte d'être trahi, l'amertume de l'abandon, l'humiliation de la tache imprimée à son nom. Contre tout ceci il a lutté pendant dix ans et a conquis. Puis en pleine force, endurci, solitaire, il vous a rencontrée Myra. Son idéal d'antan lui revint purifié et fortifié pour avoir passé par le feu. L'amour naquit, si puissant, que le souvenir de la passion de sa jeunesse fut balayé. Il se trouva en face d'une expérience nouvelle, et telle qu'il ne croyait pas que la vie en pouvait contenir. Il en goûta trois semaines la douceur enivrante, qui chaque jour augmentait, maté cependant par la soumission à votre bon plaisir. Puis le coup si terrible à son coeur et à son orgueil d'homme, l'horrible découverte qui lui apprenait que sa main vous avait apporté perte et douleur, lui, qui aurait voulu vous protéger de tout mal, même du plus léger! Puis la faute qu'il commît en permettant à un faux orgueil de se placer entre vous. Trois semaines encore de regrets et de faim inassouvie, enfin votre appel, qui paraissait lui promettre le bonheur. Il est accouru à vous plein d'amoureuse ardeur, et absolument confiant, pour apprendre que non seulement il vous avait perdue, mais devait vous laisser à un autre! Oh! Myra! ne pouvez-vous excuser un moment de folie furieuse? Vous me dites que vous l'avez traité de lâche et de traître, vous auriez pu aussi bien le frapper. De pareils mots sortis de vos lèvres durent le flageller plus sûrement que des coups! J'admets qu'il les méritait. Saint Pierre fut trois fois lâche et traître, mais son Seigneur sut mesurer la force de la tentation, et nonobstant ne doubla pas de l'amour de son apôtre, et lui permit de confesser sa faute, et le pardonna. Si l'amour divin a pu ceci, oh! Myra, est-ce que vous laisserez l'homme qui vous aime s'en aller de nouveau seul dans le vaste monde, sans un mot de pardon?

—Il m'a quittée en proie à une colère effrénée. Et comment mon pardon pourrait-il l'atteindre, supposant qu'il le désire, et que je veuille le lui accorder? Où est-il, à présent?

—Il vous a quittée au désespoir, dit Mrs Dalmain, et il est dans la bibliothèque.

Lady Ingleby bondit sur ses pieds.

—Jane! Jim Airth est dans cette maison! Qui l'a introduit?

—Moi, répondit Mrs Dalmain avec calme, moi, je l'ai fait entrer en contrebande. Personne ne nous a vus. C'est pourquoi j'avais envoyé la voiture en avant; dès que nous sommes arrivés aux grilles du parc, nous avons suivi un petit sentier jusqu'à la terrasse, et sommes entrés par une



porte de côté. Il est dans la bibliothèque depuis ce moment. Si vous refusez de le voir, je descendrai, et je le lui dirai; il partira comme il est venu, et personne ne saura rien de sa présence. Chère Myra, n'ayez pas l'air si angoissée. Asseyez-vous, et finissons notre conversation... C'est juste, on ne doit pas vous presser. Une décision qui influera sur votre vie entière ne doit pas être prise en cinq minutes, en une heure. Lord Airth ne souhaite pas vous imposer une entrevue, et moi-même ne l'essaierai pas de vous persuader de lui en accorder une. Il ne sera pas surpris, si je l'avise que vous préférez ne pas le voir.

—Je préfère!... cria Myra en joignant les mains. Oh! Jane, si vous vous doutiez ce que la seule pensée de le voir me fait éprouver, vous ne me diriez pas que je ne *préfère pas*, mais que je n'ose pas.

—Laissez-moi vous conter comment nous nous sommes rencontrés, dit Mrs Dalmain, feignant de ne pas avoir entendu la dernière phrase. Je suis arrivée avant l'heure à Charing Cross, et me suis arrêtée pour acheter des journaux, puis suis montée dans un compartiment vide, m'y installant pour une heure tranquille. Jim Airth est arrivé à la gare, avec une minute devant lui pour prendre son billet et monter dans le train. Il a débouché sur le quai en courant comme un fou, le train déjà en marche, a bondi dans mon compartiment, et est tombé assis sur mes journaux; il s'est retourné aussitôt pour s'excuser, et s'est trouvé enfermé pour une heure avec l'amie à qui vous écriviez vos lettres hebdomadaires, et dont vous lui aviez évidemment bien parlé. En tout cas, il m'a tenue pour digne de sa confiance. Il m'avait reconnue d'après ma dernière photographie que vous lui aviez montrée.

—Je m'en souviens, dit Myra; je la tenais dans mon pupitre. Il l'avait regardée à plusieurs reprises. Je lui parlais souvent de vous.

—Il s'est présenté avec une franchise simple, continua Mrs Dalmain; puis sans que nous sachions comment, au bout de quelques minutes nous causions sans réserve. Il comprit, je crois, que la franchise de sa part pourrait dans l'avenir me servir à vous aider. Vous êtes son unique pensée; et puis il espéra sans doute que mon intercession obtiendrait peut-être que vous lui accordiez ce qu'il était en route pour venir chercher: l'occasion d'implorer votre pardon. Naturellement ni l'un ni l'autre nous n'avions le moindre doute sur l'authenticité du télégramme. Il s'embarque presque immédiatement pour l'Amérique, mais ne pouvait se résoudre à quitter l'Angleterre sans vous avoir exprimé sa contrition et obtenu votre pardon. Il aurait écrit, mais a cru que pour vous, il était préférable de ne pas le faire. Et sincèrement je crois que la pensée que vous vous êtes quittés pour toujours la colère au coeur, brisa le sien. Son amour pour vous est très grand, Myra.

—Oh! Jane, s'écria lady Ingleby. Je ne peux pas le laisser partir et pourtant je ne peux pas l'épouser. Je l'aime de toutes les forces de mon être, mais je ne peux lui donner ma confiance. Oh! Jane, que vais-je faire?

—Il faut lui donner la possibilité de racheter son erreur, et de se prouver l'homme qu'il est réellement. Dites-lui sans explication ce que vous venez de me dire, que vous ne pouvez le laisser

partir, et voyez comment il le prendra. Ecoutez, Myra, l'imprévu des dernières heures met en votre pouvoir l'occasion de donner à Jim Airth sa chance de rachat. Vous ne devez pas la lui dérober. Avez-vous communiqué à quelqu'un le contenu du second télégramme expédié du Caire?

—Je n'ai vu personne, entre le moment où sir Deryck est parti, et celui où vous êtes entrée.

—Parfait; de sorte que vous, Deryck et moi, sommes les seules personnes informées. Jim Airth n'aura pas la moindre idée d'un changement advenu depuis hier. Vous rendez-vous compte, Myra, de ce que cela signifie?

Le visage pâle de lady Ingleby se colora:

—Oh! Jane, je n'ose pas; s'il succombait encore une fois.

—Il ne succombera pas, affirma Mrs Dalmain; mais si cela arrivait, alors il se montrerait indigne de votre confiance. Alors vous pourriez lui pardonner, et le laisser partir.

—Je ne puis le laisser partir! Et pourtant il m'est impossible de l'épouser s'il n'est pas tout ce que je croyais!

—Ah! ma chérie, ma chérie, dit Mrs Dalmain affectueusement. Vous avez besoin d'apprendre une leçon au sujet de la vie conjugale. Le vrai bonheur ne consiste pas à épouser une idole placée sur un piédestal. Ah! comme disait tante Gina à une de ses petites amies, qui avait fait la découverte que son jeune mari n'était pas la perfection même: "Ma bonne petite, assura tante Gina en tapant le parquet de sa canne d'ébène, vous avez fait une sottise, si vous croyez avoir épousé un ange; les anges, nous en avons la plus haute assurance, ne se marient pas. Les hommes et les femmes dont l'humanité s'accorde du mariage, sont nécessairement pleins de défauts, et la première nécessité dans le mariage est de savoir aimer, pardonner et comprendre..."

Myra sourit.

—Les points de vue de la duchesse sont toujours consolants. Je me demande si Michel et moi avons commis l'erreur de ne pas nous apercevoir que nous étions humains, en refusant d'admettre qu'il y avait quelque chose à pardonner, et en conséquence, ne pardonnant pas?

—Eh bien, ne commettez pas cette erreur avec Jim Airth, conseilla Mrs Dalmain, car c'est l'être le plus humain que j'aie rencontré, et aussi le plus fort, et fait pour être aimé. Myra, il n'y a rien à gagner à attendre. Laissez-moi vous l'envoyer, et souvenez-vous qu'il n'espère autre chose qu'un mot de pardon.

—Oh! Jane, cria lady Ingleby, restez encore un peu, donnez-moi le temps de penser, de réfléchir, du temps pour me décider.

—Bêtise, tout cela, dit Mrs Dalmain. Quand il n'y a qu'une voie possible ouverte devant vous, il ne peut y avoir besoin de réfléchir et d'hésiter. Vous essayez nerveusement d'ajourner l'inévitable. A l'heure présente, il vout faut, Myra, envisager votre épreuve. Si elle doit réussir il ne faut aucune incertitude.

—Oh! Jane, je voudrais que vous ne soyez pas une personne d'un caractère aussi décidé. Vous avez raison, je suis épouvantée, et cependant je sais que vous êtes dans le vrai. Oh! chère, ne me quittez pas, voyez-moi hors de cette épreuve.



—Si votre chauffeur peut me ramener à Overdene ce soir, car je ne m'absente jamais pour une nuit de Garth, je demeurerai aussi longtemps que vous aurez besoin de moi.

—Ah! merci, dit lady Ingleby, et maintenant, Jane, vous avez fait pour moi tout ce qui était possible, et Dieu sait que c'est beaucoup. Il me faut être seule une heure. J'ai besoin de regarder les choses en face, pour décider ce que je veux vraiment faire. Je dois à Jim, je dois à moi-même d'être, avant de le voir, bien sûre de ce que je dirai. Commandez du thé dans la bibliothèque. Dites-lui que je le verrai, et au bout de l'heure, envoyez-le-moi. Mais, Jane, pas une allusion à ce qui s'est passé entre nous. Je me fie à vous.

—Ma chère, dit Mrs Dalmain, je joue le jeu de bonne foi.

Elle se leva, se tint debout sur la carpepe devant le foyer, et regarda avec attention le portrait que son mari avait peint de lord Ingleby:

—Myra, dit-elle enfin, je vous conjure de vous souvenir que vous avez affaire à une qualité inconnue. Vous n'avez jamais auparavant connu intimement un homme du tempérament de Jim Airth. Son amour pour vous, et le vôtre pour lui, contient des éléments que vous ne comprenez qu'imparfaitement. Souvenez-vous de ceci en tirant vos conclusions. Je dirai presque: laissez l'instinct plutôt que la raison vous guider.

—Je comprends ce que vous voulez dire. Mais je n'ose me fier à la raison ni à l'instinct. Je n'ai pas été une femme pieuse, comme vous le savez, mais dernièrement, bien des choses se sont révélées à moi, et à mesure que j'apprends je tâche de pratiquer. Je me sens dans un endroit sombre et difficile, et j'essaie de dire: "Même dans cette obscurité ta main me conduira, et ta main droite me soutiendra."

—Ah! vous êtes dans le vrai, dit Jane de sa voix grave et émue. La main de Dieu peut seule nous conduire de l'obscurité à la lumière.

Elle enlaça, un moment, tendrement et fermement son amie.

## CHAPITRE XXV

### L'ÉPREUVE

La porte du salon de lady Ingleby s'ouvrit, livrant passage à Jim Airth.

Elle l'attendait, immobile, les mains croisées sur ses genoux.

La pièce, remplie de fleurs, était éclairée par la douce lumière du couchant.

Il ferma la porte, s'avança, et se tint droit devant Myra.

Pendant un instant, ils se regardèrent. Puis Jim Airth parla très bas.

—Vous êtes bonne de me recevoir, dit-il, j'osais à peine l'espérer. Je quitte l'Angleterre dans quelques heures. Il eût été dur de partir... sans... Maintenant ce sera facile.

Elle leva les yeux, mais garda le silence.

—Myra, dit-il, pouvez-vous me pardonner?

—Je ne sais pas, Jim, répondit-elle doucement. Je désire être tout à fait sincère vis-à-vis de vous. Si j'avais moins aimé, j'aurais pardonné plus facilement.

—Je comprends, Myra, je comprends. Et je ne désire pas que vous pardonnez aisément une si grande offense à notre amour. Mais, chère, si vous pouviez, avant que je parte, dire je *comprends*, cela signifierait plus pour moi que si vous disiez "je pardonne".

—Jim—et la voix de Myra tremblait de tendresse—Jim, je comprends.

Il se rapprocha, prit les mains de la jeune femme et avec un religieux respect, les retint un instant entre les siennes.

—Merci, chère, dit-il, vous êtes bonne.

Il libéra les mains délicates, et de nouvelle elle les joignit sur ses genoux. Il s'approcha du foyer et demeura debout, regardant à ses pieds les fougères et les lis.

Alors elle remarqua que les larges épaules étaient courbées, et qu'il paraissait avoir peine à tenir la tête levée. Quel contraste avec le port si gai et fier de l'homme qui marchait là-bas sur la falaise en sifflant comme un merle!

—Jim, reprit-elle, comprenant, je pardonne sans restriction, si toutefois entre vous et moi il peut être question de pardon. J'ai réfléchi à ceci depuis l'instant où j'ai su que vous étiez dans la maison, me demandant pourquoi il me semblait impossible de dire: "Je vous pardonne." Et je crois que c'est parce que vous et moi sommes tellement un, qu'il n'y a pas de place entre nous pour le pardon.

Il arrêta sur elle des yeux pleins d'une muette angoisse qui bouleversa Myra.

—Il faut que je parte, dit-il d'un ton saccadé. Je voulais vous dire et vous expliquer bien des choses, mais votre divine bonté a tout balayé. Toute ma vie je porterai, enfouies au plus profond de mon cœur, les paroles que vous m'avez adressées. Oh! ma chère bien-aimée, ne parlez plus, que ces paroles soient les dernières. Seulement, osé-je le dire, que ma pensée n'attriste jamais votre vie sereine. Je pars pour l'Amérique, un pays où l'on peut travailler et vivre; un pays où les efforts rencontrent le succès, où l'énergie d'un homme peut être mise en valeur. Je veux que vous pensiez à moi, Myra, comme luttant, et non comme m'abandonnant. Mais si jamais je me sens prêt à couler, j'entendrais votre voix chérie chantant à mon côté, dans la petite église de Cornouailles, ce paisible soir du dimanche: "Père Eternel, prompt à nous sauver..." Et quand je penserai à vous, ma chère, ma bien-aimée, je me dirai que votre vie s'écoule belle et sans reproche, et que vous êtes heureuse avec—il leva les yeux vers le portrait de lord Ingleby, contemplant un moment le visage tranquille et bienveillant—avec le meilleur des hommes! termina bravement Jim Airth.

Il jeta un dernier regard sur le visage de Myra que de grosses larmes sillonnaient.

Une torturante angoisse convulsa une seconde les traits de Jim Airth.

—Ah! il faut partir, dit-il soudain; Dieu vous garde toujours.

Il se retourna si brusquement que sa main était déjà sur le bouton de la porte, avant que Myra pût le rejoindre, quoiqu'elle se fût levée et élançée à l'instant après lui.

—Jim, arrêtez, Jim! Ah! Arrêtez! écoutez! Jim. J'ai toujours su, et je ne l'ai pas caché à Jane,



que si je vous pardonnais, je ne pourrais plus vous laisser partir.

Et pendant que, rendu muet par la surprise, il la contemplait, elle lui jeta impétueusement les bras autour du cou.

—Jim, mon bien-aimé, je ne puis vous laisser partir, ou, si vous partez, vous m'emmenez avec vous. Je ne puis vivre sans vous, Jim Airth!

L'espace d'une minute de battements de cœur éperdus, il demeura silencieux, pendant qu'elle l'étreignait, la tête appuyée sur sa poitrine, et les bras serrés autour de son cou. Puis un cri si terrible s'échappa de ses lèvres, que le cœur de Myra en fut comme arrêté.

—Oh! mon Dieu! cria-t-il, ceci est le pire de tout. En tombant, moi, l'ai-je entraînée, elle, dans ma chute. Maintenant, en vérité, je suis misérable. Qu'était la perte de mon orgueil, de mon honneur, auprès de ceci. Ai-je taché sa blancheur immaculée, affaibli le noble courage de sa pureté. Oh! mon Dieu, pas ceci, pas ceci!

Il leva les bras vers son cou, prit ceux de Myra par les poignets, et les força à s'abaisser, se reculant en même temps d'un pas pour l'obliger à lever la tête. Alors serrant les petites mains frémissantes sur sa poitrine:

—Lady Ingleby, dit-il, levez les yeux, et regardez-moi.

Lentement, bien lentement, Myra tourna vers lui le doux regard de ses yeux gris. Le feu qui brillait dans ceux de Jim la médusa. Elle sentit à nouveau l'emprise de la force de l'homme la dominant tout entière. Elle pouvait à peine discerner l'angoisse du visage devant elle, si étincelant était l'éclat des yeux bleus.

—Lady Ingleby, dit Jim Airth; et il lui serra encore plus étroitement les mains; lady Ingleby, vous et moi, nous nous sommes trouvés ensemble un soir sur une étroite bande de sable. Une mer sans pitié montait vers nous. Une haute falaise était notre unique refuge. Je vous ai prise par la main, et je vous ai dit: "Il faut monter ou être noyée." Vous en souvenez-vous? Je vous le répète à nouveau. La seule chose à faire est rude et difficile; mais il faut monter. Il faut nous élever au-dessus de nous-mêmes, au-dessus de cette étroite et dangereuse bande de sable, au-dessus de cette mer furieuse de la tentation et monter jusqu'au haut de la falaise, avec le ciel au-dessus de nous, et l'honneur. Jusqu'ici vous vous êtes tenue sur ce sommet, belle et vaillante. Dieu me pardonne, je vous ai entraînée en bas, je vous ai mise en danger. Silence! Ecoutez! Il faut que vous remontiez, et que vous remontiez seule; mais quand je serai parti, l'ascension vous sera aisée. Bientôt vous vous trouverez en haut, à l'abri des eaux dangereuses. Pardonnez-moi si je vous parais dur. Et avec douceur, il la poussa vers le canapé qu'elle avait quitté. Asseyez-vous là, dit-il, et ne bougez pas avant que j'aie quitté la maison. Et si jamais ces moments de faiblesse vous reviennent, lady Ingleby, n'oubliez pas que tout le blâme est à moi... Silence, je vous dis silence. Et, je vous en conjure, lâchez mes mains.

Mais Myra agrippait ces grandes mains, riant et pleurant à la fois et essayant de parler.

—Oh! Jim, mon aimé, vous ne pouvez me laisser pour gravir seule la falaise, parce que je suis toute vôtre, et libre d'être vôtre, et à personne

d'autre; et ensemble, Dieu soit loué, nous pourrions nous tenir sur la hauteur, où sa main nous a conduits. Bien-aimé, n'essayez pas de vous libérer de moi, parce que je vous tiendrai jusqu'à ce que vous ayez lu ces télégrammes. Oh! Jim, lisez-les vite!... Sir Deryck Brand les a apportés de Londres tantôt. Et, pardonnez-moi de ne vous l'avoir pas dit tout de suite... J'ai voulu que vous vous prouviez ce que vous êtes: fidèle, loyal, plein d'honneur, l'homme entre tous les hommes à qui l'on peut se fier, l'homme qui ne me manquera jamais dans la marche ascendante de la vie, jusqu'à ce que nous nous trouvions ensemble sur les hauteurs des collines éternelles... Oh! Jim.

Sa voix lui manqua, car Jim Airth était à genoux à ses pieds, la tête enfouie sur ses genoux, ses bras jetés autour d'elle, et il sanglotait comme seul un homme fort peut sangloter quand son cœur a été tendu jusqu'au brisement, et que tout d'un coup le soulagement est arrivé.

Myra mit sa douce main sur la chevelure rebelle. Et ils demeurèrent ainsi longtemps, sans bouger ni parler. Et au cours de ces minutes sacrées, Myra apprit la leçon que dix années de vie conjugale ne lui avaient pas enseignée: savoir que chez l'homme le plus fort, il demeure quelque chose de l'enfant, et que dans l'amour de la femme il faut qu'il se mêle un élément maternel, tendre, compréhensif, patient, sage, et sans égoïsme, prêt à supporter et à pardonner; sa force ne peut être parfaite que dans la faiblesse.

Enfin Jim Airth leva la tête.

Les derniers rayons du couchant illuminaient d'une auréole dorée le délicieux visage au-dessus de lui. Mais il y découvrit une lumière plus pénétrante que celle des couchers de soleil.

—Myra, dit-il d'une voix pleine de crainte et d'amour, Myra qu'y a-t-il?

Et elle, attirant entre ses bras et contre sa poitrine l'être aimé agenouillé à ses pieds, répondit:

—J'ai appris une leçon, mon bien-aimé, une leçon que vous seul pouviez m'enseigner. Et je suis très heureuse et reconnaissante, Jim, parce que je sais qu'enfin je suis prête à devenir "l'épouse".

## CHAPITRE XXVI

### QU'ÉCRIRONS-NOUS ?

Le hall de l'auberge de la "Tête de Sarrasin" parut tout familier à Jim Airth et à Myra, quand ils s'y retrouvèrent ensemble, regardant autour d'eux à leur arrivée. Jim avait eu à cœur d'amener là sa femme le soir du jour de leurs noces. Ils avaient, en conséquence, quitté Londres, immédiatement après la cérémonie, dîné en route, et maintenant ils se tenaient là, où si souvent à la clarté de la lampe, près de la table de marbre, ils s'étaient dit bonsoir.

—Oh! cher Jim, murmura Myra rejetant en arrière son manteau de voyage. Comme tout ceci paraît naturel, regardez la vieille horloge, dix heures cinq, la procession des demoiselles Murgatroyd vient de monter cérémonieusement il y a juste quatre minutes, regardez la tête de cerf, et le bois au sommet duquel vous accrochiez votre casquette.

—Myra.



—Oui, mon aimé. Oh! j'espère que les Murgatroyd sont encore ici. Regardons dans le livre... Oui, voyez, voilà leurs noms avec la date de leur arrivée, celle du départ ne s'y trouve pas, et, oh! mon aimé, voici "Jim Airth" comme je l'ai vu écrit pour la première fois, et juste au dessous Mrs O'Mara! Comme je me souviens d'avoir, du tournant de l'escalier, donné un coup d'œil pendant que vous lisiez le nom, et regrettant ma mauvaise écriture, vous aurez le temps maintenant, Jim, de me tracer des modèles.

—Myra!

—Oui, ami, oui. Je vais grimper en haut cinq minutes et débarrer. Puis je viendrai vous rejoindre au bosquet de chèvrefeuille, et je vous tiendrai compagnie pendant que vous fumerez. Nous n'avons pas à nous inquiéter de monter tard, parce que les chères dames, ignorant notre venue, n'auront pas laissé leurs portes ouvertes. Mais Jim, si tard que ce soit, il faut que vous jetiez vos chaussures dans le passage, afin de faire battre tout d'un coup le coeur de miss Suzannah.

—Myra, écoutez-moi, ma femme.

—Oui, darling, je comprends! mais je suis sûre que la bonne "tante" est en vigie dans son petit bureau au bout du couloir, et Polly a fini d'arranger notre bagage en haut, et je la devine, suspendue sur la rampe de l'escalier. Soyez un peu patient, mon Jim. Ecrivons notre nom dans le livre des voyageurs. Qu'écrirons-nous? Il faudra éventuellement leur révéler votre personnalité. Pensez quelle sensation pour miss Murgatroyd! Mais pour une fois, je vais écrire le nom sous lequel j'ai eu plus vivement le désir d'être connue.

Et souriant gaiement à son mari, elle inclina son heureux visage vers la table, le détournant un moment des yeux d'adoration tournés vers elle, et la nouvelle comtesse d'Airth et Monteith prit la plume, sans prendre le temps d'enlever son gant, et écrivit sur le livre des voyageurs de la Tête de Sarrasin, de sa belle et claire écriture:

MRS JIM AIRTH.

FIN.

Dans le prochain numéro de

## La Revue Populaire

Nous publierons un roman complet qui  
aura pour titre:

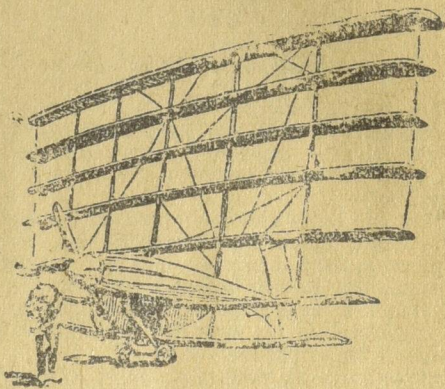
### LE REVE DE SUZY

Par HENRI ARDEL

Retenez d'avance votre prochain numéro

## L'AVION A PEDALES

Il y a quelques mois, un inventeur américain, W. F. Gerhardt, expérimenta avec succès une nouvelle aviette, mue exclusivement par la force musculaire de l'homme. C'est en somme une bicyclette pour les routes de l'air, avec sept rangées d'ailes extra larges, superposées l'une à l'autre à courte distance. L'appareil ne pèse qu'une centaine de livres. Les pédales sont reliées à l'hélice.



On raconte qu'au cours des essais, on commença par tirer l'aviette à l'aide d'un câble relié à une automobile. Au moment où la vitesse fut suffisamment grande, l'aviateur-cycliste actionnant le gouvernail, s'éleva dans les airs.

Ensuite, il manoeuvra avec les pédales et obtint assez de vitesse pour se maintenir dans l'air sans l'aide du câble.

Aimer et estimer les autres uniquement parce qu'ils s'accordent avec nous, par rapport aux opinions et à la manière de vivre, ce n'est qu'une sorte d'adoration de nous-même un peu moins choquante.—Th. Adams.





## UN ROMAN COMPLET

LE CHATEAU DE  
BEAUMANOIR

ROMAN CANADIEN

Par Edmond ROUSSEAU

(Suite et fin)

XXII

M. DE GODEFROY PASSE A L'ENNEMI

"Les succès remportés par les Français dans la campagne de 1757 avaient produit un état de malaise dans les colonies anglaises, dit Ferland... Pitt avait été mis à la tête d'une nouvelle administration."

Dans une lettre circulaire adressée aux gouverneurs des colonies, il les engageait à lever pour la guerre autant d'hommes que leur permettrait la population, et leur annonçait que la mère-patrie était décidée à envoyer en Amérique des forces considérables destinées à attaquer les Français par terre et par mer.

Les colonies du nord fournirent d'abondants secours. La législature du Massachusetts s'offrit de lever sept mille hommes, le Connecticut cinquante mille et le New-Hampshire trois mille. Ces troupes furent prêtes à entrer en campagne au mois de mai 1758. Le comte de Londoun était rentré en Angleterre et le général Abercrombie, sur qui tombait le principal commandement de la guerre américaine, était maintenant à la tête de cinquante mille hommes, qui formaient l'armée la plus nombreuse qui eût jamais été vue en Amérique.

Les généraux anglais proposèrent trois expéditions: La première contre Louisbourg; la seconde contre Carillon et la Pointe à la Chevelure; la troisième contre le fort Duquesne.

Nous n'avons pas l'intention de raconter cette campagne qui forme une des plus belles pages de notre histoire, espèce d'épopée digne des temps d'Homère, où le nom français se couvrit de gloire. Presque sans vivres, se battant le plus souvent cinq contre un, la valeur de nos troupes suppléa au nombre et nous fit enregistrer des victoires comme celle de Carillon.

Cependant l'union était loin de régner dans la colonie entre les chefs: M. de Vaudreuil et de Montcalm avaient des vues complètement différentes, quoiqu'ils fussent tous deux animés des meilleures intentions. Le lecteur en jugera par les lignes suivantes que M. de Montcalm écrivait au gouverneur: "Soyez sûr, monsieur, disait-il, que les choses personnelles dont je puis me plaindre

"et que j'impute au compositeur de vos lettres, aux esprits turbulents et tracassiers qui cherchent à vous éloigner de moi, ne diminueront jamais... ni mon attention constante à n'écrire que du bien de vous et de monsieur votre frère, à ne pas parler ou donner une tournure favorable aux choses où je pense que vous ne vous êtes pas bien déterminé. Pourquoi n'agissez-vous pas de même à mon égard? Pourquoi ne pas changer le style de votre secrétaire? Pourquoi ne pas me donner plus de confiance. J'ose dire que le service du roi y gagnerait, et que nous n'aurions pas l'air de désunion qui transpire au point que je vous envoie une gazette de la Nouvelle York qui en parle... Ceux qui vous approchent ont la maladresse de chercher, contre vos intentions, à vous engager de mortifier, sans le vouloir, le général, les troupes de terre et tout ce qui y a rapport."

De son côté, M. de Vaudreuil était bien loin d'avoir, en M. de Montcalm, une confiance entière. "M. de Montcalm pourra servir très utilement en Europe, écrivait-il au ministre; personne ne rend plus que moi justice à ses excellentes qualités; mais il n'a pas de celles qu'il faut pour la guerre de ce pays. Il est nécessaire d'avoir beaucoup de douceur et de patience pour commander les canadiens et les sauvages. Le roi m'ayant confié la colonie, je ne peux m'empêcher de prévenir les suites fâcheuses que pourrait produire un plus long séjour de M. le marquis de Montcalm..."

"Les troupes de terre, ajoutait-il, seront bien flattées de rester sous le commandement de M. le chevalier de Lévis; ce qui m'autorise à vous renouveler sa demande que j'ai l'honneur de vous faire en sa faveur du grade de maréchal de camp; il réunit en lui toutes les qualités de l'officier général; il est généralement aimé; il mérite de l'être. M. de Bourlamaque suffit pour seconder M. le chevalier de Lévis."

Qui avait tort? Qui avait raison de M. de Vaudreuil ou de M. de Montcalm?

Probablement tous les deux à la fois.

Dans tous les cas, nous n'avons pas la prétention de trancher la question. Il est un fait certain cependant: c'est que si, tous deux, étaient animés des meilleures intentions du monde, l'entourage immédiat de M. de Vaudreuil, composé en grande partie de ceux qui avaient intérêt dans



la perte de la colonie afin de cacher leurs malversations.— Bigot et ses satellites — devaient chercher par tous les moyens possibles à desservir le général de Montcalm dans l'esprit du gouverneur.

Celui-ci, qui était avant tout un honnête homme, en eut la présomption, ce qui l'engagea à envoyer auprès de M. de Montcalm une personne sur la foi, l'honnêteté et le dévouement de laquelle il put compter.

M. de Vaudreuil chargea Louis Gravel, son deuxième secrétaire, de cette mission délicate. C'est même en partie pour justifier sa présence auprès de M. de Montcalm qu'il l'attacha au régiment du Béarn. Brave, franc, sérieux, instruit, Louis Gravel devait attirer la confiance du général français, et une action dans laquelle il eût l'occasion de se distinguer dès son arrivée au camp, lui assura de suite la bienveillance de M. de Montcalm.

Avant son départ pour le théâtre des hostilités, Louis eût une nouvelle entrevue avec Claire au parloir des Ursulines. Il lui promit la protection de M. de Vaudreuil sous la garde duquel il la mettait. Cette promesse n'était pas un vain mot, puisque Claire allait demeurer au château pendant tout le temps de la campagne, ou du moins jusqu'à ce que la maison de M. de Godefroy fut relevée de ses cendres.

Nous allons expliquer en deux mots cette décision qui mit le comble à la joie de Louis Gravel et le fit partir avec une complète sécurité, sur le sort de Claire.

Bigot était monté à Montréal pour quelque temps. Donc rien à craindre de ce côté-là. Du reste l'intendant n'avait fait aucune tentative nouvelle auprès de la jeune fille, semblant plutôt attendre les événements.

Les affaires de la colonie et la campagne qui s'ouvrait avaient forcé M. de Vaudreuil à ajourner l'examen des accusations portées contre certains membres de la compagnie. D'ailleurs les preuves manquaient encore, et Bigot avait trop intérêt au silence pour donner l'éveil. Tout était donc resté au *statu quo*.

Dès que Bigot fut parti cependant, M. de Vaudreuil manda secrètement au château M. de Godefroy et n'eût pas de peine à se convaincre que celui-ci n'était qu'un instrument, une espèce de plastron que les coupables s'étaient ménagé en cas de danger. Il le lui fit soupçonner.

Pour sauver cette pauvre victime et s'assurer en même temps un témoin qui aurait son poids, M. de Vaudreuil résolut de soustraire M. de Godefroy à l'influence délétère des Cadet, des Varin, des Péan qui ne manqueraient pas de le compromettre davantage s'il restait dans leur voisinage.

Mais comment procéder à cette espèce d'enlèvement?—Car, on se rappelle sans doute que M. de Godefroy, depuis l'incendie de sa maison, recevait l'hospitalité de Bigot.

M. Rigaud de Vaudreuil, frère du gouverneur, nouvellement arrivé de France où il avait été envoyé par les Anglais qui l'avaient fait prisonnier l'année précédente, en fournit le prétexte.

M. Rigaud de Vaudreuil était très lié avec M. de Godefroy. Sa fille, une ravissante brunette de vingt ans—avait été la compagne de Claire aux Ursulines de Québec. Il était donc tout naturel

que le frère du gouverneur, avec l'assentiment de celui-ci, offrit l'hospitalité au château à son meilleur ami et à sa fille, hospitalité d'autant mieux justifiée, que M. Rigaud, par son départ pour l'armée, laissait son enfant seule, sans protecteur.

M. de Godefroy et Claire—à la grande joie de Blanche de Rigaud de Vaudreuil—vinrent donc s'établir au château quelque temps après le départ de Louis Gravel. M. de Godefroy occupa les appartements de ce dernier et Claire partagea la chambre de Blanche, située près du cabinet de son oncle en face du grand salon.

### XXIII

#### NOUVELLE TENTATIVE

Il ne se passa rien de remarquable pendant quelques mois. Claire et Blanche vivaient comme deux sœurs, échangeant leurs confidences, priant pour leurs amoureux, car Blanche avait été fiancée l'année précédente à Claude d'Ivernay, le compagnon d'armes de Louis Gravel.

On était aux premiers jours du mois de mai de l'année 1759. M. de Vaudreuil venait d'arriver d'un voyage à Montréal en compagnie de Bigot, qui y avait passé l'hiver.

Claire était assise dans le grand salon, parcourant d'un oeil distrait un volume ouvert sur ses genoux, pendant que Blanche se promenait au jardin, quand elle entendit un pas léger derrière elle.

—Est-ce toi, Blanche? dit-elle.

Ne recevant pas de réponse, elle se retourna : Bigot étant devant elle.

La jeune fille ne put retenir un cri de frayeur.

—Je vous fais donc bien peur, mademoiselle? dit-il, avec cette douceur, ce charme qu'il savait si bien donner à sa voix quand il le voulait.

—Pardon, monsieur, je ne m'attendais... si peu... balbutia Claire.

—A une aussi désagréable visite, n'est-ce pas?

—Oh! je n'ai rien dit de tel.

—Mais vous l'avez pensé?

La jeune fille restait les yeux baissés, semblant lui donner ainsi par son silence son congé. Bigot continua :

—Claire, je n'ai pas cherché cette entrevue, mais puisque le hasard vous a mis sur mon passage, laissez-moi vous rappeler les projets d'union qui ont existé entre nous..

Claire fit un geste de répulsion.

—Vous me haïssez donc bien? reprit Bigot.

La jeune fille fut touchée de la tristesse, de l'émotion avec laquelle l'intendant prononça ces mots.

—Pourquoi vous haïrais-je? dit-elle. Vous ne m'avez fait personnellement jamais de mal; vous ne m'avez fait même que du bien.

—Alors, si vous ne me haïssez pas, Claire, l'espoir ne saurait s'effacer de moi que vous m'aimez un jour.

Claire secoua la tête.

—Ne l'espérez pas, dit-elle. Je le sens, je ne vous aimerai jamais.

—Permettez-moi de chercher la cause de cette impossibilité pour mieux la combattre, reprit Bigot avec un empressement galant. Qu'est-ce qui vous déplaît le plus en moi, est-ce mon nom?



—Votre nom, monsieur, est celui d'une honorable famille qui, pour moi, vaut certes, à tous égards, celui que nous portons.

—Est-ce ma position qui n'est pas suivant votre goût?

—Votre position est magnifique, monsieur, bien supérieure à celle qu'occupe mon père, et c'est précisément la splendeur de cette position qui me donne le courage de vous parler comme je le fais.

—De me dire que vous ne m'aimez pas?

—Oui, monsieur.

—Préféreriez-vous, mademoiselle, que je fusse homme de guerre, comme certain beau daimoiseau de votre connaissance et... de la mienne?

—Je ne sais... monsieur... reprit Claire en hésitant un peu.

—Est-ce ma personne, alors, qui vous déplaît?

—Monsieur Bigot, dit la jeune fille avec impatience, laissez-moi être franche. Rien ne me déplaît en vous, mais je ne vous aime pas!...

—Pourquoi?

—Parce que... je ne vous aime pas... comme je crois qu'il faudrait vous aimer pour être heureuse du choix que vous avez daigné faire... Tenez, monsieur, lorsque vous avez semblé donner à mon père des preuves si grandes d'affection, d'amitié serviable, j'ai ressenti pour vous un profond sentiment de reconnaissance et... ce sentiment a duré... jusqu'à l'instant... où vous lui avez fait comprendre qu'il ne pouvait me laisser libre de vous refuser ma main.

—Ah! vous vous rappelez?

—Tout, monsieur.

—Permettez-moi d'espérer que vous m'aimez un jour, reprit Bigot après quelques moments d'un silence embarrassant.

Claire fit un geste de dénégation empreint d'un tel sentiment de dédain, qu'un éclair de colère passa dans les yeux de l'intendant.

—Ainsi, vous ne m'aimez jamais? dit-il d'une voix moins assurée.

—Jamais, monsieur.

—Suivant vous que devrais-je donc faire?

—Renoncer à cette union, ce qui serait gêné de votre part. Alors, monsieur, si vous n'avez pas mon amour, je vous assure que vous emporteriez du moins ma profonde reconnaissance et mon estime entière.

—Renoncer à cette union, c'est impossible..

—Pourquoi?

—Parce que je vous aime et que... comme j'ai eu l'honneur de vous le dire dans une autre circonstance, vous le répéter tantôt, j'ai l'espoir que vous m'aimez un jour.

Claire l'écrasa d'un regard dédaigneux.

—Oh! je ne parle pas par fatuité, continua Bigot sans se laisser déconcerter par ce regard. Je vous entourerai de tant de bonheur que j'espère, sinon votre amour, du moins une tendre affection.

—Monsieur, reprit la jeune fille, il y a quelques mois, je ne vous aurais pas parlé ainsi; mais depuis que je vous ai entendu menacer mon père d'une dénonciation, j'ai absolument changé de manière de voir à votre égard. Vous voulez m'épouser? Je ne sais si le ciel me réserve cette suprême douleur. Mais si je vous épouse, monsieur, ne l'oubliez pas, ce ne sera que par contrainte,

forcée par mon amour pour mon père... et que je ne vous aime pas.

—Mais pourquoi ne pas m'aimer?

—Parce que je ne vous aime pas!

—Vous ne m'aimez pas et vous croyez dans votre inexpérience que vous ne m'aimez jamais...

—Je crois ce qu'il faut que je croie, interrompit brusquement Claire.

—Alors, croyez ce qui est: je vous aime...

—Vous?

—De toute la puissance de mon âme!

—Dites, monsieur, ce qui sera plus juste, que vous m'aimez de toute la puissance de votre intérêt.

—Comment?

—M. Bigot, soyez certain que je ne suis pas votre dupe.

—Dupe! vous! que voulez-vous dire?

—Je vais m'expliquer, monsieur. Aussi bien, dans la situation où nous sommes tous les deux, la franchise doit être sans limites.

M. Bigot, la Providence à laquelle vous ne croyez pas, dit-on, a voulu, dans sa bonté, que je fusse éclairée sur votre conduite à l'égard de mon père. Sentant l'orage gronder dans l'avenir, mon père a été le prétexte à des donations que vous avez fait faire et dont le profit retournera au gendre de M. de Godefroy.

—Quand cela serait, mademoiselle, cette fortune ne la partagerez-vous pas avec moi?

—Je ne veux pas la partager, cette fortune, recevez vos faveurs, monsieur.

—C'est impossible.

—Pourquoi?

—Parce que je vous aime.

—Monsieur!

—Oui, je vous aime! reprit Bigot se laissant aller à son emportement, je vous aime, je vous le répéterai jusqu'à l'heure où vous le croirez. Je vous aime jusqu'au crime et cet amour a éveillé dans mon cœur la jalousie la plus violente. Je vous aime à vous tuer plutôt que vous voir appartenir à un autre! Si vous m'infligiez la torture de me repousser et d'épouser un autre homme, je vous rendrais, moi, torture pour torture, et c'est votre père dont je me servais pour faire de belles funérailles à mon amour!...

—Taisez-vous! dit Claire. Torturez-moi, mais n'attaquez pas mon père.

—L'amour ne raisonne pas et je vous aime.

—Ainsi les menaces que vous faites ne sont pas vaines?

—Non, car je puis perdre votre père, et je le perdrai infailliblement si vous ne m'épousez pas, si vous refusez de suivre la voie heureuse qui se présente devant vous. Vous serez riche, puissante, honorée, fêtée, enviée, adorée. Que pouvez-vous désirer de plus?

—Epouser l'homme que j'aime et non celui que je n'aime pas!

—Inutile de discuter, je saurai bien vous contraindre.

—Donc, je serai votre femme?

—Oui, reprit Bigot d'une voix rauque, hors de lui-même, oui, vous serez ma femme.

Claire, quoique ferme et vaillante, frissonna.

—Votre femme? dit-elle.

—Oui.

—Vous me contraindrez?



—J'y suis décidé.

—Oh! je vous croyais moins infâme!

—Je vous aime!

—Et moi, je vous hais et je vous méprise!

—Tu seras à moi! s'écria Bigot avec une rage folle.

—Misérable! lâche! dit Claire.

Bigot s'avança sur la jeune fille.

—Tu seras ma femme, dit-il. Je le veux! cela sera, et dussé-je employer la plus odieuse violence...

—Lâche! dit Claire en se relevant fière et belle, lâche, vous osez menacer une femme.

—Menacer une femme! répéta une voix vibrante. Et qui donc ici aurait une pareille audace?

La jeune fille était restée les bras tendus, la tête rejetée en arrière, dans une attitude pleine de grandeur et de dignité!

La nuit descendait rapidement et plongeait le salon dans une pénombre obscure.

Un silence profond régna après cette apostrophe.

La silhouette d'un homme se dessina dans la demi-teinte.

Bigot fit un pas en arrière et murmura:— Le gouverneur!...

#### XXIV

##### UN SECOURS OPPORTUN

Claire le reconnut et se précipita à sa rencontre:

—Oh! sauvez-moi! je suis perdue! s'écria-t-elle. L'énergie factice qui l'avait soutenue jusque-là l'abandonna et à demi évanouie, elle s'affaissa dans les bras de M. de Vaudreuil.

C'est alors seulement que celui-ci la reconnut.

—Comment! c'est vous, Claire? dit-il. Mais qu'avez-vous donc, quelle est cette épouvante?

—C'est cet homme... j'ai peur...

—Qui donc?

Bigot s'avança, embarrassé, et balbutia:

—Croyez, Monseigneur, que mademoiselle se méprend... sur...

—Que s'est-il donc passé? reprit M. de Vaudreuil en regardant alternativement Bigot et la jeune fille.

—Rien, Monseigneur, répondit l'intendant, rien qui vaille la peine d'en parler, rien qui puisse vous intéresser.

—Voyons, Claire, parlez, fit le gouverneur. Vous paraîsez souffrante!

—Monseigneur!...

—Parlez! que craignez-vous?...

—Monseigneur, dit-elle, vous êtes noble, vous êtes puissant, vous êtes bon, protégez-moi!

—Vous protéger? Et contre qui?

—Contre cet homme.

Et d'un geste superbe, Claire désigna Bigot.

—Contre cet homme, ajouta-t-elle, qui a arraché à mon père la promesse de ma main, cet homme qui me force à écouter son amour quand il sait que je le méprise, cet homme qui menace de torturer mon père si je ne l'épouse pas?

M. de Vaudreuil regarda Bigot qui restait impassible au milieu du salon.

—Claire, dit-il, vous êtes femme et je suis gentilhomme, par conséquent vous auriez droit à ma

protection ne vous fut-elle pas déjà acquise à d'autres titres. Ne craignez rien et allez rejoindre Blanche qui vous cherche, inquiète, avec Dorothée au jardin. Laissez-moi seul avec mon sieur l'intendant.

Il déposa un baiser paternel sur le front de la jeune fille qui disparut bientôt dans l'obscurité du long couloir.

—Et maintenant à nous deux, M. l'intendant, dit le gouverneur. Afin qu'il n'y ait personne pour surprendre ce que je vais avoir l'honneur de vous dire, veuillez me suivre dans mon cabinet où nous trouverons de la lumière.

#### XXV

##### DE GOUVERNEUR A INTENDANT

Bigot s'inclina et le suivit. Rendus dans le cabinet, debout, ils s'observèrent pendant quelques instants comme deux adversaires qui se mesurent du regard avant de croiser le fer. M. de Vaudreuil rompa le premier le silence:

—M. l'intendant, dit-il, avant de vous parler comme gouverneur, laissez-moi vous dire que l'action dont vous venez de vous rendre coupable est indigne d'un gentilhomme...

—Si c'est à seul titre de conseiller que vous voulez m'entretenir, Monseigneur, je ne vous reconnais pas le droit de me faire la leçon et...

—Oui, monsieur, j'en ai le droit, car vous êtes venu insulter sous mon toit, faire des violences, des menaces à une jeune fille qui m'a été confiée, que j'ai promis de protéger. Et sachez-le bien, monsieur, tout puissant que vous soyez, vous ne viendrez pas impunément troubler la tranquillité de ceux qui sont mes serviteurs ou mes hôtes, ne l'oubliez pas, ne l'oubliez jamais!...

—Monseigneur!...

—Laissez-moi finir. Par le fait même que cette jeune fille s'est mise sous ma protection, je saurai la soustraire à votre poursuite, au danger, au malheur. Or, le plus grand malheur qui pourrait arriver à Claire de Godefroy, ce serait de vous épouser. Je vous le déclare donc: cette jeune fille ne vous épousera que le jour où elle viendra me dire qu'elle consent librement à cette union.

—Eh! bien, moi, Monseigneur, reprit Bigot les dents serrées par la rage, je vous dis que Claire de Godefroy sera ma femme et que je vous défie d'empêcher que cela soit.

—Nous verrons bien.

—De quel droit viendriez-vous intervenir dans ce mariage? Cette jeune fille n'a-t-elle pas son père? Celui-ci n'a-t-il pas consenti à me donner sa main?

—Et pourquoi vous l'a-t-il accordée?

—Parce qu'il m'en trouve digne apparemment, parce qu'il est sûr que je ferai le bonheur de son enfant.

—Est-ce bien ce qu'elle déclarait tout à l'heure?

—Etourderie de jeune fille, Monseigneur. On m'a calomnié auprès d'elle... une amourette de pensionnaire...

—Non, monsieur. Le vrai motif, je vais vous le faire connaître. C'est que cette enfant ressent pour vous une répulsion instinctive, c'est parce qu'elle a deviné une partie de l'intention qui vous guide dans le choix que vous avez fait de sa per-



sonne. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée afin de vous faire bien comprendre que je ne suis pas dupe de vos menées ténébreuses?

—Je ne sais ce que vous voulez dire?

—Me permettez-vous de mettre au jour votre conduite?

—Monseigneur ne peut rien dévoiler parce qu'il n'y a rien.

—Monsieur l'Intendant, depuis que vous avez été envoyé dans la colonie pour occuper le poste que vous devez à la toute-puissance de Mme de Pompadour, je vous ai suivi pas à pas. J'ai vu et j'ai déploré les vexations dont vous et les vôtres vous êtes rendus coupables envers les braves et honnêtes Canadiens; j'ai vu ces vexations avec une douleur d'autant plus vive que, jusqu'à présent, j'ai été impuissant à les faire cesser.

Tandis que vous vivez dans l'abondance, que vous donnez le spectacle de votre luxe scandaleux, tandis que vous perdez dans une seule soirée jusqu'à deux cent mille livres—vous voyez que ma police est bien faite—tandis que vous perdez ces sommes fabuleuses au jeu que le roi défend, vous, un de ses serviteurs, le peuple que vous avez pressuré pour lui faire suer cet argent, meurt de faim.

Voulez-vous savoir dans quel état vous l'avez réduit, ce pauvre peuple? Ecoutez ce que m'écrit M. Doreil, et dites si les parias de l'Inde n'ont pas un sort préférable: "Le peuple périt de misère; les Acadiens réfugiés ne mangent depuis quatre mois que du cheval et de la morue sans pain; il en est déjà mort plus de trois cents. Le peuple canadien en est toujours réduit, ainsi que nous, au quart de livre de pain par jour. A l'égard de la viande, on oblige ceux qui sont en état d'en manger, de prendre moitié cheval à six sous la livre. Nos soldats sont à la demi livre de pain depuis le premier novembre, trois livres de bœuf, deux livres de pois et deux livres de morue par huit jours. Ils prennent leur mal en patience." (Ces faits, comme tous ceux du reste que nous avons déjà rapportés touchant l'état de la colonie, sont parfaitement historiques.)

Mais ce n'est pas tout, monsieur. Quand les vivres sont si rares, les paysans sont dévorés au nom du roi par vos corbeaux de la Friponne. (Les magasins de l'intendance étaient ainsi désignés sous le nom de la Friponne.) On enlève les bestiaux que l'on paie quatre-vingts livres pour les vendre au roi douze cents livres.

Voilà l'état de misère auquel le peuple est réduit, misère qu'il supporte avec patience, avec héroïsme, parce qu'il le croit nécessaire pour sauver le pays.

Eh! bien! dussé-je y laisser ma vie, il faut que justice se fasse, que les coupables rendent gorge et soient punis. Je le dois à Dieu, je le dois à ce pays qui m'a vu naître, je le dois au roi qui m'a confié cette colonie, je me le dois à moi-même!...

Ah! vous le comprenez vous-même que ce règne n'a que trop duré; vous entendez le tonnerre présageant l'orage, qui gronde; vous sentez la place qui va sauter sous vos pas puisque déjà vous préparez la contre-mine, que vous cherchez à jeter sur d'autres épaules la responsabilité de tous vos méfaits. Mais je suis là, moi!...

—Je ne comprends pas, fit Bigot troublé de se voir démasqué, je ne comprends pas vos allusions, et...

—Je vais m'expliquer, monsieur:

Quand j'ai appris—de source la plus autorisée, daignez m'en croire—que vous aviez intéressé M. de Godefroy dans la société de l'Occident pour une forte somme, croyez-vous que je n'ai pas deviné votre but, surtout, quand plus tard vous l'en avez fait nommer le gérant?

—Mais suis-je la compagnie, moi?

—Oui, monsieur, vous l'êtes. Tous les autres ne sont que vos créatures, des marionnettes, des pantins dont vous tenez les fils.

Vous vous êtes donc dit, continua M. de Vaudreuil, que la bombe un jour viendrait à éclater et que les éclats de l'obus pourraient bien vous éclabousser au passage si vous ne songiez à y pourvoir d'avance. Dans la prévision même où vous ne pourriez vous éviter un procès, vous avez calculé que, le cas échéant, le seul moyen de vous sauver, ce serait de vous assurer de grandes influences. Vous avez alors pensé à M. Boucault de Godefroy, nature honnête, mais faible et crédule. Vous saviez qu'il avait de grandes relations en France, que son crédit à la cour n'était pas à dédaigner. Devenir son gendre fut votre objectif, et pour arriver à votre but, il fallait vous en faire une créature en le compromettant, et c'est ce que vous avez fait.

—Je connaissais depuis longtemps que Monseigneur possède un jugement remarquable, fit Bigot avec ironie, mais je ne lui savais pas une aussi brillante imagination!

M. de Vaudreuil ne parut pas s'occuper du sarcasme et continua:

—Ainsi vous niez?

—Croyez-vous que je serais assez sot pour aller me perdre moi-même en faisant des aveux, en admettant du moins que je sois coupable de tout ce dont vous m'accusez avec tant d'éloquence?

—Sur mon âme, M. l'Intendant, je crois que vous l'êtes!

—En avez-vous les preuves?

—Patience, je les aurai bientôt complètes et j'espère bien vous envoyer expier à la Bastille toutes les larmes que vous avez fait répandre à nos braves populations.

—Eh! bien, si vous êtes si fort, sévissez donc.

—Ne vous inquiétez pas; j'y arriverai dans un avenir prochain.

—Seulement!...

—Vous dites?

—De nous deux, Monseigneur, ce ne sera peut-être pas moi qui serai l'accusé.

—Vous osez m'accuser, moi?

—Je dirai comme vous tout à l'heure: J'y compte bien et dans un avenir prochain.

—Je me ris de vos menaces.

—Accusez-moi, je vous accuserai.

—M'intimider! ce moyen ne vous réussira pas avec moi.

—Nous verrons. En attendant, Monseigneur, daignez me permettre de vous tirer ma plus respectueuse révérence...

Et Bigot se retira sur ces mots, dernier sarcasme.

M. de Vaudreuil se laissa tomber sur un fauteuil et murmura:



—Dieu m'aidera-t-il à démasquer ce misérable ?

Afin de se soustraire aux poursuites de Bigot, Claire demanda à M. de Vaudreuil et obtint l'autorisation d'aller rejoindre son père, qui était à administrer la justice à Château-Richer, et d'emmener Blanche de Vaudreuil. Elles partirent secrètement le lendemain soir sous la garde de la fidèle Dorothee.

C'est quelques jours après son arrivée dans cette paroisse qu'elle retrouvera Louis Gravel absent depuis quelques mois, comme on le sait.

Nous prions maintenant le lecteur de faire un retour sur ce que nous pourrions appeler le prologue de cette véridique histoire, au moment même où Louis Gravel, en compagnie de Tatasou, prenait la direction de St-Joachim, afin de surveiller les mouvements de l'avant-garde de la flotte anglaise.

Comme notre récit se lie intimement aux événements dont la colonie fut le théâtre, nous allons dire un mot de ceux-ci.

## XXVI

### UNE PAGE D'HISTOIRE

Nous sommes au mois de mai 1759. L'année s'avance sous les plus sombres auspices.

"La situation de la colonie, écrivait M. de Montcalm au ministre, est des plus critiques: la paix est nécessaire.

"Les Anglais ont eu, indépendamment de leur armée de Louisebourg, trente mille hommes pour agir en Canada...

"Nous n'avons que huit bataillons, douze cents soldats de la colonie; le surplus dans les forts de la Belle Rivière. Les Canadiens pourront fournir trois mille hommes pour toute la campagne; cependant nous n'en avons eu cette année que douze cents en campagne... Les Canadiens, bons pour des courses, ne savent pas rester cinq mois en campagne; les sauvages non plus. J'écris la vérité comme citoyen, résolu de m'ensevelir sous les ruines de la colonie." (Lettre du mois de novembre 1758.)

Décidé à conquérir le Canada, l'Angleterre faisait des efforts immenses pour se mettre en état de l'emporter sur la France.

Nous avons dit plus haut une partie des préparatifs qui se faisaient à Québec pour recevoir les Anglais; nous avons également fait connaître l'arrivée de M. de Vaudreuil, — qu'accompagnait Louis Gravel, en qualité d'aide-de-camp — du marquis de Montcalm et du chevalier de Lévis.

Aussitôt que les troupes furent arrivées, elles vinrent camper entre la rivière St-Charles et le Saut Montmorency, le marquis de Vaudreuil à la droite avec les troupes des gouvernements de Québec et des Trois-Rivières; à la gauche, le chevalier de Lévis, avec les soldats de la marine, les miliciens du gouvernement de Montréal, les volontaires à pied et à cheval; au centre le marquis de Montcalm avec le sieur de Sennezergues, brigadier, et les cinq bataillons.

Les habitants de la colonie montrèrent un héroïsme qui fait la gloire immortelle de nos aïeux.

Que l'on nous permette de donner le jugement qu'en portait un des officiers généraux de l'époque:

"On ne comptait, dit-il, sur une armée aussi forte, parce que l'on ne s'était pas attendu à avoir un si grand nombre de Canadiens; on n'avait eu l'intention d'assembler que les hommes en état de soutenir les fatigues de la guerre; mais il régnait parmi ce peuple une telle émotion que l'on vit arriver au camp des vieillards de quatre-vingts ans, qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge. Jamais sujets ne furent plus dignes des bontés de leur souverain, soit par leur constance dans le travail, soit par leur patience dans les peines et les misères, qui, dans ce pays, ont été extrêmes. Dans l'armée ils étaient exposés à toutes les corvées."

Pendant le gros de la flotte anglaise arriva à l'île aux Coudres, le vingt-trois juin. Plusieurs des officiers y débarquèrent, et, quelques-uns s'étant éloignés pour faire la chasse, trois d'entre eux furent surpris par le sieur Desrivières, qui, à la tête de quelques milices et sauvages abénaquais, s'y était mis en embuscade.

Étant toute réunie, la flotte anglaise remonta le fleuve et arriva le vingt-cinq au bas de l'île d'Orléans. Le vingt-sept, elle débarqua une partie de ses hommes vers le haut de l'île.

Le 31 juin, les vaisseaux débarquèrent, à la côte sud, presque vis-à-vis de Québec, la moitié de leur monde, et l'autre moitié à l'île d'Orléans, et menacèrent en même temps d'une attaque générale. Aussi, sur tout le front de la ligne, les Français travaillèrent vivement à rejoindre les redoutes, redans et batteries, par des épaulements. La plus grande partie de l'armée des ennemis qui étaient à l'île d'Orléans, débarqua le neuf juillet au-dessous du Saut Montmorency, et s'établit sur la rive gauche de cette rivière avec une artillerie considérable qui battait de revers les retranchements français, ce qui fit faire quelques changements à la position de l'armée.

Après avoir reconnu les gués de la rivière Montmorency, le chevalier de Lévis les fit retrancher, et le sieur de Repentigny, capitaine des troupes de la marine, avec six cents hommes, fut chargé de les défendre.

Le 12 juillet, dans la nuit, les batteries anglaises de la Pointe-Lévis commencèrent à tirer sur Québec. Cinq mortiers et dix pièces de gros canon firent sur les maisons de cette ville un feu très vif, qui, pendant deux mois, ne se ralentit pas, et que la disette de poudre, à Québec, ne permettait pas aux batteries de la ville de tâcher d'éteindre.

Les incendies étaient continuels. Sans cesse le feu était mis de tous côtés par les carcasses et les pots-à-feu.

Au Saut Montmorency, le feu des bombes et du canon contraignit le chevalier de Lévis à changer la disposition de son camp, et à faire monter dans les retranchements une garde d'un bataillon, relevée comme celle d'une tranchée.

Nous n'avons pas l'intention de raconter la célèbre bataille de Montmorency qui eut lieu le 31 juillet, dans laquelle les Anglais furent si maltraités qu'ils finirent par prendre la fuite. En quelques heures, ils perdirent 600 hommes, et, en



se retirant, ils furent obligés de mettre le feu à deux de leurs frégates qui s'étaient échouées à la côte. Durant cette bataille, les Anglais ne tirèrent pas moins de trois mille coups de canon.

Vers le commencement d'août, un vaisseau armé partit avec environ trois cents hommes, principalement écossais-montagnards, pour aller faire une incursion dans la côte nord, et trois transports furent chargés de les protéger; un lieutenant et des matelots de la marine royale les accompagnaient. Le quatre août, ils partirent pour la Baie St-Paul—soixante milles en aval de Québec—où se trouvaient réunis environ deux cents français.

Gorham—le chef de cette glorieuse expédition—débarqua vers trois heures du matin et fut accueilli assez chaudement par les Canadiens, qui se défendirent pendant deux heures dans des retranchements dont on voit encore les derniers vestiges sur la batture, et se retirèrent ensuite dans les bois. Les Anglais brûlèrent alors le village, plusieurs maisons et granges des cultivateurs.

Après un si noble exploit, ils descendirent à la Malbaie, où ils détruisirent les habitations et chassèrent les habitants dans les bois.

Ils passèrent ensuite sur la côte méridionale du St-Laurent, où ils ravagèrent les paroisses de Ste-Anne et de St-Roch, et enlevèrent une grande quantité de bestiaux, dont ils chargèrent leurs bâtimens qu'ils emmenèrent à Québec, où ils furent de retour au camp le quinze août.

Des Prussiens, dont les Anglais sont parents, n'auraient pas mieux fait.

Nous ne sommes pas plus anglophobe qu'un autre; mais dans un temps où une certaine presse anglaise ne se gêne pas pour accuser, sans le moindre prétexte, les Canadiens-français de lâcheté, de barbarie, nous avons bien le droit de rappeler ce que furent leurs pères, avec quelle sorte d'humanité les aïeux de nos détracteurs d'aujourd'hui traitèrent les nôtres à cette époque.

Que l'on n'aille pas dire que ces atrocités ne furent que des faits isolés passés à l'insu des chefs; car il est certainement prouvé que ces troupes ne faisaient qu'obéir à une consigne générale, à un mot d'ordre parti de Wolfe lui-même, qui voulait se venger ainsi noblement sur une population inoffensive d'être tenu si longtemps en échec devant la ville par une poignée de braves, comparativement à la force des armées anglaises.

Cette page mémorable a sans doute été oubliée dans l'apothéose du général anglais victorieux!

"Mais nous ne faisons qu'user de représailles!" répondent des historiens anglais et américains.

Mauvaise raison, même dans le cas où ces assertions seraient vraies. Sans doute, dans les campagnes précédentes, et notamment à la prise des forts George et Oswego, les sauvages se portèrent à des actes de vengeance que réprouvent également la religion et la civilisation chrétienne. Cependant il est parfaitement avéré que ces actes de barbarie furent toujours commis contre les ordres formels des chefs qui commandaient les troupes françaises, et si l'on veut s'en convaincre, qu'on lise les extraits suivants de quatre autographes originaux qui ont été conservés dans nos archives. Ces quatre documents sont des or-

dres militaires donnés aux frères Baby, officiers dans les milices canadiennes à cette époque. Deux de ces ordres sont de la main de M. de Ligneris, un de celle de Contrecoeur et le quatrième signé par M. Dumas.

L'un des ordres de Ligneris se termine par ces mots:

"...supposé qu'il fasse des prisonniers, il fera tous ses efforts pour empêcher les sauvages d'exercer à leur égard aucune cruauté."

L'autre:

"...Ils engageront de tout leur pouvoir les sauvages à les traiter avec beaucoup d'humanité et à n'exercer à leur égard aucune cruauté."

L'ordre de Contrecoeur se termine par ces mots:

"...et d'empêcher les sauvages d'user d'aucune cruauté à l'égard des prisonniers qu'ils pourraient faire."

Enfin celui de Dumas:

"...il emploiera surtout tous ses talents et le crédit qu'il a sur les sauvages qu'il conduit pour les empêcher d'user d'aucune cruauté sur ceux qui pourront tomber entre leurs mains"

## XXVII

### GLORIEUX EXPLOITS

Au risque d'être un peu long, et même de paraître ennuyeux, nous nous ferons un devoir de raconter les exploits des Anglais dans la Côte de Baupré. Ces détails sont absolument inédits quoique de la plus grande exactitude. L'auteur les a recueillis auprès de sa mère qui l'a souvent bercé dans son enfance, avec ces récits, récits qu'elle tenait de la bouche même d'un vieux citoyen de St-Joachim qui fit le coup de feu dans cette circonstance.

Après avoir enlevé les bestiaux dans les paroisses de la rive sud—à Ste-Anne et à St-Roch, comme nous l'avons déjà dit—le transport remonta à Québec. Gorham cependant—suivant les instructions qu'il en avait reçu—détacha deux compagnies de grenadiers anglais et une compagnie de montagnards écossais, sous le commandement du capitaine Malcolm Fraser, avec ordre de brûler tous les établissements de la Côte de Baupré.

Ces troupes traversèrent au nord dans la nuit du quinze août dans trois chaloupes, espèces de baïnières.

Il soufflait un fort vent du sud-ouest, ce qui mit en danger l'expédition, car une des chaloupes vint se briser sur les rochers au commencement des Caps. Quelques soldats se noyèrent et les poudres se trouvèrent presque toutes avariées.

Force fut donc à cette compagnie de camper sur ces rochers et d'attendre le secours des deux autres chaloupes qui, entraînés par le courant jusqu'à la Petite Rivière St-François, attendirent la marée en cet endroit et ne purent rallier le Cap Tourmente que le lendemain matin.

Ces troupes avaient été remarquées par un enfant qui gardait une pêche un peu en haut de la Petite Rivière. Malgré son jeune âge—il avait à peine douze ans—cet enfant traversa seul les Caps dans la nuit—une distance de vingt milles à peu près,—avec un courage dont on a bien des



exemples en ces temps là, et vint donner l'alarme à St-Joachim.

Le curé du lieu était alors M. de Portneuf, appartenant à une famille noble du Poitou, homme vaillant, nature héroïque, qui se mit à la tête des habitants de la paroisse—des valétudinaires de quatre-vingts ans—des enfants et des femmes et se prépara à attaquer les Anglais au passage.

Toute la journée fut consacrée à faire des retranchements qui n'avaient pas moins de six pieds de hauteur en cet endroit.

Pendant ce temps-là, les invalides étaient occupés à fondre des balles et à nettoyer les armes, une quinzaine de vieux fusils de chasse raccolés dans toutes les paroisses, armes terribles cependant dans les mains de nos pères parce qu'elles ne manquaient jamais le but.

Le dix-sept au matin, la vigie placée en observation sur le Petit Cap signala les deux chaloupes anglaises qui doublaient le Cap Tourmente et qui mouillaient à force de rames avec la marée.

Malheureusement, M. de Portneuf ignorait le naufrage d'une troisième chaloupe et la marche par terre d'une compagnie de grenadiers.

Vers dix heures, la première chaloupe arriva à portée de fusil en face des retranchements.

—Attention! dit M. de Portneuf à ses volontaires improvisés. Que chacun choisisse son homme. Je prends celui qui tient la barre du gouvernail, à mon voisin le suivant, et ainsi de suite...

—Y êtes-vous?

—Oui, répondirent-ils tous.

—Eh! bien... feu!...

Quinze détonations se firent entendre, quinze hommes tombèrent, presque tous les rameurs.

Les Anglais n'étaient pas encore revenus de leur surprise, que les balles canadiennes allaient moissonner dans leurs rangs quinze nouvelles victimes.

La deuxième chaloupe, qui était alors à peu près à deux encabures plus au large, gouverna pour prendre terre un peu plus en amont.

Les Canadiens se disposaient à tirer une troisième décharge, quand l'un d'eux s'écria:

—Les habits rouges!...

—Où?

—Là, à notre gauche.

C'était en effet la compagnie naufragée qui arrivait au pas de course par la gauche des retranchements. Ce fut alors un sauve-qui-peut général parmi les jeunes gens — remarquons que ceux-ci pour la plupart ne dépassaient guère une douzaine d'années—qui regagnèrent les bois où s'étaient réfugiés pendant l'action les femmes et les petits enfants.

M. de Portneuf resta avec cinq hommes, dont le plus jeune comptait plus de soixante-dix années. Quand ils s'aperçurent que ce serait folie de tenir plus longtemps, il était malheureusement trop tard. M. de Portneuf fut assommé d'un coup de crosse de fusil et tomba sur la pierre même qu'il venait de placer quelques heures auparavant sur les travaux de la défense, et la légende rapporte qu'un grenadier anglais lui ouvrit le crâne et fit manger sa cervelle à son chien. Un seul de ses compagnons réussit à s'échapper; les quatre autres furent criblés de coups de baïonnettes.

Pour couronner ces actes de cruauté inutiles, les troupes anglaises incendièrent toutes les habitations, ravagèrent le peu de grains qui avaient été ensemencés, pillèrent l'église et s'embarquèrent ensuite pour aller continuer à Ste-Anne leurs glorieux exploits.

A leur approche, toute la population se réfugia dans les bois emportant ce qu'elle avait de plus précieux.

A la rivière aux Chiens, (Ces années dernières, en enlevant les débris d'un vieux pont sur cette rivière, les ouvriers firent la trouvaille d'un volume de la vie des Saints imprimé vers la fin du XVIIe siècle. C'est probablement à cette époque qu'il avait été caché dans cet endroit), ligne de démarcation entre la paroisse de Ste-Anne et celle de Château-Richer—une jeune fille du nom de Bolduc, qui s'était imprudemment approchée à la lisière du bois, fut aperçue par les soldats anglais qui la poursuivirent et parvinrent à s'en emparer.

Elle revint au bout de quelques jours et onques après ne la vit sortir sans un voile épais qui cachait son visage à tous les regards.

A Château-Richer et à l'Ange-Gardien—paroisses voisines—en raison même du voisinage de l'ennemi, dès que les troupes anglaises étaient débarquées au Saut Montmorency, les habitants s'étaient réfugiés dans les bois et y vécurent jusqu'au mois d'octobre. (Dans le cours de l'été, il y eut plusieurs naissances. A la Rivière aux Chiens, vous trouverez une famille Racine peu connue sous ce nom et que l'on ne désigne que sous le nom de *Noyer*. Le grand-père vit le jour sous un noyer pendant cette période malheureuse. De là l'origine du nom d'aujourd'hui qui a supplanté celui d'autrefois.)

On avait enfoui dans les caves creusées en terre les objets les plus précieux. Le touriste peut voir encore aujourd'hui près de l'église de Château-Richer, sur la propriété Lambert, les derniers vestiges d'une de ces caves où avaient été cachés les ornements du culte et les vases sacrés.

Toutes les habitations furent également incendiées et la moisson ravagée dans ces parages, à l'exception d'une seule maison située près de la rivière Cazeau qui fut épargnée, nous ne savons pour quel motif.

Les soldats anglais passèrent la nuit dans la maison qui sert aujourd'hui de couvent et qui était alors habitée par des sœurs françaises, croyons-nous. (Cette maison ne fut pas plus épargnée. Il ne resta que les quatre murs réparés plus tard par les soins de Mgr l'évêque Plessis. Employée comme maison d'écoles pour les garçons et les filles, il n'y a qu'une quinzaine d'années qu'elle a été transformée en couvent—sa première destination—grâce au zèle du curé d'alors, le Rév. M. Ed. Richard.)

Deux jeunes garçons d'une quinzaine d'années du nom respectif de Ignace Gravel et Massé Gagnon, faillirent dans cette circonstance être la victime de leur témérité. Nous tenons ces détails du petit-fils de l'un d'eux.

Depuis plus de deux mois on était sans nouvelles du théâtre de la guerre et de la maison. Défense avait été faite par les vieux et les mamans de descendre au bord de l'eau: les Anglais étaient si près.



N'écoutant que leur courage et poussé par la curiosité, Gravel proposa à son camarade Gagnon d'aller à la découverte, et voilà les enfants en route.

Rendus sur le terrain de l'église qui était alors bordé d'arbres gigantesques sur toute sa longueur, nos deux jeunes braves avaient le cœur gros quand ils trouvèrent l'église incendiée.

Un silence de mort régnait aux alentours.

—Descendons la côte? dit Gravel.

—Je veux bien, répondit Gagnon.

Ce fut l'affaire de quelques minutes. Le couvert était intact. Une longue rangée de chemises séchaient sur une corde près du chemin. Pas âme qui vive du reste.

—Entrons? reprit Gravel.

—Je veux bien, répondit Gagnon.

Gravel tenait déjà la porte, quand il entendit un cliquetis d'armes dans les escaliers.

—Les Anglais! s'écria-t-il, vite, filons!

Ils prirent chacun leur course, l'un dans la direction de la côte de l'église, l'autre par la côte de la chapelle, non sans toutefois empoigner chacun une chemise à titre de souvenir.

Les soldats les aperçurent et leur tirèrent quelques coups de fusils par les lucarnes sans heureusement les atteindre.

## XXVIII

### OU NOUS RETROUVONS NOS PERSONNAGES

A la nouvelle de l'arrivée de la flotte anglaise, M. de Godefroy s'était empressé de retourner à la ville avec sa fille et Blanche de Rigaud. Tous les trois regurent de nouveau l'hospitalité au château St-Louis.

Comme le lui commandait son devoir, Louis Gravel était au camp de Beauport, auprès de M. de Vaudreuil. Quant à Bigot, la nouvelle campagne, le danger de la colonie, sa perte prochaine peut-être, lui assuraient l'impunité ou du moins un sursis.

Cependant le souvenir de Claire le poursuivait sans cesse, et ce projet d'union qu'il n'avait d'abord envisagé que comme un moyen de protection dans l'avenir, s'était bien et dûment transformé ensuite en une violente passion, d'autant plus violente, que Bigot n'avait rencontré jusque-là que des triomphes faciles.

Quoique Blanche et Claire fissent assez souvent une promenade en voiture quand les batteries de Lévis laissaient quelque répit à la ville, elles n'eurent pas une seule fois l'occasion de le rencontrer. On comprend qu'après la scène que nous avons racontée plus haut, impossibilité absolue pour l'Intendant de se présenter au château où il n'aurait pas été reçu du reste. Les ordres étaient formels à cet égard.

Une ou deux fois par semaine, Claire avait le bonheur de voir Louis Gravel qui venait pour affaire de service, accompagné le plus souvent de Claude d'Ivernay. Les deux couples charmants échangeaient alors l'assurance de leur amour éternel, et Claude et Louis reprenaient heureux pour toute la semaine le chemin du camp, tandis que les deux jeunes filles restaient seules à prier la Vierge pour la protection de leurs fiancés.

Quant à M. de Godefroy, malgré son âge avancé, ses infirmités physiques, il avait bravement

demandé à prendre du service à M. de Vaudreuil, qui n'eût pas de peine à lui faire comprendre que sa présence était nécessaire au Château pour protéger Blanche et sa fille.

## XXIX

### L'ENLÈVEMENT

Presque tous les jours, quand ses accès de goutte ne le faisaient pas souffrir, M. de Godefroy allait aux nouvelles du côté de la rivière St-Charles. Plusieurs fois même, il lui arriva de se rendre jusqu'au camp et de ne rentrer à la ville que très tard dans la soirée.

Ces absences n'inquiétaient en aucune façon Claire qui restait en compagnie de Blanche et de Dorothee.

Il était près de huit heures, ce soir-là, et M. de Godefroy n'était pas encore rentré. Dorothee, souffrante depuis quelques jours, gardait la chambre. Claire et Blanche causaient dans le grand salon. La chute du jour répandait un voile sombre dans l'appartement. Toutes deux étaient silencieuses dans le moment, Claire, inquiète, préoccupée, le cœur serré, haletante, comme une personne qui a le pressentiment d'un malheur prochain.

—Mon Dieu! fit-elle tout-à-coup, huit heures sonnent et mon père qui n'est pas encore de retour.

—De quoi t'inquiéter, fit Blanche, n'es-tu pas accoutumée à ces courses de M. de Godefroy qui rentre le plus souvent après neuf heures?

—C'est vrai, mais il me semble que ce soir il court un danger quelconque ou que...

—Folle! une vaillante fille comme toi s'arrêtera à de piteuses chimères! Tu plaisantes...

—Oh! je suis folle, sans doute, mais que veux-tu! c'est plus fort que moi.

—Veux-tu que je te fasse la lecture?

—Merci.

—Ou bien que je te parle d'un certain bel officier du régiment du Béarn?

—Pas davantage, fit Claire en souriant, car il pourrait bien arriver que ce bel officier dont tu m'entretiendrais ne fut pas celui qui me tient le plus au cœur.

—Oh! je te parlerai des deux...

En ce moment, un domestique, après avoir frappé discrètement, vint annoncer à mademoiselle de Godefroy qu'un soldat, venu en voiture, était au corps de garde du château, et qu'il insistait pour lui communiquer lui-même une nouvelle très grave.

—Qu'est-ce? fit Blanche de Rigaud.

—Ce soldat, comme j'ai eu l'honneur de le dire, déclare qu'il ne peut communiquer cette nouvelle qu'à mademoiselle de Godefroy.

—Je me retire. Faites-le monter, dit Blanche au domestique.

—Au contraire, tu vas rester avec moi, dit Claire, car je ne me comprends plus moi-même, il me semble que j'ai peur.

Quelques instants après un soldat, portant l'uniforme du Royal Roussillon, d'un certain âge, la figure assez naïve au premier abord, mais qui aurait plutôt paru brutale et fourbe à un observateur, fut introduit dans le salon.



—Que voulez-vous, mon brave? fit Claire d'une voix tremblante.

—Est-ce vous qui êtes mademoiselle de Godefroy? fit-il au lieu de répondre.

—Oui, mon ami.

—Eh! bien! je ne sais comment vous dire cela sans vous faire de la peine, car il m'a bien recommandé, comme ça, de ne pas vous surprendre.

—Qui cela? dit Claire d'une voix de plus en plus émue.

—Dame, un vieux monsieur, la barbe blanche, pas de cheveux...

—Mon père! s'écria la jeune fille... malade, blessé peut-être?

—C'est justement ça. Il s'est trop avancé près des retranchements, en compagnie d'un jeune officier, et un éclat d'obus l'a frappé à l'épaule gauche.

—Mon Dieu! Mon Dieu!... vite, conduisez-moi auprès de lui...

—Calme-toi, je t'en prie! fit Blanche en intervenant, et s'adressant au soldat:

—Qui vous envoie? dit-elle.

—C'est le vieux monsieur avec une lettre et il m'a dit d'attendre la réponse. Ah! ça, où l'ai-je donc mise? reprit le soldat en cherchant dans ses poches.

—Donnez... mais donnez donc! s'écria Claire, en frappant du pied avec impatience.

—Donnez-moi le temps de la trouver... Ah! là voilà! ajouta-t-il en lui présentant un papier plié.

La jeune fille déchira rapidement l'enveloppe et lut :

"Ma chère enfant,

"Ne t'alarme pas à tort de l'accident qui vient de m'arriver. Oubliant que je ne suis plus jeune, je me suis approché un peu trop près des retranchements du camp de Beauport. En ce moment, un obus a éclaté près de moi et un des éclats est venu me frapper à l'épaule gauche, m'infligeant une blessure, sinon dangereuse, du moins assez douloureuse et qui va me retenir au lit quelques jours.

"M. de Vaudreuil m'a fait transporter dans la maison qui lui sert de quartier-général et le chirurgien Arnoux, qui m'a pansé, ne veut pas que je sois transporté à la ville avant deux ou trois jours, car il craint l'inflammation. Il exige de plus que j'aie une garde-malade, et comme la vieille Dorothée ne peut quitter le lit, tu voudras bien la laisser aux soins de Mlle de Rigaud, qui ne nous refusera pas ce service de venir auprès de moi.

"Tu peux te fier à l'homme qui te remettra ce billet, il est mis à mon service par M. de Vaudreuil.

"Ton père qui a bien hâte de t'embrasser,

"BOUCAULT DE GODEFROY."

—Etes-vous prêt à me conduire de suite? demanda Claire.

—Oui, mademoiselle

—Allons. Et toi, Blanche, n'en dis rien ce soir à Dorothée pour ne pas l'inquiéter inutilement.

—Mon Dieu! Claire! fit à demi-voix son amie, il me semble que tu commets une imprudence de

partir seule avec cet homme. Pourquoi ne te fais-tu pas accompagner par un domestique de la maison?

—Qu'ai-je à craindre? répondit Claire tout en se couvrant d'un chaud manteau de fourrure. Mon père n'irait pas ainsi me confier à une personne dont il ne serait pas sûr. Tu vois donc que ces terreurs n'ont pas leur raison d'être.

—C'est possible. Mais n'oublie pas de m'envoyer des nouvelles dès demain matin, car je vais être, d'ici là, dans une inquiétude mortelle.

—Je te le promets. Et maintenant, mon ami, fit-elle au soldat, je vous suis.

La jeune fille monta dans la voiture, le soldat ferma la portière en saluant respectueusement, grimpa sur le siège à côté du cocher qui rendit la main aux chevaux. La voiture prit par la rue du Fort, la rue Buade pour gagner la côte du Palais et traversa la rivière St-Charles sur un bac.

Absorbée par ses pensées, la jeune fille ne s'aperçut pas que la voiture suivait le chemin de Charlesbourg. Tout-à-coup, elle s'arrêta, la portière s'ouvrit, un homme monta et s'assit près de Claire.

—Quelle est cette liberté? dit-elle d'une voix ferme quoiqu'elle eût bien peur.

—On n'a pas l'intention de vous faire aucune violence, rassurez-vous; à moins que vous ne soyez pas sage, lui répondit une voix inconnue. J'appelle ne pas être sage, tenter de vous échapper—ce serait difficile d'ailleurs—ou bien crier.

—Monsieur, quel est ce guet-à-pens? où me conduit-on?

—Dans un endroit où vous trouverez tout ce qui vous sera nécessaire, soyez-en sûre.

—Mais me direz-vous?...

—Je ne vous dirai rien, je n'ai pas la permission de vous répondre. Qu'il vous suffise de savoir que j'agis pour le compte d'un grand seigneur qui vous donnera sans doute toutes les explications désirables...

Un nom vint aux lèvres de la jeune fille et elle murmura avec terreur celui de Bigot.

Combien de temps la voiture roula-t-elle? Quelle fut la distance parcourue? Claire n'aurait su le dire, car la peur avait en quelque sorte paralysé toutes ses facultés.

Ce pénible voyage eut un terme cependant. Après avoir longé une longue avenue d'arbres, la voiture s'arrêta. Le garde-du-corps de Claire en descendit, offrit la main à la jeune fille qui la repoussa avec un geste de dédain et descendit seule.

L'homme se contenta de hausser les épaules et dit d'une voix impérieuse :

—Suivez cette femme!...

Une vieille femme, à la mine sordide et à la figure repoussante, attendait en effet avec un fanal à l'entrée d'une porte basse pratiquée dans le mur d'une masse sombre que Claire crut reconnaître pour le château de Beaumanoir.

Plus morte que vive, elle suivit la femme, et l'homme qui l'avait accompagnée ferma la marche. Ils gravirent les marches d'un escalier en spirale l'espace de deux étages, et se trouvèrent en présence d'une porte massive que la vieille femme s'empressa d'ouvrir.



—Entrez! dit-elle à la jeune fille d'une voix éraillée par un fréquent usage des eaux-de-vie frelatées.

Claire entra et fut éblouie par l'éclatante lumière s'échappant d'un candelabre aux mille bougies suspendu au milieu d'un grand salon d'une somptueuse richesse et d'un goût exquis.

Elle se retourna au bruit de la porte qui se refermait et se trouva seule dans l'appartement. Alors, folle de peur, brisée par tant d'émotions successives, les forces qui l'avaient soutenue jusque-là l'abandonnèrent: elle tomba inerte, inconsciente sur un sofa.

Combien de temps resta-t-elle ainsi insensible?

Claire n'aurait pu le dire elle-même.

Quand elle reprit ses sens, elle remarqua que les bougies achevaient de brûler dans leur bobèche et qu'elle allait se trouver plongée dans les ténèbres. Sa frayeur augmenta, et, comme l'oiseau dans sa cage cherchant à briser les frêles barreaux de sa prison pour recouvrer sa liberté, Claire se mit à sonder les portes. Toutes étaient solidement fermées; une seule s'ouvrit donnant dans une mignonne chambre à coucher tapissée en soie rose pâle, meublée avec autant de richesse que de goût.

De retour dans le salon, elle entendit marcher dans le corridor et une porte latérale s'ouvrit.

Un homme entra que Claire reconnut pour celui qui l'accompagnait dans la voiture. Il portait un plateau chargé de quelques aliments qu'il déposait sur une table.

La jeune fille se précipita à sa rencontre les mains tendues et suppliantes:

—Au nom du ciel, monsieur, sauvez-moi! dit-elle.

—Mademoiselle, répondit-il, vous ne me connaissez pas?

—Je vous vois pour la seconde fois, reprit-elle toute tremblante; mais, qui que vous soyez, monsieur, au nom du ciel! expliquez-moi ce qui se passe et quel horrible mystère m'enveloppe!

—C'est bien simple: c'est moi qui vous ai tendu le piège dans lequel vous êtes tombée, piège qui a réussi, grâce à un petit talent de faussaire que je possède à un haut degré, puisque j'ai imité l'écriture de votre père à vous tromper.

—Mais que vous ai-je donc fait, monsieur? s'écria Claire, dont l'indignation dominait l'épouvante.

Le regard étincelant qu'elle attachait sur cet homme mit celui-ci mal à l'aise.

—Vous ne m'avez rien fait, à moi, mais il y existe un grand seigneur qui prise votre beauté et qui paiera un bon prix pour votre pension ici.

Et il sortit laissant Claire attérée.

La jeune fille, après ces paroles, ne pouvait plus avoir de doutes: elle était tombée au pouvoir de celui qu'elle avait repoussé, de l'infâme Bigot.

Plusieurs heures s'écoulèrent.

En s'en allant, le géolier de Claire—qui n'était autre que le valet de chambre de Bigot, Andréa, son âme damnée, le pourvoyeur de ses menus plaisirs—le géolier de Claire, disions-nous, avait fermé la porte, et la jeune fille entendit le bruit des verrous qu'on tirait et des pènes qui couraient dans les serrures.

Puis plus rien.

Claire se mit à genoux et pria. Elle espéra que Louis Gravel, qui certainement la chercherait, finirait bien par la trouver et la sauverait encore, ce qui les rapprocherait de plus en plus.

La chambre où elle était n'avait aucune ouverture extérieure; elle était toujours éclairée par les bougies du candelabre.

Enfin, la porte s'ouvrit de nouveau et livra passage à une horrible créature, grêlée comme un écumoire, la bouche plissée dans un rictus mettant à découvert une seule dent longue et noire. Cette femme était flanquée d'une espèce d'argousin que Claire reconnut pour le soldat qui lui avait remis la prétendue lettre de son père.

Ils roulèrent devant eux une petite table chargée d'un modeste repas.

—Voilà votre déjeuner, dit la vieille femme.

Et tous deux se retirèrent, l'homme en lançant sur la jeune fille un regard de convoitise, regard qui fut surpris par la mégère.

Or, cet homme crapuleux—comme tout ce qui tenait de l'entourage de Bigot—du nom de Pierre Maillard, et sa femme, que l'on désignait sous le nom de La Grêlée, étaient les gardiens du château de Beaumanoir.

Comme toutes les femmes de ce genre, La Grêlée était jalouse de son homme, jalouse en tigresse; elle avait surpris, avons-nous dit, le regard de Pierre. De là, dès le même soir, une scène de ménage dans laquelle les conjoints échangèrent certaines caresses sous la forme de taloches plus ou moins bien appliquées et rendues.

### XXX

#### PAUVRE CLAIRE!...

Sept jours s'écoulèrent ainsi. Sept longues et immortelles journées, pendant lesquelles Claire passa successivement par toutes les angoisses du désespoir et tous les frissonnements de l'espérance.

Andréa n'avait pas reparu.

Tantôt Pierre, tantôt La Grêlée lui apportaient à manger et renouvelaient les bougies.

Ni l'un, ni l'autre ne lui adressait la parole, et Claire se gardait même de lever les yeux sur eux.

La Grêlée arrêtait parfois sur la jeune fille un oeil chargé de haine.

Pierre ne pouvait se défendre chaque fois d'un regard de convoitise de plus en plus ardent.

Mais c'était tout.

Claire pleurait quelquefois et priait toujours.

La douleur avait cependant raison souvent de sa prière, et alors, songeant à son cher Louis, à son père, à Blanche, à tous ceux qu'elle aimait, et que peut-être elle ne reverrait plus, sentant la folie la gagner dans cette tombe où elle était ensevelie toute vivante, elle se tordait les mains de désespoir et s'écriait:

—Mon Dieu! mon Dieu! vais-je donc mourir?

Un soir—elle calculait que ce devait être la nuit, car il était toujours nuit pour elle dans ce sépulcre—il lui sembla, quand elle fut couchée, que quelque chose grattait une porte ou un mur au pied de son lit.

Était-ce un rat perçant le plancher? Était-ce un compagnon de captivité qui cherchait sa liberté? Était-ce un libérateur?



Claire se posa successivement ces trois questions et eût de violents battements de cœur.

Au bout de quelques minutes, le bruit cessa.

Alors Claire sentit s'évanouir l'espoir qu'elle avait eu un moment.

Souvent M. de Godefroy avait raconté à sa fille, quand elle était enfant, de surprenantes évasions accomplies par des prisonniers.

Quand elle avait entendu ce bruit qu'elle n'avait pu définir, Claire s'était dit :

—Peut-être Louis a-t-il appris où j'ai été conduite? Peut-être vient-il me délivrer!

Mais lorsque le bruit eût cessé, la jeune fille retomba dans son morne désespoir.

Tout-à-coup, un autre bruit se fit entendre.

Cette fois, c'était du côté du salon et bientôt la porte de sa chambre s'ouvrit.

Un homme, portant une veilleuse, entra. Il posa la veilleuse sur la table de nuit, ferma la porte, puis marcha vers le lit.

Claire, avec une épouvante sans nom, reconnut Pierre Maillard.

Elle se leva en jetant un cri et se réfugia dans la ruelle du lit.

—Ah! ma petite, ricana le monstre, tu peux crier, personne ne t'entendra et j'ai tout le temps de te conter fleurette, comme un beau monsieur.

Et de ses mains calleuses, il chercha à la saisir.

Un miracle seul pouvait la sauver, et ce miracle Dieu le fit...

Une femme fit tout-à-coup irruption dans la chambre qui, d'un coup de sabot, envoya Pierre rouler assommé dans le fond de l'appartement. C'était La Grêlée, ivre de jalousie, qui venait ainsi sauver Claire.

Mais la colère de cette femme se tourna contre celle-ci qui sortait malheureusement de Charybe pour tomber dans Scylla. Elle la saisit à la gorge.

—C'est maintenant ta vie qu'il me faut, chipie, qui vient m'enlever mon homme, dit-elle.

Et ses doigts crochus s'arrondirent comme un étou autour du cou blanc de Claire.

—Tu peux crier, dit La Grêlée, tu ne crieras pas longtemps.

Elle serra plus fort.

Cette fois, c'était bien fini, quand la porte qui s'était refermée pendant la lutte, s'ouvrit de nouveau et un flot de clarté envahit la chambre.

Un troisième acteur entra, saisit La Grêlée par la nuque et lui fit lâcher prise. Un sauveur arrivait à Claire, ce sauveur, c'était Bigot!

—Sauvez-moi! monsieur, sauvez-moi! s'écria la jeune fille en se relevant affolée par la peur.

Mais Bigot, au lieu de répondre, regardait sévèrement les deux misérables qui se ramassaient—qu'on nous passe l'expression—plus ou moins écopés, et leur dit :

—Allez-vous m'expliquer, tas de canailles, ce qui vous arrive?

La Grêlée répondit la première :

—Faut pas m'en vouloir, not'maître, mais quand j'ai vu que mon homme en tenait pour cette chipie et même qu'il avait laissé le lit conjugal pour venir la trouver, j'ai perdu la tête et j'ai voulu l'aplatir comme une galette.

Bigot regarda Pierre Maillard.

—Et toi? dit-il.

—Moi, répondit Pierre en riant d'un rire hé-

bété, j'ai pas voulu lui faire du mal, au contraire...

—Je vous défends—entendez-vous bien?— de faire du mal à cette jeune fille, dit Bigot. Vous êtes ici pour la garder, pour l'empêcher de s'évader, et si je ne vous écrase pas en ce moment, c'est que j'ai besoin de vous et que, du reste, vous semblez avoir reçu d'avance un commencement de correction.

Claire comprit alors qu'elle n'avait aucun secours à attendre de Bigot, qu'elle ne trouverait en lui qu'un nouveau geôlier.

L'intendant fit un geste impérieux.

—Sortez, dit-il aux deux misérables, et souvenez-vous que si vous transgressez mes ordres, je vous envoie à la potence.

Ils sortirent la tête basse.

La fin de cette scène s'était passée dans le salon où Claire s'était réfugiée. Assise sur un sofa, les yeux secs et fixes, elle semblait la statue du désespoir.

Bigot referma la porte et s'avança vers la jeune fille qui le regardait agir sans faire un mouvement. Tout-à-coup, joignant les mains, elle se précipita à genoux :

—Monsieur, n'avez-vous pas pitié de moi? s'écria-t-elle.

L'intendant, sombre et farouche, ne répondit pas.

Elle poursuivit :

—Eh! bien! je vous jure que si vous avez pitié de moi, que si vous renoncez à vos infâmes projets, je n'invoquerai pas contre vous les violences dont je suis la victime, que...

Bigot l'interrompit brusquement.

—Voulez-vous m'épouser? dit-il.

Elle poussa un cri d'horreur et le regarda avec épouvante.

Mais lui, entraîné par la passion fatale qui bouillonnait dans ses veines, par la pensée qu'il croyait sa sauvegarde et rendait sa tête brûlante, poursuivit avec un accent sauvage :

—Vous serez ma femme!... Je le veux!...

—Jamais! dit la jeune fille en se réfugiant dans le fond de l'appartement, jamais!...

—Consentez, et je vous conduis ce soir même auprès de votre père.

—Tuez-moi plutôt! cria-t-elle.

Il eut un rire féroce et étouffa une exclamation de rage folle.

—Non, dit-il avec une sorte de fureur, j'ai juré que vous m'appartiendriez...

Et il voulut enlever Claire dans ses bras, mais elle le repoussa avec indignation et bondit à l'autre bout du salon en poussant un cri de joie : elle venait d'apercevoir sur un guéridon un pistolet tout armé oublié là sans doute par Bigot en entrant.

La vaillante fille reparaisait, le sang des Mortemart s'éveillait en elle.

Elle saisit ce pistolet et couchant en joue l'intendant :

—Un pas de plus, dit-elle, et vous êtes mort!...

L'action avait été si rapide que la jeune fille tenait Bigot au bout du canon de son arme, avant qu'il fut revenu de sa surprise.

Il lut dans les yeux de Claire tant de calme résolution qu'il eût peur et recula :



—Et maintenant, misérable, lâche, dit-elle, sortez!...

Bigot, après avoir hésité quelques instants, se dirigea vers la porte. Avant de la franchir, il se retourna :

—Vous l'emportez aujourd'hui, dit-il, mais j'aurai ma revanche, car vous êtes en mon pouvoir.

—Oh! Dieu sera plus fort que vous, et quelque chose me dit que ma délivrance est prochaine...

—N'y comptez pas. Tous ceux qui pouvaient vous secourir sont retenus devant l'ennemi.

—Vous ne réussirez pas à m'effrayer...

—Sachez que la ville est sur le point de se rendre et qu'au premier jour les Anglais vont donner l'assaut.

Claire ne répondit pas, mais elle fit d'un geste énergique signe à Bigot de sortir.

—Vous l'aurez voulu! fit-il en sortant blême de rage.

La jeune fille barricada la porte et s'assit silencieuse et désespérée. Quelque temps après, jetant un regard sur le pistolet qu'elle tenait à la main, elle murmura :

—Oh! du moins, maintenant, je n'ai plus à craindre aucune tentative criminelle, car je saurai bien me défendre, et malheur à celui qui tenterait de m'outrager!...

### XXXI

#### LA TRAHISON

Le lendemain, Claire ne revit ni Bigot, ni Pierre Maillard. La Grêlée seule lui apporta à manger, respectueuse, sans lui adresser la parole.

Après chaque visite, afin d'éviter toute surprise, la jeune fille se barricadait.

Accablée par la fatigue, après avoir bien prié, Claire s'était assoupie sur un fauteuil près de la cheminée, quand elle fut éveillée soudain par un bruit de voix venant d'un appartement voisin dont elle n'avait pas soupçonné l'existence jusque-là. Le salon était alors plongé dans une obscurité profonde. Un faible jet de lumière, filtrant à travers la boiserie du manteau de la cheminée, attira son attention. Elle plaça son oeil à cet interstice et aperçut quatre hommes assis autour d'une table sur laquelle une carte était étendue.

Elle reconnut Bigot, de Péan et Vergor qu'elle avait rencontré chez M. de Vaudreuil. Le quatrième lui était inconnu, mais à son uniforme étranger, elle supposa que ce pouvait bien être un anglais.

La conversation se tenait en français, langue que le jeune officier parlait couramment, quoiqu'avec un léger accent.

—Ainsi, disait Bigot, le général Wolfe vous a donné plein pouvoir de traiter avec moi?

—Oui, monsieur, et si vous lui fournissez les moyens de débarquer ses troupes en haut de la ville, il accepte vos conditions.

—C'est-à-dire?

—Cinq cent mille livres pour vous, trois cent mille pour vos complices.

Cette expression de complice sonna mal à l'oreille de Bigot, qui leva vivement la tête.

L'officier sourit en se mordant les lèvres :

—Je voulais dire... ces messieurs, reprit-il en désignant de la main Vergor et de Péan.

—Oh! nous ne chicanerons pas sur les mots, fit à son tour l'Intendant, car, après tout, ces messieurs, comme vous dites, savent bien que ce n'est pas du patriotisme que nous faisons en ce moment. Mais que voulez-vous! si la nécessité fait loi, elle peut faire aussi des traîtres.

—Quand pourrez-vous nous livrer le passage?

—Il est deux heures du matin, dit Vergor, nous pourrons vous le livrer la nuit prochaine, à la même heure à peu près.

—Quel est votre plan, M. Vergor? reprit l'officier anglais.

—M. l'Intendant va vous l'exposer, si vous voulez bien vous donner la peine de suivre la carte.

—J'y suis, monsieur.

—Nous attendons demain soir à Québec quelques chaloupes chargées de vivres, fit Bigot. Je suis informé—remarquez bien que ces renseignements me viennent de source privée—que les chaloupes sont en retard de vingt-quatre heures. Vous viendrez donc sans crainte à la place avec vos troupes, en ayant soin cependant de vous assurer les services d'une personne parlant bien la langue française pour répondre aux sentinelles en cas de besoin.

—Je serai moi-même dans la première chaloupe.

—C'est on ne peut mieux.

—Mais n'y a-t-il pas sur les hauteurs le bataillon de Guyenne? demanda de Péan.

—Il y était, répondit Vergor, mais M. de Montcalm ne jugeant pas qu'il y eût du danger de ce côté-là a rappelé aujourd'hui ces soldats au camp.

—Il n'y a donc plus de troupes en cet endroit?

—De petits corps seulement, placés par M. de Bougainville. Cent hommes à l'anse des Mères, dont j'ai le commandement; soixante-dix sous le capitaine Douglas entre Samos et Sillery; à Sillery même, cent trente hommes sous le sieur de Rumigny.

—Ces trois postes sont-ils fortifiés? demanda l'officier anglais à Vergor.

—Non, monsieur, répondit celui-ci, MM. de Montcalm et de Pontleroy les ayant toujours regardés comme inattaquables.

—C'est ce que nous verrons bien.

—Voici donc, en résumé, ce que vous avez à faire, reprit Bigot en s'adressant à l'officier anglais. Un peu après minuit, vous faites embarquer vos troupes en silence, vous passez les premiers postes en répondant aux sentinelles que c'est le convoi de vivres, et vous venez débarquer ici, ajouta-t-il en pointant sur la carte, un peu en haut de l'anse du Foulon, où commandera Vergor.

—Et maintenant, monsieur, avez-vous l'engagement écrit du général Wolfe?

—Oui, monsieur, que je suis prêt à vous donner en échange du vôtre.

—Voilà, monsieur, fit Bigot en retirant un pli de sa poche.

—S'il vous plaît de me faire conduire à l'endroit où j'ai quitté mon guide, fit l'officier anglais, car il se fait tard et j'ai une longue course en perspective.

—Sans indiscrétion, demanda Bigot, puis-je savoir comment vous avez pu éviter les retranchements français?



—Rien de plus facile. Une de nos chaloupes m'a débarqué, à l'Ange-Gardien avec quelques soldats. Nous avons à bord prisonniers plusieurs paysans. J'ai pris l'un d'eux—espèce de coureur des bois—pour me servir de guide, avec la promesse d'une forte récompense s'il me conduisait à bon port, ou dix pouces de fer dans la gorge, s'il me trahissait.

—Moyen énergique, mais qui réussit toujours auprès des gens, dit Bigot en souriant.

—Nous avons traversé la rivière à deux ou trois milles de la chute, reprit l'officier, et nous sommes venus jusqu'ici par les montagnes. Mon guide, sous la surveillance d'un soldat, m'attend à l'entrée de l'avenue.

Et maintenant, bonsoir, messieurs.

—Bonsoir et bon voyage, dirent d'une même voix les trois traîtres en se levant.

Bigot reconduisit l'officier jusqu'à la porte, lui donna Pierre Maillard pour le guider jusqu'à l'avenue et revint prendre sa place près de la table.

Un grand silence régna pendant quelques minutes dans l'appartement. Tous les trois étaient mornes et le sourcil froncé.

—Savez-vous, messieurs, que c'est tout simplement infâme ce que nous venons de faire? dit de Péan en rompant le silence.

—Mais, sans doute! fit Bigot. Que voulez-vous y faire?

—Il me semble que nous pouvions...

—Impossible, interrompit l'Intendant avec emportement. La position est sans issue, et nos états de service sont tels, tous tant que nous sommes, que nous risquons la Bastille pour la vie, ou au moins le bannissement et la confiscation de nos biens si nous subissons un procès.

—Des preuves...

—Des preuves? Que la guerre cesse, et je vous jure, moi, que le gouverneur saura bien en trouver en abondance, des preuves, je suis payé pour le croire.

Donc, il faut que la colonie périsse pour nous assurer l'impunité.

—Mais votre mariage avec mademoiselle de Godefroy?

—La jouvencelle est encore ici. Après demain, elle sera transportée à bord d'un vaisseau ennemi en partance pour l'Angleterre afin d'annoncer les succès des Anglais; car, pour moi, la prise de Québec est chose certaine.

—Et vous partez avec la jeune fille?

—Tout naturellement. Rendu en Angleterre—où je serai sensé prisonnier—, il faudra bien qu'elle soit ma femme. Mais il est jour bientôt, messieurs, séparons-nous et n'arrivons à la ville que les uns après les autres.

Claire—qui n'avait pas perdu un seul mot de l'entrevue—entendit un bruit de chaises, et quelque temps après la porte qui se refermait sur le dernier des complices de Bigot.

Elle se leva frémissante:

—Oh! les infâmes! les infâmes! s'écria-t-elle.

### XXXII

#### LES PROJETS DE LOUIS GRAVEL

—Je vous jure que je tuerai cet homme!

—Non pas!

—Pourquoi?

—Je veux qu'il vive!

—Je le tuerai!

—Monsieur Louis Gravel, vous ne le tuerez pas!

—Monseigneur, je vous jure qu'il ne mourra que de ma main!

—C'est peut-être dans l'ordre des choses possibles, mais vous attendrez?

—Pas une seconde!

—Vous attendrez!

—Je veux le tuer sur l'heure!

—Encore une fois, vous ne passerez pas!

Et M. de Vaudreuil se plaça résolument devant le jeune homme.

C'était au château St-Louis, dans le cabinet du gouverneur, que se passait cette scène. Il était dix heures, le soir de l'enlèvement de Claire de Godefroy.

Le père de celle-ci avait été aux nouvelles, comme nous l'avons dit. Se sentant dispos, le vieillard s'était rendu jusqu'au camp où M. de Vaudreuil l'avait reçu avec sa courtoisie ordinaire.

Après quelques façons, M. de Godefroy se décida à attendre au soir, pour rentrer en même temps que le gouverneur qui se rendait à la ville. Bigot, qui guettait depuis plusieurs jours l'occasion d'enlever Claire, se trouvait là quand l'invitation de M. de Vaudreuil fut acceptée. Son plan fut bientôt arrêté et l'on a vu qu'il réussit entièrement.

Grande fut la stupéfaction de Blanche, quand elle vit entrer son oncle en compagnie de M. de Godefroy et de Louis Gravel.

Elle comprit qu'un malheur, plus grand que celui qu'elle supposait, venait d'arriver, et en deux mots les trois arrivants furent mis au fait de la situation.

Un seul nom se présenta à leur esprit comme l'auteur de cet enlèvement, et ce nom, on le devine, fut celui de Bigot.

Le désespoir de M. de Godefroy fut navrant, quand il eut compris l'horrible vérité, et il resta hébété, sans mouvement, comme une personne frappée de catalepsie. Blanche pleura et Louis Gravel, perdant la tête, tira son épée du fourreau et s'élança vers la porte. M. de Vaudreuil se précipita à la poursuite du jeune homme et l'arrêta dans son cabinet.

—Où allez-vous? lui dit-il.

—Tuer cet homme après qu'il m'aura appris où il cache Claire.

—Vous êtes fou, car il ne parlera pas.

—Alors, je le tuerai après lui avoir fait endurer mille tortures.

—Non, mon enfant, c'est un mauvais moyen.

—Et moi je vous jure que je tuerai cet homme! avait dit Louis Gravel au commencement de ce chapitre.

Il s'efforça de repousser M. de Vaudreuil qui lui barrait le passage.

—Monseigneur, continua-t-il, laissez-moi tuer cet homme!

—Mais vous n'y songez pas! s'écria le gouverneur. Vous n'êtes pas remis de la chute que vous avez faite hier au camp. Vous êtes faible, épuisé, sans force. Il refusera de se battre avec vous, et s'il refuse, le frapperez-vous?

—Je veux qu'il meure!

—Vous ne l'assassinerez pas?



—Je le forcerai à se battre.

—Vous n'en avez pas la force, vous n'en avez pas le droit.

—Comment! je n'aurais pas le droit de tuer cet homme quand il m'enlève le seul bien que j'aie ici-bas! Car moi, voyez-vous, Monseigneur, je suis un soldat depuis que je suis un homme; je suis arrivé jusqu'à vingt-six ans sans aimer: aucun des sentiments que j'ai éprouvés jusque-là ne mérite le nom d'amour. Eh! bien! à vingt-six ans, j'ai vu Claire; donc, depuis près de deux ans, j'ai pu lire les vertus de la fille et de la femme écrites par la main même du Seigneur dans ce cœur ouvert pour moi comme un livre.

Monseigneur, il y avait pour moi, avec Claire, un bonheur infini, immense, un bonheur trop grand, trop complet, trop divin pour ce monde. Puisque ce monde ne me l'a pas donné, puisque ce bonheur est perdu par la faute d'un misérable, c'est vous dire que sans Claire il n'y a pour moi sur la terre que désespoir et désolation, et je vais lui dire adieu. Mais avant, il faut que je tue cet homme... Oh! je ferai de belles funérailles à mon amour brisé!...

—Vous ne parlez pas en chrétien, mon enfant, reprit M. de Vaudreuil ému par le désespoir du jeune homme, et la douleur vous fait voir les choses autrement qu'elles ne sont. Je puis vous assurer—c'est chez moi une quasi-certitude—que Bigot respectera Claire, car il y va de son intérêt. Laissez-moi agir seul...

—Et moi je veux lui faire payer de sa vie, à cet homme, les souffrances qu'il a causées à Claire.

—Il faut qu'il vive!

—Pourquoi?

—Parce que j'ai besoin de sa vie quelque temps encore, parce qu'il appartient à la justice du roi.

—Et que m'importe!

—Il m'importe, à moi!

—Je ne puis attendre.

M. de Vaudreuil fit un geste d'impatience et saisit les mains du jeune homme.

—Vous voulez être vengé? dit-il.

—Oh! oui, je le veux! s'écria Louis Gravel.

—Eh! bien! vous le serez! ah! cruellement, je vous le jure, mais il faut attendre!

—Je ne puis! je souffre trop!

—Il y en a qui ont souffert plus que vous, Louis, et qui ont attendu!

—C'est impossible!

—Hélas! dit M. de Vaudreuil, c'est un des orgueil de notre pauvre humanité, que chaque homme se croit plus malheureux qu'un autre malheureux qui pleure et qui gémit à côté de lui.

—Qu'y a-t-il de plus malheureux que l'homme qui a perdu le seul bien qu'il aimât et désirât au monde?

—Écoutez, Louis, dit le gouverneur avec émotion. J'ai connu un homme qui, ainsi que vous, avait fait reposer toutes ses espérances de bonheur sur une femme. Cet homme était jeune, il avait une fiancée qu'il adorait, il allait l'épouser, quand tout-à-coup un de ces caprices du sort qui feraient douter de la bonté de Dieu, si Dieu ne se révélait plus tard en montrant que tout est pour lui un moyen de conduire à son unité infinie, quand tout-à-coup un caprice du sort lui enleva sa liberté, sa fiancée, l'avenir qu'il rêvait et

qu'il croyait le sien—car, aveugle qu'il était, il ne pouvait lire que dans le présent—pour le plonger dans la plus dure des captivités.

—Mais un prisonnier s'échappe.

—Aussi s'échappa-t-il. Mais quand il revint, il ne retrouva plus sa fiancée...

—Elle était morte?...

—Pis que cela; elle avait été infidèle; elle avait épousé l'ennemi, le persécuteur de cet homme!

Vous voyez donc que cet amant trahi était plus malheureux que vous.

—Et à cet homme Dieu a envoyé la consolation? dit Louis Gravel en tressaillant.

—Il lui a envoyé le calme du moins.

—Et cet homme ne s'est pas vengé?

—Il a laissé à Dieu le soin de sa vengeance et elle a été terrible.

—Monseigneur, que voulez-vous que je fasse?

—Retourner au camp, comme c'est votre devoir, et attendre. Il y a réunion du conseil demain, je verrai Bigot. Il sera temps, s'il ne veut pas nous rendre Claire, d'agir autrement.

Et maintenant, mon ami, laissez-moi, et bon courage!

### XXXIII

#### LA PROVOCATION

A trois heures de relevée, le lendemain, il y avait réunion des principaux chefs de la colonie et des généraux, dans le but de modifier la disposition des troupes françaises, nécessitée par le changement du système d'attaque de l'ennemi qui se préparait à quitter sa position du Saut Montmorency.

La séance fut très orageuse, et Bigot qui était arrivé un des derniers dans une toilette flamboyante, y fut superbe et de la dernière insolence, ce qui lui valut les objurgations du gouverneur, qui présidait, et les fines railleries de MM. de la Corne St-Luc, de St-Ours, ses ennemis personnels.

Aussitôt après la séance, M. de Vaudreuil invita Bigot à le suivre dans son cabinet sous le prétexte de lui donner certaines instructions concernant le département des vivres.

Avec sa franchise ordinaire, M. de Vaudreuil accusa l'intendant d'avoir ou fait enlever Claire de Godefroy et le somma, au nom de son père, de la lui rendre.

Bigot le prit de son haut et menaça le gouverneur des foudres de Mme de Pompadour. Il nia avoir pris aucune part à l'enlèvement de Claire et mit au défi ses adversaires de le convaincre de complicité.

Bref, en l'absence de preuves matérielles, n'ayant qu'une certitude morale, M. de Vaudreuil fut bien forcé de congédier Bigot sans avoir rien pu obtenir et se rendit au camp.

Le soir, dans sa tente, il appela Louis Gravel, lui fit part de sa tentative infructueuse et lui accorda un congé de trois jours pour chercher Claire.

—Vous ne pouvez pourtant pas vous mettre seul en campagne, dit-il au jeune homme.

—Mon fidèle Tatassou me suffit.

—Non. Prenez avec vous Claude d'Ivernay.

—Je verrai demain s'il m'est nécessaire.



—Et surtout pas de mesures extrêmes et n'essayez pas de voir Bigot.

—Soyez tranquille, Monseigneur.

Claude d'Ivernay, chef du poste d'observation près des gués de la rivière Montmorency, ne fut relevé de faction qu'au matin et s'empressa de se rendre à la tente de Louis Gravel:

—Que comptes-tu faire? demanda-t-il à son ami.

—Me rendre d'abord à l'intendance et forcer Bigot à me révéler l'endroit où il tient Claire captive, devrais-je le tuer sur place.

—Mauvais moyen de l'occire ainsi parce que tu pourrais bien tuer Claire du même coup. Voistu! il y a cent à parier contre un qu'elle a été transportée au château de Beaumanoir. Or, je me suis laissé dire que ce château est pourvu d'un tas de machinations, espèces d'oubliettes, dont Bigot seul a le secret et où il peut fort bien avoir enfermé ta fiancée.

—Peut-être. Dans tous les cas, rendons-nous d'abord à l'intendance.

—Comme tu voudras. Mais il vaut mieux que tu entres seul, tandis que je me tiendrai prêt à voler à ton secours au premier appel.

—Tu as raison. Il est temps, partons.

Les deux jeunes gens, suivis de Tatassou, se dirigèrent vers le Palais, il était alors dix heures du matin. Ils franchirent la distance qui sépare le camp de l'intendance—long corps de logis en pierre qui était situé sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la fonderie Bissett et la brasserie Boswell, sur la rue St-Valier—en une demi-heure.

Louis Gravel frappa à un lourd marteau de fer et un garçon de bureau vint ouvrir. Louis demanda M. l'Intendant. Le garçon de bureau hésita quelques instants; mais apparemment que l'air résolu du jeune homme lui en imposa, car après s'être incliné respectueusement:

—Sivez-moi, monsieur, dit-il.

Après avoir traversé plusieurs bureaux, où des garçons étaient employés à compulser de gros registres, plusieurs corridors, le garçon frappa à une porte masquée par une tapisserie. Un huis-sier en livrée vint répondre et Louis Gravel fut introduit dans un élégant cabinet de travail. Bigot, assis à son bureau, était tellement absorbé dans son travail, que le jeune homme fut obligé de tousser fortement pour annoncer sa présence.

Bigot leva la tête, et en apercevant notre héros, qu'il savait aimé de Claire, il fronça d'abord le sourcil; mais un instant après sa figure s'éclaira et il sembla en prendre son parti. S'avancant vers Louis la main ouverte:

—Mon bel officier, dit-il, que me vaut l'honneur de votre visite! M'apporteriez-vous un message de monseigneur le gouverneur?

Louis Gravel ne répondit pas au geste amical de Bigot et celui-ci feignit ne pas l'avoir remarqué.

—Non, monsieur, répondit-il, je viens ici pour mon propre compte.

—Comment? feriez-vous maintenant du commerce? quitteriez-vous le service du roi pour vous consacrer à la spéculation? vous...

—Pas de comédie, monsieur, interrompit le jeune homme, vous savez fort bien, du moins

vous le devinez, les motifs qui m'amènent auprès de vous.

—D'honneur, monsieur, reprit Bigot, en vain torturerais-je mon imagination, je ne soupçonne pas le moins du monde ce dont vous voulez parler.

—Monsieur, avant-hier soir, une jeune fille de cette ville, mademoiselle Claire de Godefroy, a été lâchement ravie à sa famille qui la pleure, par des misérables à la solde d'un grand seigneur...

—On m'a conté quelque chose comme cela, mais je n'ai pas voulu y ajouter foi et...

—Cependant personne mieux que vous ne pourrait renseigner les parents de la jeune fille enlevée...

—Comment cela?

—Parce que ce grand seigneur qui solde ainsi des misérables pour enlever des jeunes filles qui le repoussent, c'est vous-même! continua Louis Gravel en s'avancant les dents serrées, la voix sifflante.

Bigot eut peur et se réfugia derrière son bureau sur lequel était un pistolet à la portée de sa main.

—D'abord, monsieur, dit-il à Louis Gravel, je vous ferai remarquer que je suis ici chez moi, que je ne donne à personne le droit d'y élever la voix à ce diapason, pas même à mes amis, encore bien moins aux gens qui viennent me chercher de sottés querelles; puis ensuite je vous demanderai en quoi ma conduite a-t-elle pu vous donner raison de lancer contre moi une accusation aussi injurieuse?

—Parce que c'est la vérité, que vous seul aviez intérêt à enlever Claire et à la compromettre pour vous forcer à vous épouser...

—La forcer de m'épouser? mais il me semble que je n'en avais nullement besoin, puisque son père m'a accordé sa main avec bonheur.

—Oui, mais Claire n'a pas donné son consentement et...

—C'est ce qui vous trompe puisque c'est d'elle-même, sans avoir eu besoin de faire violence à ses sentiments qu'elle a consenti à devenir madame Bigot.

—Et moi je vous dis que vous mentez et qu'elle ne sera jamais votre femme tant...

—Ah! ça, monsieur, je suis bien bon d'endurer vos injures quand je n'ai qu'un mot à dire pour vous faire mettre à la porte par mes valets. De quel droit venez-vous poser ici en champion, comme le chevalier de mademoiselle de Godefroy?...

—Parce que je l'aime et que j'en suis aimé!

—Ah! bien! moi aussi je l'aime!...

—Oh! vous, vous lui faites horreur!...

—Qu'en savez-vous?

—Monsieur l'intendant Bigot, vous allez me dire où est Claire...

—Est-ce que je sais?

—Vous savez, parce que c'est par vos ordres qu'elle a été enlevée.

—Vous êtes fou, vous divaguez, jeune homme, j'ignore complètement ce que vous voulez dire.

—Vous allez me dévoiler l'endroit où vous tenez Claire prisonnière, ou bien...

—Ou bien?



—Je vais vous tuer! dit Louis Gravel en tirant son épée.

—Monsieur, fit Bigot, effrayé en armant son pistolet, quand je rencontre sur ma route un chien enragé, je lui casse la tête, et je crois rendre un service à la société.

Louis, qui avait totalement perdu la tête, reprit un peu de raison. Il devint suppliant.

—Ah! tenez, dit-il, laissez-vous fléchir. Que peut vous faire une conquête de plus ou de moins, vous qui êtes le favori de la favorite d'un roi? Vous êtes riche, vous êtes puissant, vous êtes enfin un heureux de la terre, encore une fois, laissez-vous fléchir, ayez pitié de deux pauvres enfants qui s'aiment et qui vous béniront toute leur vie, si vous faites leur bonheur en les rapprochant!...

—Brisons-là, monsieur, répondit Bigot, tout en s'approchant de la cheminée qui se trouvait derrière lui, je vous jure que vous vous trompez étrangement: je ne sais rien, absolument rien...

—Et je dis, moi, que tu vas mourir si tu ne veux parler, misérable! s'écria Louis Gravel en bondissant sur Bigot l'épée haute.

Mais l'arme vint se briser sur une porte qui se refermait derrière l'intendant. En poussant sur un ressort caché dans les sculptures du manteau de la cheminée, une ouverture s'était démasquée dans laquelle celui-ci se précipita pour éviter le choc de l'épée du jeune homme qui allait certainement le clouer à la muraille.

Au même instant, une vingtaine de valets attirés par le bruit, se précipitaient dans l'appartement et se saisissaient du jeune homme qui refit, plus ou moins maltraité, le trajet qu'il venait de parcourir et se trouva bien et dûment mis à la porte avant même qu'il eût songé à résister.

#### XXXIV

##### A L'AFFUT

Nous n'entreprendrons pas de décrire la colère de Louis Gravel et celle de ses compagnons.

—Décidément, dit Claude d'Ivernay, Bigot, que je croyais au moins de bonne compagnie, n'est qu'un bandit vulgaire qui ne mérite certainement pas de mourir de la main d'un gentilhomme; c'est affaire au bourreau et j'espère bien le voir périr par la hart, haut et court, sur la place de Québec.

—Hélas! c'est à en mourir de honte et de douleur! s'écria Louis Gravel.

Et se laissant tomber sur un banc, il se mit à pleurer.

Claude et Tatassou respectèrent la douleur de cette forte nature que le désespoir faisait défaillir un instant. Tatassou rompit le premier le silence:

—Le jeune chef des Hurons sent là bien du chagrin de voir pleurer son jeune ami au visage pâle, dit-il en portant la main à son cœur. Que son frère se console. Tatassou va se mettre en campagne et il trouvera la jeune fleur pour laquelle un petit oiseau chante dans le cœur de son ami.

—Ah! mon sang a coulé bien des fois, dit Louis Gravel, jamais mes larmes...

—Voyons, sois homme, dit Claude, et raisonnons. A quoi sert de se désespérer quand tout

n'est pas perdu puisque nous sommes là. Je suis de l'avis de Tatassou, et voici pourquoi:

Il est indubitable que nous ne tirerons rien de Bigot, et à quoi nous servirait de le tuer? A nous mettre une mauvaise affaire sur les bras. Du reste, c'est sale besogne que nous n'avons pas le droit d'enlever au bourreau, puis, qui sait? si nous ne compromettrions pas le sort de Claire? Il vaut donc mieux se mettre en campagne, tâcher de découvrir le lieu où elle est tenue prisonnière, et nous saurons bien ensuite la délivrer.

—Tu comprends bien qu'elle doit être cachée au château de Beaumanoir, dans quelque retraite ignorée, fit Louis Gravel en montrant son visage baigné de larmes brûlantes.

—Tatassou connaît bien la maison de pierre dont parle mon frère et le vieux buveur d'eau-de-feu qui ouvre la porte, dit le huron.

—Tu connais Pierre Maillard, toi? reprit Claude.

Et la vieille langue de pie.

—Sa femme, La Grêlée, qui a la réputation de donner des sorts parmi les habitants de Charlesbourg? Alors la campagne se présente sous les meilleurs auspices et j'ai déjà mon plan tout préparé.

—Voyons ce plan.

—Nous, mon cher Louis, rien à faire pour le moment qu'à surveiller les allées et venues des hôtes de l'intendance, le soir surtout, afin de nous assurer si Claire n'y serait pas, ce qui est peu probable, puis suivre toutes les voitures qui partiront d'ici.

Quant à Tatassou—le moindre prétexte suffira— nous le nantissons d'une respectable provision d'eau-de-vie, il se rend au château de Beaumanoir, il fait boire Pierre Maillard, lui tire l'aveu que Claire est bien retenue en cet endroit prisonnière—car c'est certainement lui ou sa femme qui lui porte sa nourriture— nous enlevons le château d'assaut, si c'est nécessaire, et nous la délivrons.

—Non, mon ami, tu t'abuses. Ce moyen est impossible, je ne le prendrai point, parce qu'il est immoral, reprit Louis Gravel.

—N'est-ce pas pour un bon but? Oh, tous les moyens sont légitimes, quand il s'agit d'une bonne action.

—Ton amitié pour moi t'aveugle, mon cher Claude, et te fait oublier les bons principes qui nous ont été inculqués au Séminaire de Québec par le bon Père Filion: "Défiez-vous de cette fausse maxime des encyclopédistes", la fin justifie les moyens, nous disait-il!... Ainsi donc, mon ami, n'insiste pas...

—Comme tu voudras.

—D'ailleurs, j'ai plus de confiance dans le courage de ce fidèle Tatassou que dans sa diplomatie, continua Louis Gravel.

—Si le jeune chef n'a pas une langue de vieille femme, il a les yeux du serpent pour voir et l'oreille du chevreuil pour entendre, fit le huron.

—Eh! bien! moi, j'ai confiance dans l'expédition de Tatassou, dit Claude.

—Le jeune chef est-il prêt à se mettre en campagne de suite? continua l'amant de Blanche. A-t-il bien compris ce qu'on attend de lui?

—Le chef a compris et il est prêt.



—Alors, en campagne. Donne à Tatassou l'argent nécessaire, Louis, car, moi, Gaston de Léry m'a mis hier complètement à sec au trente et quarante.

Pendant plusieurs jours, les deux jeunes gens épient les allées et venues du palais de l'intendance sans découvrir la moindre indice. Une seule fois, Bigot se rendit à Charlesbourg. C'était, on se le rappelle, le jour, ou plutôt la nuit, que La Grêlée faillit assassiner Claire.

Deux jours de suite, Pierre Maillard vint au palais. Quant à Tatassou, en vain avait-il grisé Pierre presque tous les soirs, impossible d'obtenir le moindre renseignement, quoiqu'il passât ses nuits en faction.

C'était à se désespérer et Louis Gravel en sèchait d'impatience.

Un soir Tatassou, malgré un froid très vif et une forte gelée, conduisant la brume qui formait sur la terre une légère couche de neige quoique l'on ne fut qu'au mois de septembre, un soir, Tatassou, disions-nous, blotti dans un buisson, sur une petite éminence d'où il pouvait voir ceux qui arrivaient au château ou en sortaient, entendit tout-à-coup sur la route le galop d'un cheval. Un instant après un cavalier, enveloppé dans les plis d'un long manteau, mit pied à terre près de l'avenue, attacha sa monture à un arbre, longea le mur dans la direction de Tatassou et s'arrêta devant une porte basse dissimulée par des arbustes. Il introduisit une clef dans la serrure qui fit quelque résistance. Alors, écartant les plis de son manteau pour être plus à l'aise, la lune, qui se dégageait en ce moment, éclaira le visage de Bigot.

La porte ouverte, celui-ci regarda à sa montre, s'enveloppa dans son manteau et attendit.

Quelque temps après, les silhouettes de deux nouveaux personnages, suivis presque aussitôt d'un troisième, se dessinèrent dans l'ombre.

Bigot vint à leur rencontre, répondit à leur salut respectueux et dit :

—Vous êtes exacts, messieurs, suivez-moi.

Tous les quatre s'engouffrèrent par la porte basse qui se referma sur eux, et Tatassou, quelques instants après, les aperçut dans un appartement du second étage faiblement éclairé par deux bougies.

Ces hommes restèrent en conférence pendant plus d'une heure. Le jeune huron les vit alors se lever et se disposer à partir. Effectivement, il entendit un instant après la porte s'ouvrir, mais un seul homme en sortit qui s'éloigna, et en reportant ses regards vers les fenêtres éclairées, Tatassou vit que la conférence continuait entre les autres personnages.

Finalement, au bout d'une demi-heure, deux autres hommes sortirent par la même porte qui se referma, et un quart d'heure après, il entendit le galop d'un cheval qui s'éloignait, ce qui lui fit supposer que le quatrième visiteur nocturne — tout probablement Bigot — était sorti par une autre issue.

Le jeune sauvage descendit de son poste d'observation pour examiner la porte qui avait, jusqu'à ce jour, échappé à ses recherches. Elle était en chêne très solide, mais en l'ébranlant, il constata qu'elle n'était fermée qu'au verrou, en de-

dans, et même que ces verrous jouaient dans la gâche.

Il eût d'abord la pensée d'enfoncer cette porte au moyen d'une pièce de bois dont il se servirait comme d'un belier; mais ensuite, il se dit qu'il valait mieux ne pas prendre une décision si grave sans consulter ses amis. Le jour commençait à paraître du reste, ce qui rendait la tentative dangereuse. Car, enfin, surpris, n'est-il pas à craindre que les géoliers de la jeune fille ne l'assassinent avant qu'il puisse arriver à son secours, pour faire disparaître ensuite son cadavre?

Tatassou s'abstint donc de toute initiative et s'empressa de descendre à Québec pour faire part à Louis et à Claude de sa découverte.

Les jeunes gens furent enchantés de cette nouvelle. Louis voulait se rendre de suite sur les lieux, mais Claude, qui était plus de sang-froid, lui fit comprendre que ce serait folie d'opérer en plein jour, que la prudence leur conseillait au contraire d'attendre que les habitants du château fussent couchés et même que l'heure probable d'une visite de Bigot fut passée.

On résolut donc d'attendre la nuit suivante pour agir.

Claude et Louis passèrent la journée dans une impatience mortelle. Dans la soirée, ils se rendirent au château St-Louis pour faire part à M. de Vaudreuil de leur projet, ce qui permit à Claude d'Ivernay d'échanger quelques mots avec sa douce fiancée, Blanche de Rigaud.

M. de Vaudreuil leur recommanda la plus grande prudence. Il leur apprit en même temps que M. de Godefroy, depuis la disparition de sa fille, se trouvait dans un état qui faisait craindre au chirurgien Arnoux pour sa raison, peut-être pour sa vie.

—Soyez prudents, mes enfants, dit-il aux deux jeunes gens, mais ramenez-nous Claire; peut-être sa vue tirera-t-elle son père de la torpeur dans laquelle il est resté plonger depuis l'enlèvement de sa fille.

—Et moi, fit Blanche, je vais bien prier pour vous toute la nuit!

Il était près de minuit quand Claude et Louis Gravel, accompagnés de Tatassou, se mirent en route pour Charlesbourg.

Afin d'éviter toute rencontre fâcheuse et de ne pas éveiller les soupçons, ils prirent par le chemin de Beauport et il était près de deux heures du matin quand ils arrivèrent au château de Bigot.

La lune n'était pas encore sortie des nuages et un profond silence régnait dans tous les alentours.

Les trois hommes s'assirent sur l'éminence d'où la veille Tatassou avait observé Bigot et ses visiteurs, afin d'arrêter les derniers préparatifs de l'expédition et de s'entendre sur les moyens d'action. Une lueur partie d'une fenêtre du second étage, lueur fugitive qui s'éteignit aussitôt, fit lever la tête à Claude d'Ivernay; mais déjà Tatassou, faisant signe à ses compagnons de ne pas bouger, dégringola l'éminence et se dissimulait contre le mur, à côté de la porte basse.

Le jeune sauvage entendit les pas légers d'une personne qui descendait les marches d'un escalier, puis tout fit silence comme quelqu'un qui semble hésiter. Une main fit timidement glisser le verrou, la porte s'entrebailla et une tête s'a-



vança. Tatassou retenait les battements précipités de son cœur.

La porte s'ouvrit tout-à-fait, et une forme humaine, enveloppée dans un long manteau, passa près du jeune sauvage qui la suivit par derrière et l'étreignit doucement. Cette forme humaine jeta un cri d'angoisse et s'affaissa!.....

Mais un autre cri, cri de joie, cri d'ivresse, avait répondu au premier et en deux bonds un homme était rendu sur les lieux et la relevait en s'écriant:

—Retrouvée! retrouvée! Dieu soit béni!...

Claire était dans les bras de Louis Gravel.

### XXXV

#### TROP TARD

Claire était une vaillante fille, nous l'avons déjà dit, une vaillante fille, digne de sa mère, parente par le courage de ces femmes héroïques qui ont leur page dans notre histoire et qui firent le coup de feu contre l'anglais.

Après les premiers moments d'émotion, d'épanchement, Claire se souvint du complot qu'elle avait surpris, et n'écoutant que son patriotisme de française:

—Vite, mes amis, s'écria-t-elle, s'il n'est pas même déjà trop tard: courez à la ville, courez après M. de Montcalm, de M. de Vaudreuil pour les prévenir que, grâce à une infâme trahison, les ennemis débarquent peut-être en ce moment au Foulon.

—Que dites-vous! c'est impossible, puisque ces postes sont gardés, dit Claude bien près de croire que la douleur avait dérangé le cerveau de la jeune fille.

—Je vous jure que je sais ce que je dis et que j'ai des preuves de la trahison.

—Voyons, expliquez vous.

—Eh! bien! vous n'en accuserez que vous-mêmes, si vous arrivez trop tard et je vais tout vous dire.

La jeune fille raconta alors comment elle avait été enlevée, les dangers qu'elle avait courus avec Pierre Maillard, La Grêlée d'abord et Bigot ensuite; comment elle s'était protégée; ses angoisses, ses larmes, son désespoir et finalement le complot qu'elle avait surpris, formé entre Bigot, de Péan et Vergor, de livrer la ville aux Anglais, complot dont nous connaissons tous les détails.

Mais ce que le lecteur ignore et ce que nous allons lui dire en quelques lignes, c'est la manière dont la jeune fille s'était échappée de sa prison.

Nous l'avons quittée au moment où les trois complices s'éloignaient du château, murmurant dans son indignation:

—Oh! les infâmes! les infâmes!

Elle tomba anéantie dans un fauteuil.

—Hélas! comment faire? comment les prévenir et empêcher cette infamie de réussir? se dit-elle en se tortillant les mains de désespoir.

En vain songea-t-elle ainsi pendant de longues heures, la situation lui semblait sans issue.

Corrompre ses gardiens? Impossible d'y penser. D'ailleurs que pouvait-elle leur offrir?—S'échapper? La porte de sa prison était fermée et verrouillée en dehors, toutes les fenêtres avaient des volets bien sûrement cadénassés à l'extérieur.

C'est ainsi qu'elle arriva à la deuxième visite de La Grêlée, et les heures en s'écoulant, ne lui apportaient aucune résolution.

Elle vint à la cheminée et colla son oeil à l'endroit où, la nuit précédente, elle avait observé les conspirateurs. L'appartement était plongé dans une demi-obscurité. Par un mouvement instinctif elle frappa sur le mur avec la crosse du pistolet de Bigot qu'elle tenait en ce moment dans sa main, et qui rendit un son creux. Alors la pensée lui vint qu'une porte secrète pouvait exister en cet endroit. Elle prit une bougie allumée et commença son examen, exerçant une pression sur toutes les sculptures qui se rencontraient sous sa main. Rien, rien, rien, partout, rien toujours.

De guerre lasse, Claire allait s'avouer vaincue, impuissante, quand une porte se démasqua devant elle. Sans le vouloir, en appuyant du talon sur un des coins du foyer, la jeune fille avait trouvé le bouton d'un ressort et mis en mouvement le mécanisme qui ouvrait cette porte.

Claire avança d'abord craintive, puis plus rassurée, et pénétra dans l'appartement dont nous parlions tout à l'heure, qu'elle traversa pour ouvrir une seconde porte placée à l'autre extrémité. Un escalier en spirale se présenta dans lequel elle s'engagea bravement et qui la conduisit dans une cave. Elle remonta alors pour se procurer de la lumière, puis redescendit et examina les lieux. Un porte basse attira son attention et elle présuma que les visiteurs de la nuit précédente avait dû passer par là.

En examinant de plus près, la jeune fille remarqua avec joie que cette porte n'était fermée qu'au verrou. Elle se disposait à l'ouvrir quand une réflexion l'arrêta: n'était-il pas à craindre que les abords du château fussent surveillés et qu'elle fut reprise dans sa fuite, ce qui la perdait infailliblement? N'était-il pas imprudent de se risquer en plein jour en supposant même qu'elle n'eût pas à redouter la surveillance immédiate des alentours?

Ces considérations l'arrêtèrent et elle se décida à attendre la nuit pour agir.

En jetant un regard prudent par une des fenêtres, Claire aperçut Pierre Maillard étendu sur l'herbe, à quelque distance du château, les yeux fixés sur le second étage, ce qui ne fit que la convaincre qu'elle avait pris une sage résolution.

Le soir, quand La Grêlée lui apporta son souper:

—Ne soyez pas effrayée, mademoiselle, dit-elle à la jeune fille, si vous entendez un peu de bruit sous vos pas ce soir; nous attendons des personnes qui passeront quelques heures au château.

En effet, dès neuf heures, Claire entendit des éclats de voix, des rires, dont elle ne put deviner la cause sur le moment, mais qui lui semblèrent bientôt prendre les proportions d'une orgie.

Elle attendit ainsi plusieurs heures. Quand elle eût constaté que le silence régnait dans le château, elle se couvrit d'un long manteau qu'elle avait trouvé dans la salle attenant à sa prison, fit jouer le ressort, prit l'escalier et descendit à la cave.

On sait le reste. Quand la jeune fille eût terminé son récit, Claude d'Ivernay s'écria en s'adressant à Louis Gravel:



— Il n'y a pas un instant à perdre, je cours à la ville donner l'alarme, tandis que tu ramèneras mademoiselle de Godefroy.

Claude d'Ivernay devait malheureusement arriver trop tard.

## XXXVI

## BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM

Grâce à la complicité de Vergor, ce qui avait été prévu ou plutôt arrêté par Bigot, moyennant le prix que l'on sait, arriva.

Dans la nuit, le capitaine Douglas qui avait été placé à la tête de soixante-dix hommes entre Sarnos et Sillery, vit passer les barges anglaises à portée de pistolet. La sentinelle leur cria le *qui vive* et un officier répondit en excellent français: "Ne faites pas de bruit, ce sont les vivres."

La première division anglaise, comprenant quatre régiments complets, l'infanterie légère sous les ordres du colonel How, un détachement de montagnards écossais et les grenadiers américains, sous le commandement des brigadiers Monkton et Murray, furent donc débarqués sans encombre au lieu qui porte maintenant le nom d'anse Wolfe.

A leur tête était le général Wolfe lui-même, qui fut un des premiers à mettre pied à terre. Une fois la première division débarquée, les chaloupes retournèrent aux vaisseaux chercher le reste des troupes sous le commandement de Townsend, le bras droit du général en chef.

Pendant ce temps-là, l'infanterie légère et les montagnards gravirent la hauteur et repoussèrent la garde française placée sur la cime défendant l'étroit sentier et qui se défendit mollement, fait qui s'explique facilement, si l'on se rappelle que cette garde était commandée par Vergor; le reste des troupes les suivirent, et en arrivant au sommet furent placées en ordre de bataille.

Claude d'Ivernay, arrivant au camp à cinq heures du matin, fut le premier qui donna l'alarme, tant la correspondance était mal établie de l'un à l'autre des postes.

Le marquis de Montcalm ordonna au régiment de Guyenne de se porter sur les hauteurs de Québec, où, en arrivant, il trouva l'ennemi débarqué au nombre de plus de huit mille hommes travaillant déjà à se retrancher.

Les troupes de Beauport reçurent l'ordre de lever le camp en y laissant quatorze cents hommes aux ordres du colonel Poulhariès, pour garder la ligne.

L'armée, qui avait passé la nuit au bivouac, rentra dans ses tentes, lorsque l'on battit la générale. Toutes les troupes prirent les armes et suivirent successivement M. de Montcalm qui se portait sur les hauteurs de Québec, où le bataillon de Guyenne prit position entre la ville et l'ennemi, que sa présence contenait.

L'armée de Beauport, depuis quelques jours, était réduite à six mille hommes. Pour la garde du camp, il fallut laisser les deux bataillons de Montréal, composés d'environ quinze cents hommes, qui s'avancèrent cependant jusqu'à la rivière St-Charles quand M. de Vaudreuil se rendit à l'armée, vers sept heures du matin, moment où il fut exactement informé par Louis Gravel

qui arrivait avec Claire, que l'ennemi était en position sur les Plaines d'Abraham.

Suivant ce colonel, Montcalm avait donc sous ses ordres environ quatre mille cinq cents hommes.

Sans donner aux derniers détachements qui lui arrivaient de la gauche le temps de reprendre haleine, le général, craignant que l'ennemi eût le temps de se fortifier, donna le signal d'attaquer de suite, ce qui le perdit.

Montcalm se rendait coupable d'ailleurs de plusieurs autres fautes qui surprennent de la part d'un général de sa réputation. Ainsi, le jugement porté par un officier présent à la bataille paraîtra juste, même aux personnes qui s'y entendent peu en stratégie militaire:

"En apprenant que l'ennemi était à terre, dit cet officier, il devait passer des ordres à Bougainville qui avait avec lui l'élite de l'armée et qui n'était qu'à une petite distance de la ville. En combinant ses mouvements avec ceux de ce colonel, il lui était aisé de mettre l'ennemi entre deux feux. Le sort de Québec dépendait du succès de la bataille; il devait réunir toutes ses forces et ne point laisser dans l'inaction les quinze cents hommes de Montréal. Par la même raison, l'armée n'étant qu'à deux cents toises des glacis il devait tirer de la ville les piquets qui étaient de service; il y eût trouvé un secours de près de huit cents hommes. Il pouvait aussi en faire venir de l'artillerie. Au lieu de perdre l'avantage du poste où il se trouvait, il fallait attendre l'ennemi et profiter de la nature de terrain pour placer par pelotons dans les bouquets de bois les Canadiens, qui, arrangés de la sorte, surpassent par l'adresse avec laquelle ils tirent, toutes les troupes de l'univers. S'étant déterminé à attaquer, il aurait dû changer ses dispositions. Il ne songea pas à former une réserve."

Cependant, séparées par une petite colline, les deux armées se canonnaient depuis environ une heure, avec quelques petites pièces de campagne; l'éminence sur laquelle était rangée l'armée française dominait, dans quelques points, celle qu'occupaient les Anglais. Composées en grande partie de Canadiens, les troupes françaises fondirent sur l'ennemi avec impétuosité; mais leurs rangs, mal formés, se rompaient bientôt, soit par la rapidité de la marche, soit par l'inégalité du terrain, tandis que les Anglais, en bon ordre, essayaient les premières décharges. Ils tirèrent ensuite avec beaucoup de vivacité, et le mouvement qu'un détachement de leur centre, d'environ deux cents hommes, fit en avant la baïonnette au bout du fusil, suffit pour mettre en fuite presque toute l'armée française.

Cependant la déroute ne fut totale que parmi les troupes réglées, c'est-à-dire les Français. Accoutumés à reculer à la façon sauvage pour retourner ensuite à l'ennemi avec plus de confiance, les Canadiens se rallièrent en quelques endroits, et, à la faveur des petits bois dont ils étaient environnés, forcèrent différents corps à plier; mais enfin, il fallut céder à la grande supériorité du nombre. Les sauvages ne prirent guère part à l'action, car ils n'aimaient pas à combattre à découvert.

Blessé au poignet au commencement de la bataille, Wolfe s'était contenté de l'envelopper, et continuait à commander les troupes dans un en-



droit des plus périlleux lorsqu'il reçut dans la poitrine une balle qui le renversa. Ayant entendu crier à ses côtés: "Ils fuient!"—"Qui fuient?" demanda-t-il. "Les Français!" répondit-on. "Alors je meurs content", ajouta-t-il.

Il mourut quelques instants après.

Le général de Montcalm, déjà blessé, voyant ses troupes fuir en désordre, essaya de les rallier aux portes de la ville. Au même moment il reçut une blessure mortelle. Ce brave ne voulut pas descendre de cheval et il entra dans la ville soutenu par deux grenadiers qui l'entrèrent dans la maison du chirurgien Arnoux, sur la rue St-Louis.

Comme il entra, quelques femmes voyant le sang couler de ses blessures, s'écrièrent: "Oh! mon Dieu! mon Dieu! le marquis est tué!"—"Ce n'est rien, ce n'est rien, leur répondit Montcalm ne vous affligez pas, mes bonnes amies."

L'armée française fuyait donc en désordre, quand M. de Montcalm fut mortellement atteint. Louis Gravel et Claude d'Ivernay, qui avaient combattu côte à côte pendant toute l'action, rallièrent deux cents braves Canadiens,—la plupart de la Côte de Beaupré—dans le ravin et remontèrent à leur tête sur le coteau. Il se passa alors un fait d'armes digne des temps d'Homère.

Electrisés par l'exemple de leurs chefs, comme des lions, ils se jetèrent, avec une fureur incroyable, sur l'aile gauche de l'armée anglaise, culbutant tout sur leur passage, arrêtaient un moment l'ennemi, permirent aux Français de fuir en sûreté, et, enfin, après avoir été repoussés eux-mêmes, disputèrent le terrain pied par pied, depuis le sommet du coteau jusque dans le ravin. Ces braves y passèrent presque tous, mais ils sauvèrent la vie à une grande partie de l'armée française.

Deux fois, dans la mêlée, Louis Gravel faillit se faire tuer, mais deux fois Tatassou, qui ne l'avait pas quitté d'une semelle, fut là pour abattre l'ennemi qui le serrait de trop près. Il allait s'en retirer sans une égratignure, quand un grand escogriffe d'anglais lui allongea un coup de sabre qui lui fit une estafilade à la figure. Louis tomba et l'ennemi allait lui passer sur le corps: Tatassou le chargea sur ses épaules et le transporta à l'Hôpital Général où il reçut les soins qu'exigeait son état.

Bigot se retira à Charlesbourg où il apprit alors seulement la fuite de Claire.

C'est en pénétrant dans le château désert—car Pierre Maillard et La Grêlée pour se soustraire à la première colère du maître s'étaient prudemment pressés de déguerpir en emportant ce qu'ils trouvèrent de plus précieux—c'est en pénétrant dans le château désert, disions-nous, que Bigot acquit la certitude de la délivrance de la jeune fille.

En entrant dans le salon où Claire avait été tenue séquestrée, il trouva la porte secrète ouverte. Il comprit que la jeune fille avait sans doute entendu la conversation tenue l'avant-veille et que c'était par elle que Louis avait été informé de sa trahison.

Il eût alors réellement peur, et s'arrêta, dans le premier moment, à la pensée de se réfugier dans l'armée anglaise où on lui avait fait des offres brillantes, mais la réflexion le fit changer d'avis.

—Je suis fou de m'alarmer ainsi, se dit-il. Qu'ai-je à craindre? Grâce à l'ineptie des chefs, la colonie est bien maintenant perdue, et dans le désarroi de la défaite on oubliera les accusations de ce Louis Gravel, que l'enfer confonde, en attendant que je l'y fasse expédier.

Ce jeune homme adore Claire et n'osera pas exposer publiquement son nom dans un procès; car il sait bien que je ne suis pas homme à me laisser écorcher sans crier. Qu'il produise son témoin, et celui-ci sera bien forcé de dire dans quelle occasion, dans quelles circonstances il a surpris le complot.

Mademoiselle Boucault de Godefroy, un ange de pureté et de candeur, faisant savoir au monde, qui connaît les moeurs de l'intendant Bigot, qu'elle a été plusieurs jours sa prisonnière! Ah! ah! ah! Quelle réputation compromise! Quel manteau virginal avarié!

Car elle aura beau protester, qui croira qu'une jeune fille aura pu se soustraire à mes desirs, quand je la tenais sous ma main? Personne, si ce n'est l'entourage du gouverneur.

Quant à celui-ci, je saurai bien le brider. Que l'on me fasse mon procès, et j'ai si bien préparé mes ficelles qu'il sera le premier à me défendre quand je lui montrerai l'abîme où je peux l'entraîner. Donc il faut payer d'audace et me montrer.

En passant à l'ennemi, je m'avoue coupable par le fait même et je perds toute la partie de ma fortune que je n'ai pas eu le temps de réaliser.

Et Claire? Je ne la perds encore, si son père ne songe pas à la marier tant que le sort de la colonie ne sera pas définitivement décidé. D'ailleurs, que la situation se complique et il sera temps d'aviser.

Ainsi raisonnait Bigot, et force nous est de convenir que les événements semblaient ne pas lui donner tort. La perte de la bataille des Plaines d'Abraham lui assurait l'impunité, du moins pour le moment.

Bigot quitta le château de Beaumanoir à la tombée de la nuit et se rendit au Palais, où il apprit que M. de Vaudreuil partait pour Montréal, accompagné de M. de Godefroy, de sa fille, de Blanche et de Louis Gravel, que sa blessure rendait impropre au service dans l'armée pour quelque temps, mais que le gouverneur comptait utiliser comme secrétaire.

Claude d'Ivernay, à son grand chagrin, restait auprès de M. le chevalier de Lévis en qualité d'aide-de-camp.

Comme l'avait si bien prévu Bigot, M. de Vaudreuil, en apprenant de la bouche de Claire toutes les circonstances de la trahison de l'intendant, jugea qu'il valait mieux ne pas brusquer le dénouement et se décida à le laisser dans une sécurité complète jusqu'à des jours meilleurs. L'hiver approchait du reste et l'on ne pouvait rien tenter avant le printemps.

Le père Ignace Gravel, qui avait fait le coup de feu au camp de Beauport, vint voir son fils avant son départ et reçut de M. de Godefroy un accueil de bon augure pour les amours de Claire et de Louis. Inutile d'ajouter que le père de la jeune fille en avait bien rabattu de son engouement pour Bigot.



Ignace Gravel fit au gouverneur une peinture des dévastations commises par les Anglais dans la Côte de Beaupré et de l'affreuse perspective que ses pauvres habitants avaient devant eux.

—Je ne pense pas à moi, dit-il en forme de péroraison, car grâce au peu de fortune que le bon Dieu m'a donnée, je peux subir ces pertes et d'autres encore; mais comment ces pauvres gens de la côte passeront-ils l'hiver? Point de récolte, puis-ils n'ont pas semé, de quoi vivront-ils?

Le lendemain matin, M. de Vaudreuil et ses hôtes partirent effectivement pour Montréal.

### XXXVII

#### BON SANG NE MENT PAS

Avant de poursuivre notre récit—qui touche à sa fin—le lecteur voudra bien nous permettre de lui donner ici un mot d'explication.

On sera peut-être porté à nous accuser de perdre trop souvent de vue nos personnages, pour mettre sous les yeux de nos lecteurs des pages entières de notre histoire, ce qui enlève—l'auteur ne se le cache pas—de l'intérêt, de la vie, en quelque sorte, à la marche générale de cet humble récit.

En écrivant ce livre, si nous sommes sorti peut-être des règles ordinaires d'un roman, c'est que nous avons été guidé avant tout par une pensée patriotique. Expliquons nous:

Dans un temps où une certaine partie de nos voisins d'Ontario cherchent à nous traiter en pays conquis; quand un grand nombre de journaux anglo-canadiens poussent le fanatisme et la haine du nom français jusqu'à mettre en doute notre courage; tranchons le mot: quand il n'y a que quelques années, un journaliste anglais, sans le moindre semblant de vérité, sans le plus petit prétexte, s'oubliait jusqu'à accuser nos volontaires canadiens-français de Québec et Montréal, de lâcheté, de pillage, de brigandage, l'auteur s'est dit que l'écrivain canadien avait un devoir sacré à remplir; défendre sa nationalité calomniée, outragée.

La tâche est facile.

Bon sang ne ment pas!

Il suffit d'ouvrir notre histoire et de rappeler les luttes mémorables que nos pères soutinrent avec tant de vaillance en Amérique, luttes dans lesquelles, se battant contre des forces supérieures en nombre, le plus souvent cinq, dix contre un, ils ne succombèrent que le jour où la mère-patrie les abandonna. Voilà pour le courage.

Quand nos adversaires nous accusent de pillage, de brigandage, ils nous font la partie belle et nous pouvons leur renvoyer avec plus de vérité l'accusation. Mais il suffit encore ici pour répondre à nos calomniateurs, de leur faire lire l'histoire et de leur rappeler les exploits de leurs aïeux sous ce rapport.

Bon sang ne ment pas!...

Voici que l'évêque de Québec, au lendemain de la victoire des Anglais, écrivait au ministre de Louis XV en date du 9 novembre 1759.

"On raisonne ici beaucoup, dit-il, sur les événements qui sont arrivés, on condamne facilement. Je les ai suivis de près, n'ayant jamais été éloigné de M. de Vaudreuil de plus d'une lieue:

je ne puis m'empêcher de dire qu'on a un tort infini de lui attribuer nos malheurs. Quoique cette matière ne soit pas de mon ressort, je me flatte que vous ne désapprouverez pas un témoignage que la seule vérité me fait rendre.

Québec, ajoutait-il, a été bombardé et canonné pendant l'espace de deux mois; cent quatre-vingts maisons ont été incendiées par des pots-à-feu; toutes les autres criblées par le canon et les bombes. Les murs, de six pieds d'épaisseur, n'ont pas résisté; les voûtes, dans lesquelles les particuliers avaient mis leurs effets, ont été brûlées, écrasées et pillées, pendant et après le siège. L'église cathédrale a été entièrement consumée. Dans le séminaire, il ne reste de logeable que la cuisine où se retire le curé de Québec avec son vicaire. Cette communauté a souffert des pertes encore plus grandes en dehors de la ville, où l'ennemi lui a brûlé quatre fermes et trois moulins considérables qui faisaient presque tout son revenu. L'église de la basse-ville est entièrement détruite, celles des Récollets, des Jésuites et du séminaire sont hors d'état de servir sans de très grosses réparations. Il n'y a que celle des Ursulines où l'on peut faire l'office avec quelque décence, quoique les Anglais s'en servent pour quelques cérémonies extraordinaires. Cette communauté et celle des Hospitalières ont été aussi fort endommagées; elles n'ont point de vivres, toutes leurs terres ayant été ravagées. Cependant, les religieuses ont trouvé le moyen de s'y loger tant bien que mal, après avoir passé tout le temps du siège à l'Hôpital Général.

"L'Hôtel-Dieu est infiniment resserré parce que les malades Anglais y sont. Il y a quatre ans que cette communauté avait brûlé entièrement. Le palais épiscopal est presque détruit et ne fournit pas un seul appartement logeable; les voûtes ont été pillées. Les maisons des Récollets et des Jésuites sont à peu près dans la même situation, les Anglais y ont cependant fait quelques réparations pour y loger des troupes; ils se sont emparés des maisons de la ville les moins endommagées; ils chassent même de chez eux les bourgeois qui, à force d'argent, ont fait raccommoquer quelques appartements ou les y mettent si à l'étroit par le nombre de soldats qu'ils y logent, que presque tous sont obligés d'abandonner cette ville malheureuse et ils le font d'autant plus volontiers, que les Anglais ne veulent rien vendre que pour de l'argent monnayé, et l'on sait que la monnaie du pays n'est que du papier. Les prêtres du séminaire, les chanoines, les jésuites sont dispersés dans le peu de pays qui n'est pas encore sous la domination anglaise; les particuliers de la ville sont sans bois pour leur hivernement, sans pain, sans farine, sans viande, et ne vivent que du peu de biscuit et de lard que le soldat anglais leur vend de sa ration. Telle est l'extrémité où sont réduits les meilleurs bourgeois.

"Les campagnes ne fournissent point de ressources et sont peut-être aussi à plaindre que la ville même. Toute la Côte de Beaupré et l'île d'Orléans ont été détruites avant la fin du siège; les granges, les maisons des habitants, les presbytères ont été incendiés; les bestiaux qui restaient, enlevés; ceux qui avaient été transportés au-dessus de Québec ont presque tous été pris pour la subsistance de notre armée; de sorte que le pau-



vre habitant qui retourne sur sa terre avec sa femme et ses enfants, sera obligé de se cabaner à la façon des sauvages.

“Leur récolte qu'ils n'ont pu faire qu'en donnant la moitié, sera exposée aux injures de l'air, ainsi que leurs animaux; les caches qu'on avait faites dans les bois, ont été découvertes par l'ennemi, et par là, l'habitant est sans hardes, sans meubles, sans charrue et sans outils pour travailler la terre et coper le bois. Les églises, au nombre de dix, ont été conservées; mais les portes, les autels, les tabernacles ont été brisés.

“*La mission des sauvages abénakis de St-François a été entièrement détruite par un parti d'anglais et de sauvages; ils y ont volé tous les ornements et les vases sacrés, ont jeté par terre les hosties consacrées et ont égorgé une trentaine de personnes, dont plus de vingt femmes et enfants.*”

“De l'autre côté de la rivière, au sud, il y a environ trente-six lieues de pays établi, qui ont été à peu près également ravagées et qui comptent dix-neuf paroisses dont le plus grand nombre a été détruit. Ces quartiers n'ont aucune denrée à vendre, et ne seront pas rétablis d'ici à plus de vingt ans dans leur ancien état. Un grand nombre de ces habitants, ainsi que ceux de Québec, viennent dans les gouvernements de Montréal et des Trois-Rivières; mais ils ont bien de la peine à trouver des secours. Les loyers, dans les villes, sont hors de prix, ainsi que toutes les denrées... L'année prochaine, il sera difficile d'ensemencer, parce qu'il n'y a pas de labour de fait. J'atteste que dans cette description de nos malheurs, il n'y a rien d'exagéré, et je supplie nos seigneurs les évêques et les personnes charitables de faire quelques efforts en notre faveur.”

### XXXVIII

#### ALEA JACTA EST

Claire de Godefroy et Blanche de Rigaud, après un séjour de quinze jours à Montréal, descendirent à Québec où elles passèrent l'hiver chez madame de la Gorgendière qui habitait une jolie villa au Carouge.

Veuve depuis plusieurs années, madame de la Gorgendière vivait seule avec une vieille servante et un jardinier pour tout domestique. M. de Godefroy montra d'abord une bien grande répugnance à quitter sa fille pour si longtemps. Claire elle-même hésita à se séparer de son père et de son amant, mais la vieille amie de M. de Godefroy avait été si pressante dans son invitation, cette hospitalité, du reste, dans ces temps de trouble, offrait tant d'avantages, que Louis Gravel, un des premiers, conseilla à la jeune fille d'accepter.

M. de Vaudreuil envoya donc Claire, Blanche et Dorothée dans une chaloupe, avec le fidèle Tassou qui le jeune homme avait constitué le garde de corps de sa fiancée.

—Si un danger vous menaçait, avait dit Louis Gravel, Tassou se fera tuer pour vous avec bonheur.

—Je l'accepte avec joie de votre main, lui avait répondu la jeune fille, sa présence me parlera de vous.

Rien de remarquable ne se passa pour Blanche et Claire pendant l'hiver. Dans leur isole-

ment, elles ne reçurent qu'une seule fois des lettres de Montréal.

Bigot ne donna aucun signe de vie.

Les jeunes filles attendaient le printemps comme une espèce de délivrance. Aussi, on comprendra leur joie quand un courrier, envoyé par M. de Vaudreuil, vint leur apprendre la nouvelle que le chevalier de Lévis avait quitté Montréal avec ses troupes le 17 avril, en route pour Québec.

Le 28 avril au matin, les troupes françaises faisaient effectivement leur apparition, et sur les neuf heures, l'armée anglaise allait à leur rencontre avec vingt canons, deux pour chaque régiment: l'armée de Lévis n'avait en tout que deux canons.

Informé du départ de Murray, le chevalier de Lévis poussa par le chemin du Cap Rouge onze compagnies de grenadiers, tandis que l'armée allait remonter près de l'église de Ste-Foye, où était rendu le général Murray avec deux mille cinq cents hommes. Bientôt les grenadiers français sortirent avec les sauvages des marais de la Suède et chassèrent devant eux les troupes anglaises et prirent dix-huit canons encloués.

Cependant, avant de se retirer, les Anglais avaient mis le feu à l'église—suivant leur noble coutume—qu'ils brûlèrent entièrement, quoiqu'il y eût beaucoup de poudre, environ quinze cents mousquets et une quantité de provisions. L'arrière-garde anglaise fut poursuivie et pressée jusqu'au moulin de Dumont, près de la ville. Dans cette marche, plusieurs soldats anglais furent tués, ainsi que quelques soldats français. Ce fut tout ce jour-là.

Le lendemain, Lévis, resté maître de Sainte-Foye, se porta vers Québec. Il voulait forcer l'ennemi à se retirer dans la ville, afin de le cerner et d'ouvrir la tranchée le plus tôt possible.

Avec quatre mille hommes, le général Murray s'était porté en avant jusqu'au moulin Dumont, d'où son armée s'étendait vers le fleuve et se déployait sur un terrain élevé, le front défendu par vingt deux canons de bronze. A mesure que l'armée française débouchait, elle se portait vers la droite, pour se trouver vis-à-vis des troupes anglaises. La bataille commença par une suite d'attaques sur le moulin Dumont, qui couvrait le chemin qu'avaient suivi les corps français en venant de Sainte-Foye; il se trouvait entre les grenadiers français et les montagnards écossais, et tombait successivement aux mains des uns et des autres.

Armés de leurs baïonnettes, les grenadiers chassaient par les fenêtres les écossais, qui, la dague à la main, rentraient par les portes et obligeaient à leur tour les grenadiers à s'échapper par le chemin qu'eux-mêmes avaient dû suivre.

Plusieurs fois, les uns et les autres furent ainsi chassés de l'intérieur; et la contestation aurait duré jusqu'à ce qu'ils fussent tous tombés, si les généraux ne les avaient forcés de se retirer et de laisser le moulin comme un point neutre.

L'on y avait combattu avec tant d'acharnement, qu'il ne restait que quatorze ou quinze grenadiers par compagnie et le même nombre de montagnards.

La gauche de l'armée française se maintenait dans un lieu bas, à quarante pas des Anglais,



quoique écrasée par l'artillerie. Voyant sa mauvaise position, le chevalier de Lévis envoya M. de la Pause, adjudant de Guyenne, pour la faire retirer de quelques pas, et la placer sur une hauteur parallèle à celle qu'occupait l'armée anglaise. Passant rapidement le long de la ligne, cet officier ordonna à chaque régiment de se retirer en arrière, sans donner le motif des ordres de M. de Lévis. A ce moment, les Anglais crurent qu'ils prenaient la fuite et descendirent de leur terrain élevé, pour les poursuivre. M. Dalquier, vieil officier extrêmement brave, qui commandait le bataillon de Béarn et les troupes de la colonie, sur la gauche de l'armée française, se tournant vers ses hommes, leur adressa quelques mots :

— Il n'est pas temps maintenant, mes enfants dit-il, de vous retirer; vous n'êtes qu'à quarante pas de l'ennemi; avec la baïonnette au bout du fusil, jetez-vous sur eux; c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Aussitôt ils s'élançèrent sur les Anglais et s'emparèrent de leurs canons. Une balle traversa le corps du brave Dalquier déjà couvert de blessures, mais ne l'empêcha pas de continuer à donner ses ordres.

A droite, sur le flanc droit de l'armée, le colonel Poulariès était à la tête du Royal Roussillon et de quelques corps de milices canadiennes. Voyant Dalquier rester ferme, tandis que le centre se retirait en désordre et laissait un vide entre les deux, il ordonna à son régiment et aux Canadiens commandés par M. de St-Ours, ayant en sous ordres Louis Gravel, Claude d'Ivernavy et de Gaspé, de se porter vers la gauche et de tomber sur le flanc de l'armée anglaise, car les troupes françaises s'étendaient à droite.

En apercevant le mouvement des soldats de Poulariès, l'ennemi prit la fuite avec précipitation. Les troupes françaises, qui s'étaient retirées, s'avancèrent rapidement et suivirent si vivement les Anglais que, sans les ordres de leurs officiers qui s'efforçaient de les arrêter, elles seraient entrées pêle-mêle dans la ville avec les fugitifs.

Comme toujours, Louis Gravel combattait au premier rang, à la tête d'une compagnie de Canadiens dont il cherchait à modérer l'élan, quand, déjà légèrement blessé à l'épaule, il reçut en pleine poitrine une balle perdue qui lui fit une blessure mortelle.

Claude d'Ivernavy en voyant tomber son ami, se précipita à son secours et le releva :

— Dis à Claire, murmura le blessé dans un dernier soupir, que je l'aimais bien, mais que Dieu ne l'a pas voulu!...

Et il expira.

### XXXIX

#### EST-IL UNE DOULEUR SEMBLABLE A LA SIENNE

Il est neuf heures du soir. Depuis longtemps déjà la bataille—dernière victoire des Français en Amérique—est terminée.

Pêle-mêle, dans un suprême embrassement, les ennemis de tantôt dorment du dernier sommeil à la place même où ils combattaient quelques heures auparavant.

A l'entrée du Carouge, une villa a été épargnée par l'ennemi; c'est celle de madame de la Gorgendière.

Une faible lumière pénètre à travers les volets clos, entrans.

Sur un lit de repos, dans le salon, repose le corps de Louis Gravel, dans son uniforme d'officier au régiment du Béarn. Sa figure est sereine, sa bouche semble sourire, on dirait qu'il va s'éveiller.

A la tête du cadavre, un jeune homme et une jeune fille sanglotent agenouillés: Claude et Blanche pleurent le fiancé de leur malheureuse amie.

Au pied du lit, madame de la Gorgendière soutient une autre jeune fille qui paraît étrangère à tout ce qui se passe autour d'elle, les yeux secs et fixes, le teint plus blanc que la cire, les cheveux épars, affaissée sur elle-même. Ce spectacle est navrant, car rien ne peut égaler la douleur de Claire de Godefroy.

Plus loin, dans l'ombre, debout, immobile, on aperçoit la sombre et farouche silhouette de Tatassou.

Deux bougies éclairent de leurs lueurs blafardes cette scène de désespoir et de mort.

— Voyons, mon enfant, du courage, fait madame de la Gorgendière, priez pour celui qui vous a tant aimée!... Voyons, Claire, mon enfant, ne m'entendez-vous pas?..

La jeune fille est toujours impassible inerte, sans vie...

Tout à coup, elle promène un regard égaré sur tous les objets qui l'environnent, étreint sa tête à deux mains dans un mouvement convulsif, jette un cri de désespoir, le cri de la tigresse, le cri de la hyène à laquelle on enlève ses petits, et se précipite sur le corps de son fiancé avant même qu'il ait été possible de prévenir son action:

— Louis!... Louis!... Non, il est impossible que Dieu l'ait permis. Non, Louis, tu n'es pas mort!... Louis!... cher Louis!... toi qui étais déjà mon époux devant Dieu...

Puis on l'entendit répéter avec des sanglots:

— Louis!... mon bien-aimé!... Non, il est impossible que Dieu t'ait rappelé à lui!... Louis ma vie... mon amour... ne m'entends-tu pas? Ne vas-tu pas sortir de ce sommeil léthargique qui t'étreint?...

— Mais il a l'air de dormir! s'écria-t-elle en se précipitant de nouveau sur le cadavre...

Et cette fois, elle approcha ses lèvres du front glacé du mort.

Mais au contact de cette peau froide, elle jeta un nouveau cri et tomba à la renverse.

On s'empressa de sortir de l'appartement où reposait la dépouille mortelle de Louis Gravel que veillèrent toute la nuit Claude et Tatassou.

Le père Ignace Gravel arriva le lendemain matin pour réclamer le corps de son fils et le fit transporter à Château-Richer. Claude et Tatassou l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure.

Claire de Godefroy faillit mourir et resta pendant près de deux années dans un état voisin de la folie.

Son père, déjà vieux, brisé par tant de désenchantements et de revers successifs mourut une année après Louis Gravel.

Claude d'Ivernavy épousa Blanche de Rigaud de Vaudreuil et passa en France avec sa femme lors du traité de 1763 qui cédait le Canada à l'Angleterre.



La veille de leur départ, ils assistèrent à l'entrée de Claire de Godefroy au monastère des Ursulines. La pauvre désespérée se retirait dans la solitude du cloître afin de prier pour ses chers morts.

—Nous reverrons-nous jamais, ma douce Claire? lui dit Blanche dans un dernier baiser.

—Là-haut! répondit la jeune fille en lui montrant le ciel, et elle se retira lentement derrière la grille en baissant son voile.

Depuis près de deux mois, la garde, en relevant les postes sur la citadelle, trouvait chaque matin, tantôt ici, tantôt là, une sentinelle égorgée et scalpée. On redoubla de précautions et de surveillance, et une nuit, une sentinelle, placée près du bastion qui fait face aux Plaines d'Abraham croyant voir passer une ombre près de sa guérite, tira au jugé et entendit la chute d'un corps.

Au matin, un piquet de soldats fit des recherches et trouva le cadavre d'un jeune sauvage huron frappé d'une balle à la tête.

Exposé sur la place publique ce cadavre fut reconnu pour celui de Tatassou.

Et Bigot.

L'infâme Bigot passa aussi en France, mais pour subir avec ses complices un procès honteux qui lui valut la confiscation de ses biens volés et le bannissement à perpétuité.

M. de Vaudreuil ne fut pas exempt des mensongères accusations de Bigot, comme ce dernier le lui avait promis d'ailleurs. Emprisonné à la Bastille, il eut à subir un procès dont il sortit sans que son honneur souffrit la plus petite atteinte. Sa défense fut pleine de dignité, dit Garneau, dédaignant de se justifier lui-même, il n'éleva la voix que pour défendre les officiers canadiens accusés par Bigot.

"Elevé au Canada, je les connais, disait-il, et je soutiens qu'ils sont presque tous d'une probité aussi éprouvée que leur valeur. En général, les Canadiens semblent être nés soldats; une éducation mâle et toute militaire les endurent de bonheur à la fatigue et au danger. Le détail de leurs expéditions, de leurs voyages, de leurs entreprises, de leurs négociations avec les naturels du pays offre des miracles de courage, d'activité, de patience dans la disette, de sang-froid dans le péril, de docilité aux ordres des généraux qui ont coûté la vie à plusieurs, sans jamais ralentir le zèle des autres. Ces commandants intrépides avec une poignée de Canadiens et quelques guerriers sauvages, ont souvent déconcerté les projets, ruiné les préparatifs, ravagé les provinces et battu les troupes anglaises huit à dix fois plus nombreuses que leurs détachements."

Ailleurs, M. de Vaudreuil écrivait aux ministres de Louis XV:

"Avec ce beau et vaste pays, la France perd 70.000 âmes, dont l'espèce est d'autant plus rare que jamais peuples n'ont été aussi dociles, aussi braves et aussi attachés à leurs princes."

C'est ce même pays-là que Voltaire et la Pompadour appelaient dédaigneusement "quelques arpents de neige!".....

FIN

## LA DETRESSE DU CLERGE

Nous avons signalé récemment la brochure de M. Henry Bordeaux intitulée "la Glorieuse misère des prêtres". En certains diocèses le prêtre ne touche de toute l'année qu'un traitement dérisoire : 900 francs en moyenne, qui équivaut à peine au mois d'un terrassier. Un terrassier à Paris arrive à gagner 30 francs par jour: soit 900 francs par mois, donc 12 fois plus qu'un prêtre qui a une tout autre éducation que lui, qui se doit aux âmes et ne peut par conséquent gagner sa vie par un travail manuel, qui a à sa charge son loyer, sa bonne, certains frais d'église, et souvent des pauvres comme lui. Il est vraiment indigne à un pays catholique comme la France de laisser ses prêtres dans une pareille détresse. Certains diocèses commencent à mieux le comprendre. Ainsi, celui d'Arras, qui compte 989,967 habitants, a donné pour le denier du culte 1,424,187 francs en 1922, en augmentation de 149,739 francs sur l'année précédente. Le diocèse comprend 742 paroisses. Cette générosité des diocésains a permis à Mgr Julien de porter le traitement de tous les curés à 1,500 francs et celui des doyens et archiprêtres—il y en a 54—à 1,800 francs. Puissent tous les fidèles comprendre ce devoir primordial.

(Le Pèlerin.)

—o—

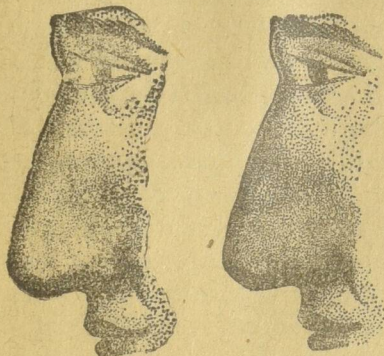
Acquérir une certaine facilité de parole devrait entrer dans tous les plans d'éducation personnelle.

\* \* \*

N'entretenez pas de votre bonheur un homme moins heureux que vous. Il y a une certaine honte d'être heureux, à la vue de certaines misères.



# NEZ ET GORGES DÉLIVRÉS DU CATARRHE EN ÉTÉ



Des centaines de nez et de gorges dans tout le Canada et les Etats-Unis ont été délivrés du Catarrhe et de son cortège d'ennuis de toutes sortes. Ces nez et gorges étaient très mal—du moins quelques-uns. Ils ennuyaient leurs propriétaires depuis très longtemps. Les nez s'étaient bouchés—des croûtes formées—du mucus s'était amassé que le malade devait expectorer dans son mouchoir continuellement.

Ce mucus visqueux et purulent tombe du nez dans la gorge qu'il écorche et blesse, avec une sensation continuelle de chatouillement des plus désagréables. Pas besoin de s'étonner si les yeux qui vont de pair avec ces nez et ces gorges, sont faibles et nagent dans l'eau—si l'haleine est infecte et si le sens de l'odorat s'émeousse graduellement.

Mais combien ces nez et ces gorges ont changé grâce à la Méthode de Traitement inventée par le Spécialiste du Catarrhe Sproule, 376 Cornhill Building, Boston. Ils sont redevenus ces portions du corps claires, douces et si utiles, et remplissent le rôle assigné par le Créateur. Tout le dégoûtant mucus a disparu parce qu'il n'y a plus d'inflammation et de germes du Catarrhe pour le causer. Les yeux, le nez, la gorge sont devenus libres et clairs. Ces ennuyeuses sensations de lassitude ont disparu—et les malades guéris rencontrent leurs amis le sourire aux lèvres et ne se demandent plus quelles complications vont résulter de leur Catarrhe.

## Consultation Gratuite sur votre Nez et Gorge

Voulez-vous savoir comment votre nez et votre gorge seront débarrassés de ce Catarrhe? Répondez simplement à ces questions, notant le *oui* ou le *non* au fur et à mesure que vous lirez le questionnaire. Mettez votre adresse, vos nom et prénoms et envoyez par la poste au Bureau du Spécialiste Sproule.

**Ce Coupon** donne droit aux lecteurs de ce journal à une consultation gratuite sur le Catarrhe.

*Avez-vous la gorge au vif?  
Eternuez-vous souvent?  
Votre haleine est-elle infecte?  
Avez-vous les yeux mouillés?  
Prenez-vous facilement la rhume?  
Avez-vous le nez bouché?  
Crachez-vous souvent?  
Des croûtes se forment-elles dans votre nez?  
Souffrez-vous beaucoup de l'humidité?  
Vous mouchez-vous fréquemment?  
Perdez-vous l'odorat?  
Avez-vous mauvaise bouche le matin?  
Avez-vous une sensation de malaise dans la tête?  
Avez-vous à vous nettoyer la gorge au lever?  
Avez-vous dans la gorge une sensation de chatouil-  
Du mucus vous tombe-t-il du nez? [lement].  
Ce mucus vous tombe-t-il dans la gorge?*

NOM ET  
PRENOMS .....

ADRESSE .....

Le Spécialiste Sproule s'occupe à débarrasser les nez et les gorges de l'inflammation de la membrane muqueuse appelée le *Catarrhe*—depuis 30 ans, après avoir étudié et gradué à l'Université de Dublin, Irlande. Quiconque s'occupe d'un travail depuis 30 ans sait ce qu'il dit, et il vous dit: "Si votre nez ou votre gorge sont devenus des victimes du Catarrhe, prenez conseil et soignez-vous tout de suite. Vous regretterez d'avoir retardé."

Quand arriveront vos réponses aux questions ci-dessus, il vous sera envoyé un conseil GRATUIT sur la manière de vous débarrasser le nez et la gorge du Catarrhe, suivant votre cas particulier. Il n'y a pas de raisons pour que votre nez et votre gorge n'appartiennent pas à une personne heureuse: faites comme des centaines d'autres, délivrez-vous du Catarrhe. Ne tardez pas un instant, écrivez tout de suite. Considérez combien le Catarrhe affecte votre nez et votre gorge et prenez les moyens de restituer à ces organes toute leur force. Ecrivez en français ou en anglais. Répondez dès maintenant et envoyez vos réponses à:

SPECIALISTE DU CATARRHE SPROULE  
376, Cornhill Building. Boston, Mass.



## Le repeuplement des rivières et des mers

L'homme est souvent imprévoyant, et il ne se fait point faute de ravager, de mettre à contribution sans compter les richesses que lui offre la nature. Ce n'est qu'assez récemment que l'on a commencé de se préoccuper de savoir si ces immenses et précieuses réserves que l'homme met à profit depuis si longtemps, n'en arrivent point à se tarir graduellement.

On a compris que les choses allaient plus vite qu'on ne l'aurait supposé ; et, si l'on n'avait pas pris des mesures pour faciliter la multiplication des poissons, des crustacés ; si l'on n'avait inventé des procédés pour couvrir artificiellement et faire éclore les oeufs de ces animaux à l'abri de leurs ennemis divers, et surtout des filets de l'homme, pour protéger de même les jeunes quand ils sont très délicats ; on se serait trouvé assez rapidement sans poissons dans les rivières, sans écrevisses ni homards, sans turbots ni soles, etc.

Pour les poissons d'eau douce, en France, par exemple, on n'exagère pas beaucoup en disant qu'ils ont disparu ; le fait est que, dans les 2 millions de kilos et plus de poissons d'eau douce que consomment les Parisiens, il n'en vient pas du tout des rivières de France ; le pays d'origine en est l'Angleterre, l'Ecosse, la Belgique, l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, où il n'a pas été encore détruit, et où d'ailleurs on a lutté fort heureusement contre le dépeuplement, au moyen de ce qu'on appelle la piscicul-

ture, c'est-à-dire l'élevage des poissons.

Pour ce qui est des espèces marines, comme disent les zoologistes, des poissons, crustacés vivant dans la mer, on était resté longtemps convaincu que l'immensité des Océans, le fait qu'on pêchait surtout dans le voisinage des côtes, dans une zone assez limitée par conséquent, empêcheraient qu'on ne vit jamais diminuer de façon sensible la réserve d'êtres vivants que renfermaient les mers. De savantes Commissions avaient assuré que les ressources étaient inépuisables, en dépit des affirmations de bien des pêcheurs âgés, qui prétendaient pêcher beaucoup moins que jadis dans les mêmes parages, à cause d'une diminution du poisson. On croyait d'autant plus à cette surabondance constante des espèces marines, qu'elles se reproduisent réellement en nombre considérable. La sole, par exemple, qui ne se vend si cher que parce qu'elle est assez rarement capturée dans les filets des pêcheurs, pond une telle quantité d'oeufs, que nos côtes seraient presque encombrées... si tous les oeufs de toutes les soles donnaient naissance à des jeunes, à des larves comme on dit, et si tous ces jeunes arrivaient à l'âge adulte. Mais la "mortalité des enfants", si l'on nous permet cette expression, est terriblement élevée dans le monde des poissons et des crustacés. Une seule morue peut pondre, en une année, jusqu'à 9 millions (vous avez bien lu !) d'oeufs, qui donneraient autant de



# UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

### RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

### JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

### EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

### ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

### LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture berniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

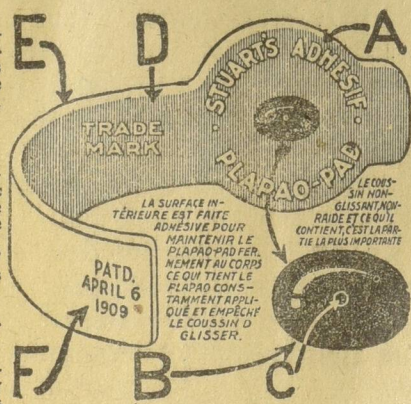
### FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

### ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.



LA SURFACE INTÉRIEURE EST FAITE ADHÉSIVE POUR MAINTENIR LE PLAPAO-PAD FERMEMENT AU CORPS CE QUI TIENT LE PLAPAO CONSTAMMENT APPLIQUÉ ET EMPÊCHE LE COUSSIN D GLISSER.

LE COUSSIN NON-GLISSANT NON-RAIDE ET CE QUI CONTIENT, C'EST LA PARTIE LA PLUS IMPORTANTE

PATD. APRIL 6 1909

### COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,  
2667 Stuart Building., St-Louis,  
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom .....

Adresse .....

.....

.....

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



morues, si beaucoup d'oeufs, puis beaucoup des jeunes éclos de ces oeufs, n'étaient rapidement détruits. La lingue, qui est un poisson assez savoureux, donne, chaque année, au moins 8 millions d'oeufs, et parfois 20 millions! Le turbot, poisson extrêmement cher, parce qu'il est devenu relativement très rare, et qui était bien meilleur marché il y a seulement une trentaine d'années, peut pondre jusqu'à 15 millions d'oeufs. Quelle bombance pour les gourmets, si tous les oeufs de tous les turbots arrivaient à donner chacun un turbot qui atteindrait une bonne taille "marchande"! Sans doute, le chiffre correspondant pour la sole est bien faible; il ne dépasse guère 600,000 à 700,000. Mais si chaque oeuf donnait une sole bien vivante, que celle-ci donnât à son tour 600,000 oeufs, on aurait beau pêcher chaque année bon nombre de ces poissons, il en resterait encore bien plus qu'il n'en faudrait pour maintenir la richesse des pêcheries.

En fait, une multitude d'animaux poursuivent les oeufs et les jeunes des espèces comestibles, et ces derniers n'ont pas toujours assez de facilités pour trouver leur nourriture. L'homme, enfin, les massacre, les sacrifie; sans le vouloir, il les capte dans ses filets, et ne se donne pas la peine de les rejeter à l'eau, ou tout au moins il les rejette meurtris, à moitié morts. Les procédés de pêche employés ont, en outre, cet inconvénient de troubler, de dévaster les sortes de prairies sous-marines où les oeufs sont en train d'éclore, les jeunes en train de passer par les phases successives de leur existence.

Il y a divers procédés de pisciculture maintenant employés qui réussissent bien; nous n'avons pas l'inten-

tion de les étudier en détail, mais seulement de donner une idée de quelques-uns d'entre eux, pour faire comprendre les difficultés qu'il a fallu vaincre en cette matière. Généralement, on garde dans des viviers spéciaux des poissons de belle taille, tout comme on a des poules dans un poulailler; et l'on récolte les oeufs qui sont pondus en filtrant l'eau du vivier à travers des tamis spéciaux de fine toile ou de crin. Encore a-t-il fallu habituer les poissons à leur prison, et leur fournir la nourriture qu'ils réclament; tout comme on donne du grain aux poules; on devra leur donner du poisson frais (des harengs pour les turbots), des sortes de vers des sables, des amélides que l'on appelle des arénicoles, pour les soles, les plies. Il faut également assurer l'incubation des oeufs recueillis, installer de véritables couveuses, mais bien différentes de celles que l'on emploie pour les oeufs de poule.

Un courant continu d'eau très pure doit alimenter ces incubateurs. Il est de ces appareils qui permettent de "couvrir", simultanément, 30,000 oeufs de morue ou 56,000 oeufs de carrelet.

La pisciculture se répand de plus en plus un peu partout: tel établissement de "culture" des homards met à l'eau, chaque année, plus de 400 millions de homardeaux; tel autre produit dans une année 38 à 40 millions de carrelets, 2 à 3 millions de morues, près de 4 millions de turbots, 1 million et demi de soles. Sans doute, tous les alevins ne sont pas sauvés d'une mort prématurée, mais une bonne partie vont pouvoir pousser, se développer; et dès maintenant les pêcheurs voient les "prises" augmenter là où se fait sentir l'action d'un établissement de pisciculture important.



# CIGARETTES

# Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15<sup>c</sup> 20 pour 25<sup>c</sup>

OGDEN'S LIVERPOOL

## L'AUTOMOBILISME

Quels sont les soins à prendre avec une voiture neuve

Peut-être depuis quelques jours êtes-vous propriétaire d'une automobile ou allez-vous vous en procurer une incessamment? Il y a des conseils à prendre. Nous vous en offrons quelques-uns, nullement ennuyeux ainsi que le sont d'ordinaire les conseils, ni trop longs. Ils nous sont communiqués par A. F. Herry, auteur d'un excellent livre intitulé: "L'Automobilisme au Canada-Français":

"Ce n'est évidemment pas pour rien que les constructeurs, puis leurs agents, se mettent en frais de faire aux nouveaux automobilistes des recommandations multiples et variées

qui ne doivent pas être écoutées d'une oreille distraite. Le constructeur a beau être bien loin, il signale son existence en mettant sous vos yeux des petites étiquettes sur lesquelles vous pouvez lire qu'il est bon par exemple de vous abstenir d'une vitesse supérieure à 20 ou 25 milles pendant votre premier 500 milles. La bonne marche, disons même la vie de votre véhicule dépend de la façon dont vous vous conduirez envers un mécanisme neuf pendant cette période de début.

Pour mieux oublier la sage recommandation donnée par les constructeurs, la majorité des nouveaux con-



ducteurs se hâtent de faire enlever le petit papier placé sur le pare-brise. A vrai dire, ce papier n'a rien d'élégant, de plus il indique trop visiblement que le véhicule est neuf, ensuite avoir sous les yeux pendant deux semaines ou plus, c'est long. La coutume est donc de faire gratter l'étiquette, et tout est dit.

Nous ne discuterons pas sur ces raisons de faire, mais nous insistons sur l'importance d'un avis désintéressé qui est donné en parfaite connaissance de cause.

Nous ne voulons pas vous entraîner en une longue étude de la construction et du montage des automobiles, pas plus que nous tenterons de faire valoir la supériorité de la construction chère, mais limitée, contre la construction en série aux chiffres qui surprennent. Non. Nous vous dirons seulement que les méthodes de l'industrie automobile américaine sont de fabriquer beaucoup, donc vite, et qu'il est toujours bon de prendre toutes les précautions voulues avant de partir à pleins gaz sur la route.

Laissez le temps aux pièces de prendre leurs places et aidez à ce travail en suivant à la lettre les conseils donnés dans les livres d'instructions et par ceux qui vous firent la vente.

Depuis quelques années, plusieurs grandes compagnies américaines ayant des usines dans la province d'Ontario, se présentent à nous avec une publicité pour nous et des guides ou livres d'instruction en excellent français. En passant, nous citerons le nom des compagnies qui distribuent à qui en fait la demande, des livrets, catalogues et autres, bien illustrés, qui rendent en beaucoup de circonstances de grands services. Automobiles: Studebaker, McLaughlin-Buick, Willys-

Knight, Overland, Chevrolet; motocyclettes: Indian; huiles: Imperial Oil Company. Que faut-il voir sur un véhicule neuf?

L'ensemble de la visite peut être fait assez rapidement si bien entendu, il est procédé avec méthode, ce sont une ou deux heures à passer en mettant la main partout. En admettant que vous ayez quitté le garage de votre vendeur après avoir vu ce dernier faire, comme c'est son devoir, un graissage qui semble être complet, le mieux que vous puissiez faire est de recommencer l'opération arrivé chez vous.

Enlevez toutes les planches, levez le capot, étalez à terre votre trousse à outils, mettez-vous dans une tenue appropriée, et examinez écrou par écrou, le serrage de chacun. Respectez les écrous goupillés mais les autres, tous les autres doivent être essayés avec vos clés neuves. Il sera très rare que vous n'avez pas un léger serrage à faire, surtout dans les coins les plus inaccessibles, particulièrement les écrous qui fixent la carrosserie au châssis.

Pendant que vous examinerez les dessous de votre véhicule, il sera bon que vous vous rendiez compte de la bonne fixation des tringleries de freins. Il existe des ressorts de rappel qui peuvent être montés à la hâte, des axes qui seront durs, parce qu'ils reçoivent une couche de vernis ou de peinture, une tringle qui frotte contre un organe, des bavures de métal qui doivent recevoir de suite un coup de lime, etc., etc. Tout cela est fréquent et demande votre attention. Il est inutile de dire que chaque graisseur sera tourné d'un bon tour et que votre burette ou seringue à huile s'arrêtera à déverser une partie de son contenu



# AVIS OPPORTUN

**NOTRE METHODE** est la plus sûre et la plus **ECONOMIQUE**  
Des experts dans tous les départements.

**ESSAYEZ-EN UN ET VOUS VOUDREZ ESSAYER TOUS  
LES AUTRES**

Tapis et Carpettes nettoyés, battus et teints. Linge et garnitures  
de maison, draperies nettoyés. Vêtements et Costumes  
nettoyés et teints. Rideaux nettoyés, sans les rétrécir.

*Notre système de clarification garantit pour tout article un nettoyage complet et à fond.*

## TOILET LAUNDRIES LIMITED

*PRIX RAISONNABLES*

POUR LIVRAISON AUTO :  
**UPTOWN 7640**

sur les axes et les parties frottantes, les trous huileurs seront remplis.

Assurez-vous du niveau d'huile dans la boîte de vitesses et l'essieu arrière. Tournez tous les graisseurs des jumelles ou mains de ressorts avant et arrière. Montez à la place du conducteur et constatez que les pédales d'embrayage de frein et d'accélérateur fonctionnent bien et reviennent. Huilez le secteur denté de votre levier de frein à main et regardez si les surfaces de ce secteur sont bien lisses. Faites fonctionner vos manettes de gaz et d'allumage et graissez l'ensemble des commandes en les suivant l'une après l'autre.

Attachez une grosse importance à une bonne lubrification de votre système de direction. N'agissez que le moins possible sur votre volant de direction si les roues reposent sur le sol.

Soulevez l'essieu avant ce qui vous permet de faire aller vos roues de droite à gauche autant de fois que cela sera nécessaire pour que l'huile que vous mettez sur toutes les articulations pénètre bien. Huilez sans ménagement les axes, pivots et rotules pour obtenir une grande douceur, après quoi vous pouvez enlever votre oric pour passer à l'examen du moteur, de l'allumage, de l'éclairage et du démarreur.

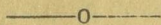
Sur ces trois derniers points, il importe surtout de voir aux fils qui doivent être bien fixés. Veillez à ce que la batterie soit bien d'aplomb dans sa boîte et ne puisse pas remuer. Suivez chaque fil d'une extrémité à l'autre. Donnez les gouttes d'huile aux organes délicats: magnéto, dynamo, générateur, distributeur.



Voyez à ce que les raccords de la circulation d'eau ne fuient pas, à la tension de la courroie du ventilateur, au graissage des roulements à billes de ce dernier. Regardez si votre carburateur ne suinte pas.

Enlevez ces chapeaux de roues, voyez si l'écrou est bien goupillé et si la graisse recouvre bien les roulements à billes.

Tout cela, nous le répétons, est utile, c'est nécessaire et instructif, c'est une besogne de deux heures qui ne devrait jamais être ennuyeuse pour un propriétaire ayant à cœur de bien connaître une machine sur laquelle il compte et qui mérite d'être traitée autrement que comme un bloc de feraille."

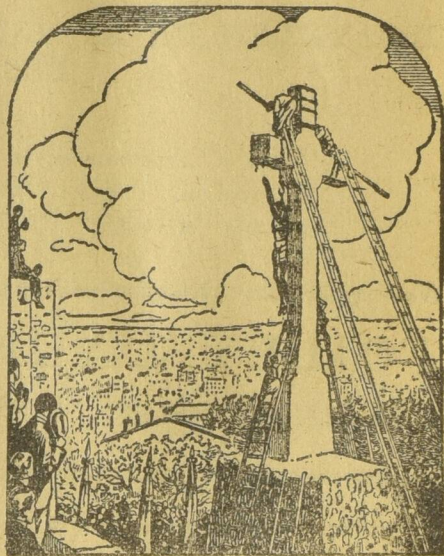


### LA CROIX GEANTE DE NANCY

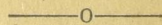
Le dimanche de Pâques, a été inaugurée à Nancy, sur la colline de la "Cure d'air", une croix géante aux dimensions inusitées. Nancy fut, durant la guerre, soustraite à la ruée allemande, grâce à la magnifique résistance du Grand-Couronné. Il semble que les Dorrains, en fixant par ce signe le souvenir d'une mission locale, aient voulu aussi commémorer cet heureux héroïsme.

L'inauguration avait attiré dans la capitale de la Lorraine un concours de peuple considérable. Un cortège, évalué à 20,000 personnes, accompagna le Christ, reproduction de celui de Bouchardon, qui devait être fixé sur la croix de ciment, haute de 40 pieds, plantée au sommet de la "Cure d'air". Couché sur une litière drapée de pourpre, escorté par une garde d'honneur, le Christ, qui mesure 7 pieds et demi et pèse 825 livres, fut porté solennel-

lement, à tour de rôle, par 14 équipes de 30 hommes chacune, jusqu'au haut de la colline, d'où il domine aujourd'hui, dans un geste d'amour, la ville et le vaste horizon qui se développe à ses pieds.



Nous tirons de la revue "Le Pèlerin" ce petit article, qui est de nature à intéresser vivement la population catholique de Montréal, à l'heure où l'on s'appête à dresser une semblable croix au sommet du Mont-Royal.



### EN FRANCE COMME AU CANADA

Germaine Berton tue froidement d'une façon préméditée un héros de la guerre, Marius Plateau: elle est acquittée; elle injurie un sergent de ville, et la voilà—d'ailleurs très justement—condamnée à quatre mois de prison. On ne comprend pas. La République devrait mettre un peu plus d'ordre, de discernement et d'équité dans l'administration de la justice. "La réforme du jury s'impose."



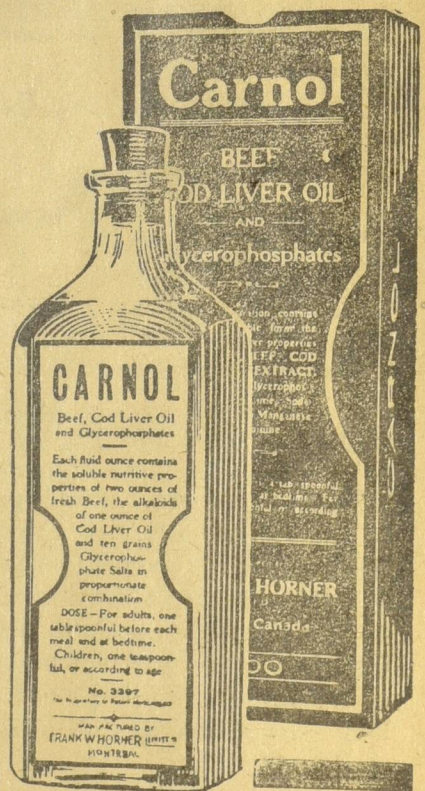
# VOTRE ENFANT REVELE-T-IL CES SYMPTOMES ?

Souvent, sans cause apparente, des enfants en parfaite santé, perdent soudain leur appétit, deviennent fatigués et abattus, pâlisent, cessent de s'intéresser aux jeux et aux amusements. L'enfant a souvent une toux sèche. Si on néglige trop longtemps ces symptômes, l'anémie et la consommation pourront se déclarer. Lorsqu'un enfant manifeste des symptômes d'épuisement, il faut aussitôt reconstituer son système au moyen d'un tonique. Dorothee Oliver manifesta des symptômes semblables à ceux que nous venons de décrire et dans la lettre suivante Mme Oliver raconte comment l'enfant revint à la santé.

“Ma petite Dorothee, âgée de sept ans, était épuisée, elle avait perdu l'appétit et paraissait lasse et nerveuse. Elle perdait ses forces et maigrissait. Ces conditions duraient depuis plus de trois ans. J'avais essayé plusieurs remèdes sans effet. Finalement, je me suis procuré une bouteille de Carnol, et presque aussitôt j'ai pu constater du mieux. Elle regagna cent pour cent de son poids et de ses forces. Aujourd'hui elle est devenue l'enfant aux joues roses qu'elle était. Elle est pleine de vie, de santé et de vigueur. Je puis donc fermement recommander le Carnol comme un reconstituant et un appétitif.” — Mme O. S. Oliver, 648 rue Beverly, Winnipeg.

*Carnol se vend partout, chez tous les bons pharmaciens.*

8-9





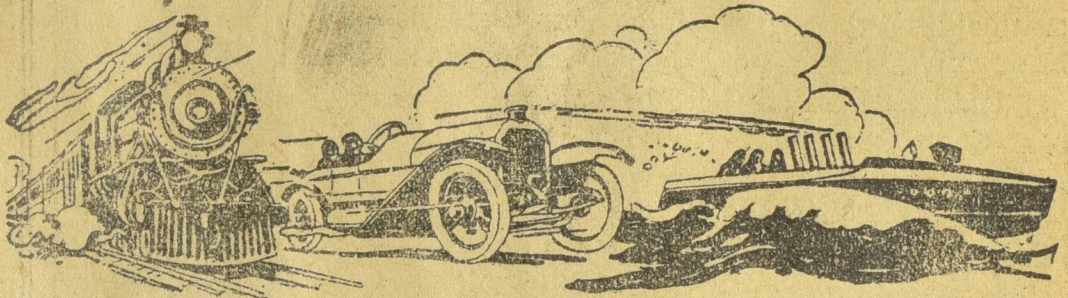
## Les plus rapides chiens de course

C'est un croisement du lévrier et du bull terrier anglais qui a donné le "whippet", le chien le plus rapide incontestablement.— Un huitième de mille en 12 secondes, une demi-seconde de plus que le cheval pur sang.—Autres records de vitesse.

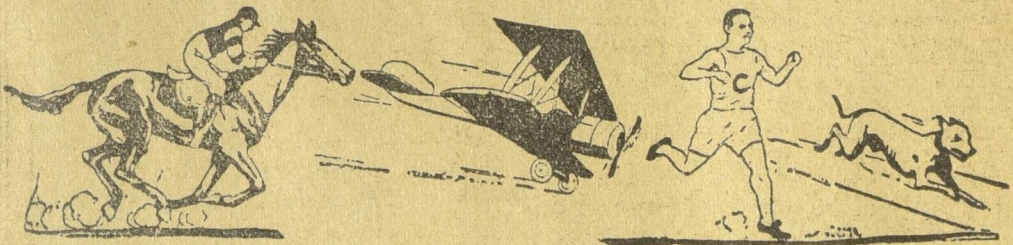
Notre société est mordue d'une rage de vitesse. On n'a de plaisir qu'au spectacle de courses diverses, auto-

qu'à Québec, les chiens de trait participent à des courses appelées à une grande vogue.

Aussi a-t-on, après de longues recherches, grâce à un croisement de bull terrier et de lévrier anglais, obtenu un chien excessivement rapide. Il n'a pas encore de nom français; on l'appelle en anglais "whippet". Peut-être en fera-t-on le "petit lévrier", tout comme on a fait d'un certain



1. Le train le plus rapide file à une allure de 120 milles à l'heure. — 2. Le record de la vitesse en automobile est de plus de 100 milles à l'heure. — 3. Celui du canot-automobile, de 80 milles à l'heure.



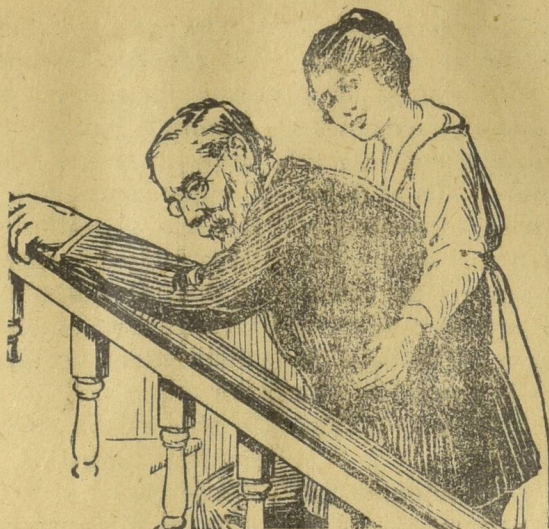
4. Un pur sang couvre son mille en 92 secondes, ce qui fait 39 milles à l'heure.—5. Un avion a volé 266 milles à l'heure. 6. un coureur fait 220 verges en 20 4-5 secondes, soit 21 milles à l'heure. — 7. Le petite lévrier couvre la distance en un plus de 12 secondes, ce qui ferait 27 milles et demi à l'heure.

mobiles, chevaux, motocyclettes, avions, chiens, etc. Les chiens, jusqu'ici, ne satisfaisaient pas tout à fait les enthousiastes de la vitesse. On n'avait pas de bêtes, exception faite de certains lévriers, dressées pour la course, la course sur piste s'entend, car depuis deux hivers, à Montréal ainsi

chien de forte taille le "grand danois". Bien qu'on connaisse assez mal la vitesse de certains animaux sauvages comme le chevreuil ou le renard, on en sait suffisamment pour leur comparer sans crainte le petit lévrier.

Ce chien tout petit, tout sec, tout fragile, qui a un air d'avoir jeûné de-





## A BOUT DE SOUFFLE

**Q**UAND la vieillesse arrive, les premiers organes du corps à se détraquer sont les reins.

Avec moins d'activité et moins d'exercice, il faut moins de nourriture mais il y a une tendance à trop manger — surtout à trop manger de viande.

Le foie, les reins et les intestins se congestionnent et alors on souffre d'indigestion, de douleurs au cœur, de maux de tête, de douleurs dans les jambes et de difficulté de respirer.

Les pilules Kidney-Liver du Dr Chase sont en grande faveur parmi les vieillards parce qu'elles corrigent l'ac-

tion de ces organes filtreurs, purifient le sang et apportent le confort et la santé.

Ce sont les poisons dans le système qui sont cause des maux et des douleurs que tant de vieilles gens endurent sans nécessité.

Mr Wm. Hyde Warton, Ont. écrit: "Ma femme et moi avons fait usage des pilules Kidney-Liver du Dr Chase comme remède domestique depuis les cinq dernières années et nous les pensons merveilleuses. Ma femme manquait de respiration, principalement quand elle montait un escalier. Quand elle arrivait en haut, elle était complètement épuisée. Après l'emploi pendant quelque temps des pilules Kidney-Liver du Dr Chase, ce trouble est disparu."

### PILULES DU Dr CHASE pour LE FOIE ET LES REINS

Une pilule à la dose, 35 pilules 35 cents, chez tous les marchands ou d'Edmanson, Bates & Co., Ltd, Toronto.



puis sa naissance et qui vous regarde avec des yeux mouillés comme pour vous mendier un os, se démène comme un beau diable sur une piste de course. Pour le huitième de mille, il bat le meilleur coureur de deux fois et vaut un cheval. Le record d'un homme pour cette distance est de 20 secondes  $\frac{4}{5}$ , et celui du cheval est de 11 secondes et demie ; le whippet couvre cette distance en 12 secondes.

Détail assez curieux et qui le fait ressembler en cela aux petits trains français, le whippet part tout de suite en troisième vitesse. C'est-à-dire qu'il n'a pas besoin de prendre son "air d'aller". Aussitôt lancé, il atteint son maximum de vitesse.

Dans la course, ce satané chien fait le désespoir des opérateurs de prise de vues. On ne le distingue pas du nuage de poussière qu'il soulève et qui l'enveloppe complètement, comme s'il courait avec lui. Le mouvement de ses quatre pattes ne s'analyse pas.

On nous dit que ce genre de course est si captivant que toutes les villes américaines suivront bientôt l'exemple de Miami et d'Atlantic City où tous les jours, pendant la saison, se donnent rendez-vous les amateurs du turf pour voir courir des whippets tout comme on va aux pistes de chevaux. Naturellement la piste est beaucoup plus petite (un huitième de mille) et tout est amené à ces proportions, sauf les paris qui restent très élevés.

Sur la ligne de départ, les bêtes sont retenues par la peau du cou et le bout de la queue, puis lâchées au coup de pistolet. Le propriétaire de chaque chien, quelques secondes avant le départ, se rend à la course, à la ligne d'arrivée, tenant à la main un mouchoir qu'il agite pour fixer l'attention

de la bête. Le chien lancé ne fait qu'un bond vers cette ligne pour s'emparer du mouchoir que le maître tient à la main.

On a autant d'égards pour les petits lévriers que pour un pur sang. Avant la course, ils sont conduits en grande solennité au pesage, puis ensuite promenés devant les tribunes. Chaque coursier a sa stalle fermée à l'écurie et toutes sortes d'accommodements en voyage.

Comme nous l'avons dit, cet extraordinaire chien de course est tout simplement un lévrier mâtiné de terrier anglais. Et ce qui est aujourd'hui le plus aristocratique chien de course du Royaume-Uni et des Etats-Unis n'intéressait, il y a deux ou trois ans, que les mineurs du nord de l'Angleterre, les premiers ayant eu l'idée de ce croisement et ayant entraîné les whippets à la course sur piste après leur avoir donné jusqu'à leur nom.

— o —

## LE CLERGE FRANÇAIS PENDANT LA GUERRE

La " Documentation catholique " vient de publier une très intéressante statistique sur le rôle du clergé, tant séculier que régulier, pendant la guerre:

Mobilisés . . . . .	32,699
Morts . . . . .	4,618
Cités et décorés . . . . .	10,414
Nombre de citations . . . . .	16,093
Croix de guerre . . . . .	9,378
Légion d'honneur . . . . .	895
Médaille militaire . . . . .	1,533
Médaille honneur épidémies . . . . .	550
Médaille reconnaissance française . . . . .	61
Décorations étrangères . . . . .	671





Il n'est question actuellement que de l'invention d'un ingénieur anglais, M. Grindell Matthews: le rayon thermique qui tue à distance et qui arrête le mouvement des moteurs dans une zone de rayonnement encore restreinte mais susceptible de devenir considérable.

M. Grindell Matthews affirme avoir découvert—ce sont ses propres paroles—un rayon électrique capable de détruire dans un espace donné toute trace de vie. "Je puis, ajoute-t-il, mettre le feu à tous les explosifs connus, et, avec la quantité de puissance nécessaire, fondre le fer et les métaux."

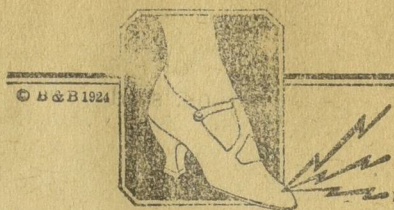
Un de nos confrères a assisté à une expérience de M. Matthews. Il a vu le fameux rayon tuer net, à distance, une souris. Puis le même rayon arrêter un moteur qui tournait dans un coin du vaste laboratoire de l'ingénieur anglais.

Certains savants demeurent encore sceptiques.

Cependant M. Grindell Matthews ajoute:

—C'est un rayon lumineux le long duquel circule un courant électrique d'intensité constante et maniable à volonté. Je pourrai balayer des corps d'armée, etc.

Quoi qu'il en soit, on peut se rendre compte par ceci que les chercheurs ne chôment pas. Il ne se passe pas de jour que quelqu'un n'apporte un nouveau perfectionnement: On tue



## CORS

NE LES COUPEZ PAS

Rogner un cor est toujours dangereux. Blue-jay fait aboutir les cors.

La douleur disparaît instantanément, puis le cor s'attendrit et se découvre. Aucun risque, aucune douleur, aucun ennui. Procurez-vous Blue-jay chez votre pharmacien.

## Blue-jay



Journal officiel des grandes compagnies de cinéma

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an ou 50 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom .....

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE

131, rue Cadieux.

Montréal



son semblable avec une facilité toujours plus grande.

Le désir des inventeurs de ces procédés est de rendre la guerre impossible en la faisant plus effroyable, toujours. Mais, écrivait notre bon maître Anatole France, "agir ainsi avec les hommes, c'est mettre une boîte d'allumettes entre les mains d'un enfant, pour lui apprendre à ne pas se brûler."

A peine M. Grindell Matthews a-t-il fait part à quelques favoris de son étonnante découverte, que tout aussitôt la Presse s'en empare et que les inventeurs réclament.

Tandis que les uns déclarent que cette invention est impossible, et qu'"un rayon lumineux le long duquel circule un courant électrique d'intensité constante et maniable à volonté", n'a pas le sens commun, d'autres prétendent que cette découverte leur est due. Il y a belle lurette, affirment-ils, qu'ils ont trouvé le moyen de pulvériser à distance les ennemis, au moyen de lumière électrique, de rayons chauds, projetés au loin.

Tandis que MM. Parolini, Valoriz, Peyvel, Garbarini, Mauclaire, Gautier, Caldine, etc., prétendent chacun avoir réalisé, fort avant lui, les essais de M. Matthews, on peut se demander avec quelque inquiétude ce que sera la prochaine guerre, dont on parle avec tant de sérénité, un peu partout.

Il faut aussi constater que l'imagination des romanciers dépasse, de bien des années, les travaux des inventeurs. S'il était loisible à quelque érudit de faire des recherches à ce sujet, il découvrirait que presque toutes les inventions, jusqu'aux plus célèbres et depuis les plus minces, se trouvent en substance dans l'oeuvre des littérateurs.

Et ne me dites pas qu'il y a fort loin de l'imagination littéraire d'un Villiers de l'Isle Adam, fabriquant l'"Eve future", la femme artificielle, héroïne mécanique et pourtant humaine, d'un roman fameux, à la création d'un chimiste génial qui parviendrait un jour à faire artificiellement des êtres vivants.

Il n'y a pas si loin que cela, quand on y songe. Car l'"idée première" n'est-elle pas la base essentielle? Et lorsqu'une idée est lancée parmi les hommes, on sait quel rapide chemin elle peut parcourir.

Edgar Poë, Balzac, Jules Verne, H. G. Wells, Danrit furent les véritables inventeurs de bien des découvertes contemporaines.

Jules Verne imagina, par exemple, le sous-marin, le ballon dirigeable, Danrit le canon à longue portée.

Et Jean Lecoq me rappelait l'autre jour que dans cette même "Eve future" dont je parlais tout à l'heure Villiers prévoyait le cinématographe.

H. G. Wells, lui, dans sa "Guerre des Mondes", parle tout simplement d'un rayon électrique puissant, inventé par les Marsiens, "capable de tout détruire sur son passage".

H. G. Wells est-il donc le véritable inventeur du rayon qui tue? Ce fervent pacifiste aurait-il imaginé, un jour, en lançant de par le monde une petite idée, un appareil capable de mettre fin à l'humanité?

Dans un livre récemment paru, un médecin affirme que la prochaine guerre ne se fera pas à l'aide de canons—ni même de rayons—mais avec des microbes. On s'enverra des épidémies.

La science humaine, arrivée à un carrefour ayant soulevé un coin du



voile, la Nature se révoltera-t-elle ?  
On est, hélas ! tenté de le conclure.

Elle mettrait entre les mains des hommes assez de science pour qu'ils se détruisent eux-mêmes, jusqu'au dernier.

Ainsi se terminerait l'histoire de la boîte d'allumettes et du petit enfant.

Jacques CHABANNES.

— 0 —

### LORD BYRON, MERVEILLEUX NAGEUR

Lord Byron, le grand poète anglais mort il y a cent ans pour la liberté de la Grèce, et dont on honora la mémoire, ces mois derniers, à Londres, à Paris, à Athènes et dans l'Amérique, était un merveilleux nageur, bien qu'il fut affligé d'un pied-bot. Lorsque, tout imprégné de culture classique, il vint à Constantinople, en 1810, la légende de Léandre, traversant l'Hellespont pour aller rejoindre, sur l'autre rive, Héro, la jeune prêtresse qu'il aimait, hantait son esprit. Il voulut renouveler l'exploit antique. Le 10 mai 1810, accompagné d'un ami, il tenta l'épreuve et franchit en une heure la distance qui sépare la côte d'Asie de celle de l'Europe. Le courant l'avait entraîné un peu plus loin que l'endroit où, dit-on, Léandre atterrissait, de sorte qu'au lieu de 5,000 pieds, sa traversée en compta 5,500.

Huit ans plus tard, Byron accomplit une performance plus étonnante encore. Il entreprit d'aller à la nage depuis l'île de Lido jusqu'à Venise, et il y réussit. Il parcourut les quatre milles en quatre heures vingt minutes.

### 40 MILLES DE PARCOURS AU GALLON D'ESSENCE, EN AUTOMOBILE

Sioux Falls, S. D. — La Western Specialty Company de cette ville annonce la mise au point d'un dispositif étonnant destiné à permettre aux propriétaires d'autos de tout le continent de plus que doubler leurs parcours avec chaque gallon d'essence et en même temps de débarrasser leur moteur des moindres parcelles de carbone. Toutes les automobiles munies de cet accessoire ont fait plus de 40 milles au gallon d'essence — augmenté leur force et éliminé toutes les difficultés que peut occasionner la fiche de contact, autrement dit la bougie.

Ce petit dispositif économique est automatique et se règle lui-même; n'importe qui peut le mettre en place en quelques minutes sans avoir besoin de marteau ni de foret.

La direction de la compagnie fait savoir que dans le but de lancer cette merveilleuse invention nouvelle, elle est prête à en expédier un échantillon à ses risques, dans chaque localité, à un propriétaire d'auto bien placé pour le montrer aux gens de l'endroit et se charger ensuite de sa vente qui ne pourra manquer d'être considérable partout où ce dispositif sera connu.

Envoyez simplement vos nom et adresse à The Western Specialty Co., 701 Lacotah Bldg., Sioux Falls, S. D., et vous recevrez l'échantillon gratuit.

## CRISES

Demandez le livre gratuit donnant des renseignements complets au sujet de la préparation Trench universellement réputée contre l'épilepsie et les convulsions. Simple traitement domestique. Plus de trente ans de succès. Témoignages de toutes les parties du monde, plus de 1,000 en un an. Écrivez immédiatement à

TRENCH'S REMEDIES, LIMITED  
47 St. James Chambers, 79 Adelaide St., E.  
Découpez cette annonce. Toronto, Ontario.

## La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom .....  
Rue .....  
Localité .....

POIRIER, BESSETTE & CIE  
131, rue Cadieux, Montréal



## L'ETIQUETTE DES COURS

**Les épreuves qui attendent les grandes dames de la société, invitées pour la première fois à la réception royale.—Le port de reine, la démarche noble et la révérence profonde.—A Buckingham Palace.**

Dans une récente livraison de "La Revue Populaire", nous avons consacré déjà un article sur ce sujet, donnant "grosso modo" quelques règles

ment poudré le nez à la cour. Aussi, nous parlions des tracasseries mesquines faites aux gens de la cour ainsi qu'aux ambassadeurs par le kaiser :



*Chez le professeur de danse de la cour.*

de cette étiquette, parmi les plus sévères et peut-être les plus ridicules. Nous racontions comment une grande dame de la société française, épouse d'un secrétaire d'ambassade et fille du baron de Rothschild, l'homme le plus riche de France, avait été ni plus ni moins priée de sortir du palais de Buckingham, pour s'être tout simple-

défense d'éternuer, défense de se servir de son mouchoir, défense l'élever la voix, etc.

Cette fois, nous vous entretiendrons uniquement de la présentation à la cour d'Angleterre.



# GRATIS

## EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

### ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.




Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

### VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

 TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353



Chaque année, au cours de la saison, tous les gens de qualité de Grande-Bretagne sont présentés à la Reine et au Roi, ainsi que certains étrangers, triés sur le volet. En plus de la noblesse dont la place est naturellement à la cour, des citoyens qui se sont distingués dans les lettres, les arts, les sciences, sont priés de se présenter à Buckingham Palace. Les épouses et les filles de ces hommes éminents partagent cet honneur.

La liste de ces personnes en est fort limitée, chaque année. Où serait le mérite, autrement? Et les règles d'étiquette à suivre en cette circonstance sont excessivement rigoureuses.

Avant tout, la toilette. Quelques semaines avant la réception royale, le chambellan, officier de la direction et du gouvernement des appartements du monarque, affiche les ordonnances relatives aux toilettes pouvant être portées au palais.

Mais c'est très simple, vous dites-vous, puisque l'on n'a pas même à se tracasser, puisqu'on vous indique la robe à porter! Mais vous oubliez que votre robe doit être approuvée par une certaine Miss Marguerite Vacani, professeur officiel de danse de la cour anglaise, et qu'elle ne l'approuve qu'après de nombreuses répétitions.

C'est toute sa vie à cette femme d'apprendre à toutes les grandes dames anglaises et étrangères comment se présenter devant le roi et la reine, dans une réception royale.

Les malheureuses à qui elle enseigne l'art des présentations passent chez elle des heures et des heures à marcher devant des miroirs, avec de gros volumes en équilibre sur la tête, tout comme les femmes orientales portent sur leur tête leurs paniers de provisions. Elles balancent leurs jam-

bes en avant et en arrière, pour apprendre à "marcher royalement".

La grande difficulté est la révérence. L'art de se courber lentement le corps en avant en pliant les genoux. Un simple salut, le corps à angle droit, comme font les gentilshommes, serait inconvenant. Et commettre une inconvenance, à la cour de Londres est chose tellement "shocking" qu'elle n'est jamais pardonnée. Et pour les Anglais, il faut bien peu pour blesser la bienséance en public.

Nous ne connaissons malheureusement pas toutes les épreuves par quoi doivent passer les grandes dames invitées à la réception royale de la saison. Elles durent deux semaines, quelquefois trois et souvent un mois. Le reste va tout seul. Vous vous rendez en voiture ou en auto au Palais, à l'heure dite, vêtue de la robe prescrite et portant votre tant désirée carte d'invitation. On vous indique un salon où vous attendez et attendez longtemps! Vous faites antichambre lentement, à petits pas.

De nos jours on ne baise plus la main du Roi et de la Reine; cette coutume a disparu ainsi que celle de se retirer à reculons.

Naturellement, vous attendez qu'on vous parle et alors il faut répondre quelque chose. Au roi, vous dites 'Sir' et à la reine, "Madame". Etes-vous une femme d'âge mûr, on vous autorise à porter des bijoux; si vous n'êtes qu'une toute jeune mariée ou une jeune fille, pas de bijoux et une robe claire. Et au sortir du Palais, vous faites un ouf! de soulagement.

—o—

On ne doit jamais entendre rire avec éclat une personne modeste et bien élevée.—Mme de Maintenon.



# NE SOUFFREZ PLUS!

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

## LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins ou les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons

**GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUE.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25



# BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

## TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *affermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *santé* comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

Mme DENISE ROY, Dept. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252 J, MONTREAL.





## LE MONTE-CARLO DES FAMILLES

**Le casino de Monte-Carlo, réputé pour ses enjeux, ses aventurières, ses suicides, est devenu un endroit des plus respectables.—Les fossoyeurs chôment.—On n'y voit plus que des touristes anglais et américains, en famille, risquant à la roulette un billet de cinq francs!**

Ce sont là les impressions que rapporte d'un voyage en Europe le délicieux humoriste Karl K. Kitchen, grand voyageur devant l'Éternel. Monte-Carlo conserva quelque temps après la guerre sa grande vogue de jadis pour l'abdiquer bientôt en faveur de Deauville. Le ci-devant rendez-vous des nobles les plus opulents du monde, des rastaquouères beaux danseurs et séduisantes aventurières, des millionnaires d'Amérique, est devenu un petit casino de province où de petits touristes se donnent des galas en complet gris et en tailleur et iront, certains soirs, jusqu'à risquer un billet de 5 francs sur le tapis vert.

Il s'y fait des pertes au jeu, c'est certain, mais de si minime importance que personne ne songe à se suicider pour cela. Les fossoyeurs chôment. Ils enterrent chaque mois un garçon de table ou une vieille monégasque, ainsi que s'appellent les habitants de la petite principauté de Monaco. Mais des cadavres de suicidés, ils n'en ont vu depuis trois ans! Bonnes gens qui aimez les honnêtes fréquentations et à qui ne répugnerait pas de jouer un billet d'un dollar sur un tapis où s'entassaient naguère encore des millions, dans un palais Renaissance, sur le bord de la Méditerranée, allez à Monte-Carlo!

Dans la "salle privée" même, réservée avant la guerre aux joueurs d'im-

portance, se rencontrent par ci par là un monsieur en habit et une dame en toilette, assez hardis ceux-là pour pointer 25 francs contre le banquier, mais qu'est-ce ? Un jeu enfantin, si l'on songe qu'à Deauville, sur une seule table, circulent dans la nuit des sommes de \$500,000!

Les voyageurs qui fréquentent le casino, ou plutôt s'y arrêtent un soir, ne sont qu'Anglais et Américains en quête de vacances bon marché, grâce à la dévalorisation du franc français.



*Le journaliste dans le cimetière des suicidés et les joyeux fossoyeurs.*

Plus de ces Russes ignorants du chiffre de leur fortune; plus d'Allemands, il va sans dire. Quant aux Américains vraiment riches, c'est à Palm Beach ou à Deauville qu'ils font des frais. Les Français savent trop bien que la température est mauvaise à Monte-Carlo pour y aller passer l'hiver.

En revanche, étant donné que le casino fonctionne à l'année, dans la principauté de Monaco, alors qu'à Deauville, Palm Beach, Bradley, la saison dure au plus trois mois (trente jours à Deauville), les recettes de Monte-Carlo sont bonnes. La famille régnante et la population monégasque y trouvent leur "bacon", comme dirait Mark Twain.



# Comprimettes Orientales DE GOURAUD

sont faites de crème Orientale de Gouraud qui a soutenu durant au delà de 85 ans l'épreuve de l'expérience publique; ce qui lui a valu sa réputation de perfection et de valeur. C'est une garantie pour ceux qui cherchent un produit pouvant embellir le teint.

Enfin, après des années d'expériences soigneusement faites, nous avons réussi à produire la Crème Orientale de Gouraud sous une forme de comprimés, contenus dans de jolies boîtes de métal (*Vanity cases*) contenant un miroir et une poudrette — le tout facile à porter et pouvant aisément être employé.

Vous n'avez jamais fait usage d'une poudre plus agréable que la poudre dont sont faites les Comprimettes Orientales de Gouraud; elle est douce, soyeuse et adhérente, elle s'étend uniformément sur la peau et lui donne cette apparence fascinatrice tant admirée, parce que les Comprimettes Orientales de Gouraud ont, pour embellir et éclaircir le teint, toutes les mêmes qualités que la Crème Orientale de Gouraud.

## Les Comprimettes Orientales de Gouraud

Les Comprimettes Orientales de Gouraud sont mises en boîtes de deux grandeurs: 50 cents et \$1.00. Elles sont faites en six couleurs: Blanc, chair, Rachel foncé et clair, rouge sombre et médium.

La Crème Orientale de Gouraud à 75 cents et \$1.50 la bouteille: Blanc, Chair et Rachel.

## OFFRE SPECIALE

Nous vous enverrons une Comprimette Orientale de Gouraud (de n'importe quelle couleur) et une bouteille d'essai de la Crème Orientale de Gouraud pour 50 sous.

Ecrivez votre nom et votre adresse sur le coupon ci-dessous et envoyez-nous-le.

Ferd. T. Hopkins & Son

35, rue Saint-François-Xavier,

Montréal.



### COUPON

Nom .....

Ville .....

Adresse .....

Mentionnez les couleurs désirées.





## C'est le charme qu'on courtise

Votre peau est-elle fraîche, belle et attrayante? Voici le très simple secret que toutes les femmes doivent connaître.

L'épreuve suprême de la beauté d'une femme vient après deux années de mariage!

De notre temps, la jeunesse se prolonge. *Il n'est pas une femme qui ait le droit de se laisser aller.*

Vous pouvez ne pas être belle, mais vous pouvez avoir du charme et le charme surpasse la beauté. Les moyens en sont faciles. La mousse adoucissante du Palmolive—ce parfait mélange des huiles de palme et d'olive—suffit.

*Commencez dès aujourd'hui le plus simple des traitements de beauté.*

Employez la poudre et le rouge, si vous voulez. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores, quand ils ne les dilatent pas. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent.

Lavez-vous délicatement la figure avec le doux Pal-

molive. Puis massez-le bien dans la peau. Rincez-vous bien. Puis recommencez. Si vous avez la peau le moins sèchement sèche, appliquez-y un bon cold-cream—rien de plus.

*Le traitement de beauté le plus simple du monde.*

C'est ainsi que des milliers de femmes, depuis les jours anciens de Cléopâtre, ont prolongé leur jeunesse!

Il n'est besoin d'aucun médicament. Nettoyez simplement les pores et votre peau gardera une fine texture. Votre teint sera bon.

*Evitez cette erreur*

Ne vous servez pas de savon ordinaire. N'allez pas croire que tout savon vert, qu'on prétend fait d'huiles de palme et d'olive, ressemble au Palmolive. L'usage quotidien du Palmolive conservera ce teint d'écolière.

*Les huiles de palme et d'olive — rien autre — donnent au Savon Palmolive sa couleur verte naturelle.*

*Le volume et l'efficacité produisent une qualité de 25c pour seulement*

10c.

FABRIQUE AU CANADA

